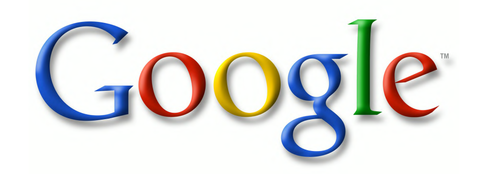
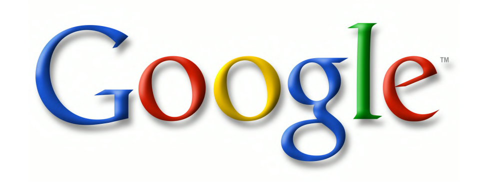
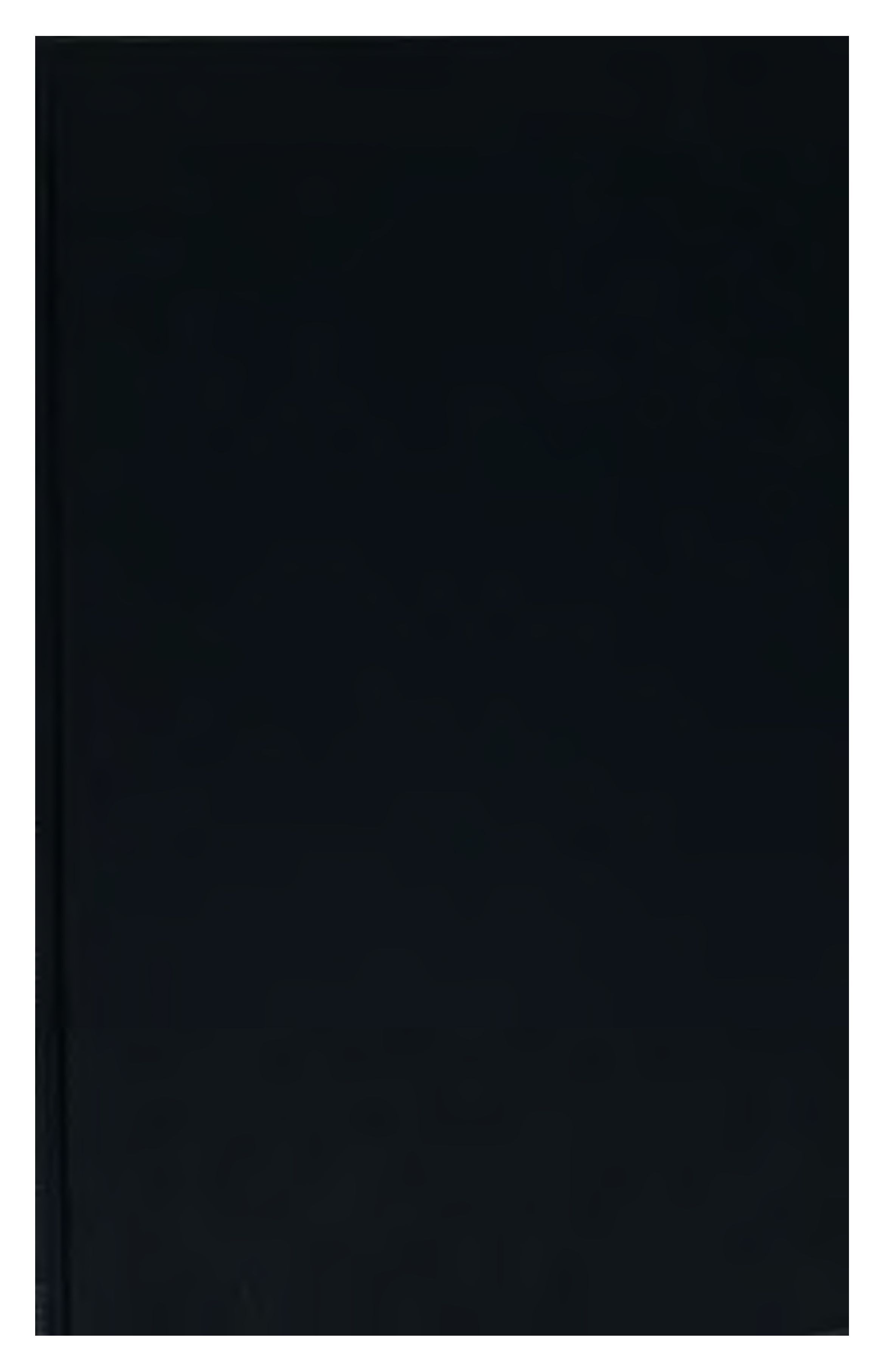
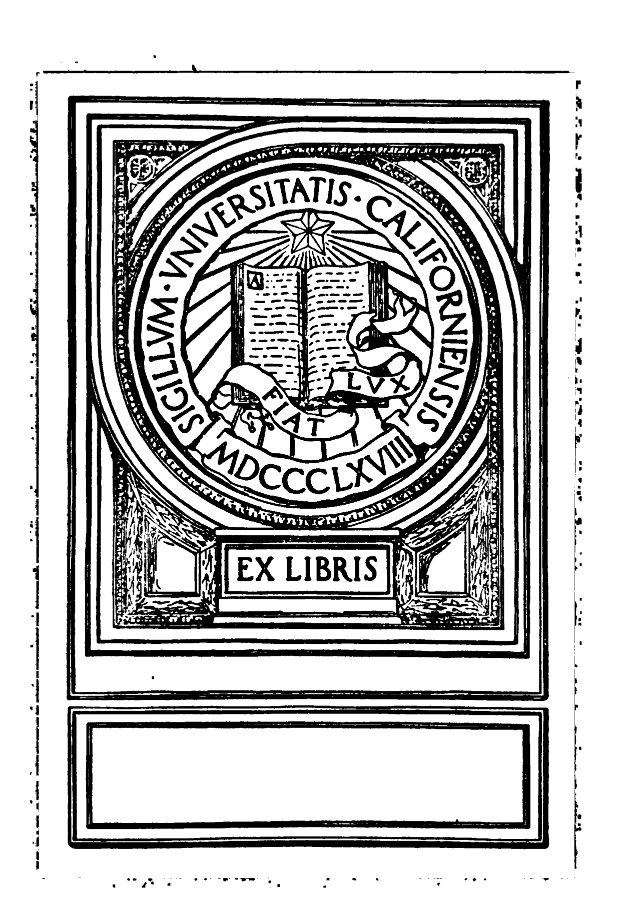
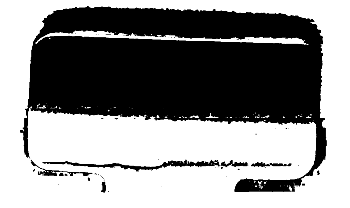







SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



HISTOIRE
LÉGENDAIRE
DE L'IRLANDE

PAR L. TACHET DE BARNEVAL
PROFESSEUR AU LYCÉE DE DOUAI.

PARIS,
HENRI PLON, ÉDITEUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

1856

HISTOIRE

LÉGENDAIRE

DE L'IRLANDE.

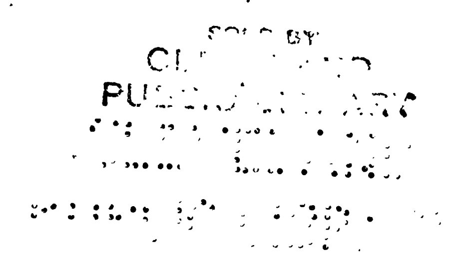
TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

HISTOIRE

LÉGENDAIRE

DE L'IRLANDE

PAR L. TACHET DE BARNEVAL
PROFESSEUR AU LYCÉE DE DOUAI.



PARIS,
LIBRAIRIE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.
1856.

AU LECTEUR.

Ces pages ne méritent pas une préface, et je n'ai pas à refaire ici mon livre. Ces pages, d'ailleurs, ne sont pas un livre, à vrai dire, et je suis embarrassé de les présenter au public. Ce n'est ni de la littérature, ni de l'histoire, ni de l'érudition, ni de la philosophie, c'est une lecture faite par un esprit ignorant et curieux; c'est, si l'on veut, un abrégé de la légende irlandaise.

Depuis qu'on parle de légende, le mot est devenu à la mode, et on s'en sert pour tout dire. Dans le sens catholique et français, la légende est la Vie des saints. L'histoire de Roland ou d'Arthus n'est pas plus de la légende que celle d'Œdipe, d'Achille ou d'Énée. Il s'agit donc ici de la Vie des saints d'Irlande.

Il y a longtemps qu'on lit la Vie des saints. Pen-

dant quinze siècles, cette lecture fut toute chrétienne et populaire; elle remplaçait la Bible; elle dispensait de la théologie et des sermons; les enfants, les femmes et les hommes y cherchaient dans les pratiques des saints l'idéal du bien et l'enseignement du devoir. De nos jours elle est devenue profane et savante; elle sert de complément aux chroniques et aux annales, et les historiens y trouvent des matériaux pour restaurer le passé avec ses monuments et ses personnages.

Mais les livres, certains livres surtout, ressemblent à ces peintures qui peuvent être regardées sous divers aspects, et qui à chaque point de vue montrent des objets différents. Dans ces biographies édifiantes et instructives, il y a encore autre chose que de la morale et de l'histoire.

Les moines qui les ont écrites se proposaient avant tout d'édifier et d'instruire : ne songèrent-ils jamais à autre chose? Ce qui est certain, c'est que le miracle, le roman et la poésie, prennent dans leurs récits une grande place. La foi et l'imagination d'ailleurs ne vont guère l'une sans l'autre : l'imagination compte sur la foi, et la foi sollicite l'imagination.

Cette partie poétique, merveilleuse, et à demi littéraire, rendit ces récits populaires. Au dix-septième siècle, quand la raison devint sévère, quand, au sein

même du catholicisme, fut inauguré le culte de la raison, on s'en prit à la légende. Les Bollandistes bientôt la critiquèrent, et les Bénédictins l'épurèrent. Elle scandalisa peut-être un peu moins les incrédules; elle édifia peut-être aussi moins les fidèles. Ce que les sages raillent ou proscrivent, ce que les érudits négligent ou méprisent, ce que les littérateurs mêmes dédaignent, est précisément ce que j'y ai cherché de préférence.

Je ne parlerai point du charme que j'ai trouvé dans la compagnie des saints, des grâces que j'ai trouvées aux vierges de l'Irlande. Le public est tellement accoutumé à ces confidences, qu'il les devine au premier mot. Il y a eu presque toujours entre l'auteur et ses personnages un commerce plus ou moins long, une liaison plus ou moins intime, une sympathie plus ou moins passionnée, et le livre n'est souvent que l'aveu naïf, la révélation indiscrète de ces amours. Dans ces amours, il y a quelquefois beaucoup d'illusion, et l'effet de la confidence n'est pas toujours de les faire partager. Chaque lecteur a ses prédilections, et il aurait trop à faire de s'associer à tout ce qu'on lui propose, de goûter tout ce qu'on lui offre.

Les personnages qu'on va voir ici ne se dissimulent pas qu'ils ont peu de chances de succès : ils ne s'attendent guère à réussir dans le monde où ils s'aven-

turent. Ce sont, à tout prendre, des personnages d'un autre monde, et leur place ordinaire est dans les martyrologes et aux marges des missels. Ils désirent sans doute être agréables; mais ils ne peuvent, en vérité, se dispenser d'être édifiants : ils sont avant tout des saints, et plusieurs même ont une figure austère. Ajoutons cependant que leur histoire peut réunir au charme poétique et à l'attrait religieux un autre intérêt encore : ils se mêlent à des événements graves; leur vie se complique de questions sérieuses. Les récits miraculeux cachent eux-mêmes quelquefois un sens historique; des faits instructifs et curieux se reconnaissent sous la forme légendaire, et il est toujours aisé de les dégager de leur symbole.

Dans cet abrégé de la légende irlandaise, on trouvera d'abord deux courts chapitres où sont rappelées quelques traditions antiques pour préluder à la légende. La légende elle-même se divise en trois parties principales : la conversion de l'Irlande, la vie de l'Église irlandaise à l'intérieur, son histoire au dehors. Les deux derniers chapitres ne sont qu'une observation, une question suggérées par la lecture de la légende.

Je me suis arrêté au temps des croisades. Sauf de très-rares emprunts faits à des récits compilés par Jean de Tynemouth au quatorzième siècle, mais qui

ont en eux-mêmes un grand air d'originalité et d'antiquité, je n'ai employé, des textes de la légende, que ceux qui, d'après les plus grandes autorités, les Bollandistes, Mabillon et les Bénédictins, Colgan, Usserus, Messingham, Waræus, etc., sont certainement ou vraisemblablement antérieurs à la même époque. C'est jusqu'à ce moment précis que je voulais suivre la légende.

Dans ces récits, la légende et l'histoire s'écarteront souvent étrangement; d'autres fois elles se rapprocheront; souvent aussi elles se confondront ensemble. Le lecteur saura toujours sans doute distinguer et reconnaître; il me suffit d'éveiller son attention, et de faire en même temps, au nom des naïfs conteurs, appel à sa bienveillance.

Un seul mot maintenant en faveur de l'auteur. J'ai dépensé à ce travail de la peine et du temps; j'ai traversé de gros ouvrages et parcouru de longs volumes, j'y ai vu beaucoup de science et rencontré de puissants érudits, et à me lire il n'y paraîtra guère. Je dois donc au moins protester que je n'ai pas plus de prétention à la science que le plus obscur des moines dont je me fais le simple secrétaire. Si ce volume tombait aux mains de quelques hommes savants, je les prie humblement d'excuser mes fautes.

Un moine de Bobbio disait : J'écris par obéissance

et de peur d'être battu. Peu d'auteurs ont une aussi bonne excuse. Mais ils peuvent encore se concilier et mériter l'indulgence, s'ils avouent sincèrement leur insuffisance : on leur pardonne alors en considération de leur sincérité ou de leur insuffisance même.

Je pourrais alléguer aussi l'intérêt personnel qui m'a porté vers ces études. « Une des raisons qui me font écrire, dit Stanihurst en adressant à Plunkett son ouvrage sur l'Irlande, est que j'ai l'honneur d'appartenir aux Barnevals, dont le rôle dans l'histoire de l'Irlande a été de tout temps si honorable ; et la même raison vous fera sans doute accueillir mon livre avec faveur, car vous tenez aussi à leur famille. » Mais cette considération qui me touche autant que Stanihurst et Plunkett, peut rester assez indifférente au public. On comprend aisément certaines attractions, certaines affinités. Qu'une famille se bannisse de l'Irlande par dévouement à la foi catholique et monarchique, et qu'après deux siècles on trouve encore dans ses descendants l'amour de l'Irlande, dans leur âme et dans leurs veines quelque chose du sang et des instincts irlandais, rien n'est plus naturel. Pour s'associer à ces sentiments de famille et à ces sympathies d'origine, il ne suffit pas de les comprendre. Il faudrait que les lecteurs français se fissent, en me lisant, Irlandais par l'imagination et par le cœur. C'est

un effet que le talent seul de l'écrivain peut produire, et je ne compte pas y avoir atteint.

Mais les traditions de la légende irlandaise ont, ce me semble, en elles-mêmes, un intérêt et un charme qui ne sauraient disparaître entièrement sous la main la plus inhabile. Il en restera, j'espère, assez dans mon récit, pour que l'œuvre et son auteur trouvent grâce aux yeux du public.

HISTOIRE LÉGENDAIRE

DE

L'IRLANDE.

CHAPITRE PREMIER.

TRADITIONS GRECQUES ET ROMAINES SUR L'IRLANDE.

Les Romains rencontrèrent les Scots en Bretagne. Bien avant de se faire dans les cantons du nord un établissement fixe, les guerriers de la grande île de l'ouest, traversant la mer sur leurs barques d'osier revêtues de cuir, avaient assidûment ravagé les provinces bretonnes, et plus d'une fois les légions eurent à les écarter de la province qu'elles venaient protéger[1]. Agricola sembla même un jour songer à franchir la mer Hibernienne, et ses troupes s'échelonnèrent le long de la côte dans une attitude menaçante. Mais Agricola fut rappelé. Les Romains restèrent sur la défensive; les Scots, malgré de sanglantes leçons, re-

[1] Tacit., *Agric.*, 24.

vinrent plus d'une fois; quand ils retrouvaient les légions, Yerné pleurait sur des monceaux de cadavres[1] : mais les Romains ne foulèrent jamais le sol verdoyant de l'île sacrée.

Les Romains n'ont donc jamais vu l'Irlande; les Grecs ne l'ont pas connue davantage. Les marchands qui avaient trafiqué dans ces parages, les légats ou les préteurs qui y avaient commandé en rapportaient sans doute quelques notions plus exactes; mais à lire la plupart des écrivains, on pourrait croire qu'Ulysse et Homère avaient seuls connu ces régions lointaines. Écoutez Aviénus : « La mer des îles Œstrymnides est une mer étrange[2], aux eaux basses, aux flots épais et lourds, où se traînent des monstres marins ; pas un souffle n'y tend les voiles du navire enchaîné dans les hautes herbes. » C'est l'extrémité du monde et la mer des Cimmériens.

Démétrius racontait que cette mer était semée d'îles nombreuses, désertes, consacrées aux divinités et aux héros[3]. Il voulut en visiter une : à peine il avait touché le bord, que le trouble se mit dans l'air, les vents, la tempête se déchaînèrent avec d'effrayants prodiges, des globes de feu sillonnèrent le ciel et la terre. C'étaient, lui dit-on, les signes qui annonçaient la mort des êtres supérieurs à l'humanité. Non loin de là, dans une autre île, ajoutait Démétrius, Saturne

[1] Claud., 33, *De IV cons. Honor.*

[2] *Ora maritim.*, 120.

[3] Plutarch. *Oracul.*

était retenu captif sous la garde de Briarée. N'est-ce pas en Calédonie, suivant les uns, en Irlande, suivant les autres, qu'Ulysse avait évoqué les ombres? Ce souvenir n'était-il pas attesté par une inscription gravée sur la pierre[1]?

Aussi, quand, au cinquième siècle, Alecton, pour la dernière fois peut-être, sortait des ténèbres du Ténare[2], c'est là que s'ouvrit la voie souterraine qui la vomit à la lumière.

Sept cents ans plus tard, quand un Grec, un grammairien de Constantinople, portait ses yeux vers l'horizon brumeux du nord-ouest, il lui semblait voir encore le vaisseau d'Ulysse et la terre ténébreuse des morts.

« C'est là, dit-on, que vont les âmes des morts[3]. En face de la Bretagne, les rivages de l'Océan sont habités par un peuple de pêcheurs soumis aux Francs. Ils ne leur payent point de tribut, mais ils transportent les âmes des morts. Quand le soir ils dorment dans leur maison, ils entendent du bruit à la porte; une voix les appelle à l'ouvrage. Ils se lèvent, vont au rivage, sans savoir à quelle puissance ils obéissent; ils trouvent des barques préparées, mais ce ne sont point les leurs. Ils partent, personne n'est avec eux, et pourtant la barque est lourde. Ils arrivent à l'île de Bretagne; en un instant s'est faite la route

[1] Solin., c. 25.
[2] Claud. *in Ruf.*, I, 123.
[3] Isaac Tzetzès, *Chiliad.*, VIII, 218.

d'une longue journée. Ils ne voient personne descendre, mais ils entendent des voix : on accueille les passagers invisibles, on les désigne par leur nom, celui de leur père, de leur mère, de leur profession. Puis ils reviennent, et au retour les barques plus légères volent plus rapidement encore. »

L'Irlande perdait peu d'ailleurs à rester enveloppée dans les limbes fantastiques de la poésie d'Homère. Si alors, aussi bien qu'aujourd'hui[1], elle verdoyait comme une émeraude au milieu de l'Océan, si ses forêts épaisses et ses plantureuses prairies, à défaut d'oiseaux et d'abeilles, nourrissaient les troupeaux les plus nombreux et les plus gras, ses peuples étaient féroces, grossiers et sauvages. C'est une race âpre, dit Solinus; ils boivent le sang du vaincu, ils s'en rougissent le visage. Quand un enfant mâle vient au jour, c'est sur la pointe du glaive que sa mère présente à ses lèvres son premier aliment; et le premier vœu que forme le cœur, que prononce la bouche maternelle, est que son enfant meure à la guerre et tombe au milieu des armes. D'ailleurs point de vertus, pas de loi morale; ils ne distinguent point le juste et l'injuste.

Solinus pourtant ne dit pas tout; car Pomponius Méla, Strabon, saint Jérôme, les croyaient anthropophages. Mais Solinus lui-même pouvait être mal informé; et l'idée qu'il se faisait des Scots ne répond guère à ce que les Irlandais rapportent de leurs ancêtres. S'il faut en croire leurs historiens les plus

[1] Solin., 25.

autorisés[1], les Scoto-Milésiens n'étaient barbares qu'avec leurs ennemis, et l'intérieur de l'île aurait offert à un voyageur pacifique et philosophe le spectacle d'une société régulière, éclairée, forte et heureuse, belliqueuse et hospitalière.

Mais nous n'avons point à faire ici ni la satire ni l'apologie de l'ancienne Irlande, ni son histoire. Nous n'avons point à reproduire ou à corriger, après Kéating, les récits des bardes et les comptes rendus des assemblées de Téamor. Ce sont les moines biographes ou chroniqueurs que nous voulons écouter; nous ne voulons savoir que ce qu'ils racontent; ce sont eux désormais que nous allons entendre, et les traditions ou les témoignages de l'antiquité n'ont été qu'un préambule à leurs récits.

[1] Mac-Geogh., *Hist. de l'Irlande.*

CHAPITRE II.

TRADITIONS IRLANDAISES AVANT LE CHRISTIANISME.

Patrice[1], un jour, au pays de Dicfil, rencontra un tombeau d'une largeur merveilleuse, d'une longueur surprenante. Ses disciples et tous ceux qui le suivaient s'arrêtèrent; la tombe fut mesurée : elle avait trente pieds de long. Devons-nous croire, demandèrent-ils, qu'il y ait eu jamais des hommes si grands? Si vous le voulez, répondit Patrice, nous le verrons. Et comme ils en exprimaient un grand désir, l'apôtre heurta de son bâton le chevet de la tombe, traça le signe de la croix, et le sépulcre s'ouvrit. Et l'homme qui y dormait se levant avec sa haute stature : Je te rends grâces, dit-il à Patrice, homme bon et saint, car voilà que pour un instant tu suspends mes maux et mes douleurs. En même temps il répandit des larmes amères : Ne puis-je aller avec vous? disait-il. Non, dit le saint; ton aspect donnerait aux hommes trop d'épouvante. Mais, bien plutôt, crois au Dieu du ciel, reçois le baptême du Seigneur, et rentre ainsi dans ta sépulture. Patrice prononça les paroles sacrées du *Credo* et du *Pater*; l'homme les répétait après lui; au nom de la Trinité il fut plongé trois fois dans une eau

[1] Elvod. Probus, *Vit. Patric.*

profonde : et alors, l'âme pleine de joie, il se recoucha dans sa tombe et reposa en paix.

Tels étaient les premiers habitants de l'Irlande et des pays voisins ; car on les retrouva en Armorique ; et le pays de Nentry, où saint Patrice était né, avait été jadis [1] habité par eux. D'où venaient-ils? Quels prodigieux navires les avaient amenés dans ces contrées? Avaient-ils marché dans la mer comme le géant de la Sicile? Étaient-ils nés de la terre comme la race dont les anciens Grecs racontaient l'histoire? Ou bien plutôt n'était-ce pas un débris antédiluvien, une tribu échappée au déluge? On le croirait ; car les fils de Noé, ces hardis et rapides voyageurs, se hâtaient en vain ; ils arrivaient encore après eux. La lutte s'engageait ; mais la race nouvelle de Japhet triomphait toujours. Ainsi arriva-t-il en Irlande. Un seul échappa [2], suivant certains récits : il devait attendre l'arrivée de saint Patrice et recevoir de lui le baptême. Ce fut lui qui, témoin unique et fidèle des anciens événements et des générations passées, apprit au saint apôtre toute l'histoire de la vieille Irlande.

La terre irlandaise semblait d'ailleurs repousser l'espèce humaine [3]. Trois fois elle dévora pour ainsi dire ses habitants [4] ; trois émigrations y périrent ; et les derniers venus, les Hébères, qui devaient pourtant

[1] Elvod. Probus.
[2] Gir. Camb., *Topog. hib.*
[3] Nenn.
[4] Gir. Camb., *Topog.*

en demeurer les maîtres, faillirent disparaître eux-mêmes.

Depuis un an, les Hébères[1] étaient descendus aux rivages de l'île, qu'ils avaient appelée d'un nom destiné à leur rappeler la patrie ibérienne; et voilà qu'au milieu de la mer ils voient s'élever comme une tour; elle était diaphane comme le cristal, et sur ses créneaux veillaient debout des guerriers en armes. On chercha à leur parler; les étrangers, immobiles, ne répondaient pas. Les Hébères aussitôt montent sur leurs navires et vont assaillir l'ennemi dans sa forteresse. Elle s'écroula sur eux et la mer les ensevelit. Trente vaisseaux les avaient amenés d'Hébérie; pour combattre l'ennemi, tous, hommes et femmes, s'étaient élancés sur leurs navires : un seul par bonheur avait échoué sur la côte, et ceux qui le montaient, demeurés à terre, survécurent au désastre dont ils étaient les témoins.

On le voit d'ailleurs, l'Irlande n'était pas seulement défendue par les géants : une autre race, une autre puissance y était établie, la puissance magique, la race des enchanteurs. Les géants anéantis, la magie resta; elle persista sous différents noms, sous différentes formes, et on la retrouve dans toute l'histoire de l'Irlande chrétienne.

De bonne heure, sans doute, et dès que les Irlandais eurent laissé s'altérer la connaissance qu'ils avaient eue d'abord du vrai Dieu, la magie contracta

[1] Nennius.

avec la fausse religion son alliance ordinaire. Leurs ancêtres d'ailleurs n'avaient-ils pas habité l'Égypte, cette grande école des sciences occultes et de l'idolâtrie symbolique? Aussi le pays se remplit en même temps d'idoles et de prodiges.

A Moy-Sleachta[1], on adorait Crom-Cruadh ; à Nisnéach et à Tlachta, deux fois par an, on allumait le feu sacré en l'honneur de Beul. Saint Patrice trouva le roi Loegar adorant Kéan Croithi[2], le chef des dieux. A Cloghor, une pierre inspirée rendait des oracles, et avait été revêtue d'or par la reconnaissance des peuples. Le lia-fail, la pierre fatale, figurait au sacre des rois, et poussait des sons prophétiques quand elle leur servait de trône au jour de leur couronnement.

Il y avait une fontaine[3] dans la Momonie que la main ne pouvait toucher, que l'œil ne pouvait voir, sans que tout à coup le ciel précipitât sur toute la province des torrents qui pouvaient l'engloutir. Ailleurs, une île fantastique effrayait les contrées voisines par ses apparitions et ses disparitions soudaines : il fallut, pour la fixer, lui lancer et enfoncer dans son sein des flèches de fer incandescentes; car un vieillard avait enseigné que le feu est l'ennemi des enchantements et détruit les œuvres magiques.

Voilà les puissances qui se manifestaient en Irlande et les mystères où s'initiaient les druides. Voilà com-

[1] War., *De Hibern. antiquit.*
[2] Jocel., *Vit. Patric.*
[3] Girald. Camb., *Topog.*

ment Légitmail[1] put lutter de prodiges contre saint Patrice, comment Caplis et Caplid pendant trois jours empêchèrent le soleil de luire sur la terre irlandaise, comment Broichan[2] enfin déchaînait les vents et soulevait la mer pour arrêter l'apôtre des Pictes.

Telle était l'Irlande païenne. Mais il faut le dire, les auteurs que nous suivons nous ont transmis sur ce sujet des renseignements très-incomplets. Cela tient peut-être à deux causes.

D'abord le christianisme apporta une langue nouvelle et une nouvelle écriture. Si le latin ne fit pas oublier le gaélique, si les lettres romaines n'empêchèrent pas l'usage d'un alphabet plus ou moins national, il fit négliger du moins, et peut-être il proscrivit l'écriture sacrée, druidique, l'*oghum* aux lignes simples, abruptes, hérissées, à l'aide desquelles, aux temps les plus reculés, les druides et les bardes avaient conservé et transmis quelques-unes des connaissances dont ils étaient dépositaires. Longtemps encore on les lut sans doute, longtemps même on les employa; et le parchemin que lisait Waræus[3] n'avait pas été sans doute écrit avant l'époque chrétienne. Mais l'*oghum* enfin devait disparaître, et en même temps et avec lui s'effacèrent en grande partie les souvenirs de l'antiquité irlandaise.

En outre, et ceci est plus important, le christia-

[1] Elvod. Probus, *Vita Patric.* Jocel., *Vita Patric.*
[2] *Vit. Columk.* auct. Adamn.
[3] *De Hibern. antiquit.*

nisme apportait en Irlande le germe d'idées, de traditions, de légendes nouvelles. Elles se mêlèrent aux anciennes ou les remplacèrent. On peut l'observer dans la question des origines, et suivre cette opération de superposition ou d'amalgame. L'ouvrage de Nennius a passé par les mains de trois auteurs, et chacun y a mis sa part : la tradition nationale, la tradition romaine, la tradition biblique, se trouvent souvent en présence, et le faussaire est si simple, la falsification si naïve, que rien n'est plus aisé que de séparer les trois textes, de distinguer les trois histoires. Mais partout ailleurs il n'en est pas ainsi, et dans la partie poétique et légendaire il est quelquefois difficile de discerner à coup sûr l'antiquité païenne et le moyen âge chrétien, le merveilleux des mages et le merveilleux des moines.

CHAPITRE III.

LE CHRISTIANISME EN IRLANDE AVANT SAINT PATRICE.

Conare le Grand [1] tenait encore la monarchie d'Irlande, il finissait un règne long et heureux ; la paix et l'abondance avaient été universelles : là aussi, c'était le siècle d'Auguste; le calme s'était fait jusque dans les contrées les plus reculées du monde, pour l'avénement du Messie. Le Christ en effet naissait, vivait et mourait alors dans un coin de la Judée.

L'Irlande [2] apprit bien vite les merveilles de sa mission et les scènes douloureuses du Calvaire, car un de ses enfants en avait été le témoin. C'était Conall Kearnach, un athlète fameux. Depuis longtemps il courait le monde, essayant partout ses forces, et remportant partout des triomphes; il arriva enfin dans la Palestine, et se trouvait à Jérusalem au moment de la Passion. A son retour, il raconta au roi d'Ultonie ce qu'il avait appris, ce qu'il avait vu du monstrueux sacrifice où l'on avait égorgé comme un agneau l'innocente victime. A ce récit, dit-on, le roi Conchovar gémissait, s'indignait, frémissait; puis sa colère éclatant, il criait vengeance contre ces scélérats homicides; s'il eût été là, ce peuple ingrat

[1] Mac-Geogheg., ch. VI.
[2] Usser., *Britan. eccles. antiq.*

eût payé cher sa cruelle ingratitude ! Et comme son imagination s'enflammait toujours et s'exaltait contre les bourreaux, on le vit tirer son épée et se jeter sur les arbres et les buissons qui se trouvaient là, taillant et hachant avec fureur, et jurant que c'est ainsi qu'il eût traité les meurtriers, les assassins dont la main criminelle s'était levée contre son prince et son seigneur.

Des prophéties d'ailleurs avaient annoncé ce grand événement. Pourquoi Bacrach, le druide, n'eût-il pas révélé l'avénement du Christ, puisque quatre siècles plus tard d'autres prédirent la venue de Patrice et les effets de sa prédication ?

L'Irlande avait donc reçu déjà le premier germe du christianisme ; et s'il faut en croire non-seulement les légendes populaires, mais certaines traditions ecclésiastiques, elle fut visitée bientôt par des apôtres aussi éloquents, sans doute, et sûrement plus instruits que l'athlète d'Ultonie.

Il semble même, quand on rapproche les témoignages, que les premiers missionnaires du Christ se soient disputé l'honneur d'évangéliser ces îles inconnues et lointaines, et que chacun y ait couru, craignant peut-être qu'elles ne fussent oubliées. Aristobule, frère de saint Barnabé, Siméon Zélotès, Jacques fils de Zébédée avec Salomé sa mère, Timothée le disciple aimé de saint Paul, Siméon le Cananéen, parurent dans les îles Britanniques, et quelques-uns y moururent. Il ne faut pas compter Joseph d'Arima-

thie, s'il est vrai, comme le pense Usserus, qu'il ne vint qu'avec Guillaume le Conquérant. Mais saint Paul lui-même, saint Pierre enfin, comme pour poser de leurs mains les bornes du christianisme, s'y montrèrent, convertirent plusieurs peuples, bâtirent des églises, ordonnèrent des prêtres et des évêques. Inutile sans doute de produire ici les autorités.

La semence divine était tombée dans une terre généreuse. La moisson ne se fit pas attendre; et si elle ne fut pas d'abord abondante, elle montra du moins ce qu'on pouvait espérer d'un prochain avenir. Quand on devait se demander encore si l'Irlande avait entendu prononcer le nom du Christ, elle envoyait déjà au loin des martyrs, des docteurs et des évêques. C'étaient les prémices de son église; et lorsqu'au douzième siècle, un prêtre anglo-normand demandait au clergé d'Irlande où étaient ses martyrs et ses confesseurs, l'évêque de Casshell n'avait, pour lui répondre, qu'à ouvrir devant lui les premières pages du Martyrologe.

Ainsi, au premier siècle, Mansuétus fondait le siége épiscopal de Toul, et Beatus évangélisait les Helvétiens.

Ainsi, au deuxième siècle, Cataldus allait enseigner en Italie et devenait évêque de Tarente, en même temps que son frère devenait évêque de Lupi.

Ainsi, au troisième siècle, Mello inaugurait par son épiscopat l'histoire de l'Église de Rouen.

Enfin, au quatrième siècle, Eucharius quittait son pays avec sa famille et trente-trois disciples, et deve-

nait évêque à Toul; et Eucharius, Eliphius son frère, Menna, Libaria, Susanna, ses sœurs, souffraient successivement le martyre [1].

A Tarente, Catald laissa des traces profondes dans la mémoire du peuple [2]. On fit en argent battu une statue de grandeur naturelle, portant la crosse et la mitre, et dont la tête contenait le crâne du saint prélat. Des leçons de sa vie avaient place dans l'office romain; sa vie était lue au milieu du chœur. En 1492, au milieu des grands événements qui suscitaient Savonarole et tenaient l'Italie dans l'attente, le peuple se souvint de son prélat irlandais : on découvrit une prophétie gravée sur des feuilles de plomb, où il prédisait les malheurs et la mort du roi Ferdinand d'Aragon ; on la mit sous les yeux du prince, et tout d'un coup le prince mourut. Enfin, l'histoire de sa vie, au commencement du dix-septième siècle, fut reprise, racontée en prose, chantée en vers dans une œuvre composée et intitulée, comme une épopée, la *Cataldiade*.

Où donc se formaient ces nouveaux pasteurs? Au sein même de l'Irlande. C'est à Lismor qu'avait étudié Catald ; il y enseigna bientôt lui-même, et avec tant d'éclat, que pour l'entendre on voyait accourir de toutes les contrées environnantes, Gaulois, Angles, Scots et Teutons. Ainsi parlait l'office romain : le biographe avait oublié qu'au deuxième siècle, tel

[1] A. SS. Bolland. 16 oct.

[2] Usser., *Brit. eccles. antiq.*

peuple nommé par lui ne songeait guère à chercher les leçons de la science chrétienne.

Quoi qu'il en soit, l'église d'Irlande s'illustrait au siècle suivant par une renommée authentique et incontestable, Sédulius, dont la doctrine fut révérée presque à l'égal de celle des Pères, et dont toute la catholicité chante encore aujourd'hui les hymnes. Une autre école[1], aussi savante que celle de Lismor, s'élevait dans l'île de Beg-Erin ; saint Ybar y enseignait les lettres sacrées et profanes, et une foule nombreuse d'Irlandais et d'étrangers, moines ou autres, venait écouter sa parole. D'un autre côté, on s'accoutumait à prendre le chemin de l'Italie, pour aller puiser dans Rome aux sources mêmes de la doctrine. Colman, Fintan, y avaient étudié; Kiaran y consuma quinze années; Ailbens y eut pour maître le grand Hilaire; Declan, après avoir épuisé les leçons de Dymma, son maître en Irlande, et y avoir enseigné lui-même, vint à Rome poursuivre de longues et laborieuses études. Déjà l'Irlande avait à Rome une sorte d'école, une espèce de colonie studieuse, sainte, et qui se renouvelait sans cesse ; quand Declan partait avec ses compagnons, Patrice arrivait avec les siens.

Aussi les papes avaient déjà fixé leurs regards sur ce peuple qui paraissait altéré de vertu et de doctrine. Un prêtre romain, en arrivant en Irlande, avait trouvé Ailbens tout jeune encore (il avait sept ans) hors de la maison de son père, agenouillé, les

[1] Usser., *Brit. eccles. antiq.*

yeux au ciel, et priant avec ardeur pour que le Créateur du ciel et de la terre lui fût révélé. C'était l'image de l'Irlande attendant la parole qui devait illuminer ses ténèbres.

Palladius échoua pourtant. D'autres peut-être avaient échoué avant lui. L'Irlande attendait son Messie, et ce Messie n'avait pas paru encore. Ce Messie national de l'Irlande, c'est saint Patrice.

CHAPITRE IV.

SAINT PATRICE.

Quand vint l'an 432, les mages s'agitèrent; l'esprit qu'ils servaient et qui les inspirait, sentait que l'heure était proche et que le vainqueur arrivait.

En ce temps-là, dit Probus [1], il y avait dans ces contrées un roi puissant, cruel, païen, et qui régnait sur un peuple barbare. Il s'appelait Loegar, fils de Neill, et habitait la ville de Themor. Autour de lui vivaient des mages, des enchanteurs, artisans de toutes sortes de maléfices, et qui connaissaient et prédisaient l'avenir. Les plus fameux étaient Egli, Mel et Locri. Or les mages annonçaient souvent au roi et aux princes qu'un prophète étranger viendrait des pays lointains et par delà la mer, avec une doctrine inconnue, nouvelle, fâcheuse et dure. Peu souhaitaient sa venue, mais beaucoup le recevraient; tous lui rendraient honneur. Il devait renverser le royaume, frappant de mort les rois qui lui résisteraient, et séduisant la foule du peuple; bannir la science, et s'établir un royaume éternel. Et ils écrivirent des vers que tout le peuple chantait : « Viendra le chef de la doctrine, avec son bâton recourbé ; et

[1] *Vit. Patric.* — *Vita Patric.* auct. Patric. jun.

toute famille sera frappée à la tête. A sa table, il prononcera des mots magiques, et du vestibule de sa maison, tous les siens répondront : Ainsi soit-il, ainsi soit-il. »

En effet, l'an 432, Patrice passait la mer et touchait le sol de l'Irlande à l'embouchure de la Dee, près de Crich-Cuallan ; suivant d'autres, à Innisbherde.

Patrice était Breton [1]. Son père Calpurnius, diacre, fils du prêtre Potitus, avait épousé Conchessa, et habitait Bannavé, au pays de Nentry, sur les confins de Bretagne et d'Albanie. Conchessa était sœur de saint Martin de Tours : elle avait été enlevée avec sa sœur, et toutes deux s'étaient mariées plus tard et vivaient l'une à Bannavé, l'autre à Empthor.

On vénéra longtemps la pierre qui avait reçu à sa naissance l'enfant prédestiné ; elle versait des larmes quand elle entendait un parjure. A droite était une fontaine en forme de croix, et dont les eaux avaient toujours une limpidité merveilleuse pour les yeux, une douceur délicieuse pour les lèvres. Ses premières années [2], comme celles de Jésus dans l'évangile de l'enfance, se passèrent au milieu de prodiges familiers ; il jouait au miracle ; il semblait essayer ses forces, et la puissance divine, avec une complaisance maternelle, se rapetissait à sa taille et à son âge.

Mais les épreuves commencèrent de bonne heure,

[1] Hymn. Fiech. *Vita Patric.,* auct. Elv. Prob.; *Vita Patric,* auct. Jocel.

[2] *Vita Patric.*, auct. Patric. jun.

et furent longues et pénibles. Trois fois il fut traîné en esclavage [1], dans les îles et sur le continent; sous ses yeux, son pays fut mis à feu et à sang; Calpurnius et Conchessa furent égorgés; Ructhi son frère, Mila sa sœur, emmenés en servitude. Pour lui, conduit en Gaule, il fut racheté par des chrétiens, et trouva saint Martin de Tours; ses épreuves étaient accomplies. Les travaux de l'étude commencèrent [2]. C'était le temps de la mort de saint Martin : Patrice s'en alla visiter l'Italie et les îles, revint en Gaule se mettre sous la discipline de saint Germain d'Auxerre, qui fut son maître dix-huit ans suivant les uns, quarante ans suivant les autres; puis il retourna à Rome : et ce fut alors que le pape Célestin l'envoya à l'Irlande, en substituant au nom de *Succat* le nom glorieux de Patrice.

C'était là que Dieu l'avait insensiblement amené, le conduisant toujours comme par la main. Dès le commencement, un ange avait été attaché à ses pas, chargé de le consoler pendant ses épreuves et de le délivrer quand elles étaient arrivées à leur terme [3] : « Tous les jours (il était alors esclave en Irlande), je menais paître mes troupeaux; et pendant le jour, je priais fréquemment; de plus en plus, je m'enflammais de l'amour divin; ma foi se fortifiait, mon esprit s'élevait; mes oraisons allaient au nombre de

[1] Elvod. Prob., *Vita Patric.*

[2] Hymn. Fiech.; J. Usser., *Brit. Eccles. antiq.*

[3] *Confess. Patric.* (Patric. junior.). Hymn. Fiech.

cent dans la journée, et la nuit elles étaient presque aussi nombreuses. Je demeurais même dans les montagnes et les forêts, et je m'éveillais pour prier avant le jour, par la pluie, par le froid, par la neige; et je ne sentais point de mal, et il n'y avait en moi aucune lâcheté, comme il y en a maintenant, parce qu'alors l'esprit brûlait en moi..... Un jour dans mon sommeil j'entendis une voix qui me disait : Tu as raison de jeûner, car tu vas retourner dans ta patrie. Et un peu après la voix me dit : Voilà que ton navire est préparé. Ce n'était pas dans le voisinage, mais à deux cents milles, et je n'avais jamais été en ce lieu, et je ne connaissais personne..... »

Quand il tomba une seconde fois en servitude, la voix lui dit : Tu seras deux mois avec ces hommes. Et il en arriva ainsi : la soixantième nuit il fut tiré de leurs mains.

A deux reprises même, Dieu lui avait révélé sa mission. Quand il revint de la première captivité, qui l'avait retenu six ans en Irlande, ses parents le prièrent de ne plus s'éloigner d'eux. « Et alors je vis dans une apparition nocturne un homme qui venait d'Hébérion (Irlande) chargé de lettres innombrables. Il m'en donna une ; je lus, et le commencement était : *Voix du peuple d'Hébérion*. Et pendant que je lisais, il me sembla entendre la voix de ceux qui étaient dans la forêt de Focluti, près de la mer d'Occident; et ils poussaient tous comme un seul cri : Nous t'en supplions, ô saint, viens et marche encore au milieu de

nous. Alors mon cœur se troubla ; je ne pus lire plus longtemps, et je m'éveillai. »

Se rendant à Rome [1], il s'était arrêté dans une île. Dieu l'appela au sommet du mont Hermon, le fit asseoir à sa droite, et lui montra le peuple qui devait être son peuple.

Sa mission était consacrée au ciel, sanctionnée à Rome : il partit, repassa par les Gaules [2], où saint Germain lui donna des ornements sacerdotaux, des vases sacrés et des livres, et s'embarqua enfin pour l'Irlande avec ses vingt compagnons. Mais sa science, sa force, sa richesse, n'étaient pas dans les présents de la Gaule, ni dans ses compagnons, ni dans ses livres : elles étaient surtout dans le *bâton recourbé* que portait sa main, et sur lequel s'étaient appuyés les pas divins de Jésus-Christ.

Le moment était venu pour l'Irlande : il semble même qu'elle fût en retard. Il était honteux pour Rome de n'avoir pas fait davantage pour le noble pays qui avait si peu reçu et déjà tant donné. Il était douloureux pour le christianisme qu'une province où il avait une fois posé le pied ne fût pas à lui tout entière, qu'elle fût disputée ou plutôt occupée encore par le paganisme des Drouïs et des Filéas. D'ailleurs il ne s'agissait pas seulement de l'Irlande, et ce n'était pas pour elle seule que l'Irlande devait se convertir.

Le christianisme avait gagné tout l'empire, et par-

[1] Elvod. Probus, *Vita Patric.*

[2] Usser., *Eccles. Brit. antiq.*

tout il avait les mêmes frontières; à l'orient même il l'avait dépassé. Mais les invasions arrivaient, et il ne fallait pas que le christianisme reculât avec l'empire. Il ne recula pas en effet. Mais dans cette rencontre, dans cette lutte de deux grandes mers, il se forma comme une barre, dont le Rhin et le Danube en Europe marquaient l'extrême limite du côté de la barbarie; et le christianisme, malgré sa force d'expansion prodigieuse, pouvait être impuissant à la franchir. Il fallait qu'il s'établît en dehors de l'empire, en dehors de la barbarie qui l'assaillait; et que, de cette position, prenant pour ainsi dire le monde païen à revers, il entrât de plain-pied au cœur même du paganisme du Nord. Sur certains points même, ce paganisme du Nord s'était fait envahisseur et conquérant; en Bretagne, le christianisme, oubliant son caractère universel et céleste, s'était fait national, et il périssait avec la nationalité bretonne. De ce côté donc, la Rome chrétienne avait perdu une province, et il la fallait ressaisir.

Enfin, Rome et ses anciennes provinces, harcelées, déchirées, épuisées, pouvaient manquer d'hommes pour cette diversion puissante, pour cette sublime et rude guerre qui absorberait peut-être des missionnaires par légions. Il lui fallait une nation jeune, ardente, qui, une fois gagnée à la cause chrétienne, fût prête à s'ébranler tout entière, pour porter chez tous les peuples et dans toutes les solitudes l'esprit, la foi, l'enthousiasme, l'ascétisme, la sainteté de la religion nouvelle.

L'Irlande semblait réunir toutes ces conditions ; elle devait satisfaire à tous ces besoins.

Aussi Patrice arriva-t-il revêtu de toutes les armes de la propagande chrétienne : la douceur ineffable mêlée d'une grâce ravissante, le zèle inflexible et violent, la puissance surnaturelle.

Cette puissance éclatait partout[1], dans les sévérités de l'apôtre comme dans ses bienfaits : en sa présence la nature s'agitait d'elle-même et semblait émue. Les mages entendirent bientôt des choses étranges : à l'approche de Patrice, l'île avait été remplie de prodiges. A son arrivée, Dichu levait pour le frapper son bras dont la force était connue dans toute l'Irlande : son bras fut arrêté par une force invisible, et sécha. Les matelots qui l'avaient amené racontaient qu'ils avaient refusé de prendre un lépreux sur leur bord, et que le lépreux, sur l'ordre de Patrice, avait passé la mer porté sur une roche qui voguait près de leur navire.

Les mages cependant acceptèrent la lutte[2], et furent soutenus par quelques princes. « Voilà que l'un d'entre nous est malade, lui disait Macfil; approche et viens chanter sur lui quelques-uns de tes chants magiques, pour voir si tu le guériras. » Les prestiges s'essayèrent contre les miracles; mais Lugaic-Mail fut vaincu, comme les prêtres égyptiens par Moïse. La défaite fut souvent terrible et mortelle : cinq mages ou plus y périrent. Les princes furent également frap-

[1] Elvod. Probus.

[2] Elvod. Probus.

pés. Recraìd vint à lui avec ses mages, ayant des signes magiques écrits sous ses vêtements blancs ; il tomba mort. Kertic avait méprisé les avis du saint, et persécuté le christianisme : un jour, il faisait chanter un poëte : voilà que la bouche inspirée lui annonce que son règne va bientôt finir ; et comme les nobles présents s'écriaient et se levaient avec colère, à l'instant même une puissance terrible se révéla, et fit de l'homme et du prince une bête honteuse et misérable. Sur cette terre sauvage, accoutumée à boire le sang humain, au milieu de ces clans toujours en bataille, et de ces guerriers qui ne se séparaient jamais de leur hache, la mission elle-même ressemblait à un combat sans merci. Loégar périt avec toute sa suite, et cette suite était nombreuse [1] ! Ailleurs quarante-neuf hommes s'entre-égorgent ; plus loin, neuf autres sont sacrifiés ; ailleurs encore, c'est Lonan que la mort enlève avec ses serviteurs, ou le peuple de Teamrach qui disparaît presque tout entier dans la terre entr'ouverte.

Mais cette main puissante qui se levait quelquefois pour frapper, se levait bien plus souvent pour ressusciter et bénir ; ou bien, quand elle donnait la mort, c'est que la mort était plus douce que la vie. Rius avait peine à croire : pour le convaincre, Patrice lui rendit sa jeunesse [2], et lui donna à choisir alors entre cette jeunesse renaissante et les biens de la vie future :

[1] Elvod. Probus, Benign., Jocel. furnes., *Vità Patric.*

[2] Jocel., *Vita Patric.*

Rius voulut mourir. A la fontaine de Debach, près de Cruchan, Patrice accompagné de ses évêques rencontra les deux filles du roi Loégar [1], Aethné la blanche et Fethlé la rose. Elles l'écoutèrent et crurent à sa parole. Il les baptisa et les revêtit d'habits d'une blancheur éclatante. Maintenant montrez-nous, dirent-elles, le visage du Christ, notre époux. Patrice leur répondit : Si vous ne goûtez le corps et le sang du Christ, et si vous ne mourez dans votre corps, vous ne verrez point le Christ dans sa gloire. Elles dirent : Faites donc le sacrifice du corps et du sang du Christ, pour que nous soyons délivrées de la corruption de la chair, et que nous puissions voir notre fiancé qui est au ciel. Patrice alors célébra le sacrifice; les filles de Loégar communièrent avec une grande espérance et une foi parfaite, et elles se reposèrent dans la paix de la mort.

Les rois mêmes ouvraient leur cœur à ces grâces pénétrantes, à ces félicités mystiques : mais Patrice en était avare; il savait d'ailleurs en donner d'autres. Il demanda un jour au roi Connall s'il voulait prendre l'habit monastique. Le roi répondit que son âme était prête à tout ce qu'on lui ordonnerait. Mais Patrice, content de sa dévotion et de son obéissance, lui dit : Tu porteras le bâton et le bouclier, en signe de la sainteté monastique et de l'autorité royale; tu auras le nom et l'extérieur d'un laïque : mais tes mérites et ton cœur seront ceux d'un moine. Et avec le bâton

[1] Elv. Probus.

de Jésus traçant sur le bouclier le signe de la croix, il lui promit que ses descendants seraient invincibles toutes les fois qu'ils porteraient ce bouclier dans les batailles. Or l'histoire d'Irlande et les chants populaires témoignent si Patrice garda fidèlement sa promesse.

Les rois étaient gagnés ou terrassés; la magie était vaincue; les Drouïs et les Filéas, les prêtres et les poëtes, Macfil, Pheg, Dubtach, devenaient chrétiens, missionnaires, évêques. Les démons eux-mêmes livrèrent une dernière bataille et la perdirent : le son de la cloche de Patrice retentissait dans leur substance comme l'éclat des trompettes célestes; elle se brisa en un suprême effort : mais l'armée infernale était en déroute, et les derniers tintements la poursuivirent jusqu'au delà des rivages de l'Irlande, qui désormais lui resta fermée.

L'œuvre alors s'accomplit rapidement; Patrice la poursuivait avec ardeur. Il allait prêchant et baptisant, fondant des églises, ordonnant des pasteurs, poursuivant les rebelles jusqu'au sein des forêts, jusqu'au fond des marécages. Il avait cherché Milch et ses filles, ceux qu'il avait servis pendant quatre années de sa captivité d'Irlande. Les deux jeunes filles l'écoutèrent; mais le malheureux mage aurait rougi de se soumettre à son esclave, et il aima mieux se brûler misérablement dans sa maison [1]. Un autre se dérobait à ses exhortations, et Patrice le cherchait

[1] *Vita Patric.*, auct. Patric. jun.

dans les bois; la nuit survint : mais autour de Patrice la nuit s'illumina d'un jour surnaturel, et les ténèbres resplendirent. C'était comme une manifestation visible de la lumière intellectuelle qui était en lui, et dont il éclairait les âmes irlandaises.

Sa voix était infatigable, et Dieu supprimait pour lui les nuits et les jours; il parlait trois jours et trois nuits [1]; et le soleil ne se couchait pas pour ceux qui l'écoutaient, et il leur semblait qu'il s'était passé une heure. Car pour lui Dieu se manifestait sans cesse. Les anges venaient poser le voile sur le front des vierges qu'il consacrait. D'autres fois la sainteté, la grandeur future de l'enfant qu'il baptisait lui étaient révélées; il le bénissait alors en l'élevant dans ses bras, ou le faisait asseoir auprès de lui sur son chariot, pour mieux veiller sur cette espérance de l'Irlande. Le ciel même lui était ouvert, et les concerts des anges, et les rayons de la gloire éternelle, les émanations de la félicité suprême descendaient jusqu'à lui pour le consoler, le rafraîchir et renouveler ses forces.

Après trente ans de travaux, l'Irlande tout entière était conquise. Il en prit solennellement possession au nom de l'Évangile, et il l'organisa : la terre, les hommes, les animaux, les fruits, furent décimés : cette dîme était pour l'Église : les hommes et les femmes qui composaient la dîme humaine se faisaient nonnes, prêtres ou moines. L'Irlande se couvrit d'établissements saints.

[1] *Vita Brigid.*

En trente ans il avait fondé trois cent soixante-cinq églises[1], sacré trois cent soixante-cinq évêques, ordonné trois mille prêtres; en un seul jour, dans le Connaught, il avait baptisé sept rois et douze mille hommes.

Ce fut alors qu'il put monter au haut de la montagne de Cruachan-Eli[2], pour contempler, bénir et couronner son œuvre. Quand il fut sur le sommet d'Eli, de tous les horizons, des nuées d'oiseaux de toutes sortes, de toutes couleurs, se rassemblèrent; leur multitude innombrable couvrait le ciel : c'étaient les âmes qui lui devaient leur salut. Il les bénit, bénit cette terre d'Irlande qui lui était si chère, et demanda pour elle à Dieu trois grâces : que tout homme né dans son sein, qui ferait devant Dieu à l'instant suprême l'aveu de ses fautes, fût pardonné; que l'ennemi ne pût jamais l'assujettir à une servitude irrévocable; qu'aucun Irlandais, à la fin du monde, ne vît des yeux de la chair la destruction de la terre et le jour du jugement.

La faveur divine n'était pourtant pas encore épuisée : Patrice fit encore quatre demandes; il voulait assurer le salut de son peuple, et craignait de ne pas le lui avoir rendu assez facile. La première était que toute l'Irlande serait sauvée en vertu de sa participation aux mérites de son apôtre; la seconde, que tous ceux qui au jour de sa naissance chanteraient l'hymne

[1] Nennius.

[2] Elvod. Prob., *Vita Patric.* Nennius.

en son honneur, verraient agréer la pénitence qu'ils feraient de leurs péchés; la troisième, que ceux qui fêteraient dévotement sa mémoire trouveraient grâce aux yeux de Dieu et ne périraient point éternellement; la quatrième, qu'au dernier jugement tous les Irlandais l'auraient pour juge. Cette dernière faveur était grande : elle mettait Patrice au rang des apôtres, à qui il été dit [1] : Vous siégerez au-dessus des douze juges qui jugeront les douze tribus d'Israël. Il l'obtint pourtant : un peu avant sa mort, un ange lui annonça que rien ne lui avait été refusé; et Patrice put être tranquille sur les destinées futures de ce peuple qui lui inspirait une si touchante et si inquiète sollicitude.

Au commencement, il avait reçu son institution de Dieu et de l'Église [2]; il voulait tenir aussi du ciel et de Rome sa dernière investiture. Il alla chercher l'approbation du pape et rapporta le pallium.

Ses dernières années se passèrent dans les douceurs de la retraite et de la vie contemplative [3]. Mais quelquefois encore il quittait ses cloîtres bien-aimés de Sabhall ou d'Ardmagh; une fois par an s'assemblait le synode national, et les trente évêques qui gouvernaient la nouvelle Église recevaient les inspirations du souverain pontife irlandais. Il passa ainsi trente années, vivant pour ainsi dire entre le ciel et la terre,

[1] Hymn. Fiech.
[2] Usser., *Eccles. brit. antiq.*
[3] *Ibid.*

à demi disparu aux regards de son peuple, qui l'honorait et l'invoquait à la fois comme un pasteur vivant et comme un patron transfiguré dans le monde céleste[1]. Car déjà le cantique de saint Patrice retentissait dans les oratoires et les basiliques. Sœchnall lui avait dit un jour qu'il voulait célébrer un saint que la terre possédait encore : « Hâtez-vous donc, lui dit l'apôtre, car vous êtes aux portes de la mort. » Sœchnall écrivit le cantique et mourut. Patrice goûtait ainsi les prémices de la gloire des saints, et ce fut dans la douceur de cette vie à demi humaine et de cette béatification anticipée qu'il attendit de son ange l'avis de se préparer à mourir.

Le lieu de son repos lui avait été miraculeusement désigné[2]. Un jour qu'il annonçait à une multitude de peuple la parole divine, on vit descendre du ciel en terre un nuage brillant, illuminé d'un immense éclair; il s'arrêta un moment près de l'assemblée, et alla ensuite se reposer sur le sommet de Leith-Glass, où il s'évanouit. Le peuple n'osait interroger Patrice, mais ils parlèrent à Brigide. Brigide leur dit : « Interrogez Patrice. » Mais Patrice lui répondit : « Toi et moi, nous sommes égaux; tu peux révéler ce mystère. » Et Brigide annonça que c'était l'esprit de Patrice qui était venu visiter le lieu où devait reposer son corps. Alors Patrice dit à Brigide qu'elle lui fît de ses mains un linceul pour l'ensevelir après sa mort : c'était dans

[1] Jocel. furn., *Vita Patric.*; Hymn. Fiech.
[2] *Vit. Brigid.*, auct. Ultano.

ce linceul qu'il voulait se lever le jour où Dieu l'appellerait à la vie éternelle.

Quand approcha le temps fixé, Patrice prit le chemin d'Armagh; c'était là qu'il voulait aller mourir[1]. L'ange lui rappela qu'il avait promis au fils de Dichu de mourir dans sa terre et de lui laisser sa dépouille mortelle; Patrice revint donc à Sabhall.

Voilà ce que rapportent certaines traditions : car, chose étrange! une incertitude mystérieuse se répandit de bonne heure sur le lieu de sa sépulture[2] : ce fut une ressemblance nouvelle avec Moïse. Le lieu saint, disent-elles, fut longtemps vénéré[3]. Un jour qu'on y voulait élever une église, on vit des flammes sortir de la tombe : une terreur religieuse fit abandonner l'entreprise; la vénération redoubla pour cette sainte mémoire.

Aucun écrit n'a transmis le souvenir des merveilles qui durent s'accomplir en ce lieu[4]. Le lieu même semble s'être effacé, à une certaine époque au moins, de l'esprit des peuples, s'il est vrai toutefois qu'il ait fallu des signes miraculeux pour le retrouver au douzième siècle. Mais qui sait si l'Irlande ne voulait pas dérober à l'envahisseur étranger le lieu véritable de la sépulture sacrée?

Au moment même de la mort, son corps ne fut point

[1] Hymn. Fiech.; Jocel., *V. Patric.*

[2] Nennius.

[3] Elv. Probus.

[4] Jocel., *V. Patric.*

confié à des mains mortelles[1]. Il fut enveloppé dans le linceul qu'avaient préparé les mains de Brigide; mais les anges le parfumèrent, l'ensevelirent et veillèrent sur lui; des anges chantèrent sur lui les hymnes et les psaumes des morts. Pendant la fête funèbre, le soleil ne se coucha point; douze jours et douze nuits il éclaira la terre d'Irlande.

On raconte enfin que les peuples d'Ullidia et d'Armagh se disputèrent les restes précieux, et que la mer s'avança pour les séparer; et qu'alors on vit deux chars tout pareils entre eux marcher en même temps vers les deux villes. A une certaine distance, aux rives de la Cancune, le char d'Armagh s'évanouit. Voilà ce que Jocelin raconte : mais n'est-ce point ici la foi d'Ullidia? et, selon la foi d'Armagh, ne serait-ce point le char d'Ullidia qu'on aurait vu s'évanouir?

Telle fut la vie de saint Patrice. Ce récit a été long; mais saint Patrice n'est-il pas pour ainsi dire tout son peuple? Après Dieu il fut le créateur de l'Irlande; il la fit sortir du néant, la façonna de ses mains, l'anima de son souffle, et il sembla qu'en la quittant il lui avait laissé sa foi et son âme. La foi en saint Patrice n'est-elle pas la religion de l'Irlande, et la religion de l'Irlande n'est-elle pas son histoire tout entière et l'Irlande même?

[1] Elv. Probus.

CHAPITRE V.

LES COMPAGNONS DE SAINT PATRICE.

En arrivant des Gaules, Patrice avait auprès de lui vingt compagnons. Cette petite et intrépide phalange se grossit bientôt : Albeus se rallia, Déclan se soumit, Ybar, Kiaran et Abban se réunirent et formèrent autour de Patrice un faisceau puissant de forces et de lumières.

Puis vinrent les vrais disciples, les élèves du maître, formés rapidement par la grâce du ciel. Les ouvriers se multiplièrent à mesure que la moisson devenait plus serrée et plus vaste, et semblèrent sortir du sol avec la moisson elle-même : Maceecthus, Macnessius, Maccaerthenn; on essayerait vainement de les nommer, on les compte par centaines. Il fallait bien d'ailleurs qu'ils fussent nombreux pour suffire aux besoins de cette mission rapide. Patrice arrivait et parlait : les peuples se convertissaient, une église se fondait, promptement bâtie, grâce à la simplicité de l'architecture irlandaise; un disciple recevait de Patrice les dernières leçons et les *abietoria*, c'est-à-dire l'alphabet romain, et voilà une nouvelle communauté chrétienne, voilà aussi un nouvel évêque.

Grâce à la longue vie du patriarche, les généra-

tions se renouvelèrent autour de lui et passèrent successivement sous sa discipline. Il avait vu naître plusieurs de ceux qui plus tard, sous ses yeux encore, jetèrent sur l'Église irlandaise le plus grand éclat. Un jour le roi Dairé, passant dans le Dalriéda, entendit sortir d'un tombeau une voix pareille à des vagissements plaintifs. Quand on ouvrit la tombe, une suave odeur en sortit[1]; un enfant y vagissait attaché encore au cadavre de sa mère. Alors on raconta au prince qu'une femme était arrivée d'au delà la mer; qu'en proie aux ardeurs et aux frissons de la fièvre, elle était morte avant de pouvoir mettre au jour la petite créature qu'elle portait en son sein; que depuis sept jours elle était enfermée dans la tombe, et que c'était là, dans les ténèbres de la tombe et au sein de la mort, que l'enfant avait cherché la voie qui devait le conduire à la lumière. « Pauvre petit! » s'écria le prince ému. Il prit l'enfant; Patrice le baptisa, et le mot *pauvre petit*, en irlandais *olcan*, échappé des entrailles de Dairé, demeura le nom touchant qui désigna l'enfant né du cadavre et tiré de la tombe. Olcan fut plus tard une des plus vives lumières de l'Irlande. Parmi ces enfants adoptés par saint Patrice, quelques-uns ont ainsi une histoire touchante ou gracieuse.

Fervente était la foi dans cette troupe sacrée et ardent le travail. Puissante était la parole, plus puissantes encore étaient les œuvres. Mochteus, à lui seul, forma trois cents prêtres et cent évêques; et lorsque,

[1] *Vita Patric. tripart.*, auct. Ewino.

tout petit enfant, il traversait la mer de Bretagne[1], il avait suffi qu'on trempât son doigt dans la vague soulevée pour endormir toutes les fureurs de l'orage. Mais la tâche aussi était rude et laborieuse. Il fallait sillonner, labourer, féconder et moissonner enfin l'Irlande, d'une extrémité à l'autre, passer dans les îles, traverser les marais, franchir les montagnes, appeler les peuples, confondre ou toucher les mages, convertir ou maîtriser les princes. Ce n'était pas tout: il fallait prier, lire, étudier; il fallait établir, organiser, diriger les églises, les monastères et les écoles. Et ce n'était pas tout encore. La hache habile et tranchante des nouveaux chrétiens pouvait bien changer les forêts en églises; mais la hache représentait à elle seule presque toute l'industrie irlandaise, et, si agile que fût la main qui la maniait, elle ne suffisait pas à tout faire. Dans les églises, il fallait des vases, des vêtements et des livres. Les disciples s'en chargèrent: vases sacrés, crosses et mitres, dalmatiques et chasubles, cloches, cymbales, copie, reliure, ornementation des livres, ils firent tout et surent tout faire[2]. Fortchern travaillait le fer; Essa, Tassa, Biteus, l'airain; Cuana, Mactal, battaient le cuivre, et quelques-uns de ces ouvriers bénis produisaient des chefs-d'œuvre: tel fut le fameux reliquaire de Finn Faidheach, par Maccect de Dromnachlocbain. Un peu plus tard on comptait trois cents cloches, trois cents

[1] *Vit. Mocht.*

[2] *Vita Patric. tripart.*

crosses pastorales et trois cents livres d'évangiles, tous sortis des mains du saint évêque Dagœus[1], et le souvenir des orfévreries d'Asic se conservait encore au siècle dernier dans l'église d'Elfina[2]. Les femmes avaient leur part : Liupita, Tigrida, Crumthéris, tissaient et brodaient, et furent les premières maîtresses des femmes irlandaises. Où s'étaient formés ces apprentis, ces compagnons, ces maîtres? Le ciel était venu au secours. Plusieurs avaient appris et pratiquaient leur art par la grâce de Dieu, et ceux-là se faisaient des élèves.

Ainsi travaillaient de la pensée, de la parole et de la main, les disciples de Patrice; de longues années s'usaient dans cette vie laborieuse : longtemps ils restaient auprès du maître, attachés à sa personne, partageant les fatigues de sa vie errante. Et quand leurs cheveux avaient blanchi, quand leur corps s'était courbé, quand leurs forces s'étaient épuisées, si Patrice s'apercevait un jour que le temps du repos était venu pour eux, il leur donnait, suivant son langage, un lieu de rafraîchissement : il leur confiait une église. Une fois, l'infatigable apôtre revenait des parties septentrionales de l'Irlande[3]; on passait par des lieux inondés, impraticables, et Maccaerthenn, le bâton de sa vieillesse, le prit sur ses épaules, comme il faisait depuis tant d'années. Mais tant d'an-

[1] *Vit. Dagœi.*

[2] War. *De Hibern. ant. disquis.*

[3] *Vita Patric. tripart.*

nées n'avaient pu s'accumuler sur la tête du fidèle disciple sans lasser ses reins, sans courber ses épaules. Patrice le sentit fléchir; il entendit le bruit pénible de sa respiration fatiguée : « Mon fils, lui dit-il, je ne m'étais point aperçu encore que tu t'affaiblissais. — Mon père et mon seigneur, répondit Maccaerthenn, je m'affaisse sous le poids de la vieillesse. Tous vos autres enfants, mes condisciples et mes contemporains, ont obtenu de votre bonté paternelle un lieu de rafraîchissement et de repos. Et moi aussi, je sens que les travaux de la vie active ont usé mes forces; mon âme sent que sa faiblesse a besoin de se recueillir dans la vie contemplative. » Alors l'apôtre, ayant compassion de son disciple, lui donna Clochor dans le voisinage du siége primatial d'Armagh.

Mais dans l'école ou dans la solitude, dans l'église ou dans le cloître, les disciples demeuraient toujours soumis et le maître toujours sévère; Patrice avait organisé fortement la nouvelle Église et l'administrait avec une vigueur apostolique. Les deux Maccaerthenn, celui de Clochor et celui de Donnach-Mor, crurent pouvoir, sans recourir à Patrice, ordonner un évêque; c'était Éochad, un des fils du roi Ailéach. Quand ils parurent devant saint Patrice, il les reprit avec véhémence de la hardiesse avec laquelle ils avaient mis dans l'Église le fils d'un loup ravisseur, et il leur infligea une punition sévère : « Vos siéges demeureront frappés, leur dit-il; Donnach-Mor ne

sortira jamais de son état humble et pauvre; Clochor sera toujours affligé par la discorde. »

Ainsi, tant que vécut Patrice, l'œuvre ne s'arrêta pas un instant, le travail fut sans trêve et sans relâche. Patrice était présent et vivant en chacun de ses ministres. Et certes, pour faire de l'Irlande l'île des saints, pour mener à fin, avec cet éclatant succès, une si grande entreprise, au milieu des difficultés qu'elle rencontrait, ce n'était pas trop que l'énergie ardente et la puissance surhumaine de Patrice se manifestât et agît sur tous les points de l'Irlande à la fois, en se multipliant avec ses nombreux disciples.

CHAPITRE VI.

LES SAINTS ET LES PRINCES.

Le christianisme, en arrivant en Irlande, trouva devant lui le peuple, les prêtres et les princes. La conscience du peuple acquiesça, son imagination fut séduite, ses yeux furent frappés, et il crut. Les superstitions, reste grossier des religions antiques, ne pouvaient pas opposer une résistance véritable : les mages cependant luttèrent; ils combattirent saint Patrice; ils se débattirent encore contre Mochteus et Columkill. Mais cette guerre ne pouvait pas être longtemps sérieuse. Aussi elle se transforma bientôt comme la magie elle-même. Cette histoire des mages est assez curieuse, mais nous les retrouverons chez les Bretons. Restaient les princes.

Toutes les puissances établies sont naturellement ombrageuses; instinctivement elles craignent les nouveautés et les écartent, quittes pour les accepter et les favoriser ensuite, si elles croient y trouver leur compte. Parmi les princes irlandais, quelques-uns furent armés sans doute contre la foi nouvelle par l'esprit des superstitions et des traditions nationales ou par les excitations intéressées des mages; quelques-uns furent persécuteurs et commirent de cruelles vio-

lences : on vit par exemple le roi d'Ultonie, Éochod, faire jeter à la mer ses deux filles que Patrice avait converties et consacrées à Dieu[1]. Mais, pour multiplier et prolonger les résistances, il fallait assurément des causes plus générales et plus puissantes.

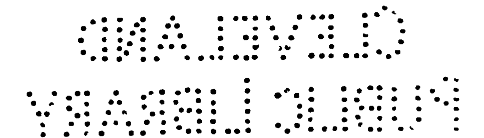
Les princes irlandais gouvernaient et possédaient à la fois l'Irlande; ils étaient en même temps les chefs du peuple et les propriétaires du sol. Or, l'Église qui s'établissait avec Patrice réclamait sa part de propriété et de gouvernement.

Le christianisme s'établissait à la fois dans l'esprit du peuple irlandais et sur le sol de l'Irlande. Dans les esprits, le christianisme pénétra sans effort; il les trouvait, pour ainsi dire, vides. Sur le sol, l'Église ne se conquit pas un domaine sans résistance; elle trouvait le sol occupé.

D'un autre côté, fidèle à sa mission morale, la religion nouvelle voulait faire le bien et empêcher le mal; réglant les passions humaines, elle devait surtout régler celles des grands, et dès le principe elle intervint dans le gouvernement de la société irlandaise, se mit entre le peuple et les princes, entre les oppresseurs et les opprimés.

En un mot, les missionnaires eurent à lutter contre l'esprit de propriété, contre les passions. Ils eurent donc à lutter surtout contre les princes, défendant à la fois l'intégrité de leurs domaines et la liberté de leurs passions. Il est inutile de dire que cette lutte

[1] *Vit. Patric. tripart.*



commencée par Patrice se prolongea bien après lui, et que les princes irlandais ne furent jamais assez convertis pour qu'elle disparût entièrement ou sans retour.

De plus, la monarchie irlandaise, comme se complaît à la nommer Mac Geoghegan, était ordinairement et par le fait une pentarchie véritable, et chaque pentarchie se subdivisait en principautés moindres, où de moindres princes se cantonnaient dans leur portion de propriété et de commandement, de terres et d'hommes : commandant aux hommes avec l'espèce d'autorité particulière au système politique des clans; possédant les terres en pleine et entière propriété, à titre d'héritage.

Entre les apôtres et les princes la lutte se divisait, se multipliait, se renouvelait comme la puissance combattue : ce n'était pas ici ou là qu'il fallait vaincre, c'était partout; ce n'était pas une victoire à remporter, mais mille.

« Donne-nous[1], disait Albeus à un roi, cette île, que nous y bâtissions un monastère.—Je n'ai point vu cette île, répondit le roi, et je ne la donnerai point sans savoir quelle est sa grandeur. » Au même instant l'île, par une merveille de la volonté divine, se rapprocha des regards du roi et se développa devant lui tout entière; et, quand il l'eut vue, il la donna au saint évêque.

Les choses ne se passaient pas toujours ainsi : En

[1] *Vit. Ailb.* (Usser.).

ce temps-là, dit la vie de saint Maccaerthenn, le roi Eochod tourmentait beaucoup l'homme de Dieu; il chassait des pâturages le bœuf qui portait les bagages du saint et de ses disciples, et il le fit lier à une pierre. Le bœuf, pressé par la faim, poussa trois mugissements qui retentirent bien loin; alors le mage du roi accourut dire qu'on avait eu grand tort de lier ce bœuf. « Sache, ô roi, que tout l'espace où ses mugissements se sont fait entendre appartiendra un jour à Maccaerthenn. » Eochod, irrité, ordonna qu'on allât chasser le saint et éteindre son feu. Mais on ne put y réussir, et le prince ayant voulu y aller lui-même, fut frappé d'immobilité et devint comme une statue de pierre. Il fut obligé de demander grâce.

A dire vrai, ce n'étaient pas seulement les rois qui protestaient contre ces prises de possessions naïves [1]. Un jour, par exemple, Mochœmoc s'en alla avec ses moines en un lieu de Lagénie nommé Enachtre, près du mont Bladhma, et se mit à bâtir un monastère. Le propriétaire survint, l'avertissant de ne point faire un travail inutile et qu'il ne lui cédait point sa terre. « Je resterai ici, répliqua Mochœmoc, jusqu'à ce qu'on vienne me prendre par la main et m'en tirer par violence. » L'autre le prit et voulut le chasser. « Dis-moi ton nom, » demanda le saint. Il s'appelait Bronach. « Eh bien! dit Mochœmoc, tu as été bien nommé, car désormais tu seras malheureux jusqu'au dernier jour de ta vie. » (Bronach en irlandais signifie malheu-

[1] *Vit. Mochœmoc.* (Colgan).

reux.) Et Bronach s'en alla plein de tristes pensées, car il savait que la prophétie s'accomplirait.

Un saint homme[1] trouva une île qui convenait à la vie d'anachorète; il s'y établit. Le maître survenant avec ses troupeaux et ses gens, le saint le pria de se retirer, pour que ses yeux ne fussent pas exposés à rencontrer des femmes. L'autre n'y consentait point, observant que cette île était sienne, et qu'il la tenait de ses ancêtres et par plein droit d'héritage. Sainte Brigide fut appelée; comme elle était bonne et miséricordieuse, le maître ne fut point puni; un vent puissant le prit avec les siens et les transporta loin de l'île, doucement et sans qu'ils eussent aucun mal.

Les grands et les vrais propriétaires du sol de l'Irlande étaient les princes; ils eurent donc à subir cette sorte de violence évangélique et d'occupation sainte, partout où elle ne fut pas prévenue par des donations volontaires. Mais les donations volontaires furent nombreuses, et l'Église irlandaise était trop jeune et trop fervente pour être avide. Mida venait de s'établir au pied de la montagne de Luachra. Les gens d'Hua Conaill lui offrirent toutes les terres qui s'étendaient autour de sa cellule; mais la sainte ne voulut accepter que quatre arpents pour y cultiver des légumes. Les Hua Conaill en eurent un vif déplaisir : « Ce que tu refuses maintenant, lui dirent-ils, nous te le donnerons quand tu nous auras quittés pour

[1] *Vit. S. Brigid.*, auct. Animos.

aller au ciel[1]. » Ce n'est pas dans les envahissements des saints ou dans l'avarice des princes qu'il faut chercher l'explication principale de l'antagonisme qui paraît les diviser au premier âge de l'Irlande chrétienne. La vraie cause est plus glorieuse pour l'Église.

Cet antagonisme fut en effet profond et passionné; la lutte quelquefois fut singulièrement vive.

Patrice[2] avait tracé de sa main l'image idéale de la royauté; et cette définition devint plus tard dans les synodes un canon de l'Église irlandaise :

« La justice d'un roi juste[3], la voici : Ne juger personne injustement; se faire le patron de l'étranger, de la veuve et de l'orphelin; réprimer le vol, punir l'adultère; ne point entretenir des histrions et des impudiques; ne point élever l'iniquité; effacer de la terre les impies, exterminer les parricides et les parjures ; défendre les pauvres et les nourrir par d'abondantes aumônes; établir des hommes justes sur les affaires du royaume ; avoir pour conseil des vieillards sages et tempérants; se détourner des superstitions des mages, des pythonisses et des augures; défendre sa patrie contre ses ennemis selon son droit et avec courage; en tout, mettre sa confiance en Dieu. »

Quels étaient, d'un autre côté, les devoirs de l'évêque? Écoutons la parole des synodes[4]; elle est

[1] *Vit. Mid.*, Colgan.
[2] *De abus. sæc.*
[3] *Capit. select.* (Spicil. Dacher.).
[4] *Capit. select.* (Spicil. Dacher.).

métaphorique et bizarre, mais elle est expressive et forte : « Il faut que le chef (l'évêque) soit la terre qui soutient, le pilote qui dirige, l'ancre qui arrête, le marteau qui frappe, le soleil qui éclaire, la rosée qui humecte, la tablette où l'on écrit, le livre qu'on lit, le miroir où l'on se voit, la terreur qui terrifie, l'image de tout ce qui est bien, et qu'il soit ainsi tout pour tous. »

Or, autant les disciples de Patrice se rapprochaient de l'idéal redoutable et saint, autant peut-être les rois s'écartaient le plus souvent du modèle qui leur avait été tracé; et les deux pouvoirs semblaient représenter en eux-mêmes et dans leur lutte la lutte même du bien et du mal, du ciel et de l'enfer, de Dieu et du démon : c'est ainsi qu'elle se révélait quelquefois aux yeux des saints et sous des formes visibles.

Un jour que Mochœmoc[1] et Comgall lisaient ensemble, le prieur du monastère vint à eux et leur dit : « O amis de Dieu, je médite avec un grand étonnement sur une vision que Dieu vient de me faire voir en mon chemin; l'horreur et la crainte troublent mon âme; car j'ai vu au-dessus du château du roi un démon qui s'y tenait seul, tranquillement assis; et j'ai vu, au contraire, une multitude de démons qui s'assemblaient autour de notre maison et semblaient s'apprêter à un terrible combat. » Comgall demeura silencieux. Mais Mochœmoc : « Levons-nous, mon

[1] *Vit. Mochœmoc.*

père, dit-il, et rendons grâces à Dieu. Si la colère du méchant se tourne contre nos frères, c'est qu'ils sont fidèles. Contre nous il envoie son armée; tandis que chez le roi un seul démon reste, comme un serviteur chez son maître, attendant paisiblement son service. Mais prends le monastère par la gauche, je le prendrai par la droite, et nous chasserons les démons. » Bientôt en effet les démons s'enfuirent, se retirant vers le château du roi, et ils s'y établissaient comme dans un poste solide.

Faut-il s'étonner après cela des saintes colères, des âpres paroles, des ressentiments amers, des arrêts sanglants, qui frappèrent si souvent les princes d'Irlande? N'oublions pas d'ailleurs que l'Irlande était barbare. Du côté des princes, l'attaque était souvent violente et grossière; et dans l'âme de leurs adversaires, on ne s'étonnera pas sans doute si l'on trouve quelquefois les passions véhémentes de la barbarie, épurées et sanctifiées, mais toujours promptes, frémissantes, terribles enfin dans le bien comme elles l'auraient été dans le mal.

Dans une grande assemblée qu'on tenait à Leghlene, saint Munnu[1] se faisait attendre. « Et pourquoi donc, s'écria Subné, le fils du roi Domnail, attendre si longtemps ce lépreux? — O prince, lui répondit en pâlissant le saint abbé Lasrean, ne parle pas ainsi de saint Munnu; si son corps n'est pas ici, son esprit est présent; ce que tu viens de dire, je sais qu'où il

[1] *Vit. Munn.* (Usserus).

est, il l'a entendu, et Dieu vengera sur toi l'injure de son serviteur. » Le même jour avant le soir, Munnu arriva; et après que les deux saints se furent salués, Subné s'approcha de Munnu, demandant sa bénédiction. Mais le saint le repoussa : « Que viens-tu chercher, lui dit-il, la bénédiction d'un lépreux ? Je te le dis en vérité, quand tu as parlé mal de moi, le Christ, à la droite de son père, a rougi ; je suis un membre du Christ, et il est ma tête; et qui fait souffrir le membre fait souffrir la tête. Aussi, avant que ce mois s'accomplisse, tes parents te tueront et te couperont la tête et la jetteront dans les eaux du Berow, et elle n'en sortira plus. » Le mois n'était pas écoulé, que le neveu de Subné accomplissait la prophétie.

Mochœmoc réclamait près du roi de Casshell[1] ; le prince répondit à sa demande avec des termes de mépris, le traitant de « petit chauve ». A peine avait-il prononcé ces paroles malheureuses, qu'un de ses yeux fut frappé d'aveuglement et se décomposa avec d'affreuses douleurs.

Une autre fois, car quelquefois ces princes étaient endurcis par le Seigneur comme autrefois Pharaon, il déclarait au même roi qu'il voyait sur lui deux démons qui le montaient et le maîtrisaient comme un cavalier son cheval. « Et comment saurai-je que tu les vois? dit le roi. — Tu en auras deux signes, répondit le saint : cette nuit, une femme que tu aimes mourra, et demain matin deux cavaliers, sur des chevaux

[1] *Vita S. Mochœmoc.*

blancs, viendront à toi et te parleront, et tu ne sauras d'où ils viennent et où ils vont. »

Brigide elle-même [1], la tendre, la miséricordieuse, comme elle traite les reines! comme elle parle des princes! Pendant qu'elle habitait au pays de Bregh, la femme du fils de Connall vint lui demander de prier pour elle, car elle était stérile. Brigide ne voulut point aller la recevoir; elle lui envoya une de ses filles. La princesse resta dehors. « Maîtresse, demanda la religieuse à son retour, pourquoi n'avez-vous point voulu aller recevoir la reine et prier pour elle afin que le ciel lui donne un fils, tandis que vous priez souvent pour les femmes des laboureurs? — Parce que, répondit la servante de Dieu, les laboureurs et les pauvres sont presque tous les serviteurs de Dieu, tandis que les fils des rois sont des serpents et les fils du sang et de la fornication, excepté un bien petit nombre d'élus. Mais enfin, puisqu'elle a eu recours à nous, retourne à elle, et dis-lui qu'elle aura un fils : il sera mauvais et sa race sera maudite; pourtant il régnera de longues années. »

Quand Brigide bénissait ainsi, faut-il s'étonner si tant d'autres maudissaient?

Le roi de Momonie Ailell avait insulté Kiéran; pendant sept jours il fut privé de la parole et souffrit des douleurs intolérables : il s'humilia et obtint sa grâce; mais le châtiment avait été dur; ailleurs qu'en Irlande, du moins, il eût paru tel.

[1] *Vit. Brigid.*, auctor. Animos.

Aussi les rois avaient peur, et ils souffraient quelquefois les saintes libertés des évêques[1]. Aidus employait sa charité et son zèle à rechercher et à réparer les iniquités, à tirer de l'esclavage et de la prison ceux qui y étaient injustement retenus. Il réclamait un jour une jeune fille, et le roi ne la voulait point laisser aller. Mais le saint élevant la voix : « Suis-moi, ma fille, » dit-il à la prisonnière; et il l'emmena à travers la foule du peuple, tandis que le roi et les siens étaient saisis d'étonnement. « Les rois, ajoute le biographe, haïssaient Aidus; mais, par une puissance d'en haut, ils étaient contraints de faire ses volontés. »

Comment eussent-ils résisté à ces forces invincibles, à ces vengeances formidables? Que pouvait la puissance visible contre l'invisible? Et quand les légions du ciel s'armaient tout entières pour faire triompher Mochœmoc, qu'eût fait le roi de Casshell, qu'eût fait la jeunesse armée des cinq royaumes de l'Irlande? La première nuit qui suivit la querelle du roi et du saint évêque, un vieillard vint prendre le roi par la main, le conduisit sur les murs de la ville, du côté du nord, et là il lui ouvrit les yeux, et le roi vit tous les saints d'Irlande en vêtements blancs, Patrice à leur tête : ils étaient là pour défendre Mochœmoc, et ils remplissaient la plaine de Femyn. La seconde nuit, le vieillard vint encore, et il le mena sur les murs du côté du midi; et là, il vit la multitude blanche et bril-

[1] *Vit. S. Aid.*

lante des vierges de l'Irlande, conduites par Brigide; elles étaient venues pour défendre Mochœmoc, et elles remplissaient la plaine de Monael.

Tous n'étaient pas également sévères, aussi terribles dans leurs colères, aussi violents contre la résistance; les plus redoutables avaient leurs heures d'indulgence, et le miracle, à ces heures, devenait une leçon où une malice naïve ou narquoise se mêlait à la morale. Autrefois, pour payer à Milch la liberté de Patrice, l'ange Victor avait donné un trésor; quand Patrice fut éloigné, l'or disparut, il ne resta qu'une vile poussière. La liberté d'un prisonnier ne coûta pas plus cher à Kiéran[1], et ce jour-là le roi Aengus perdit à la fois le prix d'une mauvaise action et l'occasion d'en faire une bonne. Un autre Kiéran, l'abbé de Cluain, avait reçu en dépôt le trésor du roi Furbic. On dit au roi que le saint abbé distribuait le trésor aux pauvres, et l'accusation était vraie. Grande fut d'abord la colère royale; puis il se radoucit et se réduisit à demander sept vaches : seulement, et il paraît que la condition était difficile à remplir, il fallait qu'elles eussent le corps rouge avec la tête blanche, et que de plus elles eussent des cornes. Les deux Kiéran, l'évêque et l'abbé, se réunirent, prièrent ensemble : sept vaches parurent qui avaient le corps rouge, la tête blanche, et des cornes; on les envoya à Furbic. Mais le soir elles étaient entrées dans ses étables, et le lendemain matin toutes avaient disparu.

[1] *Vit. Kiéran.*

Il arrivait aussi qu'au moment où les paroles toutes-puissantes et infaillibles sortaient de la bouche du saint, le saint lui-même se laissait émouvoir et troubler à la vue du misérable qu'il allait punir. Alors encore on pouvait demander grâce. La malédiction prononcée, commencée même, devait avoir son cours: telle était son irrésistible vertu, qu'elle agissait comme une force aveugle et fatale; mais on pouvait la détourner comme nous détournons la foudre[1]. Saint Aidus, le fils de Sédias, maudissait un prince coupable; un enfant s'écria : « O mon père, que la malédiction se répande plutôt sur cette pierre! » La pierre éclata, mais le prince fut sauvé.

Il pouvait se faire enfin que le prince, coupable envers un saint et menacé par lui, eût bien mérité aux yeux d'un autre par quelques actions meilleures. Or, si la malédiction était irrésistible pour faire le mal, la bénédiction devait être efficace pour l'empêcher. Les rois le savaient bien. « Je me soucie peu de toi, Mochoedoc, disait Aengussa; Cummin, le fils de Fiacha, qui est un grand saint, m'a très-bien béni, et m'a même promis le bonheur éternel et temporel. »

En pareil cas, toutefois, les saints ne restaient pas désarmés. « Je ne maudirai pas ce que Cummin a béni, répliqua Mochoedoc, mais je maudirai ta femme et ton fils. »

Le même Mochoedoc disait au roi Colman : « J'ai

[1] *Vita Aid.* (Capgrav.).

fait à Dieu contre toi trois demandes; deux m'ont été refusées; j'ai obtenu la troisième. J'ai demandé que tu fusses frappé de mort à l'instant, mais saint Fachnan a obtenu de Dieu que tu vivrais encore quatorze ans. J'ai demandé que jamais tu ne fusses reçu au ciel, mais tu y seras reçu, grâce à saint Caïnnech. J'ai demandé qu'avant la fin de ce mois tu fusses privé de ton royaume, et Dieu me l'a accordé. »

Si d'ailleurs le pécheur s'humiliait, il n'était jamais trop tard, et la charité du saint était ingénieuse à trouver des accommodements. Colman se repentit, il fit des présents, et Mochoedoc s'adoucit : « Tu seras chassé du trône, reprit-il alors, et tu auras grand'-peine à sauver ta vie; mais, parce qu'il y a des saints qui t'aiment, tu seras, au bout de trois jours, rétabli dans toute ta puissance. »

A l'égard d'Aengussa, il ne fut pas plus inflexible, et pourtant l'obstination du prince avait été grande. Sa femme et son fils, devant la malédiction qui se tournait contre eux, se prosternèrent épouvantés. Mochoedoc les épargna : « Mais je maudirai, dit-il, l'étang qui entoure ta ville et qui fait ta force. » L'étang fut effacé du sol. Le roi fut insensible : « Je maudirai ta fille que tu aimes, s'écria le saint, et ton cheval si courageux et si rapide, auquel tu te fies dans les batailles. » Et tous deux moururent. Aengussa ne tint pas contre ce double coup; il fut touché, et donna des terres pour bâtir une église. Mochoedoc ne voulait point le malheur du pécheur, mais qu'il fît péni-

tence : il lui rendit son étang, la fille qu'il aimait, et son cheval de bataille.

Des motifs étrangers à la religion, à la justice, à la charité, n'intervenaient-ils jamais dans ces querelles? ne prenaient-elles jamais un caractère politique? L'Église ou les saints ne se trouvaient-ils pas mêlés parfois à des rivalités d'ambition, à des haines de familles, à des prétentions de castes, à des intérêts de clans? c'est ce qu'on pourrait supposer peut-être avec une certaine vraisemblance. Le roi de Casshell parlait avec insolence à l'évêque Colman : « Il ne te convient pas, lui dit Mochoedoc, de parler ainsi à un grand prélat, qui selon Dieu est un saint, et qui selon la noblesse du siècle est ton égal; car vous êtes de la même race. » Sous l'orgueil du sacerdoce et de la sainteté il y avait encore l'orgueil du sang. Les instincts et les sentiments de la famille et de la tribu pouvaient naturellement persister parmi les intérêts de Dieu et de l'Église. Un fait éclatant d'ailleurs, un épisode de cette lutte que nous suivons sous sa forme légendaire, montrera en même temps le caractère, la forme, et les proportions que cette lutte pouvait prendre.

Dermid, fils de Herbaill[1], régnait sur toute l'Irlande, et c'était à son tribunal qu'arrivaient toutes les affaires. Columba vint devant lui pour réclamer l'élargissement d'un certain Liber. Comme le roi dans cette cause ne jugea point avec équité, l'homme de

[1] Adamnan (Usserus).

Dieu se leva indigné, et en présence de toute l'assemblée : « Sache, dit-il, roi injuste, que tu ne reverras point mon visage dans ton pays jusqu'à ce que Dieu, qui est un juge équitable, ait brisé ton trône orgueilleux. Car, de même qu'aujourd'hui, devant tes seigneurs, tu m'as fait affront par ton arrêt inique, ainsi le Dieu éternel te fera affront devant tes ennemis au jour de la guerre..» Et disant ces mots, il monta à cheval et frappa son cheval de son fouet : le sang jaillit avec abondance. Le conseil du roi, troublé comme d'un prodige, dit au roi de faire la volonté du saint et de lui obéir, de peur que sa puissance ne fût dissipée par le Seigneur.

Mais le roi, transporté d'une indignation furieuse, ferma l'oreille aux bons avis. Résolu de se venger sur la race de Columba, il jura de la réduire tout entière en sa servitude ; et, pour accomplir son serment, il rassembla une grande armée, des chars, de la cavalerie et des fantassins, et, avec deux mille trois cents hommes, il marcha vers les Connalls dans le dessein de les exterminer. Les Connalls, au bruit de l'arrivée du roi, se réunirent au nombre d'environ trois mille, décidés à combattre pour leur pays comme des hommes de cœur. Au milieu de ce peuple qui courait un si grand péril et mettait en Dieu toute son espérance, Columba, au moment où la nuit commençait à s'assombrir, se leva dans l'esprit de la vertu divine, et fortifiant son peuple, dit : « Si jamais j'avais fait quelque chose contre mes ennemis, au-

jourd'hui, au nom du Dieu très-haut, je me serais levé contre eux. » Et comme il parlait ainsi, sa voix retentit si terrible à l'oreille de ses compagnons, que tous furent réveillés de leur sommeil. Et alors il ajouta : « De même que le Seigneur dans la mer Rouge fut avec Moïse contre Pharaon, ainsi il combattra aujourd'hui pour vous dans la guerre. Donc ne craignez rien, car vous n'aurez point de mal. Sachez, en effet, que le Seigneur est fortement courroucé contre ce roi superbe, et si un seul d'entre vous se levait contre eux tous avec confiance pour les combattre au nom du Seigneur, seul, par la vertu du Seigneur, il les mettrait tous en déroute. Soyez donc fermes, parce que pas un de vous ne tombera aujourd'hui dans le combat. »

Alors ce petit nombre d'hommes, ayant entendu ces paroles et les recevant comme le témoignage du Dieu très-haut, allèrent, au même instant, et d'un cœur inébranlable, se jeter sur leurs ennemis surpris; car la voix du saint avait fait sortir de leur cœur toute crainte et toute peur de mourir. Et alors l'ange du Seigneur, sous la forme d'un homme à la stature prodigieuse et l'armure d'un guerrier, apparut terrible dans le camp du roi Dermid. A sa vue, les ennemis sentirent leur cœur défaillir et devinrent pareils à des femmes timides.

Telle fut la bataille de Culldreibne, fameuse dans l'histoire de l'Irlande.

Mais comment cette querelle fut-elle jugée par

l'Église irlandaise? « Les vainqueurs, continue Adamnan, revinrent près de Columba, célébrant joyeusement leur victoire. » Mais l'homme de Dieu, adressant à Scandalan des paroles prophétiques : « Ce jour, lui dit-il, m'a préparé un long exil sur la terre étrangère et loin de mes parents. » Puis il se rendit près du saint évêque Finnian, pour recevoir de lui la pénitence qu'il avait méritée à cause de cette guerre. « Il faut, lui dit Finnian, que tu fasses entrer au ciel par tes exemples autant d'âmes que tu en as fait tomber en enfer dans le désordre de la guerre. » Columba se réjouit : « Tu as rendu sur moi un jugement juste, » répondit-il. Et ce fut alors qu'il prit le chemin de la Grande-Bretagne.

Columba avait donc prévu sa condamnation, et il était condamné. Mais l'ange qui l'accompagnait toujours ne l'avait ni renié ni abandonné; et, au moment même où Finnian prononçait l'arrêt, le juge voyait auprès du coupable la figure céleste d'Axalt, qui se cachait aux yeux des autres hommes dans l'éclat éblouissant de son auréole.

Ainsi se combattaient les deux principes et les deux puissances. Mais quelquefois aussi les saints et les princes semblaient n'avoir qu'une pensée et qu'une âme. On se souvient du bon roi Connall, qui, sous l'habit royal, portait le cœur d'un moine. Alors l'Irlande était vraiment l'île des saints, un royaume évangélique, une véritable église. Un jour que saint Camminus et saint Cummeneus Fota, avec le roi

Guarius de Connacie, réunis dans Iniskeltra[1], s'entretenaient des choses spirituelles, Camminus dit à Guarius : « O roi, si cette église pouvait se trouver tout à coup remplie de ce que vous auriez souhaité, quel souhait formeriez-vous? — Je voudrais, répondit Guarius, avoir tous les trésors d'argent et d'or que cette église pourrait contenir, afin de les consacrer au salut des âmes, à la construction des églises et aux besoins des pauvres du Christ. Et vous, que demanderiez-vous? dit Guarius à Fota. — Je voudrais, répondit celui-ci, avoir autant de saints livres que cette église en peut contenir, pour les donner à ceux qui cherchent la sagesse divine, répandre parmi les peuples la doctrine salutaire du Christ, et arracher les âmes à la servitude du démon. » Tous deux alors s'adressèrent à Camminus : « Pour moi, leur dit-il, si cette basilique était remplie d'hommes affligés de toutes les sortes de souffrances et de maladies, je demanderais qu'il plût à Dieu de rassembler dans mon misérable corps tous leurs maux et toutes leurs douleurs, et de me donner la force de les supporter avec patience pour l'amour du Sauveur du monde. »

[1] Festil. Æng. auct. (Colgan).

CHAPITRE VII.

LES SAINTS ET LE PEUPLE.

S'il y avait souvent guerre entre les saints et les princes, il y eut au contraire entre les saints et le peuple alliance étroite et sympathie profonde. On voit bien saint Sénan envelopper dans sa colère et faire disparaître sous sa malédiction toute une ville qui lui avait refusé l'hospitalité [1], et ce n'était pas un prince celui à qui Aidan disait : « Tu as bien fait de te repentir, car la terre s'ouvrait pour t'engloutir [2]. » Mais ces exemples sont rares, et ce n'était point contre le peuple que s'armaient ordinairement ces colères vengeresses si fréquentes dans l'histoire des saints d'Irlande.

« Dans un pays infesté de brigands et où l'on trouvait peu de retraites sûres et fortifiées, dit Giraldus Cambrensis [3], on ne pouvait guère se réfugier que dans les églises, » et voilà pourquoi les ennemis des églises devaient être si énergiquement réprimés, si sévèrement punis. Fallait-il briser une volonté obstinée dans le mal, arracher une donation à l'avarice,

[1] *Vit. Senan.* (Colgan).

[2] *Vit. Aidan.*

[3] *Topog. Hibern.*

punir les contempteurs de la loi divine, terrifier les violateurs des lieux saints, repousser des envahissements sacriléges, un homme se levait dont la parole était un glaive. Mais, plus souvent encore, il s'agissait de soulager des misères, de consoler des douleurs, de guérir des souffrances. Si les nouveaux prophètes, suivant la leçon de leur maître, étaient quelquefois « le marteau qui frappe et la terreur qui terrifie, » ils étaient presque toujours « la rosée qui humecte et le soleil qui réchauffe. » Fallait-il protéger les faibles, délivrer des prisonniers, essuyer des larmes en rendant les malades à la santé ou les morts à la vie; fallait-il défendre les peuples contre les maux cruels de la guerre ou multiplier le pain dans les chaumières affamées, c'était alors que se prodiguait la puissance merveilleuse et la charité touchante des saints, et que le miracle, éclatant ou obscur, majestueux ou familier, ingénieux ou naïf, déployait, comme un serviteur intelligent et attentif, ses ressources fécondes et ses trésors inépuisables.

Il semble qu'on ait quelquefois représenté l'Église d'une main tournant contre la poitrine des princes la pointe de son glaive, de l'autre abritant les peuples sous son égide. On a cherché dans les premières communautés chrétiennes le type introuvable d'une société égalitaire; on a tiré de l'Évangile le code idéal de l'utopie démocratique. Il est douteux qu'une religion qui s'est toujours si aisément et si bien accommodée des aristocraties, des monarchies et du des-

potisme, et qui a fini par se constituer à elle-même un gouvernement de forme autocratique, soit démocratique dans son essence. L'égalité devant Dieu n'implique pas l'égalité devant les hommes; ajourner l'égalité après la mort n'est pas la décréter pendant la vie; renvoyer la démocratie à l'autre monde n'est pas s'engager à l'établir en celui-ci, et cette égalité future ressemble fort à une promesse de dédommagement pour l'inégalité présente. D'ailleurs, pour comprendre le rôle qu'a joué quelquefois l'Église, il n'est pas nécessaire de lui prêter une politique, sa morale suffit à tout expliquer.

Si la première loi que l'Évangile fait aux hommes n'est pas de s'organiser en république, la première obligation qu'il impose est de se conformer à la justice et à la charité. Prêcher l'Évangile, c'est-à-dire la justice et la charité, c'est donc déclarer la guerre à tout ce qui est injuste et oppresseur; c'est prendre la défense de tout ce qui est innocent et opprimé. Et comme il n'y a d'oppression que celle de la force sur la faiblesse, les apôtres, les ministres de l'Évangile, sont inévitablement jetés entre les forts et les faibles, entre les grands et les petits, pour protéger l'impuissance innocente contre la puissance malfaisante. Plus les sociétés sont désordonnées et violentes, plus cette mission du christianisme est impérieuse, active, éclatante; à mesure qu'elles se règlent et se modèrent, la guerre doit s'amortir et s'éteindre; elle peut se terminer par une alliance, quelle que soit d'ailleurs la forme du gouvernement et son principe politique.

Aucune société ne fut plus désordonnée et plus violente que la société irlandaise, avec ses familles cantonnées et séparées comme autant de nations, ses rivalités de clans, ses haines et ses vengeances héréditaires, son humeur belliqueuse et ses habitudes de brigandage. Nulle part aussi les saints n'intervinrent avec autant de zèle, d'énergie et de charité. On a vu comment Aidus, Aidan, Mochoedoc, Maccaerthenn, Columkill, pour protéger la faiblesse et l'innocence, priaient, menaçaient ou frappaient les rois. Raconter tous les exemples de cette intervention active et puissante serait refaire la vie des saints d'Irlande presque tout entière.

Le chef de Theaffa venait pour ravager un canton de la Midie[1]; il apprit que les habitants s'étaient adressés à saint Aidus pour le prier de faire leur paix avec leur ennemi. Cette nouvelle lui fit hâter sa marche : car il faut, disait-il aux siens, que tout soit fini avant que le saint évêque ait eu le temps de venir à nous. Mais Aidus connut leur pensée, et il fit contre eux le signe de la croix. Et comme ils traversaient une rivière qui les séparait encore de la contrée qu'ils voulaient attaquer, leurs chevaux furent tout à coup arrêtés par une force mystérieuse, et ils demeurèrent là jusqu'à l'arrivée de saint Aidus.

Une autre fois, les rois de Thémor et de Momonie se rencontrèrent pour se livrer bataille devant Saighir[2],

[1] *Vit. S. Aid.*

[2] *Vit. Kieran.*

la ville de saint Kiéran. Le saint fit d'inutiles efforts pour les désarmer. Mais comme ils allaient en venir aux mains, voilà que la forêt voisine s'ébranle, tous les arbres s'arrachant du sol avec leurs racines viennent former entre les deux armées d'infranchissables barrières; le ruisseau qui coulait dans la plaine se gonfle et déborde, et les deux armées se séparèrent, fuyant avec épouvante.

Cette sollicitude qui défendait des armées entières contre leurs propres fureurs, qui sauvait les villes et les peuples des pillages et des massacres, les secourait aussi contre les maux envoyés du ciel. Columkill voyant passer dans l'air un nuage épais et sinistre, sut qu'il portait avec lui une peste affreuse [1] : Partons, dit-il à ses disciples; et s'embarquant aussitôt, ils suivirent le nuage, et arrachèrent au fléau les victimes qu'il avait déjà saisies.

Ainsi les saints se mêlaient à la vie nationale; on les retrouvait dans toutes les crises, au milieu de tous les dangers. Ils ne ménageaient point, d'ailleurs, pour les grandes occasions, pour les calamités générales, leur puissance et leur charité. A côté de ces manifestations éclatantes, de ces miracles qui forment la partie sainte de l'histoire irlandaise, ils accomplissaient chaque jour et à chaque heure, le long des chemins, au foyer des plus pauvres demeures, au profit des plus humbles misères, des œuvres tout aussi divines. C'est la partie de la légende la plus

[1] *Vit. Columk.* auct. Adamn.

profondément populaire. Elle échappe à l'analyse, elle se dérobe à la citation, tant elle est quelquefois simple et familière. Peut-on parler de ce croc merveilleux où le gibier vient se prendre de lui-même, et qui enrichit l'heureuse famille à qui Columkill l'a donné? Peut-on raconter comment le lait et le beurre renaissaient intarissables du fond des vases épuisés? comment la vache stérile, unique bien d'une pauvre femme, devenait tout à coup féconde; comment les brebis mangées par les loups revenaient à leur maître désolé; comment, aux tables villageoises, l'eau se transformait en vin ou en cervoise? En quels termes rapporter ces mille récits, transmis de veillées en veillées par l'admiration des générations qui avaient vu ces prodiges, conservés et multipliés sans doute par le souvenir et les regrets de celles qui auraient voulu les voir se reproduire pour elles? Ces récits sont trop naïfs; mais dans leur naïveté quelquefois grossière, il y a encore je ne sais quoi de sympathique et de touchant : car ils attestent tout en même temps la misère des générations passées, la charité des saints et la reconnaissance des pauvres.

Les miracles des saints irlandais ne sont pas, je pense, articles de foi; sans mettre en question leurs mérites, on peut donc, si l'on n'est pas Irlandais, révoquer en doute les signes merveilleux qu'ils en ont donnés : mais en admettant que leur légende tout entière n'est qu'une sorte d'épopée, moitié monastique et moitié populaire, tour à tour ingénieuse et

grossière, vulgaire et poétique, simple et brillante, dramatique et naïve, il faut admettre aussi que la plupart de ces récits sont des symboles. Des hommes ont passé au milieu des peuples en faisant le bien. La reconnaissance a transmis leurs actions, l'imagination les a transformées. On a peut-être inventé leurs miracles : on n'a pas inventé leurs vertus; et il y a toujours quelque chose de vrai dans ces fictions, quelque chose d'humain dans ce surnaturel, quelque morale dans cette fantaisie.

Le peuple ne se contenta pas de garder la mémoire des bienfaits qu'il avait reçus, ou de les transmettre dans des récits que son imagination savait multiplier et embellir. Il voua de plus à ses bienfaiteurs une vénération profonde, dont hérita l'Église tout entière. Les moines et les prêtres devinrent sacrés et inviolables. « Bien que notre nation, disait à Giraldus Sylvestris, Maurice, l'évêque de Casshell [1], semble grossière et cruelle, elle a toujours rendu à l'Église beaucoup de respect et d'honneur; jamais on n'y vit personne lever la main contre les saints de Dieu. » Et Stanihurst, au seizième siècle, portait encore le même témoignage [2] : « Les prêtres, dit-il, sont parmi eux en grand honneur : quand la guerre mettrait le royaume en feu, les gens d'Église, comme les féciaux lorsqu'ils tenaient le caducée, peuvent aller partout sans qu'il leur arrive aucun mal. »

[1] *Topog. Hibern.*
[2] *De reb. in Hib. gest.*

Ainsi s'est perpétuée à travers les siècles l'alliance des saints et du peuple, du catholicisme de l'Irlande, fondée par saint Patrice, cimentée par ses disciples. Les révolutions n'ont pu l'ébranler; les persécutions ne l'ont point brisée; elle s'est fortifiée dans le sang et dans les larmes; et on peut croire, après treize siècles d'épreuve, que la foi romaine ne disparaîtra de l'Irlande qu'avec le souvenir de saint Patrice et le dernier Irlandais.

CHAPITRE VIII.

SAINTE BRIGIDE.

Dans ces récits dont se nourrissait la foi facile du peuple irlandais, et qui souriaient à sa misère; dans l'intarissable et naïve histoire de la charité, un nom revient plus souvent que les autres; c'est celui de sainte Brigide. Brigide fut le cœur le plus généreux, l'âme la plus compatissante et la plus tendre, parmi toutes ces âmes saintes, tous ces cœurs bienfaisants qui aimaient et soulageaient la pauvre Irlande : mais il semble aussi que l'imagination populaire ait pris plaisir à figurer sous les traits d'une femme la plus douce des puissances, et la plus chère des vertus. « Pourquoi, lui demandait le roi, as-tu donné aux pauvres l'épée dont j'avais fait présent à ton père? — Si mon Dieu, lui répondit-elle, me disait de donner aussi mon père, et toi-même, je vous donnerais tous les deux avec tout ce que vous possédez[1]. » Dans la légende, d'autres saints, et avant tous saint Patrice, représentent sans doute la perfection chrétienne et apostolique : Brigide représente la miséricorde et la charité. Les plus grands et les meilleurs eurent dans leur sainteté je ne sais quoi d'éblouissant et de redoutable; ils avaient pour

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.

mission de faire le bien, mais de gouverner surtout en même temps, et quelquefois de punir. Brigide, elle aussi, gouverna. Patrice mourant parut lui avoir légué son esprit; et quand l'Église irlandaise, à la mort du puissant apôtre, sembla un instant s'arrêter et chanceler, ce fut Brigide qui la soutint et la fit marcher dans sa voie : elle fut un instant, pour ainsi dire, évêque et primat d'Irlande; mais cette part trop humaine et presque virile de son histoire, le peuple semble avoir voulu l'oublier, pour ne voir en sa douce patronne que la femme, la vierge miséricordieuse, qu'il plaçait dans une radieuse trinité, entre Patrice et Columkill.

Brigide et Patrice, d'ailleurs, sont inséparables dans leur histoire aussi bien que dans la mémoire de l'Irlande. Depuis l'assemblée de Tailten, où Patrice la vit et l'adopta pour sa fille[1], elle lui fut attachée, elle marcha, pour ainsi dire, dans son ombre; elle devint aussi dès lors la plus grande après lui dans l'Église d'Irlande : « Tu es mon égale, » lui disait-il à Leth-Glass. Patrice fut enseveli dans le linceul qu'il avait voulu qu'elle lui préparât de ses mains; et plus tard, quand Brigide mourut, à son tour la piété des fidèles ne souffrit point qu'ils fussent séparés dans la mort : leurs ossements reposèrent dans le même tombeau, en attendant que Columkill vînt le partager avec eux.

L'Église consacra et honora cette sainte et triple

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Animos.

alliance[1] dans ses fêtes et dans ses prières : c'étaient les trois flambeaux, disait-elle, les trois glorieux patrons de l'Irlande.

Pendant que les peuples gardaient sa mémoire et se répétaient les merveilles de sa vie, des saints, des abbés, des évêques tenaient à honneur de les écrire : si, au temps de Nennius ou de son commentateur, on avait écrit soixante-six fois la vie de saint Patrice, Kilien, au huitième siècle, en écrivant celle de Brigide, énumérait ceux qui l'avaient écrite avant lui : c'étaient Ultan, Eleran, Animosus, des noms illustres dans l'Église irlandaise, sans parler de Cogitosus et d'autres encore. Et qui sait combien reprirent après eux cette douce et surprenante histoire? car les biographes n'avaient pas à raconter seulement les bienfaits où son pouvoir se montrait avec sa mansuétude dans des prodiges simples et familiers, faciles à faire, sans doute, pour toute sainte Irlandaise, faciles à croire pour tout auditoire irlandais, mais un peu trop vulgaires, peut-être, pour charmer ou frapper des imaginations, des oreilles, des yeux accoutumés au miracle. Brigide n'avait pas seulement fait le bien : quelquefois elle l'avait fait avec une grâce aimable et ingénieuse ; quelquefois elle s'était plu à montrer dans ses œuvres, en même temps que la puissance et la charité d'une sainte, l'imagination poétique et un peu romanesque d'une fille d'Érin.

« Vierge, s'écriait Connall, hâte-toi de me bénir,

[1] *Offic. Transl. SS. Patric. Brig. et Columk.*

car mon frère Corpré est dans le chemin, qui vient après moi pour me tuer. » Brigide le bénit; quand Corpré survint[1], il demanda à son tour la bénédiction de Brigide, et les deux frères ne se reconnurent point; ils s'embrassèrent et allèrent avec Brigide, cheminant paisiblement ensemble.

En ce temps-là, les saints et les saintes s'en allaient par toute l'Irlande, évangélisant et prêchant, édifiant les fidèles par leurs vertus et par leurs miracles, et suivis d'une grande foule, que l'admiration et la piété attachaient à leurs pas. Ils se visitaient entre eux, s'instruisant réciproquement, et célébrant des agapes heureuses et pures comme celles des premiers disciples. Un jour donc, l'évêque Broon venait vers Brigide, suivi d'un peuple nombreux[2]; mais ils s'égarèrent dans des forêts épaisses; et quand ils eurent perdu leur chemin, la nuit tomba sur eux : or, c'était une nuit d'hiver. Mais Brigide sachant ce qui leur arrivait, pria pour eux. Et voilà que les voyageurs voient tout à coup venir Brigide avec ses filles. Elle les conduit dans une maison spacieuse avec leurs chariots et leurs chevaux, et leur donne l'hospitalité chrétienne, lavant leurs pieds, réparant leurs forces par une nourriture abondante, et leur préparant des couches où ils trouvèrent un doux sommeil. Ils croyaient donc que Brigide était au milieu d'eux et les recevait véritablement dans sa demeure. Cepen-

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.
[2] *Ibid.*

dant Brigide était loin; et quand le matin fut venu, ils virent autour d'eux la forêt et le lieu où ils s'étaient assis le soir, et Brigide qui venait avec ses filles pour leur offrir une véritable hospitalité dans sa véritable demeure; car tout ce qui s'était passé pendant la nuit n'était qu'une illusion miraculeuse opérée par sa prière.

Au milieu de cette race bienveillante, en ce pays où chaque demeure était ouverte à l'étranger, où chaque tribu avait son proxène, son Biatach, dont elle alimentait généreusement l'hospitalité prodigue, où la harpe et la chanson du poëte et le salut joyeux de l'hôte accueillaient celui qui frappait à la porte, comment les saints n'eussent-ils pas été hospitaliers? Plus heureux que bien d'autres, ils pouvaient verser sans les tarir le vin et l'hydromel; leur richesse, inépuisable comme la foi qui la créait, défiait toutes les prodigalités. Aussi vit-on plus d'une fois des rois, avec leur suite, avec leur armée, s'asseoir et se rassasier à la table ordinairement frugale mais toujours miraculeusement renouvelée, d'un pauvre évêque ou d'un anachorète. Quelquefois même un saint voyageur venait au secours de son hôte surpris au dépourvu, et les convives, après un instant d'inquiétude, voyaient les mets et la liqueur renaître au fond des vases, et remonter aux bords des coupes. Alors on bénissait Dieu, et le festin reprenait, plus joyeux et plus chrétien. Là ne manquaient non plus ni les vers ni la musique : car tous, ermites austères,

vierges mystiques, graves abbés, évêques vénérables, tous étaient enfants d'Érin, et les fils métalliques de la harpe nationale vibraient harmonieusement à leurs oreilles irlandaises. Brigide était entrée chez un roi du pays de Blioch, et comme on attendait le maître de la maison [1], Brigide vit des harpes suspendues aux murs : « Faites-nous entendre quelques chants, » dit-elle. Le père nourricier du prince, et ses fils, qui étaient là, s'excusèrent, car les musiciens étaient absents. « Mais si la vierge veut bénir nos mains, dirent-ils, peut-être elles deviendront savantes. » Brigide bénit leurs mains; et ils prirent les harpes, et ils en tirèrent de doux accords; et le roi en approchant de la demeure, demandait avec surprise qui donc pouvait chanter ainsi. Ils n'oublièrent pas dans la suite l'art que Brigide leur avait appris. Tel avait été son présent de bienvenue, présent gracieux comme la vierge aimable et douce qui l'avait offert.

Et telles étaient toujours les grâces qu'on obtenait d'elle. Qui eût osé se couvrir de sa bénédition pour mal faire? D'ailleurs elle eût deviné leurs projets et déjoué leurs passions cruelles [2]. Connall vint un jour à elle, portant sur lui des signes magiques : « Nous avons besoin de tes bénédictions, lui dit-il, pour nous affranchir de ces signes; car il faut pour cela que nous allions au loin chercher nos ennemis et les tuer. — Je demande à Dieu, répondit la vièrge, que

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.
[2] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.

vous puissiez, selon votre désir, vous dépouiller de ces signes du démon, que personne ne vous cause de mal, et que vous n'en causiez à personne. » Connall s'éloigna; et arrivé au pays de Croithan, enleva un château, le brûla, et y tua beaucoup d'hommes, dont il rapporta les têtes chez lui en grand triomphe. Cela s'était fait la nuit. Mais quand revint le jour, ils ne retrouvèrent point leurs trophées abominables; point de sang à leurs armes, point sur leurs vêtements. Saisis d'étonnement, ils envoyèrent des émissaires au château qu'ils avaient détruit, croyaient-ils : le château était debout, et ceux qui l'habitaient y étaient tranquilles.

Connall se repentit sans doute; et, bientôt après, il dut rendre grâce à la puissance bénigne et ingénieuse qui ne pouvant toujours pacifier ces âmes belliqueuses, essayait du moins de les assouvir par l'apparence du sang et le simulacre du carnage, ou les trompait par d'innocentes illusions. Au retour d'une expédition, il entra dans un château pour passer la nuit. Il avait la bénédiction de Brigide, et il se confiait en elle pour le défendre[1], si ses ennemis tentaient de le surprendre. Ils l'épiaient en effet; et trois hommes s'introduisirent dans le château pour le reconnaître. Ils ne virent point Connall et ses guerriers endormis, ayant près d'eux les têtes de leurs ennemis qu'ils avaient coupées. Ils virent autour d'un large feu des hommes en habits religieux, assis, et devant

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.

chacun d'eux un livre ouvert. Ainsi fût sauvé le protégé de sainte Brigide.

Voilà ce que rapportaient les légendaires. Et pendant que les uns recueillaient ces fantastiques récits, d'autres racontaient les merveilles journalières de sa vie et les bienfaits que sa miséricordieuse sollicitude répandait incessamment sur les petits et les pauvres. Elle avait passé partout, partout sa charité avait laissé des traces ineffaçables; et le pays de Killdare n'avait pas un ruisseau, une maison ou une pierre, qui ne racontât d'elle une vertu ou un miracle [1]. Faut-il s'étonner qu'une si séduisante histoire ait charmé l'imagination et le cœur d'une race poétique, et que la douce figure de l'héroïne brille radieuse parmi les saints de la légende comme la plus belle étoile au ciel vaporeux de l'Irlande?

[1] *Topog. Hibern.*

CHAPITRE IX.

LES SAINTS ET LES FEMMES.

En adoptant Brigide pour sa fille aux yeux de l'Irlande assemblée, en l'élevant si haut, en déclarant publiquement qu'elle était égale à lui-même, Patrice n'obéissait pas seulement à une sympathie personnelle, il n'entendait pas seulement rendre un hommage isolé à une grande vertu. Il semble qu'il ait voulu travailler, suivant l'esprit du christianisme, à l'émancipation des femmes irlandaises. C'est ainsi, en effet, que le christianisme a consommé la rédemption de la femme : il l'a sanctifiée et honorée. La femme a été appelée à la même foi, à la même sainteté, à la même gloire dans le ciel, aux mêmes honneurs dans l'Église. Or, reconnaître que la sainte est l'égale du saint, c'est implicitement reconnaître que la femme est ou peut être l'égale de l'homme. Admettre enfin l'égalité des mérites, c'est décréter l'identité des droits et des devoirs, c'est décréter l'égalité. Le principe biblique et évangélique de l'infériorité et de la sujétion de la femme subsiste sans doute, et la loi promulguée par Dieu, indestructiblement établie et perpétuée par lui dans la nature même de ses créatures, ne saurait être rappelée; mais ce principe est expli-

qué. L'interprétation du christianisme et de la civilisation remplace l'interprétation du paganisme et de la barbarie; il est entendu que l'infériorité de la femme est pour ainsi dire l'inégalité dans l'égalité; que l'homme étant le premier et la femme la seconde, tous les deux cependant sont pareils. Il en résulte aussitôt que la subordination de la femme est un principe d'ordre et non d'oppression. L'homme garde la primauté, mais la femme est libre; il n'y a ni despotisme ni anarchie. Tel est l'idéal, telle est l'idée chrétienne; et ce qui prouverait qu'elle est vraie, si une idée chrétienne avait besoin d'être prouvée, c'est que cet idéal est quelquefois réalisé.

Chez les nations sauvages ou barbares, les femmes bien souvent sont maîtresses par les passions : mais par la loi politique et civile, dans l'État et dans la famille, elles sont esclaves. Il n'en était pas autrement dans l'Irlande païenne. Patrice devait tout à la fois briser leur sceptre et leur joug, extirper le vice par qui elles régnaient, effacer la loi qui les asservissait, pour leur conférer avec la foi et la sainteté, la liberté et l'égalité chrétiennes. Il en chercha les moyens dans une sorte de fraternité, dans une étroite alliance des œuvres et des âmes, pour parler même plus exactement, dans un mariage spirituel dont il paraîtrait presque avoir voulu faire une institution régulière dans son Église. Ce n'est pas à dire que cette pensée n'eût point été avant lui essayée ou conçue; mais nul sans doute ne la conçut avec plus de netteté, ne

l'essaya avec plus de hardiesse; il mit là comme ailleurs l'empreinte de sa vive imagination et de son ardent esprit.

Les femmes furent donc accueillies et appelées; on les admit pour ainsi dire au sanctuaire, on le partagea avec elles, on l'habita en commun. Des monastères doubles, mixtes quelquefois, ou du moins si voisins qu'ils n'en faisaient qu'un seul, rapprochèrent les deux sexes pour l'édification réciproque; les hommes se firent les instituteurs des femmes, les femmes les institutrices des hommes; des moines furent gouvernés par des abbesses, et des religieuses par des abbés : car la doctrine et la pratique de l'Église sur la subordination des femmes s'oubliait même dans l'ardeur de cette association fervente et de cette émancipation sainte. Ces établissements, dont on suit mieux les traces dans l'Église bretonne et saxonne, étaient venus d'Irlande : ils se propageaient avec la propagande des missionnaires irlandais. « Les saints des premiers temps, dit l'auteur du Catalogue des saints d'Irlande [1], ne repoussaient point l'administration ni la société des femmes : fondés sur le Christ comme sur le roc, ils ne craignaient pas le vent de la tentation. »

Les femmes, il est vrai, semblaient avoir donné des gages à l'Église. Avant saint Patrice, on avait vu Menna, Susanna, Libaria, les sœurs de saint Elif et de saint Eucharius suivre leurs frères dans leur pieux

[1] Usserius.

exil des Gaules, et subir comme eux le martyre. A la voix de Patrice lui-même, elles étaient accourues, et parmi la multitude que sa parole entraînait à sa suite dans son apostolat errant à travers l'Irlande, elles n'étaient ni les moins nombreuses ni les moins ardentes. Aethné la Blanche et Fethlé la Rose n'avaient été que les prémices d'une riante et riche moisson; les filles d'Eochod n'avaient pas seules peut-être confessé le Christ au prix de leurs souffrances ou de leur sang. Des milliers de vierges se vouaient à Dieu; plus d'une fois un ange était venu poser sur leur tête le voile mystique, et témoigner ainsi d'une manière ineffable que ces nouvelles fiancées trouvaient grâce aux yeux du divin Époux. Hya, Piala, étaient avec Fingar de cette première cohorte envoyée par l'Irlande aux Bretons encore ou déjà trop peu chrétiens. Bien des imitatrices, bien des élèves, bien des émules, se pressaient autour de Brigide. Quelques-unes n'égalaient pas seulement la pureté des saints; elles reproduisaient l'ascétisme et les rigueurs des plus austères. Trois fois l'eau profonde et glacée où sainte Brigide restait plongée pendant les longues heures de la nuit se retira et tarit devant elle [1] : Dieu lui-même intervenait pour modérer l'excès de son zèle. D'autres avaient cet esprit de contemplation intérieure, d'extase, et cette tendresse mystique que les plus grands possèdent ou désirent. Daria était aveugle de naissance : une fois qu'elle s'entretenait

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Animos.

avec Brigide : « Bénis mes yeux, lui dit-elle, pour que je puisse voir le monde et contenter mon désir. » La nuit était profonde : elle s'éclaira pour elle et le monde se déploya sous son regard. Mais quand elle l'eut vu, s'adressant de nouveau à Brigide : « Maintenant ferme encore mes yeux, dit-elle ; car plus l'homme est absent du monde, plus il est présent devant Dieu. »

C'étaient là de sûres et dignes compagnes pour les disciples de Patrice ; et ces mariages spirituels promettaient des fruits de bénédiction et de grâce. Car Patrice ne s'en tint pas à cette société commune des hommes et des femmes au sein de l'Église, dont il s'agissait tout à l'heure ; des associations individuelles s'établirent. Brigide elle-même, bien qu'elle fût la fille de Patrice, reçut de ses mains un ami et un guide : « Il ne convient pas désormais, lui dit-il un jour, que tu marches sans un prêtre [1]. » Il lui donna Natfrohic, qui dès lors ne la quitta plus. Il semble que Ninnid le remplaça dans la suite. C'est lui qu'on appelle Ninnid à la main pure ; et l'origine de ce surnom est toute une histoire.

Ninnid était un jeune écolier assez peu révérencieux [2], ce semble, et que la grâce de Brigide saisit un jour tout d'un coup. La sainte lui annonça que c'était de sa main qu'elle recevrait pour la dernière fois le corps et le sang du Christ. Ninnid voulut que

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.
[2] *Vit. Brigid.*, auct. Animos.

sa main restât pure pour un si saint, si haut office; il l'enferma dans une boîte de fer; et voulant sans doute en même temps ajourner autant qu'il était en lui le moment où Brigide serait enlevée à l'Irlande, il partit pour la Bretagne et jeta dans la mer la clef qui ouvrait la boîte. Mais les desseins de Dieu sont immuables : quand vint l'heure de Brigide, Ninnid fut jeté par la tempête sur les côtes de l'Irlande, et la clef sortit miraculeusement du fond de la mer.

C'était une amitié d'âme à âme, où l'on trouvait secours, bonheur ou consolation. Elle pouvait être précieuse aux plus forts, et bien grands étaient ceux qui pouvaient marcher seuls dans la vie, et ne s'appuyer que sur Dieu. « Il n'est pas nécessaire que tu aies un ami de ton âme [1], disait l'ange à saint Aidan; Dieu t'aime, et entre Dieu et toi il n'y aura point d'intermédiaire. Mais si tu veux un ami pour ton âme, tu auras Molvé la veuve. »

Rien de plus pur, de plus élevé, de plus touchant. Quand le christianisme peut s'emparer des passions et des sentiments de l'homme, il les idéalise, les spitualise et les transfigure; il veut les sanctifier, non les détruire. Or il y a dans notre cœur deux amours, ou notre amour peut se porter à la fois vers deux objets, nos semblables et Dieu. L'une de ces aspirations est tout humaine; l'autre est divine à moitié. Détourner de la créature, de notre semblable, nos instincts d'amour, et les diriger vers Dieu seul, c'est,

[1] *Vit. Aid.* (Capgrave).

de deux sentiments, conserver l'un, supprimer l'autre. Faut-il rien supprimer de ce que l'Auteur de notre être a mis en nous? Mais prendre un sentiment tout humain, l'amour de l'homme pour l'homme, fiancer les âmes, et faire profiter cette union à la fois naturelle et mystique à la sanctification des destinées présentes, à la préparation des destinées futures, c'est perfectionner tout l'homme, c'est dans un sentiment humain mettre une part de divinité.

Malheureusement le bien est difficile à faire, et il est peut-être plus dangereux encore de chercher l'idéal. Dans cette alliance si intime du terrestre et du céleste, l'élément qui devrait absorber ou dominer l'autre peut bien quelquefois ne le pas dominer assez, ou peut même se laisser absorber par lui. Cette histoire de Ninnid est toute pure et toute sainte : et pourtant on y trouve je ne sais quoi de vif et de romanesque, et on peut y pressentir déjà les sentiments que ces unions pouvaient produire, les périls qui pouvaient en sortir pour des âmes trop peu fermes ou moins parfaites.

CHAPITRE X.

LES SAINTS ET LES FEMMES (*suite*).

Patrice, dans l'accomplissement de sa généreuse pensée, trouva sans doute bien souvent de grandes et douces joies; bien souvent sans doute, ces amitiés célestes, ces saintes compagnies vivant d'un seul cœur au sein de la foi, cette union tendre des âmes épurées qui présentaient à ses yeux le spectacle d'un peuple de fidèles marchant au ciel en se tenant par la main, lui offrirent des jouissances ravissantes et d'ineffables consolations. Mais il dut éprouver aussi quelquefois des doutes cruels et des douleurs amères. Tous n'étaient pas saints en Irlande; tous n'avaient pas même cette simplicité qui fait croire à la vertu des autres, cette pudeur qui oblige à la respecter. Des soupçons naquirent, des accusations s'élevèrent et atteignirent les renommées qui lui étaient les plus chères. Broon, un de ses disciples, entendit une femme lui imputer sa honte[1] : c'était à l'assemblée de Tailten, en face de toute l'Irlande. Liupita, la sœur de l'apôtre[2], ne fut pas plus épargnée; et le saint évêque Moël était, disait-on, le complice de son crime.

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.
[2] *Vit. Patric.*, auct. Ewin.

Les calomniateurs furent confondus : mais le cœur apostolique de Patrice devait être cruellement blessé ; et des faits malheureusement plus réels durent éveiller ses inquiétudes. Une des filles de Brigide, Darlughacha, ne sut pas assez bien garder ses yeux [1], et l'amour profane entra dans son âme. Brigide la vit se lever la nuit : elle allait où l'attendait son amant. Au moment de franchir le seuil, de violents combats se livrèrent dans son âme; car forte en elle était la passion, forte aussi la foi, la crainte de Dieu et de Brigide. Il fallut opposer ardeur à ardeur, flamme à flamme : elle se mit les pieds sur des charbons brûlants ; et la chair ne fut vaincue qu'après un long et douloureux effort.

Bénigne était un des disciples aimés de Patrice [2]; Dieu lui avait donné une voix harmonieuse. Une vierge consacrée au Christ sentit son cœur troublé par des chants qui auraient dû édifier son âme en charmant ses oreilles; et la voilà s'égarant dans sa folie, dévorée du désir de satisfaire sa passion. Elle feint une maladie, et demande Bénigne : c'est de lui, dit-elle, qu'elle veut recevoir l'Eucharistie. Bénigne se rendit à son appel. Mais Patrice veillait sur lui ; et quand Bénigne apparut au seuil de la malheureuse, elle vit celui que profanait son amour grandir d'une manière démesurée et terrible ; son visage brillait d'un éclat qui illuminait toute la demeure, la lumière

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Animos.
[2] *Vit. Patric.*, auct. Jocelin.

de ses yeux pénétrait jusqu'au fond de la conscience de la coupable; près de lui était Patrice, les mains étendues sur la tête de celui qu'il protégeait.

Elle aussi, comme Darlughacha, fut guérie de sa démence. Brigide avait secouru sa fille, Patrice avait gardé son fils : mais Brigide et Patrice seraient-ils toujours là pour prêter leur appui à la faiblesse?

Si, s'asseyant au sommet de Cruachan Eli, Patrice eût appelé à lui toutes les vierges de son Église, plus d'un visage eût rougi ou pâli sous les voiles blancs. Si, rangeant d'un autre côté la légion sacerdotale et monastique, il eût sondé ses rangs épais, plus d'un cœur aurait battu sous le rude vêtement de bure ou sous la croix épiscopale.

Mais écoutons : car ceci est le plus secret aveu des fils et des filles de l'Irlande, le dernier mot de leur confession.

« Cartag, vous étiez le disciple de Kiéran[1] : et vous, vous appreniez la sainteté sous la discipline de Lidania : ne deviez-vous pas être plus forts, et fallait-il qu'une flamme à la fois secourable et terrible vînt sécher, en vous séparant, les yeux dont l'éclat empoisonné par le démon allait perdre deux âmes prédestinées?

» Vierge de Druim-Aird[1], le regard d'Aidan votre évêque a vu le remords qui se cachait dans le secret

[1] *Vit. Kieran.*

[2] *Vit. Aid.*

de votre conscience : la pénitence est sainte, mais elle l'est moins que l'innocence.

» Macness, vous vous êtes purifié [1] : vous êtes évêque : n'oubliez pas que vous n'avez pas toujours été pur, et soyez humble en vous souvenant que vous avez souillé un jour l'école et la famille de votre maître.

» Et vous, Darerca, puisque le fruit de votre faiblesse a trouvé grâce devant le Seigneur [2], consolez-vous et espérez : mais restez prosternée devant Dieu comme vous l'avez été devant moi sur le chemin où vous fîtes pénitence. »

Trois fois éperdue et navrée, elle s'était couchée dans la poussière : trois fois le primat irrité avait fait passer son chariot sur elle.

Fautes peu nombreuses, sans doute, si la légende a tout compté : fautes expiées par des pénitences héroïques ! Mais trop nombreuses encore pour la sainte sévérité de Patrice. Par une juste providence, d'ailleurs, la périlleuse expérience qu'il avait tentée sur son Église lui était particulièrement douloureuse; le poids était tombé sur lui-même : ses disciples, ses sœurs, ceux-là aussi avaient failli !

Cette dure leçon ne fut pas du moins perdue. Liupita et Moel avaient confondu la calomnie qui les atteignait [3]; des prodiges avaient servi de preuves à

[1] *Vit. Patric.*, auct. Ewin.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

leur innocence : mais l'âme de Patrice était attristée, et le doute l'avait envahie : « Dorénavant, dit-il à Moel, ne pêchez plus dans les champs, ne moissonnez plus sur les rivières, et séparez-vous de Liupita : il ne faut pas tenter Dieu. » Moel habita Ardh-Achad, Liupita se fixa à Druimche : la montagne de Bri-Leith était entre eux.

A partir de ce jour, les hommes voués à l'Église, les femmes consacrées à Dieu, vécurent à part ; et la règle, une fois établie par saint Patrice, fut gardée par ses disciples, et rigoureusement suivie par ses successeurs.

Dans une vie de saint Sénan, naïvement rimée par l'auteur anonyme, une femme se présente à la porte du couvent[1] : « Qu'ont les femmes, dit ce prélat, de commun avec les moines ? Nous ne recevrons ici ni toi ni d'autres aussi. — Eh quoi ! dit-elle à l'évêque, si tu crois que mon esprit peut recevoir Jésus-Christ, pourquoi repousser mon corps ? — Je te crois, dit-il, très-bien, mais jamais aucune femme n'aura son entrée ici. Allons, Dieu sauve ton âme ! mais va, rentre dans le siècle, chez nous tu ferais scandale ; ton cœur peut bien être chaste ; mais le sexe est en ton corps. »

Cette femme était pourtant Kynrecha ; et c'était un ange qui l'avait miraculeusement déposée à la porte du monastère ! « Avant que je quitte ce lieu, répondit-elle à saint Sénan, je fais cette prière à Dieu, que mon âme quitte ce corps ! » Et elle s'affaissa expirante. Mais

[1] *Vit. Senan.* (Colgan).

les saints une fois mis en défiance se gardèrent avec une vigilance inquiète, et demeurèrent comme saisis d'une salutaire frayeur. Brigide elle-même trouvait des anachorètes assez intraitables pour se dérober à sa vue[1], et refuser de répondre à son appel : elle souriait et les punissait avec la grâce de son indulgence accoutumée; ils se repentaient et venaient. Qui eût pu résister à Brigide? Plus tard, Columkill, privilégié de Dieu comme Brigide et Patrice, inaltérable et tranquille comme eux, ne redoutait pas plus qu'eux sans doute ces doux commerces que les autres devaient s'interdire : « Porte à Mangina[2], disait-il un jour, cette eau que je viens de bénir, et qui la guérira ; et de plus je vais mettre dans le couvercle du vase vingt années de vie, que la vierge sainte aura encore à passer dans ce monde après sa guérison. » Bien des abbés, sans doute, bien des évêques, n'auraient osé envoyer à une femme ce message pittoresque et si aimable. Comgen voulut que Mida vînt à sa mort lui fermer les yeux et les lèvres : « Car je sais, lui disait-il, que tous ceux que ta main aura ainsi touchés seront conduits par les anges au royaume de Dieu. » Mais Mida est, après Brigide, la plus glorieuse vierge de l'Irlande[3]; Comgen était une des plus fermes colonnes de l'Église, et ce ne fut là que l'hommage d'un mourant.

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.
[2] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.
[3] *Vit. Midæ,* Colgan.

En général donc, on se tint sur la défensive. On alla plus loin; il semble que l'esprit de barbarie, refoulé si vivement, et trop vivement peut-être, par le premier élan du sentiment chrétien, réagit un peu plus tard. C'est ainsi qu'au douzième siècle, Girald trouva en Irlande des églises fermées aux femmes [1], certaines îles saintes où elles ne pouvaient entrer sans être frappées de mort. Aux premiers temps du christianisme irlandais, on n'eût point établi de pareilles lois, formulé de pareils anathèmes. Cette sainteté brutale, cette pureté grossière, cette espèce étrange de mysticisme matériel, appartiennent à d'autres temps et répondent mieux aussi à la théologie de Ratram et de Paschase Ratbert, qu'à celle de Patrice et de Columban.

Si la femme ne peut être pour l'homme, ainsi que l'ont rêvé des saints dont l'être était tout esprit, un sûr instrument de salut; si la femme en voulant s'appuyer sur l'homme, s'y brise bien souvent; si ces unions spirituelles ne demeurent inaltérables qu'entre des natures déjà tout angéliques; cela suffit sans doute à justifier bien des mesures de précaution et de prudentes sévérités. Mais ces grandes colères sont étranges, ces mépris le sont plus encore. Si l'homme dit anathème sur la femme, elle peut, de son côté, lui renvoyer son anathème; il semble qu'un arbitre équitable ne saurait guère les condamner l'un sans l'autre; et si un homme, en pareil cas, pouvait juger

[1] *Topog. Hibern.*

équitablement sa propre cause, ne ferait-il pas tomber sur lui-même la moitié de sa colère et de son mépris?

Il semble d'ailleurs que ce courroux doit être juste aussi grand que le péril auquel on a succombé ou échappé. Les saints nous donnent donc ainsi la mesure de leur force et de leur faiblesse, en même temps que de leurs lumières : plus doux quand ils sont plus forts et plus éclairés, plus violents quand ils sont moins éclairés et plus faibles.

Les femmes irlandaises pouvaient se consoler et se rassurer d'ailleurs : si les hommes ne pouvaient être saints que loin d'elles, elles pouvaient être saintes loin des hommes; elles continuèrent à embaumer de leurs vertus les églises qui ne leur étaient point fermées, les solitudes où leurs cellules pouvaient être assez isolées. Leurs noms sont encore nombreux dans les catalogues; presque tous sont modestes; on dirait qu'elles ont cru devoir dérober le scandale même de leurs mérites aux regards de cette Église effarouchée.

CHAPITRE XI.

DE L'ÉTAT GÉNÉRAL DES MŒURS EN IRLANDE ET DE L'INFLUENCE DES SAINTS.

Les disciples de Patrice avaient donc appris à se tenir en garde contre les piéges que l'innocence même pouvait tendre involontairement à la sainteté. Mais s'ils étaient ombrageux et rigoureux pour eux-mêmes, ils ne cessèrent pas d'être justes et le plus souvent miséricordieux et indulgents pour les autres. Il faut même en convenir : si véhéments contre certaines fautes, si intraitables devant certaines résistances, si terribles pour certains adversaires, ils se montraient en d'autres circonstances des juges incorruptibles mais cléments. Quand ils frappaient, c'était en retenant leur bras; quand ils blessaient, c'était pour mieux guérir, et ils condescendaient, pour obtenir ces guérisons heureuses, aux moyens les plus doux, les plus ingénieux, les plus paternels.

Concraidh était un puissant roi d'Osrig : Aethna, femme du roi Aengus, fut touchée de sa beauté, de son hospitalité généreuse, et l'aima. Concraidh ne voulait point trahir son ami et son hôte; et la reine, blessée d'amour, languit, et fut bientôt près de la mort : elle le disait du moins. En cette extrémité, et

comme on était en avril, ajoute le naïf conteur, elle demanda à Concraidh qu'il lui donnât au moins des mûres, qu'autrement elle allait mourir. Quel piége cachait cette requête singulière? On ne sait : mais par bonheur Concraidh était ami de Kiéran[1] : le saint lui donna des mûres que sa main avait bénies, et la reine Aethna les avait à peine portées à ses lèvres, qu'elle recouvrait, avec la raison, la santé de l'âme et du corps.

La femme du roi Cohing aima le roi Concolor[2]; elle jurait qu'elle l'épouserait. Que serait-il arrivé de Cohing? Plus d'un crime s'apprêtait peut-être; car ces amours irlandaises ont quelquefois une tragique histoire. Mais saint Kiéran se trouvait là, et ce cœur agité rentra dans le calme.

Brunécha s'était donnée à Dieu; elle eut le malheur de plaire à Dymma[3], et le prince amoureux déclara à Kiéran qu'il lui rendrait Brunécha, si le lendemain matin le cri de la cigogne venait l'éveiller : or c'était en plein hiver, et la neige tombait à flots épais. Le lendemain matin pourtant, il n'y avait point de neige sur la ville, les cigognes étaient debout sur les toits, et leur cri réveilla le prince. Brunécha rentra dans sa cellule. Mais Dymma l'aimait toujours; il revint bientôt la chercher. Cette fois, le saint fut plus sévère : Brunécha fut frappée de mort, la ville et la

1 *Vit. Kieran* (Bolland.).
2 *Vit. Kieran* (Capgrav.).
3 *Vit. Kieran* (Capgrav.). *Vit. Ejd.* (Bolland).

demeure du roi furent livrées au feu, son jeune fils périt dans l'incendie : Dymma alors pleura amèrement sa faute. Mais quand il l'eut assez pleurée, et quand il fut sûr de son cœur, Brunécha revint à la vie. La légende des Bollandistes ne dit autre chose : mais qui pourrait croire que Kiéran ne rendit au prince contrit ni son fils, ni sa ville, ni sa demeure? Le nom du saint fut invoqué : le château, l'enfant et la ville furent sauvés : la légende de Kilkenny l'affirme ; elle doit être la mieux informée.

L'âme naturellement tendre des saints irlandais compatissait donc aux faiblesses du cœur, en ceux-là surtout que leur vocation ou leur état n'astreignait pas à une perfection entière et surhumaine. Quelques-uns des plus grands et des plus purs avaient eu leurs moments de trouble. D'autres, avant d'entrer dans la voie étroite de l'Église, avaient suivi la voie plus large du siècle : ils avaient entrevu les illusions, les formes enchanteresses qui, errant au bord du chemin, sollicitent le voyageur, et l'entraînent en l'égarant dans les piéges du démon. A Druim-Aird, Aidus agréa le repentir d'une religieuse coupable[1]. Ailleurs, pour arracher une fille de l'Église à son ravisseur, il la condamna à mourir : peut-être elle était complice. Mais quand le ravisseur eut fait pénitence, Aidus ne voulut pas que la vierge payât si cher une faute déjà réparée; elle se ranima et vécut. Le bon saint, devenu évêque, se ressouvenait sans doute

[1] *Vit. Aid.*, Colgan.

des aventures un peu hasardeuses de sa jeunesse; il pardonnait en corrigeant. Enfin, chose assurément remarquable et rare, les femmes se montraient également miséricordieuses. Trois fois, par exemple, Mida vit tomber des vierges qu'elle conduisait : trois fois, avec la même charité, elle les releva de leur chute ou attendit patiemment leur repentir [1].

Pour juger la conduite des saints, pour apprécier leur sévérité ou leur indulgence, il faut considérer ce qui se passait autour d'eux, et ce qu'étaient les mœurs irlandaises.

Les plus charmantes qualités des femmes, et c'est là peut-être un des mystères les plus délicats de la vie morale et du salut des âmes, tiennent de fort près à leurs plus dangereuses faiblesses. Ce qui est le plus séduisant en elles est en même temps si périlleux, qu'on ne sait si on doit le haïr ou l'aimer. Le bien et le mal n'étaient pas plus intimement unis, plus subtilement mêlés dans le fruit même dont l'essence du bon et du mauvais avait formé la substance. Or, si d'un côté, à considérer la nature impétueuse et sensible de cette race poétique, la liberté passionnée de l'état barbare où elle vivait encore, et la beauté privilégiée dont elle offrait les plus élégants et les plus parfaits modèles, on pressent les irrésistibles mouvements qui pouvaient entraîner les fils et les filles de l'Irlande; d'un autre côté, en lisant les véridiques légendes, on croit deviner qu'ils s'y laissaient

[1] *Vit. Mid.*, Colgan.

bien souvent entraîner. Les exemples qu'elles rapportent peuvent se compter sans doute, mais ils sont encore assez nombreux. Que serait-ce donc si au lieu de l'histoire de la sainteté irlandaise, nous lisions celle de sa faiblesse?

On n'a point à faire ici cette histoire difficile; il suffira pour le sujet de recueillir dans les vies des saints quelques traits caractéristiques : ils aideront peut-être à comprendre ce que les saints avaient à faire.

« Combien de temps resterez-vous ainsi vivant avec nous sans user de vos droits de mari[1]? demandaient à leur commun époux deux femmes irlandaises. — Aussi longtemps, répondit-il, que durera entre vous la discorde. » Quelque temps après, comme il les entendait se quereller encore, il les quitta, et trouvant une barque au bord de la mer, il s'en alla dans une petite île, où il vécut si longtemps que les poils de son corps lui faisaient un vêtement aussi épais que le duvet des oiseaux; et Brendan, qui l'avait vu, le trouvait heureux.

On peut ne voir là qu'une allégorie infidèle, et tous les maris d'Irlande n'auraient pas envié sans doute cette vie et ce plumage. La polygamie d'ailleurs n'est pas une école de morale; et dans les harems les plus raffinés, on prend des grâces, non des vertus. Laissons donc saint Brendan et sa douteuse histoire.

[1] *Vit. Brendan.* (Capgrave).

« Un de tes compagnons, dont tu ne te méfies pas, disait Columkill à Goreus, un des plus vaillants hommes de l'Irlande [1], sera cause de ta mort. — Peut-être quelqu'un d'eux cherche à me tuer, répliqua Goreus; ou bien c'est ma femme qui pour l'amour d'un homme plus jeune, me fera périr par des maléfices. » Mais Goreus était peut-être jaloux : peut-être bien même il calomniait sa compagne. Et puis son exemple et quelques autres prouveraient-ils que l'adultère et la magie fussent à l'usage des Irlandaises?

Dymphna était fille d'un roi païen. La reine mourut, et son père fit chercher partout une femme qui lui succédât [2]. Nulle ne fut assez belle : Dymphna seule pouvait remplacer sa mère : cela lui fut signifié. Prières, menaces, présents, amour et fureur, tout fut employé, tout fut inutile contre la princesse, d'ailleurs devenue chrétienne. Mais la fuite ne la sauva pas; son père la suivit jusqu'en Brabant, où, dans un accès d'amour furieux et désespéré, de sa main il l'assassina. Mais cette histoire a tout l'air d'une invention brabançonne. Et puis, que prouverait-elle contre les princes d'Irlande?

Si pourtant l'on réunit tous ces indices, si l'on considère que dans ce pays les enfants naturels se mêlaient à la famille légitime et avaient leur part à l'héritage, si l'on considère que pour compter seulement parmi les saints les plus illustres, Comgal était

[1] *Vit. Columk.*, Adamn. auct.

[2] *Vit. Dymphn.* (Messingh).

né d'un inceste, Aidan d'un sacrilége, Albeus d'un adultère, et Furseus d'une faiblesse, on avouera que tous ces indices, réunis aux faits que jusqu'ici déjà nous avons rencontrés, deviennent fort significatifs.

Brigide elle-même, la sainte entre toutes les saintes, pure parmi les plus pures[1], était fille d'un amour illégitime. Brosécha était dans la maison de Dubtach, et le maître fut séduit par les belles qualités de l'esclave. La femme de Dubtach voyant Brosécha enceinte, priait son mari de la vendre, de peur que cette race illégitime ne conspirât contre ses propres enfants. Dubtach refusa longtemps, car il aimait son esclave; et quand il vendit la mère, il ne vendit point avec elle le fruit qu'elle portait dans son sein : un mage lui avait annoncé que ce fruit serait glorieux.

Voilà une des causes et en même temps la plus forte preuve de la corruption des mœurs de l'Irlande : l'esclavage implique la prostitution : il en est aussi la plus triste à la fois et la meilleure excuse.

Le christianisme intervint au milieu de ces désordres. Quand les mages eurent été remplacés par les évêques dans les anciennes assemblées, et les coutumes par les canons; quand surtout les dogmes et les préceptes nouveaux eurent pénétré dans les esprits par la prédication et l'exemple d'une Église innombrable et zélée, à mesure que les esprits s'éclairaient, les mœurs purent devenir plus saines. Comment on prépara cette réforme, comment fut ménagée cette régé-

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.

nération, quel mélange de sollicitude et de fermeté, de sévérité et d'indulgence y employèrent les apôtres et les guides spirituels de l'Irlande, on a pu le voir et on peut en juger.

Il y a des traits de caractère et des signes de race que rien ne saurait faire disparaître; ils s'épurent et ne s'effacent pas. La vivacité de l'imagination, la sensibilité du cœur, le culte de la beauté et de la grâce, comme la grâce elle-même et la beauté, peuvent survivre aux folles et mauvaises passions; et les instincts délicats d'une race élégante et poétique se retrouvent dans les parties les plus pures de la légende irlandaise. Mida s'était endormie; pendant son sommeil, elle fut enveloppée d'une atmosphère lumineuse [1] : c'était l'amour divin qui se rendait visible. A son réveil, son visage resplendissait d'une beauté angélique; jamais on n'avait vu auparavant, jamais on ne vit dans la suite resplendir ainsi sa beauté, et pourtant, ajoute le narrateur, Mida était bien belle! Presque toutes sont belles parmi les vierges qu'a honorées l'Irlande. Quand Brigide fut en âge d'être mariée, on voulait lui donner un époux [2] : pour se dérober à l'amour des hommes, elle sacrifia sa beauté. Mais quand elle porta le voile et que le péril fut passé, elle la reprit tout entière. Il semble que la plus sainte des vierges et la patronne des Irlandaises ait dû réunir dans sa sainteté et dans sa grâce toutes les vertus,

[1] *Vit. Mid.* (Colgan).
[2] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.

toutes les puissances de la femme, toutes ses délicatesses et tous ses instincts.

Le charme de ces douces figures n'inquiète point l'Église et pare le martyrologe; il n'y a ni utilité ni mérite à défigurer les saintes, et les enlaidir n'est certainement pas une dévotion qui leur soit plus particulièrement agréable.

Les scènes et les personnages de toutes les légendes n'ont point cet attrait de la légende irlandaise : elles ont souvent oublié de les peindre, ou négligé de les embellir; quelquefois même elles ont cherché la laideur.

Si l'on étudie les mœurs de l'Irlande dans le reste de sa vie, on ne trouve pas que les saints eussent là beaucoup moins à faire. La légende n'est pas l'histoire; mais quand, après avoir lu les biographes, on consulte les annalistes, on reconnaît ce qu'on avait entrevu déjà dans les actes, les traits et la physionomie du peuple, dont les histoires racontent expressément, plus longuement, mais non pas mieux, l'existence morale et sociale.

On sait quelle était l'organisation de l'Irlande. Elle ne faisait qu'une famille, sortie d'Héber et d'Hérémon. Leur souche, avec une puissance de multiplication dont la vertu aujourd'hui n'est pas encore épuisée, avait jeté de tous côtés ses pousses vigoureuses; et bientôt l'île entière avait été couverte de ses branches et de ses rameaux. La carte de la monarchie irlandaise était un grand arbre généalogique.

L'individu appartenait à la famille, la famille tenait au clan, le clan à une grande tribu, la tribu à la nation, qui était la grande et vraie famille, n'ayant au dehors d'ailleurs ni affinités ni alliances. Dans la nation, tous les clans étaient parents, dans le clan, tous étaient frères. Une pareille constitution serait la meilleure, si elle n'était pas la pire à une époque de barbarie. Cette solidarité universelle et perpétuelle, qui, dans un autre état, serait toute-puissante pour le bien et la paix, devient alors au contraire la solidarité de la violence et du mal. Les haines et les guerres de familles sont cruelles, parce qu'elles sont contre nature; elles sont inextinguibles, parce qu'elles sont héréditaires; elles se multiplient et s'étendent à mesure que la famille, sans se séparer, s'étend et se multiplie.

Le peuple irlandais était donc en général une grande famille barbare en état de guerre intestine. On devine les passions violentes, sanglantes, les mœurs farouches que de pareilles circonstances devaient faire naître et développer. Au milieu des vertus et des miracles, du recueillement contemplatif ou du travail évangélique, on entend dans la légende les bruits de guerre, on voit tomber les vaincus ou les victimes, les vainqueurs ou les assassins passent avec leurs chants de triomphe. Quelques actes même sont des peintures vivantes de cette histoire orageuse; et la vie de saint Findan [1], par exemple, est le chapitre le

[1] *Vit. Findan.* (Mabill.).

plus vrai, le plus curieux et le plus saisissant peut-être de l'histoire d'Irlande au temps des incursions norwégiennes et danoises. Les apôtres d'ailleurs et les évêques qui leur succédèrent se jetaient d'eux-mêmes dans cette mêlée ; et nous avons vu combien leur zèle était ardent, leur action énergique, leur intervention fréquente et efficace. On en trouve les traces dans leurs légendes ; et nous avons entrevu ainsi bien des scènes de meurtre, d'oppression et d'iniquité. Il y en aurait d'autres à compter encore.

Un jour que Columkill était assis avec ses disciples aux bords des eaux de Cé, et qu'un poëte s'éloignait après s'être entretenu avec eux [1] : « Pourquoi, dit-on au saint, n'avoir pas demandé à Coronan qu'avant de nous quitter il nous chantât quelque belle poésie ? » Et Columkill répondit : « Et vous, pourquoi tenir ces vains discours ? Pouvais-je demander à ce malheureux un chant joyeux, lui que voilà maintenant déjà mort ? » En effet, comme le saint avait dit ces mots, un homme de l'autre côté de l'eau passa en leur criant : « Ce poëte que vous avez vu tout à l'heure vient d'être tué sur le chemin par ses ennemis. »

Mida vit presque sous ses yeux se consommer deux fratricides [2]. Un père furieux poursuivait sa fille ; il allait l'assassiner dans les bras, sous le manteau de Diaconus [3], le vénérable maître de Columba : il

[1] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.
[2] *Vit. Mid.* (Colgan).
[3] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

fallut, pour l'arrêter, que Columba le frappât de mort.

Ces scènes sauvages venaient inquiéter le repos des plus tranquilles retraites [1] : « N'approche pas plus près, disait Fanchea à Endeus, car tu es souillé du sang et de la mort d'un homme. » Et les saints, au fond des plus paisibles solitudes, au milieu de leurs méditations ou de leurs entretiens évangéliques, sentaient leur sérénité se troubler quand leur pensée prophétique prévoyait les tumultes sanglants dont ces lieux, purs encore, devaient être un jour le théâtre : « O Comgell, s'écriait tristement Columkill, cette petite fontaine où nous puisons maintenant [2], un jour viendra où elle ne pourra servir aux usages de l'homme, tant elle regorgera de sang humain; car ici les hommes de ta race et ceux de la mienne livreront un combat, et un des miens sera tué, et son sang mêlé à celui des autres coulera dans cette fontaine et la remplira jusqu'aux bords. »

Quel rôle jouèrent les saints dans cette société violente et tourmentée? On le sait déjà. Ils se jetèrent entre les ennemis et au travers des passions déchaînées, prêchant la paix, réconciliant les haines, arrêtant les vengeances, défendant les faibles, prenant en main la cause de l'innocence, dérobant la victime au bourreau, séparant les armées, arrêtant les envahisseurs, opposant l'Évangile au glaive, la persua-

[1] *Vit. End.* (Colgan).
[2] *Vit. Columk.*, Adamn. auct.

sion à la violence, ou bien, quand il le fallait, à la puissance du mal la toute-puissance du bien, aux excès du pouvoir humain la force invincible d'un pouvoir surnaturel.

Ce n'est pas tout : ce sont là des faits isolés, des actes individuels; ce n'est là surtout que la manifestation active et directe de leur influence; or cette influence agit encore, et plus efficacement peut-être, d'une manière indirecte et pour ainsi dire passive, par l'exemple et les contrastes.

Le christianisme, en effet, sa fraternité pacifique, son esprit de charité, d'humilité, de pardon et de patience, firent un étrange contraste avec la fraternité d'armes, le droit de guerre, la loi de vengeance, l'esprit d'orgueil, tous les principes enfin de la société irlandaise. L'Irlande sembla dès lors se partager en deux peuples, deux sociétés, deux mondes, le monde de l'Église et de la légende, le monde du clan et de l'histoire : d'un côté, les ténèbres, avec des cliquetis d'armes et des bruits de bataille, des voix irritées et des cris de meurtre, le tumulte des passions déchaînées et la fougue des emportements barbares; de l'autre, dans une lumière d'une transparence indécise, mais sereine, de douces figures, le silence du recueillement ou le bruit harmonieux de la prière, la simplicité des actions évangéliques, et l'épanouissement naïf de la charité.

Heureusement la lumière ne tendait point à se tenir à part et loin des ténèbres, mais à y pénétrer au

contraire, pour y faire entrer avec elle l'atmosphère vivifiante et pleine de vertu que respiraient déjà les saints[1]. Girald le Cambrien nous a transmis un récit qui ressemble à une allégorie. L'Irlande n'avait point d'abeilles; c'est là une tradition, vraie ou fausse, qui remonte à l'antiquité. Saint David tenait alors en Bretagne cette grande école où se formèrent tant et de si glorieux disciples. Mendubdauc y vint aussi du fond de l'Irlande; et pendant les longues années de son séjour, on lui confia les ruches nombreuses qui faisaient la richesse de Mennevia. Mais quand vint le temps pour lui de retourner en Irlande, les abeilles ne voulurent plus le quitter. Trois fois il les ramena à leurs cellules, trois fois il les vit s'attacher à lui et le suivre sur son navire. Les frères alors et le saint abbé lui permirent de partir avec elles. Les abeilles de Mennevia prospérèrent dans leur nouvelle patrie; leur miel fut toujours aussi doux, et les forêts irlandaises furent bientôt parfumées de ses rayons.

Les vraies abeilles de Mennevia, c'étaient, suivant une expression familière aux légendaires, les saints que formaient les maîtres de la Bretagne, et qu'ils renvoyaient à l'Irlande chargés des doux trésors de la doctrine et de la charité chrétienne; et le miel qui parfuma pour la première fois alors les forêts sauvages de l'Irlande, fut cet esprit de tendresse et de grâce que l'Évangile y exhala.

Au milieu de ces colères toujours en explosion, de

[1] *Topog. Hibern.*

ces cœurs farouches qui jouaient sans cesse à la pointe du glaive la vie et la mort, de ce sang qui fumait toujours, on vit naître des sentiments nouveaux, bienfaisants, réparateurs; à l'esprit de haine et de destruction s'opposa l'esprit de conservation et d'amour. C'était un amour universel et expansif, qui s'étendait dans son effusion à tous et à tout, qui enveloppait dans une sorte de fraternité ingénue toutes les créatures, toutes les œuvres de Dieu. Car aimer et respecter la créature, c'était encore aimer et respecter le Créateur.

Cette tendresse compréhensive, cette sympathie pour tout ce qui vit et peut souffrir, cette immense charité de l'Évangile qui semble se dilater à l'aise et envelopper le monde, se trouve dans toutes les légendes, dans les cœurs de la plupart des saints. C'est une espèce de panthéisme, mais un panthéisme qui respecte la dignité humaine et la relève au lieu de l'abaisser, qui élargit et ennoblit le devoir au lieu de le supprimer, qui consacre l'ordre de la nature au lieu de le confondre; qui vivifie, moralise, poétise et sanctifie les rapports de l'homme avec les autres êtres, qui fait de l'âme et du cœur de l'homme l'âme et le cœur de la nature, et qui donne à l'humanité un rôle charmant et un touchant ministère : c'est le panthéisme chrétien, celui de la charité. Ces instincts aimables, qui sont si étranges au sein des sociétés barbares, mais qui agissent si fortement sur elles, cette exagération touchante et salutaire de la charité,

qui épargne les êtres privés de raison et les aime, pour mieux enseigner à épargner et à aimer les hommes, sont marqués à chaque page de la légende irlandaise, et se révèlent à nous par des traits d'une simplicité naïve.

« J'espère, disait un jour Columkill [1], que ce fer que je viens de bénir ne sera une cause de mal pour aucune créature. » Le jour même, trois fois on essayait le couteau béni, trois fois il se refusait à verser le sang d'une bête inoffensive.

Keiwin [2], pendant les jours du carême, s'était retiré dans la solitude, et là, sous une cabane étroite qui pouvait à peine abriter sa tête, il demeurait en oraison ou en extase, immobile, les bras au ciel; les oiseaux volaient autour de lui et venaient avec une égale sécurité reposer leur vol sur ses bras ou sur les branches des arbres voisins, moins immobiles que lui-même. L'un d'eux même, dit la tradition populaire, vint attacher à sa main les premiers brins du nid qu'il préparait; et quand le saint s'en aperçut, il ne voulut point troubler le travail de la jeune mère : il attendit en prière que l'été vînt, et que les petits prissent l'essor.

Cette bonté, qui se révèle dans des histoires ou des allégories candides, ne se manifestait pas seulement par des témoignages de sensibilité accidentelle. Cette protection était plus étendue et plus durable :

[1] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

[2] *Topog. Hibern.*

elle couvrait l'espèce entière et se perpétuait après la mort du saint ; elle ouvrait, au milieu des plaines et des forêts, de larges asiles où les oiseaux poursuivis et les biches effarouchées accouraient se réfugier [1] ; et nul n'aurait osé les y poursuivre, nul n'aurait pu impunément les y atteindre. Pacificateurs universels, ennemis de toute violence, adversaires de toute oppression, ils auraient été heureux sans doute de renouveler entre les animaux et les hommes ce pacte établi par Dieu entre eux aux jours de la première innocence. De là ces associations singulières, ces aventures qui font sourire et dont on pourrait composer tout un poëme.

Le premier disciple de Kieran fut un terrible sanglier, qu'il rencontra près de sa fontaine de Fuaran [2]. Quand s'éleva la cellule, le disciple s'y employa de toutes ses dents et de toutes ses forces. Un renard, un blaireau, une biche et un loup vinrent se mettre à la même école ; tous, plus ou moins, y profitèrent. Le renard, bête rusée et encline à mal faire, abandonnant un jour son bon propos, se sauva au fond de la forêt, et rejoignit ses pareils. « Pourquoi, mon frère, lui demanda Kieran quand le blaireau l'eut ramené, avoir commis cette action? elle n'est point digne d'un moine. L'eau que nous buvons ici est douce, et nous la partageons comme notre nourriture ; et si, conformément à votre nature, vous

[1] *Topog. Hibern.*

[2] *Vit. Kieran* (Colgan).

vouliez manger de la chair, Dieu nous en eût fait trouver dans l'écorce de ces arbres. » Le coupable fit pénitence. Dans tous ces noms d'animaux, on pourrait voir des noms d'hommes; dans ces bêtes corrigées et soumises à la règle, on peut voir une allégorie. Mais les légendaires ne sont point des fabulistes; leurs récits sont pleins de pareilles histoires : il n'y faut voir que les marques naïves d'une sainteté débonnaire et d'une foi ingénue, d'une charité pleine d'effusion. Il semble que toute créature puisse être honnête et que chacune doive être heureuse.

Ames simples, cœurs faciles, l'oreille ouverte à toutes les demandes, émus de tous les dangers, compatissant à tous les besoins, cédant toujours à l'impulsion de la charité, ils ne prenaient pas même toujours le temps de consulter leur conscience ou de prévoir les inconvénients du bienfait. Des voleurs sont poursuivis : ils invoquent Kieran; ils sont sauvés [1] : que devient la justice? Une femme est pauvre, Aidan lui donne un bœuf; mais ce bœuf n'était pas à lui : que dira le propriétaire? Des loups ont faim, Aidan leur donne les brebis de son maître [2] : que dira le maître? et les brebis mêmes, que diront-elles? Le miracle vient au secours : les voleurs se font moines, un autre bœuf sort de la mer, les brebis mangées ressuscitent. Mais c'était peut-être tenter Dieu et oublier les lois humaines.

[1] *Lect. offic. Kieran.*
[2] *Vit. Aid.* (Capgrav.).

Il ne faut pas trop presser la légende. Ce qu'il faut y voir, ce qu'elle atteste, c'est l'esprit de mansuétude et la bénignité des saints, la tendresse et l'effusion de leur charité. Des sentiments inconnus se révélaient à l'Irlande, et le spectacle de cette clémence bienfaisante de l'Église devait éveiller au fond des âmes en proie aux passions de la barbarie, les instincts meilleurs de la nature humaine et les douces vertus de la civilisation chrétienne.

Quels fruits l'Église d'Irlande recueillit-elle à la fin de cette terre, si énergiquement remuée, si laborieusement cultivée et arrosée de tant de sueurs, sollicitée avec tant de persévérance et d'amour? Les saints, suivant l'avis de Patrice, avaient été pour elle en même temps, par leur zèle brûlant et par leur charité onctueuse et pénétrante, le soleil et la rosée. Répondit-elle aux efforts et aux espérances? nous l'examinerons plus tard.

Ce que nous pouvons dire maintenant, ce que nous avons vu, c'est que l'œuvre à son début offrait de magnifiques apparences. Si le travail était ardent, les travailleurs pouvaient aussi déjà se promettre une moisson abondante. La foi est la racine de toute vertu religieuse; où elle germe on peut compter sur des fruits de salut. Or il semble que tout d'abord, dans ce sol vierge et vigoureux de l'Irlande, elle se fût implantée avec une promptitude et une éner-

gie singulières. Il dut paraître tout d'abord qu'elle serait assurément vivace, immortelle peut-être et indestructible, tant elle était simple, droite et forte.

« Je ne ferai point l'épreuve contre toi, disait Lasran à Munnu; car nous savons que si tu disais au mont de Margé [1] : Transporte-toi à Legh-Lene : Prends la place de Margé; à cause de ta sainteté et de tes labeurs, Dieu le ferait aussitôt pour toi. » Aidan [2], comme un autre Élie, envoyait son disciple avec son bâton, et les morts ressuscitaient. Un homme venait le chercher pour qu'il secourût sa mère malade; comme le saint y allait, la femme mourut. L'Irlandais revint, rendant grâces à la charité du saint; mais que maintenant il était trop tard, et que sa mère était morte. « Va, lui répondit Aidan, et dis à ta mère qu'elle vienne au-devant de moi. » Et l'homme, s'en retournant, dit à sa mère, qui était morte : « Lève-toi, voilà Aidan qui t'appelle. » Et sa mère se leva.

En présence d'une pareille foi, on ne pouvait guère douter de la vocation de l'Irlande. L'Irlande, pour sa part, ne doutait pas d'elle-même. Confiance naïve, où l'on retrouve à la fois peut-être l'orgueil et la simplicité d'une race à demi barbare, à qui ne conviennent pas les vertus raffinées ou douteuses, et dont l'esprit ne sait pas séparer encore la dignité de

[1] *Vit. Munn.* (Usserius).
[2] *Vit. Aid.* (Capgrav.).

l'homme de celle du chrétien. Les saints d'Irlande croyaient sans peine à la sainteté des autres; ils croyaient aussi à la leur, et, pour ne pas mentir, apparemment, ils en faisaient volontiers l'aveu. Nous en avons rencontré plus d'un exemple; sans doute nous en rencontrerons encore. Quelquefois même ils semblaient reconnaître qu'ils n'étaient point indifférents aux honneurs que la sainteté confère[1]. « Celui-là, disait saint Mochteus, en parlant de Dagé dont il prophétisait l'avenir et les travaux, fera des œuvres merveilleuses, et il façonnera entre autres la châsse où seront conservées mes reliques. » Saint Senan, huit jours après sa mort, au moment où les moines chantaient les derniers psaumes[2] et allaient clore l'octave de ses funérailles, ressuscita pour indiquer le jour où il voulait qu'on honorât sa mémoire.

Si la sainteté parfaite est celle qui s'ignore, il faut avouer que les vénérables personnages du sanctiloge irlandais n'atteignirent pas tous la perfection. Mais à défaut de cette ignorance malaisée, de cette vertu parfaite ou de cette grâce suprême de l'humilité, il faut leur savoir gré d'un mérite moindre, mais rare encore et quelquefois difficile, la sincérité.

Ils n'avaient donc pas seulement la foi, ils avaient encore foi dans leur foi. Cette confiance en eux-mêmes leur fut utile peut-être et doubla leurs

[1] *Vit. Dag.* (Colgan).
[2] *Vit. Senan* (Colgan).

forces. Ils s'attachèrent plus énergiquement à l'esprit dont ils sentaient en eux si clairement la présence, et ils le suivirent où il les menait avec l'assurance inébranlable qui donne la puissance et le succès.

CHAPITRE XII.

L'ÉGLISE IRLANDAISE APRÈS SAINT PATRICE.

« Que me donneras-tu en échange de ce que tu demandes [1]? disait un chef irlandais à Brigide. — Je te donnerai, si tu veux, répondit-elle, la vie éternelle, et le sceptre restera toujours dans ta race. — Je ne cherche point, répliqua l'Irlandais, une vie que je ne connais pas; et de ceux qui viendront après moi je me soucie médiocrement. Accorde-moi plutôt deux autres choses : que je demeure de longues années dans la vie présente, où je me plais, et que je sois vainqueur dans toutes mes guerres. »

Tel n'était pas heureusement le sentiment général du peuple irlandais, et la parole de Patrice avait retenti profondément dans les âmes. « L'Irlande, dit Éwin, qui était couchée dans les ténèbres de la mort, à cette voix qui l'appelait à la vie, se souleva, et elle vit une grande lumière. » Il y eut comme un élan rapide, merveilleux et touchant de ces âmes délivrées, vers la vie, la lumière et la liberté.

Cet élan devait s'arrêter ou se ralentir; condamnées à n'atteindre jamais la perfection, les œuvres humaines et l'humanité elle-même ne s'en rapprochent

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Ultan.

que pour s'en écarter; et souvent, plus elle a été près du but, plus loin elle s'en trouve rejetée ensuite. L'apôtre le savait bien. Dans une vision prophétique, l'Irlande avait apparu à ses regards; elle était inondée de lumière, et ses plaines, ses montagnes, ses vallées semblaient illuminées d'une flamme qui l'enveloppait et la pénétrait tout entière [1]; puis cet éclat pâlit, et les montagnes seules parurent avec leurs sommets toujours étincelants; puis les montagnes s'éteignirent, et des lueurs éparses se montrèrent faibles au fond des vallées.

C'est l'image de la sainteté irlandaise; ce sont les trois époques de son histoire, les trois ordres de son paradis. Le troisième est saint, le second était plus saint, le premier avait été très-saint [2]. Le premier avait l'éclat du soleil quand il est dans toute son ardeur; le second brilla d'une lumière douce et pâle comme la lune; le troisième luit comme les étoiles.

Cette expression poétique et figurée ne révèle pas tous les secrets de l'Église irlandaise; et dans les mille récits de la légende, on ne trouve aussi que des indications rares et confuses. Patrice laissait après lui des disciples; il laissait des écoles nombreuses et des maîtres savants; et pourtant il semble qu'il s'est passé dans cette Église des choses graves, qu'elle éprouva des secousses assez violentes pour qu'elle en fût ébranlée.

1 *Catal. SS. Hibern.*
2 *Catal. SS. Hibern.*

« Il y eut en ce temps-là, dit l'abbesse Hildegarde, écrivant l'histoire de Disibod, de grands troubles en Irlande [1], un grand schisme et de grands scandales. Les uns attaquaient l'Ancien et le Nouveau Testament et reniaient le Christ, d'autres embrassaient l'hérésie, beaucoup se jetaient dans le judaïsme, quelques-uns tombaient dans l'idolâtrie; il y en eut même qui cessèrent de vivre comme des hommes pour mener l'existence honteuse des bêtes. »

A ce témoignage, il faut ajouter celui d'Animosus [2]. Brigide un jour fut transportée en esprit à Rome. « J'atteste Dieu, dit-elle ensuite, que j'étais à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul; j'y ai entendu la messe, et je désire ardemment que l'ordre et la règle qui s'y pratiquaient soient introduits en ce pays. » Et elle envoya à Rome des hommes sages qui en rapportèrent les rites de la messe et diverses règles ecclésiastiques.

De son côté, le catalogue des saints d'Irlande reconnaît que les saints du second ordre [3] reçurent la messe des saints bretons David, Gildas et Docus.

Enfin, suivant l'histoire de saint Gildas, quand il vint en Irlande à la prière du roi Ammeric, presque tous les habitants de cette île avaient perdu la foi catholique. « Tous [4], ajoute l'auteur en se reprenant,

[1] *Vit. Disibod.* (Surius).
[2] *Vit. Brigid.*, auct. Animos.
[3] *Catal. SS. Hib.* (Usserius).
[4] *Vit. Gild. sap.* (Mabill.).

l'avaient perdue, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » Le moine de Rhuys exagère d'ailleurs évidemment. D'après Ussérius, ce fut Brigide qui appela Gildas[1] au secours du christianisme et du catholicisme irlandais. Celle qui réformait le culte[2] et qui choisissait des évêques, la fille et l'héritière de Patrice, tenait une place assez haute, avait une autorité assez grande, pour que les saints et les docteurs se rendissent à son appel.

La parole de Columban n'était donc plus vraie déjà quand il écrivait au pape Boniface : « Nous autres Hébères[3], nous sommes tous les disciples de Pierre, de Paul et de tous les disciples, en ne recevant rien au delà de la doctrine évangélique et apostolique. On n'a point vu parmi nous un seul juif, un seul hérétique, un seul schismatique. Et la foi des apôtres, telle que nous l'avons reçue de vous dans le commencement, nous la tenons toujours par la tradition, et rien ne l'a ébranlée. »

La lettre même où il s'exprime ainsi n'appartient-elle pas d'ailleurs à l'histoire de cette grande querelle qui troubla si longtemps, si profondément, les Églises insulaires, et qui fut pour les Irlandais et les Bretons la source de tant de maux spirituels et temporels! et Columban ne fut-il pas le plus hardi, le plus ardent, le plus indomptable champion de la cause irlandaise?

[1] *Eccles. Brit. antiquit.*
[2] *Vit. Brigid.*, auct. Animos.
[3] *Columb. épist. ad Bonif. P. P.*

La séparation et la lutte étaient déclarées au temps même de Brigide, et Gildas ne put les arrêter. Columban les raviva; l'assemblée de Legh-Lene n'aboutit qu'à diviser plus profondément l'Irlande; et il fallut des siècles pour que Rome fît définitivement triompher son calendrier et sa tonsure.

Après Columban, les troubles paraissent s'aggraver encore. Furseus adresse à l'Église d'Irlande de sévères avis. « La colère de Dieu, disait-il, est suspendue sur tous ceux qui méprisent ses avertissements; mais il est irrité surtout contre les princes et les docteurs de l'Église..... Ils préfèrent le siècle à Dieu, et l'intérêt temporel leur fait négliger le salut des âmes [1]. »

Saint Kilian, suivant l'auteur de sa vie, s'en alla en Italie pour puiser près du saint-siége la pure doctrine de la religion chrétienne et prendre la permission de prêcher [2], car l'Irlande avait été infectée de l'hérésie pélagienne, et condamnée par une censure apostolique dont il ne pouvait se faire délier qu'à Rome.

Sans poursuivre plus loin cette enquête, sans demander compte à l'Église irlandaise des hérésies obscures de Samson au huitième siècle, des opinions de Jean Scot au neuvième, de certaines erreurs individuelles dont plusieurs même se sont produites loin de l'Irlande et n'y ont point apparemment péné-

[1] *Vit. Furs.* (Mabill.).

[2] *Vit. Kilian.* (Surius).

tré, on voit que la vie de cette Église a eu ses variations, ses épreuves, ses défaillances.

Les trois ordres sans doute représentent bien l'Église d'Irlande; mais c'est l'Église triomphante et couronnée : au-dessous d'elle, toujours en lutte et quelquefois en détresse, dans une arène tumultueuse, pleine d'ennemis et de dangers, l'Église militante combattait; et si beaucoup allaient après la victoire prendre leur place dans les rangs de la glorieuse hiérarchie, beaucoup aussi s'égaraient et succombaient.

Ces calamités, ces erreurs, ces docteurs abusés ou trompeurs, ces pasteurs inhabiles ou infidèles, Patrice et Brigide les avaient prévus et prédits. « Vierge très-sainte, dit un jour Patrice à Brigide, pourquoi t'es-tu endormie à la parole de Dieu [1]? » Brigide fléchit les genoux et s'humilia. « Mon père, dit-elle, mon seigneur très-saint, pardonne-moi : à l'heure où je dormais, j'ai vu un songe. Moi, ta servante, j'ai vu quatre charrues qui labouraient toute la surface de l'Irlande; puis des semeurs ont semé la semence; la moisson a grandi, mûri, et des ruisseaux de lait nouveau remplissaient les sillons. Les semeurs étaient vêtus de blanc. J'ai vu ensuite d'autres charrues, et des laboureurs qui étaient noirs; ils ont renversé la bonne moisson, et l'ont fait passer sous le tranchant du soc : ils ont semé la zizanie, et les sillons étaient remplis d'une eau fangeuse. — Vierge bienheureuse, dit alors Patrice, la vision que tu as vue est merveilleuse

[1] *Vit. Brigid.*, auct. Animos.

et vraie, et en voici l'explication : Nous autres, nous sommes les bons laboureurs : avec les quatre Évangiles, nous ouvrons et nous fécondons les cœurs des hommes, et nous faisons couler en ruisseaux le lait de la foi chrétienne. Mais à la fin du siècle, des docteurs mauvais, d'accord avec tous les mauvais, viendront, qui détruiront notre doctrine et séduiront presque toutes les âmes. »

A la fin du siècle, en effet, non pas comme l'entendait le saint apôtre, à la fin du monde, mais à la fin du siècle même où il avait apporté l'Évangile à l'Irlande, au moment même où Patrice manqua à son Église, les épreuves commencèrent. Quand le bras qui avait soulevé l'Irlande et l'avait portée soixante ans avec une force si merveilleuse se fut retiré, l'Irlande chancela; mais elle ne tomba pas : Gildas et Brigide la soutinrent; puis les disciples de Patrice se serrèrent autour d'eux et firent un énergique effort. Les écoles bretonnes aidèrent aux écoles irlandaises : Nennius à Lancarvan, David à Menevia, Doccus à Nancarban, secondèrent les efforts d'Olcan à Clunder-Clain, de Mochteus à Lugdmagh, de Gildas à Armagh, de Finnian à Cluain-Eraird. Formée par eux, une nouvelle génération prit la place de la première, dont elle reprit en même temps l'œuvre et les traditions : l'époque du deuxième ordre des saints d'Irlande commença.

Dès le temps de saint Patrice, un double mouvement s'était prononcé dans l'Église irlandaise, au

dedans et au dehors. Au dedans, elle se constituait elle-même, élevant et réglant ses monastères, ouvrant et organisant ses écoles, fondant et gouvernant ses abbayes et ses évêchés; au dehors, elle agissait déjà, et commençait à répandre sur les contrées étrangères ses pieux et infatigables voyageurs : ses anachorètes, qui cherchaient des solitudes; ses pèlerins, dont la foi curieuse aimait à visiter les lieux consacrés par de saints souvenirs; ses savants écoliers ou maîtres, qui voulaient répandre la science ou la puiser aux sources les plus abondantes ou les plus célèbres; ses missionnaires, enfin, qu'un instinct apostolique poussait chez les nations encore idolâtres ou mal converties.

Ce double mouvement, qui se prolonge pendant les premiers siècles de l'Église irlandaise et dans lequel se concentre pour ainsi dire sa vie et son histoire, est représenté par trois grands noms : saint Columban de Hy ou Columkill, saint Columban de Luxeuil et saint Brendan.

CHAPITRE XIII.

TABLEAU GÉNÉRAL DU MOUVEMENT MONASTIQUE EN IRLANDE.

« Voici le jour de l'allégresse[1]; les clercs applaudissent et sont dans la joie; le soleil de justice resplendit encore, qui s'était caché sous les nuages ! »

Ainsi l'Église rassurée chantait le retour de la lumière. Il y avait eu comme une éclipse; pendant ces ténèbres passagères, la confusion et le trouble étaient entrés dans les âmes, et l'Église éprouva sans doute un moment d'incertitude et d'angoisse. Mais au premier rayon, l'Irlande se reprit à vivre, et son travail, un instant suspendu, recommença avec une activité plus ardente. Quand arrivèrent les nouveaux maîtres sur les navires qui les amenaient des écoles cambriennes, on eût dit qu'elle était sur le rivage, inquiète et impatiente : quand ils marchaient, ce n'étaient pas des troupes de disciples qui les suivaient, mais des armées; quand ils s'arrêtaient, ce n'était pas un monastère qu'il fallait fonder, c'était une ville. On eût dit qu'à cette fois le peuple irlandais tout entier allait cesser de faire une nation pour ne plus former qu'une Église; que les clans et les cinq

[1] *Finnian. Offic. hymn.*

royaumes allaient s'unir dans une vaste abbaye, dont Finnian et Columkill eussent été successivement les abbés.

Aussi les noms de ceux qui provoquèrent ce grand mouvement et le dirigèrent sont-ils demeurés glorieux, et leur souvenir a été célébré dans des chants où s'épanche, avec l'admiration et la reconnaissance de l'Église, cette sorte de tendresse maternelle et poétique, le plus doux hommage qu'elle puisse offrir à ses saints au jour de leur fête : « Sur le lis a fleuri la rose, dont le printemps a coloré les feuilles; l'Irlande en est embaumée, on vient de toutes parts en respirer les parfums [1]. Les abeilles mystiques y sucent le miel et vont le porter à leur pays. O Talicia, vous avez engendré une fleur merveilleuse : celui qui en approche ses lèvres guérit son corps et son âme. »

Et quels noms dans la légende que Comgall, Fintan, les deux Brendan, Munnu, Moctheus, Lasrean! Quelle puissance pendant leur vie, quelle gloire après leur mort! Et pourtant nous en avons rencontré, nous en trouverons encore de plus grands! Combien d'autres ont été illustres dans l'Église : docteurs parlant à des milliers d'auditeurs, abbés gouvernant des peuples de moines, solitaires étonnant le monde par leurs vertus et leurs miracles! Nous les ignorons aujourd'hui. Ils ont brillé pourtant; ils brillent toujours dans les espaces perdus de la légende irlandaise, comme brillent toujours les étoiles que le mouvement

[1] *Hymn. offic. Finnian.* (Colgan).

du temps et du ciel a emportées loin de nous et dérobées à nos regards.

Si la légende compte par milliers les disciples de ces grands maîtres, c'est par centaines aussi qu'elle compte les monastères élevés par chacun d'eux. Pourquoi les compter après elle? De savants hommes ont fait la géographie sacrée de l'Irlande : ils ont recueilli tous les noms, marqué tous les vestiges; s'ils avaient pu relever toutes les ruines, rassembler toutes les reliques et ranimer tous les morts, l'Irlande leur serait apparue telle qu'elle apparaît dans la légende, hérissée d'églises, couverte de cellules, peuplée de saints, toute retentissante de cloches et de cymbales résonnant au milieu des psaumes. Que voit-on de plus dans la légende? Le ciel entr'ouvert au-dessus de la terre d'Irlande; entre le ciel et la terre, des âmes prenant leur vol, des anges montant ou descendant, des colonnes lumineuses marquant les plus glorieuses demeures, et des échelles d'or s'appuyant aux nuages pour arriver au paradis. Si l'histoire ne raconte pas toutes ces merveilles, elle constate du moins à quel point l'Irlande fut monastique, il ne faut pas lui demander d'autre témoignage.

Cinq maîtres enseignèrent la vie spirituelle et établirent les règles : Patrice, Kiéran, Columkill, Comgall et Adamnan : « Ce sont là, dit Alcuin, les pères illustres de l'Église irlandaise, les maîtres de la vie et des mœurs. » L'auteur de la vie de saint Kiéran,

parmi les fondateurs de règles, en nomme huit : Patrice, Brigide, Brendan, Kiéran, Columkill, Comgall, Molass, Adamnan. Ce sont là les principaux, car rien n'était plus varié, plus libre et plus mobile que cette société religieuse. Chaque ruche formait ses essaims, qui se multipliaient bientôt et colonisaient à leur tour; et chacune de ces républiques pouvait changer sa constitution et ses lois. Chaque solitaire se faisait sa règle; lui venait-il des disciples, la cellule devenait-elle un monastère, le fondateur devenait législateur.

Toutes ces institutions se ressemblaient sans doute; elles avaient le même point de départ, le même but et les mêmes moyens. Elles faisaient une part plus ou moins grande à la contemplation, à la prière, à la mortification, au travail des mains, à l'étude. Elles étaient plus ou moins austères. Quand la mesure semblait dépassée, les plus sages protestaient : la règle de Fintan était trop dure, aussi celle de Moctheus; mais la charité intervenait, et le maître allégeait, en faveur de la faiblesse de ses disciples, un fardeau qu'elle n'eût pu supporter. Moctheus seul pratiquait exactement sa règle [1]; et Fintan reçut cet avis du ciel : « Soutiens jusqu'au bout ton combat; mais prends garde d'induire les autres en erreur ou en scandale, car telle argile est plus fragile que telle autre. » L'esprit de ces règles se retrouve dans les monastères fondés en dehors de l'Irlande, et à voir celle

[1] *Vit. Fintan.* Colgan).

qu'a rédigée saint Columban, on peut juger qu'elles étaient en général assez sévères. Elles se maintinrent pourtant; après cinq siècles, les maîtres n'avaient rien retranché de leur rigueur, les disciples rien de leur obéissance. Voici en quels termes Marianus a raconté la faute d'Amnichad et sa pénitence.

Comme il était en Irlande, à Iniskeltra, des pères survinrent un jour, et avec la permission de Cortram, son maître, il les accueillit. Après le repas, comme ils étaient assis près du feu, ils lui demandèrent à boire. Il refusa, ne voulant point le faire sans permission; puis il se laissa vaincre, ayant soin seulement d'envoyer à son maître comme les prémices de ce qu'il offrait à ses hôtes. Le lendemain, Cortram lui ayant demandé ce qui était arrivé, Amnichad le raconta, et sur-le-champ il lui fut enjoint de quitter l'Irlande [1]. Il s'en alla à Fulde, s'enferma dans une étroite prison de pierre, où il passa de longues années et mourut.

En le punissant, Cortram s'était souvenu peut-être de Colman, qui fut martyr de l'obéissance monastique au temps de Patrice, et mourut pour ne pas étancher sa soif avant l'heure marquée par son maître. Tigernach à son tour racontait l'histoire d'Amnichad à Marianus, en le reprenant d'une faute légère; et ce fut sur la tombe même du saint pénitent que Marianus se tint reclus dix années. Ainsi se transmettaient

[1] Marian., *Scot. chron.* an 1043.

les traditions, les règles et les exemples; ainsi se perpétuait la sainteté.

Les règles et les monastères pouvaient s'étendre et se multiplier à l'aise : l'Irlande leur appartenait; il semble du moins que cette grande contrée, avec ses forêts profondes, ses fraîches vallées, ses riches plaines, ses rivières fécondes, ses îles et ses lacs, fut un monde nouveau, libre, ouvert à la vie nomade des saints errants et aux établissements fixes de ceux qui s'attachaient au sol et fondaient des colonies. La terre, à coup sûr, ne manquait pas en Irlande, et les monastères bien souvent paraissent avoir sur la terre où ils se fondent le droit du premier occupant. Bien souvent aussi, en Irlande comme ailleurs, ils sont dotés par la générosité du possesseur, trop heureux de voir s'élever sur son domaine héréditaire une maison sainte, d'où jaillirait à l'avenir une source intarissable de biens spirituels et temporels.

On voyait donc passer ces pieux voyageurs, marchant à travers l'Irlande, cherchant le lieu que Dieu avait marqué pour leur repos et leur résurrection. Quelquefois, où ils s'arrêtaient la foule s'assemblait trop nombreuse; ils partaient pour des retraites plus tranquilles. Il arrivait d'autres fois que le monastère ne faisait que changer d'habitants. Depuis cinq ans déjà Munnu vivait à Héli quand Kiéra vint avec ses vierges. Celui des moines qui était chargé des hôtes l'accueillit. Mais Kiéra l'envoya à Munnu. « Va dire au serviteur de Dieu, dit-elle, qu'il me donne un lieu

où je puisse servir Dieu avec mes filles. » Alors Munnu dit à ses disciples : « Mes frères, ce n'est point ici l'endroit de notre résurrection : laissons-le aux vierges du Seigneur; nous leur laisserons aussi le fruit de notre travail, et nous ne prendrons que ce qu'il nous faut pour la route, nos livres d'office, les vases de l'autel, nos vêtements de tous les jours, et deux bœufs pour tirer le chariot. » Un peu plus tard, Tell, fils de Segen, survenait à son tour [1], et succédait à Kiéra.

Quelquefois aussi le peuple était mauvais et chassait l'homme de Dieu. Ainsi Moctheus dut quitter son monastère de Lismhor : il s'en alla vers Lughmadh [2]. Mais à Lismhor coulait un frais ruisseau que Moctheus avait aimé. Quand il s'éloigna, le ruisseau disparut aussi, et, comme Moctheus, il sut trouver son chemin : sous la terre, et par de secrets détours, il suivait la marche du saint, et quand Moctheus se fut arrêté à Lughmadh, il vit jaillir et couler à ses pieds son frais ruisseau de Lismhor; ce fut sur ses bords que grandit cette fameuse école d'où sortirent trois cents prêtres et cent évêques.

On eût dit qu'un aimant invisible et puissant, du fond de ces saintes demeures, y attirait les âmes, tant elles se remplissaient vite. Beaucoup venaient de loin y chercher le repos du cœur ou la science. Plusieurs aussi passaient devant la porte, ne songeant guère à

[1] *Vit. Munn., cit. de Kiera.* (Colgan).

[2] *Vit. Mocht.* (Colgan).

la retraite et au salut, et la grâce les prenait au passage. Un jour Fergna traversait la plaine de Liffei. Fintan alla vers lui [1], et se mettant à genoux, le pria de quitter le siècle et de prendre l'habit de moine. « J'ai, lui répondit Fergna avec simplicité, douze fils et sept filles, une femme qui est belle et qui m'est chère, un peuple qui vit sous mon commandement dans la paix et l'abondance. Je ne pourrais me détacher d'eux, et je les aime. — Retourne donc dans ta demeure, lui dit Fintan, et moi je suivrai ma voie. » Fergna s'en alla ; mais la parole du saint était restée dans le cœur du prince ; et bien peu de jours plus tard, il abandonnait tout ce qu'il aimait pour vivre avec lui dans le Christ.

Une autre fois des hommes passaient chantant des chants de guerre, et portant les têtes sanglantes de leurs ennemis [2]. « Je reconnais, dit Fintan, parmi ces clameurs, la voix d'une brebis innocente : c'est Kiéran, le fils de Tulchan. » Et Kiéran n'alla pas plus loin : il entra au monastère, où il devait vivre désormais et mourir.

Lorsqu'au fond d'une solitude, Aidus rencontrait deux hommes saints, deux vieillards assis dans la forêt sous les grands arbres, lisant et commentant l'Évangile [3], échangeant, dans le doux et religieux silence du désert, les paroles graves, les pensées

[1] *Vit. Fintan.* (Colgan).
[2] *Vit. Fintan.* (Colgan).
[3] *Vit. Aid.* (Colgan).

profondes de la doctrine, est-il surprenant que son âme fût émue? Et quand ces vieillards se levaient devant lui, et lui annonçaient dans le langage des saints et des prophètes que Dieu l'avait marqué de son signe, et que déjà les anges marchaient auprès de lui, est-il surprenant que son âme fût dès lors saisie par l'esprit mystérieux des contemplations et de l'ascétisme?

Puis ces fêtes ecclésiastiques, dont la pompe ou la simplicité même peut être d'un effet si étrange, ces cortéges, ces processions qui traversaient l'Irlande au chant des psaumes, agissaient sur les âmes naturellement religieuses, et entraînaient celles que la grâce avait déjà préparées. Un jour, dit la Vie de Mochudda [1], le saint évêque Carthag vint dans les vallons de la Mainne. Mochudda y gardait son troupeau. L'évêque, dans son chemin, chantait les versets des psaumes, alternant avec ses compagnons, et Mochudda, en écoutant leur psalmodie, fut saisi de l'Esprit saint, laissa là son troupeau, et suivit l'évêque jusqu'au monastère de Thuaim. Là, pendant que l'évêque était reçu dans la demeure de ses hôtes, Mochudda resta dehors sans que personne le sût, ni Carthag ni les autres. Cependant Moel Tuili, le seigneur de Mochudda, ne le voyant point revenir, le fit chercher; et quand on l'eut trouvé et amené devant lui : « Pourquoi, mon fils, lui demanda-t-il, n'es-tu point rentré la nuit dernière? — Parce que,

[1] *Vit. Carthag.* (Colgan).

mon seigneur, répondit-il, le chant divin que j'ai entendu chanter à ces saints clercs m'a ravi; je n'ai jamais ouï chanter si bien; et ils chantaient sans cesse tout le long du chemin, et encore dans la maison jusqu'à l'heure de dormir; même le saint évêque, après tous les autres, et bien avant dans la nuit, a chanté encore. Mon seigneur, je voudrais bien aller avec eux pour apprendre ces beaux chants. » Moel Tuili fut touché de cette vocation naïve, et l'enfant fut offert à saint Carthag.

Mais ces vocations naïves n'en étaient pas moins irrésistibles; les jeunes âmes que la musique et la poésie chrétiennes avaient gagnées étaient quelquefois des âmes d'élite et profondément chrétiennes. Mochudda fut le disciple chéri de Carthag, et le jour où le saint évêque, après l'avoir instruit, le ramena dans la maison de Moel Tuili, se passa une scène qui se reproduit souvent dans l'histoire de l'Église, mais qui, dans la simplicité irlandaise, est singulièrement expressive. Mochudda était devenu le plus digne élève du maître dont il devait reproduire le nom et les vertus. Il était prêtre. Carthag prit avec lui son chemin vers Leamhna, et quand ils arrivèrent à Forann, où était Moel Tuili, il lui présenta Mochudda : « Voici, lui dit-il, le fils que j'ai reçu de tes mains. Il a étudié, il a appris les divins livres de l'Écriture; je lui ai conféré la dignité sacerdotale, et la grâce de Dieu paraît déjà en lui par beaucoup de miracles. — Que te donnerai-je pour ta récompense? demanda

Moel. — Je demande, répondit le vieillard, que tu offres à ce jeune serviteur du Christ, toi, et ta race après toi et à toujours. » Mais Moel ne le voulait pas, considérant la jeunesse de Mochudda. Alors le vénérable évêque s'inclinant, fléchit les genoux devant son disciple, et lui dit : « Voilà que je m'offre à toi, à toi et au Seigneur, moi et toute mon Église, dans tous les siècles. » Voyant cela, Moel se prosterna, se vouant humblement, lui et toute sa race, à Dieu et à saint Mochudda.

Tel était dès lors en Irlande le prestige de la science et de la sainteté; telle pouvait être la puissance de ceux qu'au seizième siècle on appelait toujours avec respect « les fils de la bonne doctrine[1]. » Tels étaient les priviléges de l'Église.

Cette Église, d'ailleurs, cette grande société monastique, devait être profondément populaire et sympathique à l'Irlande. Ce n'était pas là une Église étroite, fermée à l'air et au soleil, mais large et ouverte. Ce n'était pas une corporation ou une caste exclusive, arrogante et ambitieuse, mais une immense confraternité où étaient admises toutes les individualités, toutes les associations, pourvu qu'elles fussent vraiment chrétiennes; et ces individualités, ces associations n'étaient pas éternellement entre elles en suspicion ou en guerre. On vivait au grand air, on s'agitait, et dans cette vie mobile et presque nomade, la liberté ne pouvait guère être étouffée, cette liberté

[1] Stanih., *De reb. in Hib. gest.*

tout évangélique et vraiment morale qui respecte la volonté humaine en la dirigeant. Enfin, fuyant toujours les hommes et les recherchant toujours, allant demander au cloître ou au désert la prière, l'étude, les pensées ascétiques, revenant au milieu des leurs pour prendre part aux souffrances, aux intérêts, aux sentiments de chacun et de tous, de la famille, de la tribu, de la nation irlandaise, les moines restaient hommes, ils étaient plus chrétiens que moines, et aux mérites personnels et abstraits d'une sainteté ascétique, ils pouvaient joindre ces vertus substantielles et ces qualités sociales qui sont aussi une sainteté, moins épurée et plus féconde, moins angélique et plus humaine, moins voisine du ciel, mais plus utile et plus douce à la terre.

Peut-être cette peinture est un idéal, peut-être cette perfection est un miracle qu'il faut ajouter à tous les autres. Les moines dont nous parlons sont les moines de la légende, et l'on trouve au moins dans la légende tous les traits et les couleurs dont le tableau s'est formé.

Les moines aimaient donc leur règle et leur cloître; ils avaient des amitiés tendres; ils aimaient leurs proches selon la chair; ils aimaient leur pays.

« Je vous confesse, mon père, disait à saint Fintan un moine qu'il interrogeait sur les causes de sa mélancolie [1], que j'ai une grande douleur de l'absence de mon frère selon la chair; et je vous supplie, au

[1] *Vit. Fintan.* (Colgan).

nom de Dieu, de me laisser partir, afin que je le revoie et que je ne meure pas de tristesse. — Réjouis-toi donc, mon fils, lui dit doucement le saint abbé, ton frère va revenir, et aujourd'hui même tu lui laveras les pieds, car son cœur n'a pu goûter le repos loin de nous. »

Dans le même monastère[1], deux autres frères vivaient depuis leur enfance. L'aîné mourut, et pendant qu'il mourait, l'autre travaillait dans la forêt; à son retour, il vit qu'on préparait une fosse au cimetière, et ce fut ainsi qu'il apprit que son frère était mort. Il s'en alla au lieu où Fintan, avec quelques-uns de ses moines, chantait les psaumes autour du mort, et lui demanda la grâce de mourir avec son frère, et d'entrer avec lui dans le royaume céleste. « Ton frère est déjà au ciel, lui répondit Fintan, et vous ne pouvez y entrer ensemble, à moins qu'il ne ressuscite. » Alors il se mit en prières : les anges qui avaient emmené l'âme sainte la ramenèrent, et le mort se relevant dans sa bière appela son frère : « Viens, lui dit-il, mais hâte-toi, car les anges nous attendent. » En même temps il lui faisait place à ses côtés; et tous les deux, bientôt se couchant et s'endormant ensemble dans la mort, montèrent ensemble au royaume de Dieu.

Dans ces récits merveilleux et mystiques, toutes les idées, tous les sentiments prennent la forme allégorique et brillante du miracle. Mais sous ces formes gracieuses ou étranges de l'imagination monastique,

[1] *Vit. Fintan.* (Colgan).

on reconnaît l'humanité; et on aime à voir le génie des cloîtres idéaliser et sanctifier les affections douces au cœur de l'homme, au lieu de les déraciner ou de les flétrir.

C'est ainsi encore que s'exprime à toutes les heures de leur vie, à toutes les pages de leur histoire, l'amour que portaient les saints d'Irlande aux hommes de leur race et à la patrie irlandaise. Cette bienfaisance toujours prête, cette protection toujours active, cette puissance qui prodigue les miracles et qui multiplie les secours aussi vite que se multipliaient les besoins, d'où viennent-elles? De la charité, sans doute; mais au fond de la charité évangélique et universelle il y a un sentiment patriotique et national. A voir comment ils ont protégé et défendu en Bretagne et au fond de la Cambrie une indépendance menacée, une nationalité vaincue, on pressent l'énergie qu'ils auraient déployée pour sauver la liberté de l'Irlande. Patrice avait obtenu de Dieu que son pays ne fût pas condamné à subir la loi de l'étranger; Kiéran lui adressa la même prière [1]; d'autres l'ont demandé après eux [2] : personne cependant alors ne menaçait le sol national; mais il semblait que ces patrons de l'Irlande eussent des craintes secrètes et des pressentiments douloureux, et que l'esprit de prophétie, rendu plus lucide encore par l'amour de la patrie, leur fît entrevoir dans un avenir loin-

[1] *Vit. Kieran.* (Colgan).

[2] *Vit End.* (Colgan).

tain l'invasion, la conquête et l'oppression étrangères.

Tels étaient encore à cette seconde époque les saints d'Irlande; tels sont les traits qui, se reproduisant cesse dans la légende, en composent la physionomie et le caractère. On les retrouvera dans la figure qui domine cette époque tout entière, et qui semble être la personnification la plus complète et la plus brillante, l'expression idéale de la perfection monastique et de la sérénité contemplative.

Avant de parler de Columkill et de raconter sa légende, il nous reste quelques traits à signaler encore, à détacher une scène dans l'histoire générale des mœurs monastiques au sixième siècle.

CHAPITRE XIV.

ENDA ET FANCHEA.

Il eût été surprenant sans doute, il était impossible peut-être qu'au milieu de cette indépendance généreuse, de cette liberté des esprits et des cœurs, les femmes ne fussent pas relevées de cette sorte d'excommunication dont saint Patrice à regret les avait frappées. Comment, dans le vaste mouvement religieux et monastique qui faisait de l'Irlande une verte Thébaïde, où se croisaient sans cesse dans toutes les forêts et sur tous les chemins les docteurs errants, les monastères nomades, les anachorètes en voyage, les pèlerins en quête de pieuses aventures, comment aurait-on pu toujours éviter la vue des femmes, leur rencontre et leur contact? car elles aussi avaient leurs abbayes, leurs écoles et leurs cellules; en les séparant des saints, on ne leur avait pas interdit la sainteté. Elles formaient une Église, et cette Église était, comme l'autre, nombreuse, active, agitée, mobile. Dans le voisinage des saints anachorètes vivaient des anachorétesses non moins saintes; les compagnies de vierges, suivant leur mère spirituelle et cherchant le lieu de leur repos, passaient à côté des troupes de disciples cheminant avec leurs maîtres; les couvents

s'ouvraient indifféremment aux frères ou aux sœurs qui demandaient l'hospitalité ; et quelquefois, on vient de le voir, les saints qui avaient offert cette hospitalité la veille, prenaient le lendemain le bâton de voyage, laissant à leurs sœurs plus faibles la maison qu'ils avaient bâtie, les instruments façonnés par eux, les champs qu'ils avaient défrichés.

Aussi trouve-t-on çà et là encore les traces des relations chrétiennes, des associations ou des influences heureuses, dont les hommes les plus saints et les plus fermes, les femmes les plus grandes et les plus respectées dans l'Église pouvaient recueillir, sans danger comme sans scandale, les fruits doux et utiles. Ce fut une pieuse solitaire qui conseilla à Columban de quitter l'Irlande [1], et qui envoya à la Gaule et à l'Italie ce grand maître de la science religieuse et de la vie monastique. Plus d'un saint, Colman [2], par exemple, forma sa jeunesse sous la discipline d'une femme ; et quand nous parlerons des écoles de l'Église irlandaise, nous aurons à nous souvenir de ces habiles maîtresses. Leurs élèves, devenus abbés ou évêques, gardaient une tendre et sainte affection pour celles qu'ils appelaient leur nourrice ; pour visiter Rethna, Colman quittait l'île de Hy et Columkill.

Brendan avait été l'élève d'Ita ; et quand il revenait de ses voyages [3], il allait les conter à la sainte

[1] *Vit. Columb.,* auct. Jon.
[2] *Vit. S. Itæ* (Colgan).
[3] *Vit. Itæ* (Colgan).

femme, qui le recevait dans ses bras et le serrait tendrement sur son cœur. Il la consultait; si elle l'appelait, il se rendait à son appel, et il exécutait ses ordres. Lughtigern et Lasrean ne lui rendaient pas moins d'hommages.

La vie d'Enda [1] et de Fanchéa nous fait l'histoire plus entière d'une de ces alliances mystiques et austères. Quand Fanchéa, au seuil de son monastère, arrêta Enda, il venait de verser le sang d'un homme. « Je tiens l'héritage de mon père, dit-il à la sainte, et je dois combattre mes ennemis. — Ton père est en enfer, lui répondit Fanchéa; mais ses péchés et ses crimes sont à lui. » Alors Enda, dissimulant sa pensée : « Si tu veux, reprit-il, me donner pour épouse cette jeune fille de sang royal que tu élèves, je ferai ta volonté. — Tout à l'heure, tu auras ma réponse, » dit-elle. Entrant alors au lieu où était cette jeune fille, elle lui demanda si elle voulait aimer celui qu'elle aimait elle-même, ou si elle préférait un époux selon la chair. La jeune fille ayant répondu qu'elle aimerait celui que Fanchéa aimait : « Viens donc, lui dit la sainte, et repose-toi un moment sur cette couche. » Mais quand la jeune fille se fut étendue sur la couche, elle expira. Cependant Fanchéa couvrit le visage de la morte et appela Enda : « Viens, jeune homme, voir la femme que tu as désirée; » et entrant avec lui, elle découvrit le visage de la jeune fille : « Voilà, dit-elle, celle que tu as souhaitée. — Elle n'est plus

[1] *Vit. End.* (Colgan).

belle, répondit-il; elle est trop pâle. — Voilà comme tu seras toi-même, » lui répliqua la sainte. Puis elle lui parla fortement des douleurs de l'enfer, des joies du ciel, et le convertit.

Enda devint le disciple de Fanchéa, et prit l'habit. Il travaillait, labourait, dirigeait les ouvriers et les constructions du monastère. Ses anciens compagnons étaient revenus pour le chercher : Fanchéa avait fait contre eux le signe de la croix, et ils étaient demeurés immobiles, cloués à la terre. Mais un jour, les hommes de la race d'Enda poursuivant des voleurs, les atteignirent près du monastère; le combat s'engagea, et l'instinct de la famille et de la guerre se réveilla chez le moine. Déjà il s'armait, il allait au secours des siens : « Enda, s'écria Fanchéa, porte la main à ta tête, et souviens-toi que tu as pris la couronne du Christ. » Enda en touchant sa tête rasée se ressouvint qu'il était moine; sa main retomba désarmée, et il s'assit en paix dans sa cellule.

Ce fut alors que sa sœur spirituelle lui conseilla de se dérober à ces tentations et de quitter l'Irlande : « Va en Bretagne, étudie humblement aux pieds de Manchen, au grand monastère; quand la renommée de tes vertus arrivera jusqu'ici, alors il sera temps de revenir. »

Un jour des pèlerins de Rome passèrent près du monastère de Fanchéa; on s'informait auprès d'eux des saints fameux dans les divers pays. Ils parlèrent alors d'un saint originaire d'Irlande, appelé Enda,

qui conduisait un monastère et dont les vertus étaient précieuses devant Dieu. Fanchéa, le cœur plein de joie, résolut d'aller voir son frère, prit avec elle trois de ses compagnes, jeta son manteau sur la mer, et ce frêle radeau, porté par les vents et les flots, vogua vers la terre bretonne. Un moment néanmoins la frange du manteau parut s'enfoncer dans la mer. Une légère infraction aux recommandations de Fanchéa avait été commise par une des vierges, et ce poids invisible pesait au merveilleux navire.

Mais Enda devenu abbé, devenu grand dans l'Église, loin des douces traditions de la fraternité irlandaise, était aussi devenu plus sévère. Quand les quatre voyageuses se présentèrent à la porte du couvent, Enda fit savoir à sa sœur qu'elle pourrait voir son visage sans entendre sa parole, ou entendre sa parole sans voir son visage. Fanchéa aima mieux l'entendre. Une tente fut dressée, et ce fut derrière un voile qu'Enda s'entretint avec elle. Il lui promit de revenir en Irlande. Il y revint en effet, et ce fut lui qui fonda les huit monastères qui se partageaient l'île d'Arann. Mais on ne dit pas qu'il ait revu Fanchéa. L'avait-il bannie de sa mémoire, ou la légende a-t-elle oublié la fin de cette longue amitié, si tendre et en même temps si austère? Se pourrait-il qu'à l'heure de la mort, à cette heure du moins, Fanchéa n'eût pas désiré que son corps fût enseveli et béni par celui qu'elle avait servi et aimé dans le Seigneur, et qu'Enda ne lui eût pas accordé ce que

d'autres saints ne refusaient pas à des femmes qui les avaient pourtant moins servis et moins aimés?

Quelquefois encore, la pensée de saint Patrice se réalisait donc au sein de l'Église. La loi de divorce qu'il avait portée avait donc ses exceptions heureuses. Les arrêts que l'on rend contre les femmes ne peuvent guère être absolus; ils ne sont jamais sans appel, et dans le pays dont nous faisons l'histoire, au milieu des circonstances que nous avons décrites, les instincts d'union, de confiance et d'amour pouvaient plus qu'ailleurs prévaloir sur des règles de défiance et de séparation.

CHAPITRE XV.

COLUMKILL.

Si l'Église rend hommage à tous les mérites qui l'ont honorée, si elle a pour tous les saints des chants et des prières, il en est aussi dont elle semble garder un plus profond souvenir, dont elle parle toujours avec des paroles choisies. Il y a des vertus qui touchent de plus près son cœur; la sérénité, la douceur, la tendresse des âmes contemplatives, les perfections mystiques du cloître ou de la solitude, éveillent en elle une sympathie plus profonde et une prédilection secrète; et ce sentiment se révèle quelquefois dans le langage ému ou gracieux de ses hymnes, ou dans la recherche toujours expressive de son style : « La colombe aux ailes de neige, dit-elle en parlant du saint irlandais, la colombe au cou rose et brillant, a cherché des lieux placés près du ciel, loin des fanges de la terre; c'est là qu'elle a posé son nid, sur le roc de la pénitence, et que par le Verbe de la grâce elle a engendré ses petits chéris et fidèles au Christ; là, que sans cesse elle entremêlait à ses chants mélodieux ses gémissements plaintifs [1]. »

Criomthann, c'était le nom qu'il avait reçu à sa

[1] *Offic. Columk. abb.*

naissance, fut en effet la colombe des cloîtres, et le nom de Columkill ne fut que l'expression figurée, l'image poétique d'une sainteté où l'ordre monastique de l'Irlande s'idéalisa bientôt avec les traits caractéristiques de sa sainteté et de sa légende.

Dès longtemps il avait été promis à l'Irlande : « Dans les derniers temps du siècle, avait dit Mavetéus, un enfant naîtra qui s'appellera Columba [1], et son nom sera célèbre dans toutes les îles de l'Océan; les dernières années du monde seront tout éclairées de sa gloire, car il sera cher à Dieu et d'un grand mérite devant lui. » Patrice lui-même le voyait dans l'avenir et le prophétisait à son peuple. Conall venait de recevoir sa bénédiction [2], son jeune frère Fergus s'approcha à son tour. Le saint prélat pria d'abord, puis le bénit, posant les mains sur sa tête, longuement et avec une grande dévotion. Le frère aîné voyant cela fut surpris et affligé, et Patrice, s'apercevant que son visage s'était assombri, le consola : « J'ai béni ton frère, lui dit-il, à cause du fils béni qui doit naître de sa race. Car son fils Fedhlemir engendrera un fils qui s'appellera Columba, parce que dès le sein de sa mère il sera rempli de l'esprit de Dieu. Il sera riche en trésors de science et de sagesse; il sera pour sa génération un flambeau éclatant, et méritera le titre de prophète du Très-Haut. » Un peu plus tard même, il avait marqué le lieu où Columba ferait son séjour.

[1] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.
[2] *Vit. Patric.*, auct. Jocel.

« Arrivant sur les bords de la Boelle, dit Jocelyn, comme le fleuve était profond et largo, et qu'il n'y avait point de barque, il pria, et le fleuve en s'ouvrant lui fit un passage. Sous sa bénédiction, les eaux se partagèrent de façon que le fleuve demeura guéable, et en même temps les poissons en cet endroit se multiplièrent. Comme les disciples de Patrice témoignaient leur étonnement : « Dans un grand nombre d'années, leur dit-il, un fils de la vie naîtra qui s'appellera Columba; il habitera en ce lieu, et ces prodiges sont accomplis en sa faveur. »

Au moment où Brigide allait manquer à l'Irlande, qu'elle consolait de Patrice, en lui reflétant pour ainsi dire la lumière dont Patrice l'avait éclairée elle-même, Columkill naissait.

Un peu avant sa naissance [1] un ange apparut à sa mère et mit dans ses mains un voile d'une beauté merveilleuse, où brillait le coloris de toutes les fleurs. Mais bientôt échappant à Æthnéa, le voile mystérieux se déploya, s'ouvrit, et s'élevant dans le ciel il s'étendait toujours, ondoyant au-dessus des montagnes et des vallées, qu'il couvrait de ses larges plis; et comme Æthnéa s'affligeait de n'avoir pu le retenir : « Console toi, lui dit l'ange, il va naître de toi un fils : toutes les vertus brilleront en son âme, comme les fleurs dans le tissu de ce beau voile; et il est prédestiné par Dieu pour le salut de bien des âmes. »

[1] *Vit. Columk.*, auct. Cumm.

L'ange Axal fut donné pour gardien à l'enfant prédestiné [1]; des signes révélèrent souvent les desseins de Dieu et la présence des anges [2], des flammes célestes erraient autour de sa tête endormie et illuminaient la maison de Doire Ethné, où ses premières années se passèrent.

Fils d'un prince, il fut entraîné dans les batailles; mais il fut protégé par Axal, et dès lors Dieu avait envoyé près de lui ces trois vierges divines qui apparurent un jour à ses yeux pour éveiller dans son âme de pures et mystiques amours : la Virginité, la Sagesse et la Prophétie. Quand le moment marqué pour sa vocation fut venu, il s'en alla cherchant les leçons des plus saints et des plus savants maîtres de l'Irlande; Finnian de Maghbile, Gorman, Finnian de Cluain-Eraird l'instruisirent. Ce fut alors pourtant que cette sainteté, déjà si avancée dans la perfection, fut humiliée; un synode l'excommunia : la faute qu'on lui reprochait était légère [3], et encore il n'en était pas coupable. Aussi quand il parut devant les juges sévères qui l'avaient condamné, son innocence aux yeux des plus saints fut mystérieusement révélée. Brendan, le fondateur de Birra, se leva et tomba à genoux : « Vous avez méprisé l'homme de Dieu, s'écria-t-il; j'ai vu autour de lui reluire une auréole, et des anges accompagnent ses pas. »

[1] *Offic. Columk. abb.*
[2] *Vit. Columk.*, auct. Cumm.
[3] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

Ce fut à Dor qu'il forma ses premiers disciples; mais de là sa renommée et son zèle rayonnaient déjà sur toute l'Irlande; de nombreux miracles révélaient déjà en lui l'émule des plus grands saints et l'héritier de saint Patrice; car c'était à lui qu'il avait été donné de retrouver et de porter à son tour le livre et la cymbale de l'apôtre. Alors vint la bataille de Cule-Dreibne. Columkill partit pour la Grande-Bretagne et descendit dans l'île d'Iova, où il devait s'arrêter et fonder son grand monastère. Là s'éleva par ses mains cette cité monastique qui devint si promptement la capitale religieuse des îles Britanniques, des Albaniens, des Pictes, des Anglo-Saxons et des Irlandais. De là bientôt il agit sur tous les peuples. Chez les Albaniens et les Pictes[1], il convertissait les païens, confondait les mages et sacrait les rois. Aux Anglo-Saxons, il préparait les évêques qui devaient leur annoncer l'Évangile et fonder leurs églises. En Irlande, rappelé par les princes et les peuples, qui lui envoyèrent une députation de leurs saints les plus illustres, il alla créer ces nombreux monastères où, sous sa discipline, tant de milliers d'hommes vinrent apprendre la vie spirituelle.

De là il surveillait ce qui se passait dans les quatre royaumes; et de cette vue intérieure, de cette seconde vue que Dieu lui avait donnée[2], il assistait sans cesse et sans effort aux événements, aux acci-

[1] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

[2] *Vit. Columk.*, auct. Baithen.

dents les plus éloignés [1] : son regard passait les mers et traversait les continents, allait jusqu'au fond de l'Italie. Son âme et sa pensée se dilataient, et le monde, avec ses terres et ses océans, lui était présent, clair et manifeste; il le saisissait d'un coup d'œil et comme dans la lumière rapide d'un rayon de soleil. Telle était cette seconde vue des saints, expliquée déjà par saint Grégoire [2], et que possédèrent un petit nombre d'élus préférés de Dieu.

C'est ainsi qu'il assistait Aidan au milieu des batailles; ainsi qu'il suivait de son regard, de sa pensée et de ses prières les voyageurs en chemin, les navigateurs dans les égarements et les périls de la mer [3]. Il voyait les flots se soulever dans les tempêtes lointaines, et les monstres marins surgir des abîmes et menacer les navires. « Cormac, disait-il, est à la recherche d'une solitude, mais il ne la trouvera pas encore. — Prince, disait-il un autre jour au roi de Bretagne, voilà que plusieurs de nos frères vont aborder dans les Orcades; recommande-les au prince de ces îles; tu tiens de lui des otages. » Car, si son œil était ouvert et pénétrant comme celui de la Providence, comme elle aussi Columkill était bienfaisant. Son âme était émue de tous les dangers et de toutes les souffrances; quand on voyait pâlir, rougir ou se voiler son visage, c'est qu'il y avait en ce moment, dans un lieu

[1] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.
[2] Gregor. *Dialog.*
[3] *Vit. Columk.*, auct. Adamn. (Usser.).

perdu de la terre d'Irlande, au fond de quelque monastère, une douleur à guérir, un homme à sauver, une peine quelquefois même légère à soulager. « Ce qui m'afflige, mon fils, disait-il à Diermid, c'est que je vois Laifran qui fait durement travailler mes moines, et ils sont déjà pourtant bien fatigués. » Mais bientôt la paix renaissait sur son visage; car, aussi rapide que le regard du saint, aussi charitable que sa pensée, un ange avait pris son vol, et le mal était déjà réparé; le cœur de Laifran avait été changé, et les frères se reposaient sous les ombrages de Dair-Maigh. Un autre moine, loin de là, travaillait à la construction d'une église; il perd l'équilibre, il tombe; mais d'Iova Columkill l'a vu, et le moine effrayé se sent soutenu dans les bras d'un ange.

Columkill n'était donc pas seulement le père des monastères, c'est-à-dire leur créateur; il était aussi, par sa sollicitude et son amour, le père des moines. Faut-il s'étonner qu'ils aient répondu à ces soins paternels, à cette tendresse vigilante, par des hommages ardents, une piété vraiment filiale, et qu'ils aient fait de lui le type le plus pur de la perfection monastique, qu'ils aient idéalisé en lui la vie monastique et le gouvernement des cloîtres? Quand il descendait en Irlande, les peuples s'agitaient, les monastères étaient émus, les anachorètes quittaient leurs cellules, l'Église elle-même sentait ses entrailles tressaillir, et il fallait qu'il traversât la grande île

porté sur les épaules de ses moines[1], si serrées étaient autour de lui les multitudes.

Qui demanderait, après cela, le compte et le détail de ses vertus, de ses exercices ascétiques, prières, génuflexions, jeûnes, mortifications de toutes sortes ? Sa vie tout entière est la manifestation céleste de sa sainteté, la glorification permanente de sa perfection. Il en est de même de sa légende ; les vertus et la sainteté humaine en ont pour ainsi dire disparu : révélations prophétiques, miracles, apparitions célestes, voilà les trois livres d'Adamnan, et l'histoire de Columkill tout entière. Pour lui, la transfiguration se fit bien avant la tombe, et la vie du ciel se mêla à celle de la terre. Il ne montait pas au ciel, mais le ciel descendait près de lui[2]. Alors c'étaient des entretiens ineffables, des effusions surhumaines, des révélations pareilles à celles de Patmos ; pendant trois jours et trois nuits, une lumière incréée inondait la retraite où il s'était enfermé ; des chants se faisaient entendre, chants inconnus, ravissants, et que les chœurs de la Jérusalem nouvelle pourront seuls répéter un jour. Alors lui étaient ouverts les secrets des Écritures, les abîmes de la création, les mystères de l'œuvre divine. Pourquoi, à ces heures de grâce et d'initiation, où le livre éternellement fermé de la science souveraine entr'ouvrait ses pages, où Dieu, dans l'épanchement de sa prédilection, ou-

[1] *Vit. Columk.*, auct. Adaum.

[2] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

bliait qu'il a condamné l'homme à l'ignorance, pourquoi Baithen, le fidèle disciple, n'était-il pas près de son maître? pourquoi errait-il alors retenu et ballotté par les vents sur les flots d'une mer lointaine[1]? Quel livre sublime il eût écrit sous la dictée de Columkill! Nouvelle Apocalypse, aussi merveilleuse que celle de l'apôtre saint Jean, plus claire peut-être.

Si Columkill chantait avec les anges les hymnes du ciel, les anges, à leur tour, faisaient silence et s'inclinaient lorsque la voix de l'homme saint disait les hymnes que l'esprit lui avait inspirés. Quand vinrent à Rome les envoyés de Grégoire, qui rapportaient avec eux le grand hymne de Columkill, le saint pape voulut l'entendre; et quand les envoyés commencèrent, il vit à l'entour les anges rangés et debout pour l'écouter. Grégoire, troublé, se leva aussi. Il arriva que les voyageurs changèrent quelques strophes; les anges disparurent aussitôt[2]; mais quand les chanteurs retrouvaient les paroles sacrées de cette poésie grave et profonde, alors reparaissaient les auditeurs divins, et Grégoire se levait encore, saisi d'une crainte religieuse.

Cette vie angélique n'était pourtant qu'une vie mortelle, et le terme du pèlerinage approchait; déjà même il avait touché une fois le terme marqué d'abord par la volonté divine; déjà les anges descendaient à

[1] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

[2] Colgan, *App. ad vit. Columb. in Triad.*

sa rencontre. Columkill vit s'ouvrir les portes de sa nouvelle et heureuse patrie, et son visage s'éclaira un instant des premiers rayons de la vraie béatitude. Puis les anges s'arrêtèrent, attendirent; puis ils remontèrent au ciel, les portes lumineuses se fermèrent. Les églises, affligées, avaient demandé à Dieu de laisser quelque temps encore Columkill au milieu d'elles, et Dieu le leur avait accordé. Columkill soupira; le délai était de quatre années.

Ce mystère demeura caché pour ses disciples; ce ne fut point à eux qu'il fut révélé. Ici se place, au milieu de tous ces récits où l'humanité transfigurée prélude à l'existence immatérielle, pure et splendide de l'immortalité, une scène gracieuse et tout humaine. Columkill, d'ailleurs, restait homme parmi tous les prestiges de sa vie surhumaine, et il gardait au moins du cœur humain les sentiments les plus délicats et les affections les plus chères. C'est ainsi qu'il avait aimé la patrie. Quand il lui fallut s'éloigner d'elle, il ne la quitta pas sans douleur, et le souvenir qu'il gardait de cette terre, que ses yeux pouvaient entrevoir, mais qui longtemps lui demeura fermée, se révélait quelquefois par des expressions touchantes.

« Écoute-moi, disait-il un jour à l'un des frères; à la troisième heure du jour, tu iras t'asseoir à l'extrémité occidentale de cette île, au bord de la mer, et tu attendras. Vers la neuvième heure, tu verras de la partie nord de l'Irlande arriver une grue voya-

geuse que les vents auront bien souvent entraînée dans leurs tourbillons et loin de sa route; elle sera lasse, et tu la verras tomber devant toi presque épuisée sur le rivage. Relève-la, porte-la dans la maison la plus voisine; pendant trois jours et trois nuits, donne-lui l'hospitalité, traite-la avec grand soin. Au bout de trois jours, elle aura repris des forces et ne voudra pas rester plus longtemps avec nous; elle retournera sur ses pas et rentrera dans sa douce Irlande. Je te la recommande, mon frère; car elle vient de mon pays. » Et quand le religieux eut accompli sa mission, et que la voyageuse se fut envolée, Columkill le remercia et le bénit.

Un jour donc le temps approchait où il devait quitter ses disciples et cette île d'Iova qui lui était devenue si chère, et ses disciples ne le savaient pas. Il revenait au monastère, — c'est Adamnan qui le raconte; — il s'assit au bord du chemin, là où s'élève aujourd'hui la croix de pierre. Et pendant que le saint vieillard, affaibli par les années, prenait un moment de repos, son cheval blanc passa, vieux et docile serviteur, qui depuis de longues années avait toujours porté le lait du monastère. Il s'approcha de Columkill, pencha vers lui sa tête, et Dieu, qui peut donner aux êtres sans raison le sentiment et la connaissance, lui faisait connaître sans doute qu'il ne reverrait plus son maître, car il se mit à gémir, et deux grosses larmes tombèrent de ses yeux sur le sein de Columkill. Celui qui le conduisait, voyant

cela, voulait l'écarter; mais le saint l'en empêcha : « Laisse-le, dit-il, car il m'aime et me témoigne sa douleur. Toi qui es une créature humaine et qui as une âme raisonnable, tu n'aurais rien su de ma mort prochaine, si je ne te l'avais révélée, et Dieu l'a révélée lui-même à cette créature sans raison. » Telles furent ses paroles; et comme après cela le cheval, ce bon serviteur, s'en allait tout tristement, il le bénit.

Ainsi demeurait-il jusqu'à la fin, unissant aux sentiments des anges les sentiments des hommes, aux priviléges mystiques des substances célestes les plus doux priviléges de la nature humaine, aux grandeurs de l'esprit et de la pensée les tendresses les plus délicates du cœur.

Il mourut dans son île, au milieu de ses frères, et le cloître seul célébra ses funérailles. Cette vie toute monastique devait avoir aussi une fin toute monastique : Columkill devait expirer au pied de l'autel, sur les dalles du chœur, au bruit de la psalmodie. Ce fut ainsi qu'il mourut[1]. Le matin il entra dans l'église avant les frères; quand ils arrivèrent à leur tour, il leva sa main pour les bénir; son visage souriait aux anges, qui sans doute l'environnaient, et qui emportèrent au ciel cette âme depuis longtemps bienheureuse.

L'église fut éclairée de lumières, embaumée de parfums célestes. Du fond même de l'Irlande, Lugaid

[1] *Vit. Columk.*, auct. Cumm.

vit l'île d'Iova tout entière s'envelopper d'une atmosphère lumineuse[1]; mais, autour de l'île[2], la mer avait soulevé ses vagues, et tant que durèrent les funérailles nul ne put approcher de cette terre où l'Église s'était enfermée pour prier.

On se souvient que Columkill forme, avec Patrice et Brigide, la triade glorieuse qui domine le sanctiloge irlandais.

[1] *Vit. Columk.*, auct. Cumm.
[2] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

CHAPITRE XVI.

LES SAINTS ET LES POETES.

Quand on lit dans la légende l'histoire de l'Irlande et de son Église, il semble qu'on soit transporté hors du monde sublunaire, dans un monde supérieur, où se déploient à l'aise les perfections spirituelles d'une race évangélique et les merveilles de la féerie chrétienne. La poésie et la sainteté y règnent ensemble; elles y disposent de l'humanité et de la nature, et leur puissance y réalise les destinées étranges qui seraient, suivant certaines cosmogonies, réservées dans les hautes sphères du ciel aux créatures devenues à la fois plus pures, plus puissantes et plus heureuses.

Le christianisme a conquis par la conscience et la raison les sociétés civilisées; mais c'est par l'imagination surtout qu'il a saisi les peuples barbares. Aucune race n'eut plus que celle des Hébères la sensibilité vive, l'imagination brillante, la passion prompte, l'humeur mobile; aucune ne fut plus poétique. Ce fut l'imagination de l'Irlande qui se convertit et se fit chrétienne bien plus encore que sa raison et sa conscience. Dès le commencement une sympathie se déclara, une alliance s'établit entre la poésie et la foi,

et cette union intime, heureuse et féconde, s'est profondément empreinte dans toute la légende.

La harpe irlandaise est contemporaine de l'Irlande; la musique et la poésie ont de tout temps chanté dans ses vallons romantiques, au milieu de ses assemblées, au foyer de ses plus chétives demeures[1]. Le druidisme se les associa; les filéas formèrent, au-dessous des draoi ou draoüis, une caste que l'amour des arts et le respect de la religion firent doublement honorer; et quand les druides disparurent avec la religion, les bardes, immortels comme la musique et la poésie, restèrent : ils continuèrent à constituer au milieu de la nation un collége illustre, dépositaire de l'histoire et des traditions nationales; la caste inspirée se perpétua dans toutes les tribus, et auprès des chefs irlandais il y eut toujours un poëte qui recevait de son père et transmettait à son fils la harpe et le souffle poétique. Ils formèrent donc toujours dans la nation une classe nombreuse et influente.

On ne voit pas que les druides aient opposé au christianisme une résistance longue et sérieuse. Quant aux bardes, il semble qu'ils aient moins résisté encore, et que la poésie, trahissant la vieille religion, son alliée, ait dès le premier jour passé du côté de la foi nouvelle. Un des plus illustres d'entre eux, Dubtach, lorsque Patrice parut devant Loégar, fut, parmi toute une grande assemblée, le seul qui

[1] Mac-Geoghegan. Waræus, *De Hib. antiq.* Stanihurst, *De reb. in Hib. gest.* Gir. Silv. *Topog. Hibern.*

honora l'apôtre et se leva devant lui. Pheg ou Fiech, son meilleur disciple, suivit son maître; Macfil se convertit à son tour, et dès lors l'Évangile eut en Irlande ses poëtes et ses chanteurs populaires [1]. C'était un secours puissant. Habitués à chanter les vertus belliqueuses et hospitalières, ils célébrèrent dans des hymnes et des cantiques qui couraient rapidement toutes les tribus en passant par toutes les bouches, en se répétant sur toutes les harpes, dans les assemblées, dans les festins, sur tous les chemins et sous tous les toits, les récits de l'Évangile et les vertus chrétiennes, la puissance et l'histoire du nouveau Dieu, les menaces de l'enfer et les promesses du paradis. Ils répandirent le nom de Patrice et le glorifièrent; après avoir chanté les chefs et leurs combats, ils chantaient la grandeur du nouveau prophète, son pouvoir surnaturel, les miracles de grâce ou de colère que sa parole avait accomplis, ce que la docilité pouvait espérer, ce que l'obstination pouvait craindre. Patrice était connu avant l'Évangile, le miracle devançait la prédication, l'imagination prévenait la foi. Qu'importe? Patrice arrivait bientôt; les peuples étaient prêts au baptême; si les néophytes n'étaient pas savants, ils étaient enthousiastes; et, en matière de foi, l'enthousiasme vaut mieux que la science.

De là ces poésies dont l'hymne de Fiech fut sans doute un des premiers modèles; de là cet hymne de Columkill, merveilleux comme celui de saint Patrice;

[1] *Vit. Patric.*, auct. Prob., auct. Jocel.

et tant d'autres que les Irlandais chantaient ou murmuraient quand ils étaient dans la mêlée, quand ils passaient la nuit au travers des camps ou des piéges de l'ennemi, quand l'incendie dévorait ou menaçait leurs demeures, quand leur barque roulait et chancelait sous l'effort de la tempête. De là cet éclat qui s'attacha si vite au nom des saints, cette puissance qu'ils devaient tout à la fois à l'ascendant de leur sainteté et au prestige d'une renommée populaire. Ces hymnes, composés par des poëtes populaires, pour le peuple, étaient en langue irlandaise. Jusqu'à ces derniers temps, très-peu ont été traduits. Nous n'avons donc pas à nous y arrêter : il suffit de constater leur existence et les effets qu'ils ont dû produire.

Nous n'avons pas non plus à apprécier cette musique ou cette poésie populaire. Girald le Cambrien parle de la musique avec enthousiasme; c'était le seul talent qu'il reconnût aux Irlandais. « Je n'ai jamais vu, dit-il, de musique aussi savante : elle est agréable et sonore, et douce dans ses mouvements même les plus précipités. » Il admire l'incroyable agilité des mains, les notes qui se précipitent et se mêlent dans mille torrents harmonieux, les mélodieux accords des cordes basses avec les plus hautes [1], la mesure exactement gardée dans une musique si compliquée et si vive, l'art achevé avec lequel le musicien dérobe les difficultés et cache son art même.

[1] Girald. Silv., *Topog. Hibern.*

Girald avait pourtant vu la France et l'Italie : ajoutons qu'il écrivait au douzième siècle. Stanihurst, qui écrivait au seizième, est plus sévère pour les artistes de l'Irlande, et il ferait croire que de son temps ils n'avaient gardé des traditions artistiques qu'un vif amour-propre et une susceptibilité quelquefois redoutable. Peut-être ils avaient dégénéré. Mais ce que Stanihurst atteste encore [1], c'est la puissance singulière que les chanteurs avaient gardée. « Être célébré par eux, dit-il, c'est là une joie immortelle ; se voir attaqué, au contraire, est un supplice et une torture. Les Irlandais peuvent tout supporter ; ils sont patients : mais on n'en trouvera pas un qui consente à ronger le frein de l'infamie. » Si telle était, à la fin du seizième siècle, la puissance de l'opinion sur les hommes et des poëtes sur l'opinion, qu'était-ce donc dix siècles plus tôt? Et quels alliés pour les missionnaires de l'Évangile, que ces chanteurs et ces poëtes!

Les saints d'Irlande étaient d'ailleurs trop Irlandais pour que cette alliance fût de leur part toute politique. Ils aimèrent les harpistes et les chanteurs, parce qu'ils aimaient la musique et la poésie. Cette fraternité sympathique, dont nous avons déjà rencontré souvent des traces, se retrouve dans mille récits [2] et dans l'histoire, par exemple, des filéas du roi Aengus. Sept d'entre eux furent surpris par leurs ennemis et

[1] *De reb. in Hib. gest.*
[2] *Vit. Kieran.* (Bolland.).

tués. Leurs corps furent jetés dans les eaux profondes d'un lac voisin, et leurs harpes suspendues aux arbres de la rive. Aengus éprouva une vive douleur, et il fit savoir à Kiéran ce qui était arrivé. Le saint se rendit aux bords du lac, et, en face de ses eaux, dont la tranquille profondeur avait enseveli sept homicides, sous les branches où frémissaient les harpes abandonnées, il jeûna et pria. A mesure que se prolongeaient le jeûne et la prière, les eaux s'abaissaient; puis les corps des sept filéas parurent. Kiéran pria et jeûna encore : et alors les sept filéas se relevèrent, et, prenant leurs harpes, ils commencèrent en présence du peuple, du roi et de l'évêque, le plus doux chant qu'ils eussent jamais chanté. Mais les saints n'aimaient pas seulement la harpe et les vers et ceux qui savaient les faire entendre; plus d'un abbé, plus d'un évêque sut faire vibrer les cordes sonores de l'instrument national; leur harpe les suivit plus d'une fois dans leurs voyages, et ils se délassaient à en tirer de pieux et doux accords. N'a-t-on pas conservé la harpe de Keiwin [1]? Au temps de Girald, elle opérait encore des prodiges.

Si telle est la race irlandaise, c'est-à-dire éminemment poétique; si telle fut la sympathique alliance contractée dès le premier jour entre les saints et les filéas, entre la religion nouvelle et l'ancienne poésie nationale et populaire, on ne s'étonnera pas de trou-

[1] Girald., *Topog. Hibern.*

ver dans l'histoire et les monuments de l'Église irlandaise la poésie profondément empreinte.

Assurément il y a dans le christianisme une grande et immortelle poésie. Elle n'est pas seulement dans l'ampleur de ses conceptions, le spiritualisme épuré de ses dogmes, la sublimité mystique de ses aspirations dernières. Elle se manifeste aussi dans la sphère mortelle de l'art humain par des créations et des œuvres d'un ordre supérieur. Dans la liturgie, par exemple, elle a trouvé des inspirations admirables et des effets puissants. Mais cette beauté des hymnes et des prières de l'Église (pour ne pas parler de la partie hébraïque) est plutôt musicale que littéraire; elle est dans l'harmonie du chant, non dans la poésie des paroles. C'est là un fait caractéristique, et dont il est aisé d'ailleurs de trouver l'explication générale; mais il semble peu contestable. Il ne paraît pas que la liturgie irlandaise, sauf des exceptions rares et douteuses, ait échappé à la loi commune.

Mais partout ailleurs, c'est-à-dire dans toute la légende, on retrouve unies dans leur profonde alliance la pensée évangélique et l'imagination irlandaise, la poésie et la sainteté. De là cette poésie chrétienne, cette magie catholique, cette mythologie miraculeuse, cette extase et cet ascétisme poétiques, où les conceptions idéales d'un mysticisme orthodoxe se mêlent aux inventions et empruntent les formes du lyrisme et de l'épopée.

Cette poésie légendaire se produit dans la légende irlandaise sous trois formes distinctes : les actes des saints ou l'histoire ordinaire de leur vie, les prophéties et les visions, les récits de voyages. La première est naturellement la principale, ou du moins la plus considérable de beaucoup. La seconde se montre épisodiquement. La troisième est également accidentelle et plus rare.

Il est inutile apparemment de parler ici de la première. Depuis assez longtemps nous en parlons; et ce volume n'a été jusqu'ici qu'un abrégé, une lecture pour ainsi dire des vies des saints. Ce qui peut y manquer n'est pas assurément l'intention poétique. Qui donc a recueilli curieusement, accepté sans contrôle, raconté avec complaisance, embelli ou multiplié peut-être tant de scènes, tant de récits touchants ou brillants, gracieux ou solennels, merveilleux surtout? Qui donc a, non pas créé sans doute, mais aperçu, contemplé, compris, aimé, peint avec un soin instinctif, un plaisir secret, une émotion sympathique et un art heureux quelquefois, bien qu'il soit naïf et qu'il s'ignore, ces figures expressives et puissantes, aimables ou sévères, clémentes ou redoutables, qui se ressemblent tant et qui diffèrent si bien, et qui font du sanctiloge irlandais une galerie animée, une assemblée d'hommes ayant un corps et une âme, une Église vivante? Qui, si ce n'est le génie poétique de l'Irlande? L'âme priait, l'imagination rêvait; la foi agissait, la poésie racontait; au

sein de l'Église, et sans qu'elle le sût, un poëme se passait et s'écrivait en même temps.

Revenir sur tous ces récits pour en dégager l'esprit poétique serait recommencer ce volume, et le refaire sous une forme nouvelle. Travail inutile sans doute, et qui aurait le tort de ressembler à une étude littéraire. La mémoire du lecteur pourra d'ailleurs le faire aisément et bien vite.

Il reste donc à chercher dans la légende irlandaise les prophéties et les visions, les récits de voyages. Là, comme dans tout ce qui précède, on n'aura pas de peine à reconnaître la présence de cet esprit poétique dont le souffle transforme ou vivifie tous les sentiments, tous les actes, toutes les aventures du jeune christianisme de l'Irlande, et fait de son histoire une sorte d'épopée irrégulière et confuse où se succèdent, sous des formes intéressantes quoique étranges, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et où l'on sent fermenter déjà les œuvres de Milton et de Dante.

CHAPITRE XVII.

PROPHÉTIES ET VISIONS.

Rêverie, inspiration, enthousiasme, et méditation, contemplation, extase, sont des termes analogues et qui expriment dans une progression croissante deux ordres parallèles de phénomènes semblables, aboutissant les uns à la poésie, les autres à la prophétie ou à la vision. Que l'impulsion soit spontanée ou étrangère, que l'homme s'exalte lui-même ou qu'un souffle venu du ciel le soulève, que son œuvre soit humaine ou toute divine, il y a toujours fermentation intérieure, élan de l'esprit, ravissement de l'âme. Tout prophète est poëte au moins à quelque degré, et réciproquement, la prophétie ne va pas sans la poésie : il n'y a pas seulement analogie de langage, mais communauté d'origine. Tout homme ne pouvait pas chez les Hébreux apprendre à prophétiser; et la vie et le régime des prophètes, la discipline de leurs élèves formeraient des poëtes tout aussi bien que des voyants. École sévère, sans doute, d'où ne sortiraient que des œuvres irréprochables et austères.

Suivant certains rabbins, dit dom Calmet, il fallait pour former un prophète qu'il eût l'imagination vive, un raisonnement solide et éclairé par l'étude. Il fal-

lait vivre dans la pureté, dans l'éloignement des plaisirs des sens. On se préparait à la prophétie par le jeûne, la prière et l'étude assidue des prophéties antérieures..... Ils vivaient pour l'ordinaire séparés du peuple, dans la retraite, à la campagne, en communauté avec leurs disciples, bâtissant eux-mêmes leur cellule, étudiant et travaillant, mais à des travaux qui ne demandent point une grande application du corps ni de l'esprit... Élie allait vêtu de peaux, Isaïe portait un sac : c'était l'habit ordinaire des prophètes..... On leur faisait des présents de pain, on leur offrait des prémices comme aux pauvres.....

Entre la vie que menaient ces voyants de la Judée à Béthel, au mont Carmel, à Ramatha ou à Jéricho, et la vie que menaient les saints innombrables répandus sur les îles, les rochers, dans les bois ou les cavernes de l'Irlande, la ressemblance est frappante. L'Irlande, à vrai dire, était comme une grande école de prophétie. Rien ne manquait pour que l'esprit de l'avenir se révélât à leurs regards : ni la solitude et le recueillement, ni la méditation des Écritures, ni la pauvreté, ni le travail, ni le jeûne et la prière, ni le rude vêtement, ni les vives facultés de l'imagination, si actives ou si facilement éveillées chez tous les hommes de leur race, ni même cette harpe aux cordes vibrantes, aux sons mordants, aux harmonies puissantes ou irritantes, qui pouvait solliciter en eux les transports fatidiques qu'elle provoquait et soutenait chez les prophètes de la Judée.

Aussi la plupart, les plus grands d'abord, et avec eux bien d'autres, possédèrent au moins par moments cette intuition mystérieuse, cette seconde vue qui franchit le temps et l'espace, ou pour mieux dire les supprime. La prophétie ne se manifestait point en eux par ces crises violentes, ces troubles puissants d'une âme surprise et envahie par un être dominateur : pour pénétrer dans un inconnu lointain, ils n'avaient pas besoin de s'arracher convulsivement au monde présent. Ils voyaient loin comme on doit voir du haut du ciel, et la prescience était pour eux une anticipation tranquille de la science des bienheureux. Ils n'avaient donc point, comme les plus illustres de l'ancienne loi, des moments d'inspiration et des accès de prophétie : l'esprit résidait en eux ; il ne les maîtrisait pas, il leur obéissait : ou plutôt ce n'était pas un esprit étranger qui parlait en eux, mais leur propre esprit ; ils étaient de vrais et parfaits prophètes, ou même plus que des prophètes.

Cette vue tranquille et pour ainsi dire naturelle, que ne troublait point l'effort, était plus sûre et plus claire sans doute. Mais on peut croire qu'avec l'émotion et le transport prophétique s'épuisait et tombait aussi le mouvement de l'imagination, si profondément agitée dans le travail ordinaire de la prophétie. On pouvait donc ne rien retrouver dans les révélations irlandaises qui rappelât cette poésie bizarre quelquefois, désordonnée, haletante, mais presque toujours forte et impétueuse, qui sortait de l'âme

exaltée et tourmentée des voyants hébreux. Pour en juger d'ailleurs plus sûrement, il faudrait les lire. Plusieurs ont été écrites, quelques-unes sont restées. Jarlath, l'évêque de Tuam, avait prophétisé sur ceux qui lui succéderaient dans son Église [1], et ses prédictions se sont conservées. Sont-elles authentiques? Waræus ne le croit pas. Brendan, fils de Findloga, écrivit des révélations. Qui les a vues? Au quatorzième siècle, Walter Islip recueillit et publia les prophéties de Patrice, de Moling et de Columkill. Sont-elles authentiques [2]? Il est bien permis d'en douter. Celles de Gildas ressemblent beaucoup plus à des chroniques contemporaines qu'aux chants mystérieux de la Bible. Mais sont-elles plus sûres que les autres? Quand elles le seraient, Gildas était Breton, et peut-être on aurait tort, bien qu'il ait vécu en Irlande, de juger la prophétie irlandaise sur la prophétie bretonne. Encore moins peut-on parler de la prophétie de Catald, trouvée à la fin du quinzième siècle et au fond de l'Italie, ou des révélations de Brigide la Suédoise, prêtées par erreur à la thaumaturge de l'Irlande.

Les actes n'ont pas recueilli un fragment qui puisse nous donner l'idée de ces nombreux écrits si curieux à connaître. Il faut se résigner à les ignorer.

Il n'en est pas ainsi des visions.

La prophétie était, chez les saints irlandais, sortie

[1] Jac. War., *De scriptor. Hib.*
[2] *Ibid.*

de l'extase pour s'élever dans des zones plus hautes et plus tranquilles; suivant toutes les vraisemblances, elle était sortie en même temps du domaine de la poésie. La vision, au contraire, en vertu de sa nature même, devait rester extatique et s'arrêter aux sphères poétiques de l'imagination. Il y aurait quelque subtilité peut-être à distinguer absolument la vision de la prophétie. D'un autre côté, chacune d'elles peut-être a sa définition précise en théologie, et personne, pour si peu, ne voudrait se rendre hérétique. Mais il semble au moins qu'elles diffèrent, et qu'en même temps l'une soit plus élevée que l'autre d'un degré ou d'une sphère, dans ce mouvement ascendant qui emporte les âmes au delà du monde où vivent le corps et l'intelligence de l'homme. Une vision est quelquefois une révélation de l'avenir, non pas toujours; encore cette révélation est symbolique, et celui qui la reçoit peut même ne pas avoir l'explication du symbole. Ce n'est donc plus un fait qui se révèle à l'intelligence, c'est un tableau qui se dessine, se colore et s'anime, et frappe l'imagination. La révélation, sous de pareilles figures, est au moins par la forme un phénomène éminemment poétique : l'action divine est moins complète; et, si transparente que soit la vérité, c'est à travers un milieu humain qu'on la voit. L'imagination prête son intermédiaire, et c'est à l'élément humain que la vision emprunte le caractère poétique dont elle est toujours plus ou moins fortement, plus ou moins heureusement empreinte.

On a pu l'observer déjà dans les visions qui se sont mêlées aux récits de cette histoire; elles ressemblent à des allégories dont une fantaisie quelquefois élégante, ingénieuse et brillante aurait inventé l'idée et arrangé les détails. On y trouve les marques ou du moins les apparences d'une composition littéraire; et, grâce à cet élément littéraire, on y trouve aussi la variété que les différences des individus et des époques introduisent dans les conceptions humaines.

Tantôt ce sont des songes : l'âme, sans sortir de l'état habituel du sommeil ordinaire, entend des voix qui l'instruisent ou lui commandent en lui parlant un langage clair et direct, ou plus ou moins enveloppé de mystères; ou bien les desseins de Dieu s'exposent à ses yeux dans des tableaux parlants dont elle lit les signes emblématiques. Tantôt ce sont des apparitions réelles qui se dérobent aux yeux et aux oreilles du corps endormi, mais que l'âme distingue, voit et entend au travers des voiles de la matière. D'autres fois les signes prophétiques et les êtres supérieurs se manifestent aux sens mêmes de la créature. Quelquefois enfin le corps est abandonné à l'inertie de sa grossière nature, plongé ou retenu dans l'assoupissement ou dans la mort, pendant que l'âme, un instant dégagée, communique avec les événements de l'avenir ou les scènes de l'autre monde.

La situation et le caractère de l'illuminé, les circonstances de sa vie, les habitudes de son esprit, les idées et les préoccupations au milieu desquelles il se

trouvait, les habitudes, les intérêts, les études mêmes de son temps, toutes les influences qu'il subissait, pouvaient modifier aussi le sujet et la forme et la nature même de ses songes, de ses visions, de son extase. Les visions de Beanus, par exemple, un Irlandais d'Albanie qui vivait au dixième siècle, et dont la vie fut écrite à la fin du même siècle en France, semble porter le sceau du pays et de l'époque. La première est emblématique, mais l'emblème est devenu savant; on dirait que Beanus dans la vision même se ressouvient de l'école [1], et que l'esprit de l'école se joint à l'esprit de Dieu pour composer l'allégorie.

Kaddroé devait être saint; Dieu l'avait marqué avant sa naissance. Mais son père et ses compagnons entraînaient sa jeunesse, et il allait se jeter avec eux dans cette vie violente, batailleuse et sanglante que menaient alors les Scots, ceux d'Albanie aussi bien que ceux d'Irlande. Beanus pourtant, un saint vieillard, ne l'abandonnait pas. Un jour donc, pendant que Kaddroé dormait avec ses compagnons, Beanus, non loin de lui, reposait de son côté ses membres fatigués. Mais voilà qu'une vierge se montre à ses yeux. L'éclat de son visage surpassait l'éclat du soleil; elle paraissait jeune, et pourtant ses années étaient nombreuses, et on voyait qu'elle n'appartenait point à notre siècle. Ses vêtements avaient sept formes diverses, et leur tissu représentait tout ce que la parole peut dire, tout ce que la pensée peut concevoir.

[1] *Vit. Kaddroe* (Mabill).

Le vieillard l'admira longtemps, et enfin : « Qui es-tu, lui demanda-t-il, et d'où viens-tu ? » Elle lui répondit : « Je suis la Sagesse; je fais mon séjour parmi les bons conseils et les méditations savantes, et je suis venue ici pour réclamer Kaddroé, qui est à moi. » Et en même temps elle disparut.

Nous n'avions vu encore que des anges; ici nous voyons le génie de l'école et les sept arts libéraux : la figure allégorique a pris la place des habitants du ciel. Ils reparaissent dans la seconde vision; mais, au lieu d'une de ces intuitions rapides, simples, où le regard s'illuminait, s'éclairait et s'ouvrait pour saisir le ciel et la terre comme dans un éclair ou un rayon de soleil, c'est une peinture qui se déroule, une scène qui se développe, une représentation qui se détaille et se prolonge.

Il vit donc une assemblée de guerriers de haute taille [1], et comme il les admirait, s'attendant qu'ils feraient quelque chose de grand, un d'entre eux, qui paraissait plus élevé en dignité, vint et lui parla : « Il faut, dit-il, augmenter la milice que le Roi éternel a instituée depuis l'origine des siècles. Vous allez, ajouta-t-il en s'adressant à ses compagnons, prendre les noms de quelques-uns de ces jeunes gens qui dorment; car ceux-là doivent fournir leur carrière sous les yeux de celui qui nous commande. Voilà pourquoi il vous a envoyés ici, lui qui marche en bondissant sur les montagnes, en franchissant les colli-

[1] *Vit. Kaddroe* (Mabill.).

nes. Et vous allez montrer à ce vieillard la carrière qu'ils auront à fournir, et les espaces qu'ils franchiront. » Beanus les suivit, et il aperçut trois gouffres qui s'ouvraient sous la terre : les deux premiers étaient profonds; le troisième plongeait dans des espaces effroyables, et sa largeur était démesurée; mais de l'autre côté s'étendait une rive fortunée et lumineuse : c'était l'abîme qu'il fallait franchir pour plaire au chef immortel. Comme Beanus tremblait pour Kaddroé : « Ne crains pas, lui dit-on; ils passeront tous, quoiqu'avec un succès inégal; mais celui pour qui tu t'alarmes passera plus heureusement que les autres. Voici maintenant l'explication de ce que tu vois : le premier gouffre, le premier pas à franchir, c'est l'abandon volontaire de ses biens; le second, le renoncement à sa patrie; le troisième, la pratique de la vie monastique; et cette région heureuse, c'est le ciel avec ses félicités. »

La vision sous ses formes diverses pouvait donc être une manifestation des substances incorporelles, une révélation des choses d'outre-monde, une communication des ordres du ciel, un enseignement moral. Des voix intérieures ou anonymes, des personnages allégoriques, les hommes, les anges, les démons y parlaient, y figuraient tour à tour.

Les démons ont, en effet, leur rôle dans toutes les parties de cette action mystique et merveilleuse, dans presque tous les épisodes de ce cycle légendaire où est racontée l'histoire de la sanctification irlandaise.

Dans le christianisme tout entier, dogme, histoire et poésie, l'esprit malin a sa place et sa part, aussi bien que dans la conscience et dans la vie humaine; et la part qu'il se fait est, dans la conscience et la vie de l'homme surtout, malheureusement trop grande. Les disciples de Patrice, malgré leur sainteté, et Patrice lui-même, malgré ses glorieux priviléges, devaient au moins le combattre pour le vaincre. L'esprit malin de son côté, après avoir si obstinément lutté dans la Thébaïde contre les héros du christianisme, ne pouvait sans combat s'avouer vaincu devant les moines et les vierges de l'Irlande. Il ne pouvait sans résistance abandonner aux soldats du Christ une riche province, un grand royaume, un peuple nombreux qui lui avait si longtemps appartenu tout entier. La guerre, d'ailleurs, entre le bien et le mal, entre les démons soutenus par leur puissance, leur malice et la malice de l'homme lui-même, et les hommes soutenus par Dieu, par les anges, par ce qu'il y a de bien en eux-mêmes, si toutefois il y a du bien, cette guerre n'est-elle pas en permanence, universelle, éternelle, et la terre n'est-elle pas tout entière le champ de bataille?

Il y eut donc aussi grande guerre en Irlande, et dès l'arrivée de Patrice, avant même, les démons avaient sonné l'alarme. De nombreux, de rudes combats suivirent, on en trouve la trace dans la légende. Patrice, Columkill, Ita, Brigide, tous les saints, toutes les saintes, les trois ordres enfin, cette cohorte

sacrée de l'Irlande chrétienne, luttèrent vaillamment, remportèrent de glorieuses victoires. Car Patrice s'était trompé quand il avait cru chasser de son île pour toujours ces esprits mauvais, comme il s'est trompé peut-être quand il a cru avoir assuré le salut éternel de tous les enfants de l'Irlande. Les démons revinrent. Qui sait même s'ils étaient partis? Plus l'Irlande était sainte, plus ils devaient revenir nombreux, serrés, animés. N'était-ce pas autour du monastère que Comgall et Mochoedoc les voyaient s'attrouper? Plus il y avait de monastères et de moines, plus il y avait d'esprits malins.

La légende n'a pu faire l'histoire exacte de la lutte, les démons seuls ou les anges auraient pu l'écrire; elle a raconté quelques triomphes, avoué quelques défaites, et, en réunissant ces récits épars, on n'aurait pas une bien longue Iliade.

Ces récits mêmes, il semble assez malaisé de marquer leur caractère. Souvent, sans doute, l'ennemi se rendait visible; et, dès les premiers temps, les Irlandais apprirent à le reconnaître sous les formes qu'il revêtait dès lors, par un choix bizarre ou par une condamnation méritée, et qui, dans toute la chrétienté, sont devenus populaires presque autant qu'elles sont redoutées. D'autres fois, rien dans la légende n'indique une lutte matérielle, une manifestation sensible de l'ennemi, de l'assaut, et des armes employées pour l'attaque ou pour la défense.

Ce rôle d'ailleurs, est moindre assurément dans la

légende irlandaise que dans certaines autres légendes. On a pu le voir pour Patrice, Brigide, Columkill. Rarement ces apparitions laides et odieuses sont venues troubler notre histoire. C'est un des traits qui caractérisent la légende irlandaise et marquent sa physionomie. Dans ce pays de sainteté facile et de béatitude naturelle, de forte foi et de féconde imagination, ce qu'il y a de plus âpre dans l'ascétisme s'adoucit ou s'efface, ou plutôt peut-être il fut adouci, effacé dans la tradition sous l'influence d'un esprit poétique. Quand on lit les Vies des Pères du désert et les Institutions ou les Conférences de Cassien, on croit respirer l'air brûlant des sables, sentir la soif du désert, souffrir les macérations du jeûne et les coups de la discipline. Il semble que les démons, irrités par cette atmosphère brûlante, y soient plus acharnés et plus mauvais, comme les animaux y sont plus venimeux et plus féroces; la tentation y est sans trêve et sans merci, c'est un combat à mort, et on entend pour ainsi dire à chaque instant l'effort et le gémissement de la lutte. Au milieu des saints irlandais, il semble qu'on respire l'humide et douce fraîcheur des ruisseaux et des vallées irlandaises; les élus y sont, dès le sein de leur mère, marqués du sceau divin; ils y croissent comme le lis des chœurs d'*Athalie*, et l'âme se repose avec eux dans le calme de la solitude, dans l'admiration de leur sérénité, de leur quiétude bienheureuse et des merveilles que leur vertu enfante avec une simplicité si naïve, une facilité si charmante.

Pour quelques-uns, sans doute, l'œuvre de sanctification a été pénible, et dans la vie des plus grands on retrouve çà et là les traces des austérités et des labeurs qui leur valaient la perfection; mais l'imagination irlandaise a oublié ou atténué la peine du combat et le travail de la pénitence, pour ne se souvenir que du triomphe et mieux idéaliser la sainteté; et par avance, sur la terre même, ils marchent dans un nuage d'or, sont entourés du limbe et couronnés de l'auréole.

Faut-il après cela s'étonner que les démons soient plus promptement vaincus et combattent plus rarement ou se résignent plus vite à leur défaite? Faut-il s'étonner que chez les saints l'extase, la vision, la prophétie soient si aisées, et qu'ils passent avec si peu d'efforts du monde où ils vivent encore dans un monde où ils vivent déjà?

Parmi toutes les âmes à demi affranchies qui vivaient au ciel autant qu'en ce monde, qui tenaient à peine au corps, et l'abandonnaient sans cesse pour aller dans leur future et véritable patrie passer quelques moments ou quelques heures, et qui rapportaient de ces mystérieux et ineffables voyages des récits apocalyptiques et des enseignements divins, Furseus, dans des circonstances différentes et toutes particulières, fut singulièrement favorisé. Nous ne ferons point de ses visions un commentaire anticipé; mieux vaut en donner tout d'abord un exposé simple et fidèle, et rapporter en la traduisant cette curieuse et authentique légende [1].

[1] A. SS. O. S. B. 4 *jan.* (*obs. præv.*) Bed. Vener. *Hist. eccles.*

CHAPITRE XVIII.

SAINT FURSEUS.

Fils de Fintan et de Ghelghèse, béni à son arrivée dans le monde et baptisé par saint Brendan, qui était frère de Fintan[1], annoncé et glorifié d'avance par des signes miraculeux, Furseus forma sa jeunesse dans la grande école de Cluain-Ferth, et se révéla de bonne heure par de puissants miracles. Alors, devenu maître à son tour, il établit dans l'île de Kathmat, aux bords du lac Erbré, un monastère où près de lui s'assemblèrent de nombreux disciples, et parmi eux il compta ses frères Ultan et Foillan. Puis il voulut revoir le lieu de sa naissance et ses parents : et ce fut dans la maison de son père que se passèrent les choses étranges que nous allons raconter.

Il était malade[2]; ses forces étaient épuisées; on désespérait de sa vie. S'appuyant péniblement sur le bras d'un autre, il sortit, fit quelques pas hors de la maison, et commença l'office du soir. Il murmurait la psalmodie, tout entier à la prière, quand il se sentit enveloppé par les ténèbres; ses pieds refusèrent de marcher; on le rapporta comme mort.

[1] *Vit. Furs.* (Mabillon). *Vit. Furs.* (Colgan).
[2] *Vit. Furs.* (Mabill.).

Après qu'il se fut senti enveloppé par les ténèbres, il vit quatre mains qui d'en haut se tendaient vers lui et le prenaient par les bras ; et, au-dessus, quatre ailes blanches comme la neige volaient. Il voyait bien les mains et les ailes ; le reste du corps des anges, il ne l'entrevoyait que vaguement. Quand ils se furent élevés à une certaine hauteur, il distingua leurs visages célestes, qui resplendissaient d'un éclat merveilleux : ou plutôt il vit la clarté qui émanait de leurs visages, mais dans cette clarté il ne distinguait pas de forme corporelle. Il s'aperçut aussi qu'un troisième ange marchait devant lui tout étincelant, armé d'un bouclier blanc et d'un glaive pareil à un éclair. L'éclat dont ils brillaient, le bruissement harmonieux de leurs ailes, la mélodie de leurs chants, la beauté divine de leur aspect, pénétraient son âme d'une douceur ineffable. Car ils chantaient, le premier commençant, les autres prenant ensuite : « Les saints iront de vertus en vertus, le Dieu des dieux se fera voir en Sion. » Et le chant allait en s'élevant, puis s'abaissant vers la fin. Il entendait aussi un hymne inconnu chanté par des milliers de voix angéliques, mais il ne put en distinguer qu'un verset, qui était : « Ils sortirent au-devant du Christ. » Tous ces visages célestes lui semblaient pareils ; mais si vive était la lumière que la forme corporelle se dérobait à ses yeux.

Il aurait bien voulu demeurer dans le monde dont il goûtait les splendeurs et les harmonies, mais il

devait accomplir son épreuve humaine, et les anges le ramenèrent : et son âme, ravie par leurs chants, ne sut point comment elle était rentrée dans sa prison.

La nuit cependant s'était écoulée, et le coq chantait; il cessa d'entendre les voix du ciel, et il entendit des voix humaines gémir et se lamenter. A ce moment, ceux qui environnaient son corps découvrirent son visage; une légère rougeur revenait à ses joues pâles, et l'homme de Dieu, s'adressant à eux, leur dit : « Pourquoi vous écrier et faire du bruit? » Ils lui racontèrent alors ce qui était arrivé : comment la veille au soir il avait trépassé, et comment ils étaient demeurés là jusqu'à cette heure veillant sur son corps inanimé. Il se souleva; la douceur et la splendeur des anges lui revinrent en mémoire, et, se rappelant qu'ils lui avaient promis de revenir, il regretta de ne pas avoir près de lui un homme sage pour lui confier ce qu'il avait vu. Afin que les anges, à leur retour, ne le trouvassent point mal préparé, il demanda et reçut le corps et le sang de l'Agneau sans tache. Il demeura ainsi, ce jour-là et le jour suivant, dans une grande faiblesse.

Mais au milieu de la nuit, vers l'heure de tierce, comme ses parents, ses amis et plusieurs du voisinage étaient là pour le voir, les ténèbres s'abaissèrent sur lui, ses pieds se glacèrent et se roidirent; il étendit les mains dans l'attitude de la prière, sentant avec joie venir la mort; car il se souvenait de la vision délicieuse qui s'était annoncée à lui une fois déjà par

des signes semblables. Il se laissa retomber sur son lit comme accablé par le sommeil, et il entendit des clameurs effroyables et comme une grande multitude qui lui criait de sortir. Mais, ouvrant les yeux, il ne vit que les trois anges debout à ses côtés; le bruit et la vue des hommes s'étaient effacés, il jouissait déjà des concerts et de la beauté des anges. Celui qui était à la droite lui dit : « Ne crains rien, tu trouveras une défense. »

Ils l'enlevèrent : le toit de sa demeure disparut au-dessous de ses regards. Il passa au travers des cris et des hurlements des démons, et il entendit l'un d'entre eux qui disait : « Allons devant, et sous ses yeux nous engagerons le combat. » Il vit à sa gauche comme un tourbillon sombre où se tordaient de hideuses figures, et devant lui elles se rangèrent en bataille; car, autant qu'il pouvait voir, les corps des démons étaient noirs et affreux, et inspiraient l'horreur, avec leurs cous d'une longueur démesurée, leur maigreur misérable et leurs têtes larges, rondes et difformes. Quand ils volaient ou combattaient, il n'entrevoyait qu'une ombre indécise et sinistre. Qui ne sait les aspects effroyables que les esprits immondes peuvent prendre pour épouvanter une âme? D'ailleurs leurs traits lui étaient dérobés par l'épaisseur des ténèbres, comme ceux des anges par l'intensité de la lumière.

Les démons donc combattaient, et lançaient des flèches de feu, mais elles venaient s'éteindre contre

le bouclier céleste, et les ennemis tombaient en la présence de l'ange armé. Celui-ci cependant voulut raisonner avec eux, disant : « N'arrêtez point nos pas ; car cet homme n'a point de part dans votre perdition. » Mais l'adversaire protestait, et disait en blasphémant que Dieu était injuste en permettant que des pécheurs ne fussent point damnés, quand il est écrit : « Non-seulement ceux qui font le mal, mais ceux qui s'accordent à ceux qui font le mal sont dignes de mort. » Et l'ange combattait ; et l'homme saint pensait que le bruit du combat et les clameurs des démons s'entendaient par toute la terre.

Satan, vaincu, pareil à une couleuvre écrasée, releva sa tête venimeuse et dit : « Il a tenu souvent des discours oiseux, et il ne peut sans expiation jouir de la vie bienheureuse. — Si tu ne trouves des accusations capitales, répondit l'ange, il ne périra point pour des faits si légers. » L'antique accusateur dit alors : « Si vous ne remettez aux hommes leurs péchés, mon Père céleste ne vous remettra point les vôtres. — Quand s'est-il vengé? répliqua l'ange, ou à qui a-t-il fait du mal? » Le démon dit : « Il n'est pas écrit : Si vous vous vengez, mais si vous ne remettez du fond du cœur. — Le pardon était dans son cœur, répondit l'ange ; il l'y a gardé, suivant en cela une coutume humaine. » Le démon dit : « Comme il a reçu le péché de la coutume des hommes, il recevra le châtiment du Juge d'en haut. — Eh bien, conclut l'ange, nous le jugerons devant le Seigneur. »

Vaincu trois fois, l'ennemi n'avait point épuisé ses venins de vipère, et il reprit : « Si Dieu est juste, cet homme n'entrera point au royaume des cieux ; car il est écrit : Si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez point au royaume des cieux. Celui-ci n'a point accompli cette parole. — Nous le jugerons devant le Seigneur, » répéta l'ange. Et il combattit, et ses adversaires furent écrasés.

L'ange qui se tenait à la droite de Furseus lui dit alors : « Regarde le monde. » L'homme de Dieu regarda, et il vit au-dessous de lui une vallée ténébreuse; et il vit aussi quatre feux séparés les uns des autres par une certaine distance. « Que sont ces feux ? » lui demanda l'ange. Et comme il ne le savait pas, l'ange lui dit : « Ce sont les quatre feux qui rongent le monde, bien que tous les péchés aient été effacés dans le baptême, par la confession du Christ et le renoncement à Satan, à ses œuvres et à ses pompes. Le premier est le mensonge ; car les hommes ne remplissent pas la promesse qu'ils ont faite au baptême de renoncer à Satan et à toutes ses œuvres. Le second est la cupidité; car ils mettent les biens du monde avant l'amour des choses célestes. Le troisième est la dissension; car ils ne craignent pas, même sans raison, d'offenser l'âme de leur prochain. Le quatrième est l'impiété; car ils regardent comme rien de tromper et de dépouiller les faibles. »

Et les feux s'élargissaient, ils n'en faisaient plus qu'un seul, et ce feu approchait. Le saint craignit et dit à l'ange : « Voici que le feu s'approche de moi. » L'ange lui répondit : « Tu ne l'as point allumé, tu n'y seras point consumé. Bien qu'il soit grand et terrible, il mesure son ardeur aux fautes de chacun; car en lui sera consumée toute iniquité; et de même que le corps est brûlé par les volontés mauvaises, ainsi l'âme sera brûlée par la juste expiation. » Le saint vit alors l'ange s'avancer et séparer le feu, qui forma comme deux murailles, et de chaque côté ses deux anges le protégaient.

Au milieu même des flammes volaient des esprits immondes; et ils s'armèrent, et une lutte nouvelle s'engagea. Un d'entre eux dit : « Le serviteur qui sait la volonté du maître et qui ne la fait pas, ne mérite-t-il pas d'être battu? — Et en quoi, répliqua l'ange, celui-ci n'a-t-il pas accompli les ordres de son Seigneur? — Il a, répondit Satan, accepté les dons des méchants. — Il a cru, observa l'ange, qu'ils avaient fait pénitence. » Le démon dit : « Il fallait qu'il éprouvât leur persévérance dans la pénitence, et qu'alors il acceptât leurs dons; car les présents aveuglent les yeux des sages, et pervertissent les paroles des justes. » L'ange répondit : « Nous le jugerons devant Dieu. »

Le grand trompeur, se voyant déjoué, éclata en blasphèmes contre son Créateur : « Nous avons cru jusqu'ici que Dieu était véridique, s'écria-t-il. — Eh

bien? interrogea l'ange. — C'est que, continua l'esprit insolent, le prophète Isaïe a promis que la faute qui n'aurait pas été purgée sur la terre serait purgée dans le ciel, quand il criait aux Juifs : « Si vous le voulez, et que vous m'écoutiez, vous mangerez les fruits de la terre; si vous ne le voulez pas, et que vous provoquiez ma colère, vous serez dévorés par le glaive. » Or cet homme n'a point purgé ses fautes sur la terre, et il ne reçoit point ici sa punition; où donc est la justice de Dieu? » Mais l'ange indigné : « Ne blasphémez pas, car vous ignorez les secrets jugements de Dieu. » Et Satan : « Qu'est-il de secret ici? » L'ange : « Tant qu'on espère la pénitence, la divine miséricorde n'abandonne point la créature. — Mais, objecta Satan, il ne reste plus ici de temps pour la pénitence. — Peut-être il en reste, observa l'ange : vous ignorez la profondeur des mystères divins. » Le démon finit en disant : « Allons-nous-en, puisqu'il n'y a point de jugement. »

Mais un autre reprit : « Il y a encore une porte étroite que très-peu franchissent, et où nous pouvons l'attendre. Il est écrit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » L'ange répondit : « Celui-ci a fait du bien à son prochain. » L'ennemi répliqua : « Il ne suffit pas de faire du bien, s'il n'a encore aimé son prochain comme lui-même. » L'ange répliqua : « Faire le bien, c'est le fruit de la charité, et Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. » Mais le démon : « Sa charité n'a point rempli le précepte : il doit être

damné. » La troupe maudite combattait donc, mais les anges triomphaient.

Six fois vaincu, le démon, suivant sa coutume, s'emporta en blasphèmes : « Si Dieu n'est pas injuste, si le mensonge lui déplaît et le manquement à sa parole, cet homme ne sera point exempt de peine; car il a promis de renoncer au siècle, et il a aimé le siècle contre l'ordre de l'apôtre, qui dit : « N'aime point le monde, ni les choses qui sont en lui. » Or, cet homme n'a été détourné ni par sa propre promesse ni par l'ordre de l'apôtre. » A quoi le saint ange : « Ce n'est pas pour lui qu'il a aimé les choses du siècle, mais pour les distribuer à ceux qui avaient besoin. — De quelque façon qu'on les aime, persista l'affreux esprit, c'est aller contre la loi de Dieu et l'engagement chrétien du baptême. »

Les anges étaient vainqueurs, leurs ennemis succombaient. Mais le démon recourut encore à des accusations insidieuses : « Si vous ne déclarez pas aux pervers leur perversité, je rechercherai sur votre main la trace de leur sang. » Voilà ce qui est écrit. Cet homme n'a point, comme il le devait, annoncé aux pécheurs la pénitence. — Il a été écrit, répliqua l'ange : « En ces temps le sage se taira, car ces temps sont mauvais. Quand les auditeurs méprisent la parole, la langue du maître est liée. » Mais le vieil accusateur : « Il doit pourtant parler jusqu'à la passion, jusqu'à la mort : il ne peut ni consentir ni se taire. »

Ainsi âprement disputaient et combattaient les démons, tant que, par le jugement de Dieu, les anges gagnèrent la victoire, et leurs ennemis furent abattus et terrassés.

Alors autour du saint se répandit une clarté immense, et les anges et les élus chantèrent : « Peine et longueur de temps ne sont rien quand on acquiert l'éternité de la gloire. » Furseus était inondé de douceur et de joie, et, levant les yeux, il vit de grandes multitudes resplendissantes; le scintillement de leurs ailes rayonnait dans les espaces. Ils vinrent à lui, l'entourèrent, et le trouble, la terreur que lui avaient inspirés les feux et les démons furent chassés bien loin. A ses yeux s'offrirent aussi deux hommes vénérables qu'il avait connus au pays de sa naissance, et il pensa qu'ils étaient morts. S'approchant de lui, ils lui dirent leurs noms, qui étaient Beoan et Meldan, et ils s'entretinrent familièrement avec lui.

En ce moment, dans les sereines profondeurs des cieux s'ouvrait une porte éthérée; deux anges entrèrent, autour d'eux jaillit avec une force nouvelle la lumière divine, et on entendit les esprits purs qui chantaient à quatre chœurs : « Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu sabbaoth. » Et comme son âme était enivrée par la volupté ineffable et les cantiques ravissants du ciel, les anges se répandirent à sa droite et à sa gauche, et celui qui était à sa droite lui demanda s'il savait où se passaient ces transports d'allégresse; et, comme il ne le savait pas, l'ange lui

dit : « C'est dans l'assemblée d'en haut, dont nous faisons partie. » La mélodie cependant devenait toujours plus claire et plus pénétrante, et Furseus pensa que c'était pour lui qu'on chantait. Il dit à l'ange : « C'est une grande joie d'entendre de pareils concerts. — C'est une joie, lui répondit l'esprit céleste, dont nous sommes privés bien souvent pour le service des hommes : encore le travail que nous avons fait, le démon le dissipe en corrompant le cœur des hommes. Dans ce royaume de paix et de pureté, ajouta-t-il, on ne prononce d'arrêts que contre la méchanceté humaine. » Mais l'âme de Furseus était tout entière aux fêtes et aux plaisirs du ciel.

Mais voilà que de la cité invisible sortirent, lumineux comme des anges, Meldan et Beoan ; et, venant à Furseus, ils l'avertirent de retourner à la vie mortelle. Il reçut cet ordre en silence et avec un cœur troublé. Et comme les anges le ramenaient, les deux saints lui dirent : « Que crains-tu ? Ton travail n'est qu'une journée de chemin. Prêche et annonce à tous que la justice est proche d'eux. » Furseus les interrogeant sur la fin du monde, ils répondirent qu'elle n'était pas venue encore, quoiqu'elle fût peu éloignée ; que la famine et la mortalité ravageraient l'espèce humaine, et qu'on en verrait un signe dans le soleil.

Beoan parla longuement à l'homme saint, lui révélant que la colère de Dieu était suspendue sur les peuples, mais qu'elle menaçait surtout leurs princes et leurs docteurs. Dans un langage grave, digne de

l'Évangile et du ciel, il lui donna des avis salutaires et des enseignements précieux que Furseus devait transmettre à l'Irlande. « Va donc, lui dit-il en finissant, annoncer à ses princes qu'ils aient à laisser l'iniquité pour faire pénitence et opérer leur salut. Annonce aux principaux de son Église que Dieu est jaloux quand on lui préfère le siècle, et que c'est servir le siècle que de négliger le soin des âmes. »

Alors la foule bienheureuse qui l'accompagnait le quitta, et il demeura seul avec ses trois anges. Ils furent bientôt près du grand feu; et l'ange, comme la première fois, allait devant, frayant la voie, écartant la flamme à droite et à gauche; mais voilà que du milieu du brasier une figure humaine, un homme lancé par les démons, vint heurter l'épaule du saint, et sa joue toucha sa joue. Furseus sentit son épaule et sa joue brûler, et il reconnaissait que c'était l'homme qui à son lit de mort lui avait laissé un vêtement. L'ange saisit le damné et le rejeta dans les flammes. Mais l'esprit de malice cria : « Pourquoi repousser qui tu as accueilli? Tu as eu part à ses biens, prends ta part de son supplice. — Ce n'est point par avarice, répliqua l'ange, qu'il a accepté son présent, mais pour sauver son âme. » Le feu s'arrêta. L'ange cependant dit à Furseus : « Le feu que tu avais allumé t'a brûlé; si tu n'avais pas reçu le vêtement de cet homme mort dans son péché, tu n'aurais pas ressenti dans ton corps le feu de son supplice. » Et il

l'exhorta à son tour à prêcher la pénitence parmi les hommes.

Furseus se trouvait au-dessus de sa demeure; mais il ne reconnaissait ni sa demeure, ni la foule des gens qui se lamentaient, ni ses vêtements, ni son corps; et lorsque l'ange lui ordonna de reprendre son enveloppe mortelle il craignait d'approcher, ne reconnaissant point ce cadavre. « Bannis cette crainte, lui dit l'ange; même en lui tu pourras te garder de la faiblesse et du mal; tu as triomphé tout à l'heure des assauts du méchant, il ne prévaudra plus contre toi. » En même temps, regardant son corps, il vit que la poitrine s'ouvrait comme pour recevoir son âme; et les dernières paroles de l'ange étaient : « Qu'une eau pure soit répandue sur tes membres, et tu ne sentiras aucune douleur que celle du feu qui t'a touché. Fais le bien; jusqu'à la fin nous suivrons tes pas, et ainsi nous te recevrons parmi nous. »

Sortant comme du repos profond de la mort, il se souleva et vit la multitude de ses parents, de ses voisins, des hommes d'église qui l'entouraient. Alors il gémit sur la grandeur de la folie humaine; et, songeant combien la mort était un difficile et périlleux passage, combien était divine la récompense de ceux qui arrivaient au séjour bienheureux, il révélait par ordre toutes les choses qu'il avait vues. Il fit répandre sur lui de l'eau pure, et l'empreinte fut rendue visible que le damné lui avait laissée. Le corps, chose

étrange! portait la marque de la peine que l'âme seule avait subie.

Laissant ensuite sa maison, il prêchait la parole de Dieu, annonçant à tous les peuples ce qu'il avait vu et entendu. La grâce en lui était incomparable; détaché de la terre, se donnant à tous, aux prélats et aux fidèles, aux nobles et aux rois, aimable aux bons, terrible aux méchants; et la puissance des miracles était aussi en lui.

Un an s'était passé à enseigner ainsi par toute l'Irlande, et l'anniversaire arrivait du jour où l'extase l'avait dérobé à son corps. La même nuit donc, comme beaucoup d'hommes sages et religieux étaient près de lui, la langueur engourdit encore ses membres; la vie cependant continua de palpiter faiblement dans sa poitrine, et il vit l'ange du Seigneur, qui lui donna des leçons utiles pour son œuvre de prédication, lui annonçant que cette œuvre, il la poursuivrait douze années.

Quand ce terme fut passé, se dérobant à la foule des peuples, sous laquelle il succombait, aux mauvais sentiments de quelques-uns, dont il éprouvait l'envie, il laissa tout ce qu'il avait, et avec un petit nombre de frères il alla dans une petite île de la mer. De-là, visitant en passant le rivage de plusieurs îles, il se rendit sur la côte orientale des Angles, où il fut accueilli avec honneur par le roi Sigberth; et par la parole de Dieu, il adoucissait les cœurs des barbares.

A l'expiration des douze années, son corps avait

de nouveau défailli, et il avait reçu une visite des anges. Ils animèrent son zèle, lui rappelèrent le précepte du Christ : « Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » L'homme de Dieu se hâta donc de bâtir son monastère au lieu que le roi lui avait donné. C'était un lieu agréable, au milieu des forêts et près de la mer. Mais il le laissa aux mains de son frère Foillan, et il alla rejoindre Ultan, son autre frère, qui depuis longtemps se nourrissait dans la solitude des délices de la vie contemplative. Mais il n'était arrivé ni au lieu ni au temps de son repos. Une année à peine s'était écoulée, qu'il abandonna sa retraite, troublée d'ailleurs par les incursions des païens. Il voulait visiter Rome.

Le roi des Francs Clodwig et le patrice Herchenald le reçurent et lui offrirent un lieu pour y élever un monastère. Une belle rivière y coulait avec ses eaux tranquilles et fécondes; de riches prairies y développaient leur verdure; la vigne y multipliait ses branches touffues et chargées de grappes; une large forêt étendait et protégeait au loin, à l'abri de ses grands arbres, le silence et le recueillement. Ce fut là que se reposa enfin cette âme fatiguée par un ardent apostolat, brisée par les jouissances surhumaines des ravissements mystiques. Il y forma de nouveaux disciples; l'Irlande même lui en envoyait toujours. Plus tard cependant, il reprit encore le bâton du voyageur : avant de mourir il voulait revoir ses frères. Mais l'ange de ses visions l'arrêta à quelques pas de

sa demeure ; au moment de quitter pour la dernière fois la terre, il fut encore ravi au ciel, et il ne redescendit parmi les hommes que pour s'y munir du viatique sacré qui devait lui ouvrir enfin les portes éthérées de la cité invisible où la lumière est si radieuse, les harmonies si enivrantes.

Son corps demeura à Pérone, sur la terre hospitalière du duc Haymon. Une église s'éleva, qui bientôt fut illustrée par les reliques qui la sanctifiaient. Les moines des temps qui suivirent chantaient ses mérites et ses miracles : « Fièvres et paralysies, spasmes, gravelles, hernies [1], aussi les hydropisies, toutes autres maladies que l'homme ne guérit point, sont brièvement guéries par la grâce de ce saint. » Une vie si merveilleuse, un esprit si enthousiaste, un cœur si tendre, méritaient d'être célébrés autrement. Si l'Irlande eût possédé ses restes, elle eût été peut-être mieux inspirée que les moines de la Gaule.

Furseus mourut vers l'année 650. Sa vie, ou du moins la relation de ses visions, telle que nous la lisons encore [2], semble avoir été écrite en l'année 665. Il a paru curieux de la rappeler tout entière.

La vie de l'homme, dans le christianisme, est un combat contre un ennemi invisible. L'histoire de ce combat, racontée par les poëtes du christianisme, serait, disions-nous, une Iliade mystique. La vision de Furseus n'est pas tout le poëme, mais elle en est

[1] *Vit. Furs.*, Colgan. *Offic. S. Furs. hymn.*

[2] Mabill., *Obs. prov.* Colgan, *Adnot.*

pour ainsi dire le dernier chant. Poésie étrange, sans doute, mais qui ne manque ni de grandeur ni d'intérêt, et qui peut bien émouvoir les âmes inquiètes et croyantes. Dans cette poésie dogmatique, religieuse et vraiment morale, le drame ne finit pas avec ce que nous appelons la vie : reste le dernier acte et le dénoûment. L'homme a lutté contre son ennemi jusqu'à la mort; en sortant de ce monde, il retrouve son adversaire, et là une lutte suprême doit s'engager face à face entre le ciel et l'enfer : le ciel, où il montera en triomphe s'il est vainqueur; l'enfer, où il sera précipité s'il est vaincu, pour y être éternellement la proie du monstre qui veut le dévorer. A ne voir là que la matière d'un morceau épique, certes, pour des croyants, le sujet vaut bien la victoire d'Énée ou la vengeance d'Achille, la chute d'Hector ou le meurtre de Turnus.

La poésie est chose variable et relative. Si chaque homme imagine et sent à sa manière, à plus forte raison en est-il ainsi des siècles et des races. Malgré ce qu'il y a d'immuable et d'éternel dans la vérité et la beauté, malgré la puissance du génie d'Homère, nous n'assistons pas aux batailles de la guerre de Troie avec les instincts, l'esprit et les mœurs de la Grèce à l'âge héroïque. Nous apprécions mieux certains mérites littéraires; mais les effets dramatiques sont amoindris. L'imagination ne remplace jamais entièrement la nature. Il faudrait être un Hellène des temps antiques, pour éprouver, en lisant le vieux

poëte, les émotions patriotiques, les mouvements belliqueux, les passions impétueuses que soulevait la voix des aèdes. Il faudrait être aussi un Scot du septième siècle, pour retrouver dans les conceptions et les récits de la foi tout ce qu'ils peuvent avoir de saisissant. Qu'on se figure du moins ces âmes à peine arrachées au matérialisme et à l'ignorance des religions barbares, et mises pour la première fois en présence du Ciel, de l'Enfer et de l'Infini. Quel trouble! quelles aspirations! quelles épouvantes! Et lorsqu'on racontait ces drames invisibles, dont le dénoûment est un triomphe immortel ou une éternelle agonie, qui pourrait dire les déchirantes angoisses et les ardentes espérances, les agitations, les tumultes et les élans des consciences éperdues et des imaginations exaltées?

Ceci n'est pas une histoire littéraire, et nous n'avons point à chercher comment le poëte — que le poëte ait été d'ailleurs Furseus ou son historien — a su traiter une pareille donnée. Son œuvre est sortie au moins d'une âme profondément émue, violemment troublée par les terreurs de l'enfer, ardemment éprise surtout des félicités du ciel; l'imagination dont elle est sortie possédait, au moins à quelque degré, la poésie du mysticisme, la poésie de la peur et du désir, de l'horreur et de l'admiration, de l'indéfini, de l'idéal, des aspirations surhumaines et des besoins inassouvis. Elle possédait aussi à quelque degré cet art ou cet instinct du drame qui vivifie les scènes et

anime les personnages; car les personnages ici sont vrais et vivants. Ces démons ne sont-ils pas âpres, acharnés, subtils et mauvais? L'ange n'a-t-il pas la sérénité, le calme des êtres bons et forts? Cette âme muette, ne la sent-on pas frissonner et transir, ou renaître et se dilater à toutes les péripéties de la lutte et du voyage? Le combat théologique lui-même, ce choc d'arguments qui se mêle et se confond si singulièrement avec l'assaut de la flèche et du glaive, et qui semble un emprunt bizarre fait aux pratiques de l'école, est à sa manière émouvant et vrai, plus émouvant et plus vrai que les batailles homériques du *Paradis perdu*. N'est-ce pas une guerre d'âmes? Et quelles sont, dans cette arène idéale, les légions qui se rencontrent, se comptent et se mesurent? Ne sont-ce pas les bonnes pensées et les mauvaises, les bons sentiments et les mauvais, les bonnes actions et les mauvaises? Et l'issue de la bataille, n'est-ce pas un jugement? Mais quand des esprits croyants voyaient Furseus, un saint, engagé dans une querelle si ardue; quand ils voyaient son adversaire si pressant, si subtil, si obstiné, si ingénieux, ils pouvaient bien, en faisant un retour sur eux-mêmes, redouter pour eux l'événement d'un pareil débat.

Car l'émotion poétique était en même temps une émotion morale et salutaire; le lecteur qui avait suivi avec angoisse les péripéties du drame où figurait Furseus était heureux à la fin de le voir assurer

sa victoire. Mais il songeait aussi à préparer la sienne.

Au milieu de ces relations se plaçaient en épisodes des exhortations, des instructions, qui empruntaient des circonstances dramatiques du récit une éloquence particulière. La vision de Furseus en contient une, longue et forte, curieuse en même temps pour l'histoire morale de l'Église irlandaise. On l'a seulement indiquée, parce qu'il ne s'agit point ici d'étudier les sermons de l'Irlande. Mais quand les visions n'auraient fait que révéler sous une forme saisissante les scènes du monde invisible, l'entr'acte des deux vies et les jouissances ou les souffrances qui peuvent échoir à une âme après la mort terrestre, elles seraient encore éminemment morales. La poésie se liait indissolublement à la foi, et les émotions de l'imagination devenaient un moyen direct et puissant de résipiscence et de sanctification.

Lues et méditées dans les cloîtres, elles s'emparaient des consciences timorées et des âmes rêveuses; elles leur facilitaient et leur apprenaient la contemplation, leur ouvraient les fantastiques espaces où elles allaient planer à leur tour. Quelquefois peut-être, quand elles avaient longtemps flotté dans les ombres et les terreurs des régions mauvaises, elles revenaient tremblantes et transies; quand elles avaient vogué sur l'océan splendide, et plongé dans les lumières torrentielles des sphères heureuses, elles revenaient pénétrées et éblouies. Quelquefois, peut-

être, notre jour n'était plus que de la nuit pour elles, et les yeux qui avaient entrevu le soleil éternel ne distinguaient plus le pâle soleil de la terre; l'intelligence qui s'était initiée aux réalités absolues et aux vérités vraies, se trouvait insensible à nos vérités relatives et à nos réalités passagères. Le monde alors pouvait taxer d'imbécillité ou de folie ces aveuglements et ces troubles; mais l'Église en avait le secret. Elle honorait avec crainte, elle enviait avec respect, elle aimait avec orgueil ces créatures privilégiées qui avaient sondé les mystères de la vie future, et qui revenaient marquées d'un signe divin et fatiguées de leur voyage.

CHAPITRE XIX.

TRAVAUX DE L'ÉGLISE. — LES ÉTUDES EN IRLANDE.

L'extase ne remplit pas toute la vie de Furseus; entre ces rares instants de ravissement où son âme se rafraîchissait et se reposait, toute sa vie était prédications, fondations, travail. Il en est de même de l'Église irlandaise. La prière, les pieuses aventures, les élévations mystiques, c'est là dans sa vie la partie contemplative et poétique; ce n'est pas sa vie tout entière. La vision est un privilége, le travail est un devoir; le privilége est accordé à un petit nombre, le devoir est imposé à tous. L'Église irlandaise travaillait.

« Le moine se vêt et se nourrit de son labeur, » disait Paul l'anachorète [1]; « Que les moines travaillent et mangent leur propre pain [2], » disait Furseus. C'était la règle de Patrice, la règle de Columkill, la règle de Columban. Les moines gagnaient donc leur vie à la sueur de leur front : ils étaient laboureurs. Où s'élevait un monastère, le marais se desséchait, la forêt tombait, la terre se défrichait, la rivière faisait tourner un moulin. L'Église acceptait le sol qu'on lui

[1] *Egress. Brendan.*
[2] *Vit. Furs.*

donnait, prenait quelquefois celui qu'on ne lui donnait pas; dans les cinq dynasties, les monastères se comptaient par centaines, les moines par nombre de milliers; et on regrette encore, quand on lit à la fois l'histoire et la légende, que les moines n'aient pas été plus nombreux, qu'ils n'aient pas pris ou accepté davantage. En Irlande, on labourait peu, on vivait en partie de pillage et de guerre; les moines ne pillaient pas, ne guerroyaient pas, ils labouraient. A quoi bon citer pour exemple un fait, ou trois ou quatre? Ils fourmillent dans les actes. A quelque moment qu'on prenne les saints, ils sont en prière ou au travail.

On l'a vu, dès le temps de saint Patrice, ils s'étaient faits fondeurs, orfévres, tisserands; ils bâtissaient leurs maisons et leurs églises; ils exerçaient tous les arts et tous les métiers. Dans le système monastique de l'association, la première loi de chaque communauté est de se suffire à elle-même, et l'état particulier de l'Irlande rendait cette condition plus urgente et plus nécessaire. Les moines des temps postérieurs recueillirent donc et perpétuèrent à cet égard les traditions des premiers disciples de Patrice.

Mais une des œuvres préférées, recommandées, était la copie des livres. En cela, comme en bien d'autres choses, on avait prévenu saint Benoît. Et qu'on ne croie pas qu'elle fut abandonnée aux disciples et aux moins savants; les plus grands maîtres s'y livraient avec zèle. Nessan, Columkill,

Adamnan et beaucoup d'autres [1] léguèrent après eux quelques-uns de ces vénérables monuments de leur travail; car on les garda précieusement. Beaucoup d'églises tenaient parmi leurs trésors des Bibles ou des Évangiles où la main qui les avait tracés semblait avoir laissé quelque chose de sa sainteté et de sa puissance : on jurait sur leurs pages respectées, et on craignait de manquer à de pareils serments.

Ces copies, dès lors, étaient quelquefois des travaux d'art, et tel de ces manuscrits des premiers siècles aurait pu figurer sans désavantage, si l'on s'en rapporte aux descriptions qui sont restées, à côté des curieux chefs-d'œuvre des siècles suivants. Dans toutes les merveilles du pays de Kildare [2], dit Girald, je n'ai rien vu de plus merveilleux que le livre qu'un ange, dit-on, fit faire pour sainte Brigide. Il contient les quatre Évangiles, suivant la concordance de saint Jérôme. Sur presque toutes les pages sont des figures différentes, peintes de couleurs variées. Ici, c'est un visage où la majesté divine est empreinte; là, les quatre évangélistes, avec leurs mystiques attributs : ils ont deux ailes, quatre ou six; ailleurs, c'est le lion, le taureau, l'aigle, la tête humaine; puis une foule d'autres figures en nombre presque infini. Si on regarde légèrement et d'une manière superficielle, la beauté du travail échappe; mais en regardant

[1] Usser., *Brit. antiquit. Vit. Columk.*, auct. Adamn.

[2] *Topog. Hibern.*

mieux, les yeux en découvrent, en pénètrent tous les mérites, les lignes si fines et si délicates, si multipliées et si nettes, mêlées et démêlées avec tant d'art, et les couleurs, enfin, si fraîches encore et si vives. On dirait l'œuvre d'un ange plutôt que d'un homme. Un ange du moins avait donné les plans et dirigé la main. Brigide avait souhaité qu'un écrivain habile fît pour elle une copie des Évangiles, et le lendemain matin, le moine devait se mettre au travail. Pendant la nuit, un ange lui apparut; il mit sous ses yeux une tablette où étaient tracées des figures : « Penses-tu, lui demanda-t-il, pouvoir reproduire ces figures sur la page que tu dois écrire demain ? » Le moine répondit qu'il ne l'espérait pas; tant d'art et une perfection si grande étaient au-dessus de son ignorance. « Eh bien, reprit l'ange, que demain ta maîtresse répande pour toi ses prières devant le Seigneur, afin qu'il ouvre ton intelligence et tes yeux, et qu'il donne de la sûreté à ta main. » La nuit suivante, il revint avec de nouvelles figures, et ainsi tant que le travail dura. Le moine regardait le modèle céleste, le gravait dans ses yeux et dans sa mémoire, et le lendemain le reproduisait fidèlement sur ses feuilles. L'ange inspirait, Brigide priait, le moine exécutait : et voilà comment fut accompli ce merveilleux ouvrage.

Si l'on en croit certaine tradition, répétée par Hector Boethe dans son histoire, Fergus, se trouvant au sac de Rome, prit, pour sa part du butin, des livres. De retour dans son pays, il en envoya aux

Irlandais d'Iova; car dès l'an 379, les Romains et les Pictes ayant momentanément chassé les Scots d'Albanie, des prêtres et des moines s'étaient retirés dans cette île et y avaient jeté les premiers fondements du monastère qui devint si célèbre au temps de Columkill. Vingt ans plus tard, Palladius, venant de Rome, apporta [1] de nouveaux livres en Irlande : l'église de saint Fintan les avait encore à la fin du huitième siècle. Pas un Irlandais sans doute, avant même saint Patrice, ne visita les écoles de la Gaule, de l'Italie ou de la Bretagne sans se charger de ces trésors, moins rares d'ailleurs en ces temps-là qu'ils ne le furent dans la suite. Mais faire l'histoire des livres en Irlande serait malaisé et peu utile. Disons, pour abréger, que les livres venus de Cambrie, de France ou de Rome se multiplièrent rapidement. Il en fallait beaucoup pour tant d'écoles et d'écoliers; encore les maîtres irlandais en prêtèrent libéralement plus tard aux élèves qui leur venaient de la Grande-Bretagne [2]. Quels étaient ces livres? autre question, plus utile peut-être et plus facile à résoudre, puisqu'elle peut être à peu près résolue par l'étude des écrivains irlandais. Ajoutons seulement que parmi ces livres que feuilletaient les docteurs de Banchor, d'Ardmagh ou d'Iova, quelques-uns devenaient précieux. Ils s'enrichissaient de notes, de variantes, de collations, de commentaires. Tel était le Psautier de saint Cammyn

[1] *Vit. Patric.*, auct. Eleran.

[2] Bed., *Hist. eccles.*

de Inis Kealtair; Usserus en vit encore les débris : « Au haut de chaque page[1], dit-il, était collationné l'original hébreu, et la marge droite était chargée de petites scholies; mais il n'en restait plus que quatre feuilles. » A Kelles, il trouvait encore une copie des Évangiles, faite de la main de Columkill; et de cette antiquité précieuse il tirait de nombreuses leçons à conférer avec la Vulgate.

Bien avant que la règle et les religieux de saint Benoît vinssent s'établir en Irlande; bien avant le huitième siècle, mais dès le commencement, les monastères irlandais étaient de laborieuses et savantes écoles; on s'y sanctifiait à la fois par la prière, le travail des mains et les labeurs de l'esprit. Ce qu'on y enseignait, c'était tout ce qu'on savait alors; c'était le programme de Cassiodore et d'Alcuin; et par la renommée des écoles irlandaises, par les relations qu'elles entretenaient avec la Gaule, par les œuvres mêmes qui en sont sorties, et dont quelques-unes ont survécu, il est aisé de voir qu'elles n'étaient en rien inférieures aux plus célèbres.

En ce temps-là, les racines de la science étaient vraiment amères : « Au prix de combien de coups, s'écrie saint Columban, et de quelles douleurs acquiert-on la connaissance de la musique[2]! Quelles fatigues, quelles afflictions ne coûte pas l'étude de la médecine! Les amateurs de la sagesse, les disciples de la

[1] *Brit. eccles. antiq.*
[2] Columban, op. IV.

philosophie, à quels tourments, à quelles extrémités de détresse ne doivent-ils pas se condamner! » Il fallait s'exiler, errer, mendier, souffrir la fatigue, le froid, la faim, la nudité, et avec cela encore les rigueurs d'une discipline exacte et dure. Celui-là aime son fils qui le châtie avec la verge [1] : principe salutaire apparemment, puisqu'il a produit pour tant de disciples des fruits de science et de sainteté, mais terrible pourtant s'il était pratiqué par des maîtres irascibles ou trop sévères. C'était l'esprit de la discipline irlandaise, et Columban lui-même l'a formulé parmi ses sentences [2], et commenté, appliqué sans ménagement dans ses règles.

Rien ne décourageait. L'amour de savoir, l'ardeur de bien vivre, la vénérable autorité des maîtres, l'onction de leur enseignement et la vivacité de leur charité faisaient supporter et oublier tout le reste. Quand on était sorti de ces austères écoles, on en gardait encore de doux et pieux souvenirs. C'est une chose caractéristique et touchante que ce culte inaltérable voué aux maîtres par le respect et l'affection des élèves. Adelman, devenu évêque et vieillissant, rappelait avec émotion à ses anciens condisciples les leçons qu'ils avaient reçues ensemble. Eugène, assis sur le siége de saint Pierre, écoutait, on sait avec quelle déférence, les avis que Bernard, on sait avec quelle autorité, lui donnait encore; car les mêmes

[1] Columban, poëm. VI.

[2] Columban, *Reg. monast.* Columban, *Reg. cœnob.*

sentiments honorèrent tout le moyen âge. Columban faisait, lui aussi, des leçons aux papes; et en quels termes parle-t-il de Comgall, son ancien maître [1] ! « Nous ne parlons point par présomption, mais pour l'édification des âmes. Au lieu de nous fonder sur notre bassesse, nous nous appuierons sur l'autorité d'un maître plus grand. Or voici la doctrine que saint Comgall nous donnait dans ses éloquentes leçons, car il est avant moi par les mérites et la science comme par le temps : j'ai été son disciple indigne, et pour attaquer la lâcheté et l'ignorance, je veux me couvrir de sa parole. » Aussi près de trois mille moines se pressaient autour de Comgall, et partout où s'élevait la chaire d'un de ces docteurs révérés, des milliers d'hommes accouraient pour lire, à la clarté de la science, les livres les plus difficiles de la philosophie et des saintes Écritures.

Chaque monastère, chaque cellule, était une école. Lorsqu'un enfant avait été marqué divinement pour la sainteté et l'Église, on l'envoyait quelquefois puiser la première doctrine à la source la plus proche. Le prêtre ou l'ermite voisin se chargeait de préparer sa jeunesse. Quelquefois même la retraite d'une recluse, le couvent d'une abbesse était le berceau spirituel du futur évêque, et quand la maîtresse était Mida [2] ou Rathna, il se passait bien des années avant que le disciple dût chercher une doctrine plus pro-

[1] Columb., serm. II.
[2] *Vit. Mid.* (Colgan).

fonde et des instituteurs plus habiles. Mochœdoc et Colman restèrent jusqu'à l'âge de vingt ans auprès d'elles. Pourquoi d'ailleurs les femmes n'auraient-elles pu transmettre la science? elles l'avaient reçue quelquefois des meilleurs maîtres et avaient été la chercher aux plus grandes écoles. On a vu Kynrecha frapper inutilement et mourir à la porte de saint Senan; mais tous n'étaient pas aussi inflexibles. Les parents de Lassara voulaient l'engager dans le siècle [1]; un ange la déroba, la déposa dans la cellule de Rignata, sœur de Finnian; puis Finnian se fit son maître, lui enseignant les psaumes et d'autres livres de l'Écriture. Quand elle eut voué au Christ sa virginité, Finnian la confia à Kiéran son disciple. Plus tard il l'établit abbesse dans un monastère, et comme on interrogeait Kiéran sur elle : « En vérité [2], répondit-il, je ne sais ce que je pourrais dire. Dieu est témoin que je n'ai jamais vu son visage ni rien de sa personne, excepté le bas de sa robe, et je ne lui ai jamais dit un mot qui ne fût pas dans la leçon. » Avec de pareils maîtres, les leçons pouvaient être profitables et l'enseignement ne s'égarait pas.

C'était là, pour ceux qui devaient aller plus avant, comme le premier degré des études : de l'école secondaire, ils passaient à la grande école, où ils trouvaient enseignée dans toutes ses parties et dans tout

[1] *Vit. Finnian.* (Colgan).
[2] *Vit. Lassar.* (Colgan).

son appareil la science qu'on possédait alors dans l'Église. C'était le second degré.

Ces grandes écoles se multiplièrent, et les disciples se multiplièrent dans les écoles. Sans parler de Limshor, Beg-Erin, Ardmagh, Sabhall et d'autres encore, fondées avant saint Patrice ou par lui-même, on vit après lui s'élever Clanderkan, Lughmad, Cluain-Ard, Ross, Iova, Rathéne, Banchor, dont Olcan, Mochteus, Finnian, Comgall, Comman, Columkill, Cartag, Brendan furent les créateurs et les premiers maîtres. Avec eux il faudrait compter encore Iarlath à Cluain-Foss, Fachnan à Ross-Ailithry, et bien d'autres. Telles étaient les *universités* de l'Irlande. Celles d'Ardmagh, Cluain-Aird, Iova et Banchor furent les plus nombreuses et les plus célèbres, celles dont la renommée et la prospérité se soutinrent avec le plus d'éclat et de persistance : car plusieurs s'élevaient avec un homme; elles pouvaient tomber avec lui; et plus d'une peut-être n'eut pas une splendeur plus longue qu'en France les établissements transitoires de Bérenger, d'Abélard, ou certaines écoles momentanément illustrées par la présence d'un prince de la science. Mais d'autres, Ardmagh, Banchor, Iova surtout, maintinrent pendant des siècles la gloire de leurs traditions. Iova, parmi ses abbés, compta une série de noms connus et d'écrivains savants : Cuméan, Adamnan, Segen, Suibneus.

Sans sortir de leur île, les Irlandais pouvaient donc, auprès de maîtres savants et à des écoles différentes,

s'initier à toutes les connaissances et à toutes les questions, s'exercer dans la diversité des doctrines et des méthodes. Plusieurs cependant n'étaient pas satisfaits encore : quand ils croyaient avoir épuisé les trésors de la sagesse irlandaise, ils s'en allaient écouter la Gaule et Rome. C'était le troisième degré des études. Olcan, Mochteus, Finnian, Kiéran au cinquième siècle, se formèrent dans les écoles françaises et romaines, d'où étaient sortis déjà les premiers maîtres de l'Irlande, les coopérateurs de saint Patrice. Lorsque les écoles irlandaises furent organisées, il n'en fut plus tout à fait ainsi. Dans les pays étrangers, on trouvait toujours sans doute des opinions et des traditions nouvelles, et il y avait toujours à apprendre ; mais les disciples étaient devenus docteurs, et la France même dut se mettre plus d'une fois à l'école de l'Irlande.

Tant d'études n'étaient point stériles. L'histoire littéraire de l'Irlande, non plus que la suite des écoles, ne sont du domaine de la légende; mais il faut dire au moins que de ces études des monastères et des luttes de l'Église sortirent de nombreux écrits. Quelques-uns restent encore, le plus souvent mutilés : un traité de saint Patrice, quelques ouvrages de saint Columban, le livre d'Adamnan, un traité attribué à Furseus, une lettre de Cummean, un commentaire d'Aileran, quelques morceaux de saint Gall, et quelques vers de saint Livin; puis les œuvres des deux Sédulius, les travaux de Scot Érigène, enfin le com-

mentaire de Claude sur saint Matthieu, la seule qui soit restée de ses nombreuses élucubrations. Cette liste, si courte, n'est peut-être pas complète; mais on ne parviendrait pas à la rendre bien longue. Les monuments détruits, en revanche, si l'on s'en rapportait à Dempster ou même à Bale, seraient innombrables : des auteurs plus véridiques, Usserius, Wareus et Cave[1] permettent cependant de croire que l'Irlande fut encore assez féconde et que ses maîtres prirent, par la plume aussi bien que par la parole, une part active et considérable aux recherches et aux débats qui occupèrent en ces temps-là les docteurs, les écrivains et les conciles de l'Église. A cela il faudrait ajouter les homélies, les livres pénitentiaux, les recueils de canons, les règles et les institutions monastiques, toutes ces branches secondaires de la littérature et de la science religieuses; puis certaines compositions historiques, comme la chronique de Cuanach, les deux livres que Hammer attribue à saint Keiwin sur les origines irlandaises, les annales qui préludaient aux excellents ouvrages de Marianus; et des travaux qui se rapportent à la géographie, comme l'ouvrage de Dicuil et le livre sur les antipodes, de saint Virgile, dont parle Usserius. Albinus est probablement l'auteur de la Rhétorique qui porte le nom d'Alcuin; et son compagnon Clemens, outre la *Vie de Charlemagne*, avait écrit, ainsi que Dicuil, des

[1] *Britan. antiq. de scriptor. Hibern.* — *Biblioth. litter.* — A. SS. O. S. B., *Obs. præv. pass.*

observations sur la grammaire, et ses deux ouvrages subsistent. On pourrait compter encore certains autres ouvrages sur les merveilles et les curiosités naturelles de l'Irlande; et si on ajoute à tout cela les hymnes et les Vies des saints en latin et en irlandais, on trouvera peut-être que l'Irlande fournissait une part intéressante et considérable aux bibliothèques du moyen âge.

Or tous ces noms, tous ces travaux, sont antérieurs à la seconde moitié du neuvième siècle. Erigène seul appartient à cette dernière époque. La science irlandaise, avant de pâlir et de s'éteindre, concentrait en lui tout son éclat pour le projeter sur la Gaule et sur toute l'Église.

Au neuvième siècle, en effet, l'Irlande fut livrée aux pirates du Nord. C'est une sanglante et lamentable histoire. Pendant près de cent ans, les barbares arrivant directement de leur pays ou bien des Orcades, de l'Angleterre, de la Gaule, de l'Armorique, traversèrent l'Irlande dans tous les sens, pillant, tuant, brûlant, et là comme ailleurs, s'en prenant surtout aux monastères et aux églises. On les croirait armés et déchaînés par l'esprit du paganisme et des ténèbres. L'île des saints disparut dans la fumée des incendies; elle fut couverte des cendres de ses écoles et de ses livres, arrosée du sang de ses lecteurs et de ses scribes.

« Ce fut, dit Jocelin [1], le temps des ténèbres pré-

[1] *Vit. Patric.*

dites autrefois par saint Patrice. En ces jours-là, les saints se tenaient cachés dans les grottes et les cavernes comme des charbons enfouis sous la cendre, fuyant la face des impies qui chaque jour les cherchaient pour les égorger comme les agneaux destinés à la boucherie. » L'antique monarchie des Hébères faillit devenir un royaume scandinave, et Turgésius fut pendant de longues années véritablement prince d'Irlande [1]. Mais Dieu, qui ne la lui avait pas abandonnée pour toujours, se servit de ses passions pour le perdre. Turgésius aima Melcha, la fille d'O'Machlachelin; et l'Irlandais promit de la lui envoyer avec quinze de ses compagnes, les plus nobles et les plus belles. Le roi du Nord les attendit dans sa demeure, dans une île du Loch-Iren, avec quinze de ses compagnons, les plus beaux et les plus nobles. Mais quand ils soulevèrent les voiles de leurs fiancées, au lieu de filles timides, ils trouvèrent de hardis enfants dont le poignard s'enfonça dans le cœur des barbares. Et l'Irlande fut délivrée. Mais elle était demeurée longtemps dans la nuit et le silence de la mort; et quand les barbares furent passés, quand la lumière renaquit, quand la vie revint, il fallut tout recommencer; il fallut pour ainsi dire reprendre l'œuvre si péniblement, si heureusement accomplie au cinquième siècle; il fallut ramasser les débris, relever les ruines, construire, organiser des écoles nouvelles.

Cette œuvre douloureuse et difficile s'exécuta néan-

[1] Girald. Camb., *Topog. Hibern.*

moins rapidement. Dès le commencement du dixième siècle, Kaddroe venait d'Albanie chercher à Ardmagh des leçons savantes [1] : « Car, dit son biographe anonyme et contemporain, la science spirituelle ne lui suffisait pas. Il alla s'enfermer à Ardmagh, et il ne craignit point, après les dogmes divins, de s'enquérir des lettres humaines ; il savait que Platon avait visité les nations étrangères et avait trouvé en Égypte la connaissance du vrai Dieu. Les chants des poëtes, les harangues des orateurs, les systèmes des philosophes, rien ne fut négligé, rien ne lui échappa. Tout ce qu'on sait sur la mesure, le nombre et le poids, il s'en pénétra ; le cours et les lois secrètes des astres furent étudiés si profondément par lui qu'il les connut aussi bien peut-être que s'il eût été de la hiérarchie céleste. Aussi, à son retour, devint-il le précepteur de toute l'Écosse, et ce fut lui qui apporta aux écoles de son pays les mystères du haut enseignement, car l'Irlande ne lui avait envoyé encore aucun de ses grands maîtres, » sans doute depuis Columkill.

Enfin, au commencement du onzième siècle, ces écoles suffisaient encore à former pour la Germanie des hommes aussi savants que saints, Joannes, Candidus, Clemens, Murcheridach, Magnald, Isacius, les compagnons d'études de Marianus, et Marianus lui-même, un des noms les plus autorisés de la science historique au moyen âge.

L'Irlande est le pays des légendes, des visions, de

[1] *Vit. Kaddr.* (Mabill.).

l'ascétisme; mais elle est aussi, on le voit, le pays de la science, des études et du travail. Elle était contemplative et active à la fois, mystique et savante, et les saints bien souvent avaient le précieux privilége de posséder tour à tour les plaisirs laborieux de l'érudition et les béatitudes de l'extase.

CHAPITRE XX.

MOUVEMENT EXTÉRIEUR. — LES VOYAGEURS.

Pendant qu'à l'intérieur même de son Église, le christianisme irlandais s'épanouissait, fleurissait et fructifiait ainsi, comme la vigne mystique dont l'Écriture dépeint si souvent les ceps féconds et les grappes parfumées, il s'étendait au dehors et se répandait par delà ses rivages. L'Irlande, à peine convertie, cédait déjà à cette force secrète d'expansion qui la fit pendant quatre ou cinq siècles déborder sur toute l'Europe.

La race irlandaise était aventureuse et voyageuse, comme celle qui peuplait tout le grand archipel du Nord. Dès le quatrième siècle, Aviénus parlant de ces îles, que pourtant il ne connaissait guère, le témoigne déjà. Il s'agit des Œstrymnides, mais ses vers s'appliquent aussi bien à l'Irlande. « Leurs habitants, dit-il [1], sillonnent sur des barques bien connues leurs mers au loin agitées et les gouffres de leur océan peuplé de monstres. Ils ne savent point, avec le pin ou l'érable, ajuster les membres des carènes; ce n'est point le sapin qui se courbe sur les flancs de leurs navires; mais, chose étrange, ce sont des peaux

[1] *Ruf. Avien. Ora Marit.* v. 94.

jointes ensemble qu'ils adaptent à leurs constructions, et on les voit souvent sur ces barques de cuir parcourir la vaste mer. » Toutes les flottes qui sillonnaient en ce temps-là les eaux de la Gothie, de la Scandinavie, de la Saxe et de la Bretagne n'étaient pas d'un ouvrage plus difficile et plus solide. C'était avec ces vaisseaux que les hommes de l'Irlande s'en allaient faire la guerre en Bretagne, et descendaient en Armorique ou dans les Orcades.

Là, d'ailleurs, se bornèrent longtemps les voyages des Irlandais. Rome ne les avait point conquis, et sa puissance les contenait dans les étroites limites où les retenait leur propre barbarie. Mais devant le christianisme, il n'y avait plus de frontières, et les barrières tombaient. Rome, devenue chrétienne, attira les insulaires à mesure qu'ils devenaient chrétiens ; et on a vu naître le mouvement qui, dans les premiers siècles, porta vers l'Italie ceux qui furent les précurseurs de saint Patrice et ses prédécesseurs immédiats, ou qui, à son arrivée, devinrent ses coopérateurs. Ce mouvement, qui allait en se développant toujours, prit sous l'impulsion de saint Patrice une extension et une activité nouvelle.

Si on le considère dans son ensemble, c'est-à-dire que l'on considère à la fois tous les voyageurs qui, pour divers motifs, se mirent dès lors en chemin et quittèrent l'Irlande pour se répandre dans toutes les contrées, ce mouvement fut prodigieux. Le peuple irlandais sembla se mettre en voyage : on eût dit une

migration. Les premiers qui s'étaient hasardés à sortir rapportèrent avec eux des récits pieux et brillants; ils avaient vu la Gaule, l'Italie, Rome surtout. Les basiliques, les monastères, les pompes que la religion déployait avec les ressources d'une civilisation avancée, les écoles où enseignaient les docteurs illustres, les lieux consacrés par les exemples des saints ou les corps miraculeux des martyrs, le spectacle enfin de toutes les grandeurs, de toutes les richesses d'une église déjà ancienne, et légataire universelle des restes de la civilisation grecque et romaine, avaient saisi l'âme émerveillée des ignorants néophytes, et leurs relations excitèrent l'imagination des Irlandais. Ils étouffèrent dans leur île, se jetèrent sur leurs barques, et vinrent respirer l'air des grands pays catholiques. Les barques manquèrent sans doute : alors tout leur fut bon pour passer le détroit, tant fût-il large : troncs informes, rochers, flottèrent et voguèrent pour eux : un acte de foi, un signe de croix en faisaient de légers et fidèles navires.

Aussi furent-ils bientôt connus : ils étaient partout, ou plutôt ils passaient partout. Car s'ils s'établissaient souvent et se fixaient au sol étranger, ils erraient longtemps avant de s'arrêter; et bien souvent aussi c'était en Irlande qu'ils revenaient et fermaient la ligne irrégulière et longue de leur capricieux itinéraire. « Les Scots[1], disait au neuvième siècle Walafrid Strabus, l'habitude des voyages est devenue chez eux comme

[1] *Vit. S. Galli.*

une seconde nature. » « Que dire de l'Irlande, s'écrie Heiric[1], qui, méprisant les dangers de l'Océan, émigre tout entière avec ses troupes de philosophes, et descend sur nos rivages? Ses maîtres les plus savants s'exilent pour venir se mettre en l'obéissance de notre sage Salomon. » Charles le Chauve, ce Salomon, ce Charlemagne, car les contemporains lui donnent aussi ce glorieux nom, eut du moins le mérite de protéger les lettres, et spécialement les Irlandais. On les accueillait donc à leur arrivée, et quand on ne pouvait les retenir, on les regrettait à leur départ : « Voilà ce que Chromnal m'a chargé de te dire lorsqu'il est parti; car vous autres Irlandais, vous partez toujours. » Ainsi Walafrid parle à Probus, lui faisant un reproche gracieux, exprimant un regret aimable.

Mais ces voyageurs inconstants n'étaient pas des voyageurs curieux et inutiles. S'ils allaient pour s'édifier et s'instruire où étaient les maîtres les plus habiles, les églises les plus autorisées, ils allaient aussi, ils allaient surtout là où il n'y avait encore ni maîtres ni églises. L'étude alors n'était que la préparation de l'apostolat. Quand ils étaient aussi sûrs de leur doctrine que de leur zèle, ils se faisaient maîtres à leur tour, et allaient créer des églises nouvelles, fonder des colonies chrétiennes chez les peuples barbares du centre et du nord de l'Europe; ils travaillaient à reculer les frontières de l'Évangile : et souvent l'apo-

[1] *Præf. Vit. S. German.*

stolat n'était que le chemin du martyre; et les fondements de la cathédrale et du monastère étaient cimentés par le sang du fondateur.

D'autres, suivant une vocation moins héroïque peut-être et moins hasardeuse, ne sortaient pas des pays chrétiens : mais là aussi il y avait souvent des épreuves à subir, et toujours du bien à faire. Au milieu des peuples naguère encore païens et barbares, à peine reposés des profondes agitations de l'invasion, l'Évangile n'avait pas toujours pu pénétrer profondément dans les mœurs, la foi était demeurée ou devenue grossière, et si la discipline générale de l'Église était admirable, si en beaucoup de lieux elle était fidèlement pratiquée, la discipline particulière de certains pays et de la plupart des monastères s'était altérée, oblitérée ou corrompue. Dans l'élan de leur ferveur première, les saints d'Irlande se trouvaient avoir dépassé la plupart de ceux qui, les ayant précédés dans la voie, avaient eu le temps de se fatiguer ou de s'endormir. Ils les réveillèrent, les relevèrent. Des maisons nouvelles ou renouvelées reprirent les traditions oubliées de la vie spirituelle, et l'on crut voir se reconstruire dans l'Occident les anciennes laures de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte, pendant que çà et là, parmi les populations étonnées, des saints isolés, par les rigueurs de leur ascétisme, rappelaient à la fois la mémoire et les vertus des plus merveilleux anachorètes.

D'autres enfin, et ceux-là probablement n'étaient

pas les moins nombreux, s'en allaient, vrais pèlerins, suivant par toute l'Europe la curiosité pieuse qui les conduisait de station en station, de reliquaire en reliquaire, de tombeau en tombeau, jusqu'à Rome, aux catacombes, au tombeau de saint Pierre et de saint Paul, et quelquefois au delà la mer, à Constantinople, en Terre sainte. Ils rapportaient de là un cœur plus profondément touché, une imagination plus vivement frappée, une volonté plus fortement dévouée; et ils communiquaient à leurs frères de tous les pays, à leurs frères d'Irlande surtout, leur émotion et leur enthousiasme.

Ainsi, pendant cinq siècles, se répandit l'Irlande. Ce fut comme un courant de vie et de sang nouveau qui circula dans les veines de l'Église, et qui contribua sans doute, pour une part notable, à lui donner ce surcroît de jeunesse et de vigueur dont elle avait besoin pour soutenir et achever son travail dans le grand écroulement du cinquième siècle, dans le grand ébranlement qui se prolongea bien après la ruine.

Après le neuvième siècle, l'effusion s'arrête : les Irlandais rentrent dans leur île; on les rencontre du moins plus rarement au dehors, et ils ne tiennent plus la même place. Leur rôle s'amoindrissait, leur action diminuait, parce que leur mission s'accomplissait. Toute l'Europe devenait chrétienne. La papauté avançait l'œuvre de sa prépotence. Ces deux œuvres achevées, tout serait prêt pour que le christianisme, rassemblant ses forces dans la main des papes, s'épan-

chât au dehors et entreprît sa guerre de réaction et de conquête contre l'islamisme. C'était donc une ère nouvelle qui commençait, et on n'avait plus besoin de l'Irlande.

Dans cette expansion de l'Église irlandaise dont on vient de marquer le mouvement, on distingue pour ainsi dire trois courants; parmi ces voyageurs ou ces émigrants, on distingue trois catégories principales : les pèlerins, les missionnaires, et ceux qui vont étudier ou enseigner à l'étranger. Nous les suivrons les uns après les autres, et nous parlerons d'abord des pèlerins.

Nous rappelons encore une fois qu'on ne doit pas s'attendre à trouver ici une histoire complète des voyages de l'Irlande, de ses missions ou de ses études, mais seulement les indications ou les récits qui appartiennent à la légende.

CHAPITRE XXI.

LES PÈLERINS. RÉCITS D'ARCULFE.

Un homme saint, appelé Molva, disait à Moedoc qu'il voulait aller à Rome en pèlerinage[1]. « Je ne te le permettrai point, lui dit l'évêque. — Si je ne puis voir Rome, répliqua Molva, il est sûr que j'en mourrai. » Moedoc alors le prit sur son chariot, et tous deux ne parurent plus jusqu'au lendemain. Cependant il semblait à Molva qu'il était à Rome, et qu'il y accomplissait son vœu à l'église des Saints Apôtres. Le lendemain donc ils reparurent dans Fearna, et Moedoc demanda à son compagnon s'il voulait toujours aller à Rome. « Comment y songerais-je? répondit le saint homme : n'y ai-je point, hier et la nuit passée, accompli mon vœu et fait mes prières? J'ai honte seulement de rentrer sitôt à mon monastère. » Moedoc le renvoya ainsi, attestant qu'il avait été à Rome. Je ne sais quel fut le mystère, ajoute le narrateur, mais ce que je sais, c'est que saint Molva connaissait Rome comme une personne qui y aurait séjourné longtemps.

Les pèlerinages, d'ordinaire, ne se faisaient pas si aisément et si vite. On a quelque peine à se figurer

[1] *Vit. Mœdoc*, auct. Ewin. (Colgan).

même comment on voyageait dans ces temps où les pieds de l'homme devaient le porter, sans autre secours que le bâton sur lequel il s'appuyait, aux termes éloignés qu'il voulait quelquefois atteindre, à travers des pays sauvages ou déserts, à travers des peuples violents ou barbares. Chaque soir on ne se trouvait pas à la porte d'un monastère. Dans les demeures où l'on pouvait heurter, l'hospitalité chrétienne avait-elle remplacé l'hospitalité antique? Six clercs d'Irlande [1], animés du désir d'étudier les Écritures et de visiter les lieux saints, avaient pris leur chemin vers les contrées d'au delà la mer. Ils rencontrèrent saint Patrice, et, s'agenouillant, ils lui demandèrent sa bénédiction. L'apôtre les bénit, et leur prédit qu'ils seraient tous évêques. Le plus âgé et le plus vigoureux des voyageurs s'était chargé des livres de la troupe, et les portait dans un pli de son vêtement, n'ayant autre part où les mettre. Patrice leur donna la peau de phoque qu'on étendait sous ses pieds quand il disait la messe, pour qu'ils en fissent un sac. Le présent fut reçu avec mille actions de grâces, et les six pèlerins partirent. Ils traversèrent heureusement la mer, et jamais, pendant tout leur voyage, soit qu'ils fussent en chemin, soit qu'ils fussent dans les écoles, la subsistance ne leur manqua; ils virent toujours au contraire leur sourire une honnête abondance.

Voilà comment la plupart sans doute s'en allaient,

[1] *Vit. Patric.*, auct. Jocel.

avec un livre et un bâton : tous ne rencontraient pas saint Patrice, ou un saint qui eût éprouvé comme lui les peines du voyage, ou qui pût leur prêter une miraculeuse assistance. Ils mangeaient donc le pain de la charité ou les fruits de l'arbre du chemin, buvaient l'eau du ruisseau, dormaient sur le gazon ou la pierre. Quand la nourriture manquait, ils vivaient de foi et de courage. Tous arrivaient-ils? Voyait-on revenir tous ceux qu'on avait vus partir? Combien restaient sur la route, martyrs du pèlerinage?

« En ce temps-là, dit Æthelwerd[1], à l'année 892, trois hommes excellents d'Irlande, tout fervents de foi, furent saisis d'un pieux désir : ils cousent à la hâte des peaux de bœufs, en font une barque, et prenant sept jours de vivres, hissent leur voile, naviguent sept jours et sept nuits, et la volonté de Dieu les menant bien plus que leurs bras ou leurs rames, ils abordent dans la Cornouaille. Le roi Alfred les accueillit avec joie. Mais bientôt ils partirent pour Rome; et de là, cherchant les traces du Christ, ils s'en allèrent vers Jérusalem. Alors mourut un d'entre eux. » Il semble qu'un autre mourut encore; mais on peut soupçonner à peine le texte ou le sens de l'auteur, tant les deux sont altérés. D'ailleurs il ne les suit pas dans les incidents ou les merveilles du voyage. « Comment, en si peu de pages, observe-t-il, pourrait-on raconter ces grands miracles? »

Quelques-uns mirent-ils en écrit leurs curieuses

[1] Æthelw. Patric., l. IV.

aventures, la description des peuples et des lieux qu'ils avaient ainsi visités? Aucun monument n'est resté de ces pérégrinations si laborieuses et si lointaines, si intéressantes et si nombreuses; car le livre d'Adamnan n'est pas une relation irlandaise, ou plutôt le rédacteur est Irlandais, mais le voyageur était des Gaules. Arculfe, un évêque franc dont on ne connaît pas le siége, avec Pierre, un ermite de la Bourgogne, s'en était allé à Jérusalem; il visita toute la terre promise, vit Alexandrie, Damas, Constantinople, et visita un grand nombre des îles de la mer. A son retour, il fut assailli par la tempête et jeté sur les côtes occidentales de la Bretagne. Prenant ce retard en patience, il continua ses courses dans le pays où l'avait conduit la Providence, et il arriva ainsi dans l'île d'Iova ou Hy, dont Adamnan gouvernait alors les monastères. L'abbé accueillit le voyageur, écouta ses récits, les écrivit sous sa dictée, et en fit un livre utile à tous [1], dit Beda, et surtout à ceux qui ne connaissaient que par ouï-dire les lieux habités par les patriarches et les apôtres. Adamnan le présenta au roi Alfred, qui récompensa l'auteur et fit répandre des copies de l'ouvrage pour qu'il pût être aux mains des plus petits. Plus tard, Beda lui-même en rédigea un abrégé, où il introduisit quelques détails empruntés à d'autres relations.

Le voyage d'Arculfe pouvait donc, ainsi multiplié, exercer une certaine influence, et il est permis de

[1] Bed., *Hist. eccles.*

croire qu'il contribua à populariser le goût des pèlerinages et l'amour des récits lointains. Il n'était cependant pas fait pour contenter des imaginations irlandaises. Le tableau de ces pays de l'Orient, au brillant soleil, aux déserts mystiques, dont les torrents, les montagnes et les vallées avaient pour les Occidentaux quelque chose de poétique et de sacré, et qu'on voyait du fond de l'Irlande, au travers de la Bible, tout éclairés d'un jour divin, vu au travers des imaginations bourguignonne et franque, était bien pâle et devait paraître infidèle. Rien n'est plus simple que ce récit d'Arculfe; il n'a ni le charme du poëme, ni l'émotion du roman, ni même l'intérêt d'un journal où le voyageur se met en scène et raconte ses sentiments, ses joies et ses épreuves. Ce n'est pas même un récit, ce sont des notes. Elles sont détaillées, et leur exacte simplicité en fait un document précieux pour l'histoire des lieux saints; mais ce que la science a gagné, la poésie l'a perdu. Une tradition sur l'origine de Constantinople, un récit pittoresque et populaire dont le héros est le saint Georges de pierre qui se tenait à cheval sur une des places de la Rome grecque; enfin l'histoire du suaire de Jésus-Christ: voilà toutes les merveilles que les deux pèlerins de France avaient recueillies sur terre et sur mer!

On sait l'histoire des fondateurs de Constantinople. Comme autrefois les fondateurs de Chalcédoine, ils s'étaient trompés à leur tour. Dieu, qui avait ses vues

sur la ville future, endormit les ouvriers; et pendant qu'ils dormaient, les instruments disparurent. On ne les retrouva qu'au lieu où la nature, travaillant aux œuvres de l'avenir, avait préparé le siége d'un grand empire et la capitale de deux mondes.

Les deux autres légendes ne sont pas des légendes, à vrai dire, ce sont des contes. Un homme menant un cheval se présente devant la statue de saint Georges : il avait promis au saint, s'il le protégeait à la guerre, de lui offrir son cheval de bataille. Au lieu d'acquitter son vœu, il voudrait le racheter, et bientôt le marché s'engage : « Vingt sous d'or, dit le soldat, trente sous, quarante? » Saint Georges ne disait rien, il demeurait immobile; mais le cheval du soldat était devenu immobile aussi, et semblait devenu de pierre [1]. Trois fois son maître, se croyant libre, essaya de l'emmener, l'animal demeurait cloué à terre. « Saint confesseur, s'écria enfin le marchandeur, tu as été généreux quand il s'est agi de me protéger dans les combats ; mais il me semble que tu n'es pas généreux en affaires. » Le saint gardait la bête et l'argent. De pareils contes pouvaient aller à la dévotion familière et quelquefois trop peu révérencieuse de la Grèce ou de l'Italie, ou à la naïveté douteuse, à l'esprit narquois de la Gaule, mieux qu'à la foi poétique mais sincère et sérieuse de l'Irlande.

L'autre porte un caractère tout différent, mais qui atteste aussi bien l'authenticité de son origine. Un juif

[1] *De loc. sanct.*, lib. III.

chrétien déroba le saint suaire, et jusqu'à sa mort, grâce au précieux talisman, la richesse abonda dans sa demeure. Quand il fut près de mourir, il appela ses deux fils; il faisait deux parts de ses biens : l'aîné prit tout le reste de l'héritage, et le plus jeune eut la relique divine. Au bout de quelque temps, l'opulence de l'un s'était changée en misère, la misère de l'autre en opulence. Ainsi pendant cinq générations. Au bout de ce temps, le suaire tomba entre des mains infidèles, sans que sa vertu bienfaisante perdît de son efficacité, et cela dura encore longtemps. Des discussions enfin s'élevèrent et des prétentions rivales entre des païens et des fidèles, et voici comment on jugea : Mainnias, prince sarrasin, pris pour arbitre, fit allumer un grand feu, et remettant à son tour la décision au Christ lui-même, fit jeter sur le bûcher le saint suaire. Le voile merveilleux s'échappa des flammes, flotta quelque temps comme indécis, puis vint se confier aux mains d'un chrétien, homme humble et pauvre, qui se tenait là parmi tout le peuple. Qui ne reconnaît ici, malgré la donnée chrétienne, le tour de l'anecdote orientale, et la forme qui revient si souvent dans les mille et mille récits de leurs ingénieux conteurs?

Ces éléments étrangers ne se trouvent guère dans la légende irlandaise; elle est restée pure et nationale. C'est son privilége singulier parmi toutes les légendes : aucune ne semble du moins posséder au même degré cet inappréciable privilége. Elle n'avait

pas besoin d'emprunter à ses voisins des saints ni des vertus, et ils n'auraient guère pu lui prêter de la poésie.

Sous la plume de Beda, le récit d'Arculfe, abrégé et augmenté, se modifia quelque peu; mais trop peu de temps s'était écoulé pour que la modification fût notable. Quelques détails sont ajoutés, quelques descriptions, quelques expressions semblent prendre un air plus vague de merveilleux ou de mystère; mais la nuance est si légère qu'elle échappe et qu'on pourrait la contester. Assurément ni Beda ni Adamnan n'auraient pu s'écrier en écrivant leur livre, comme Æthelwerd en songeant aux récits des trois pèlerins irlandais : « Comment, en si peu de pages, mettre de si grands miracles? » La relation franque ne suffisait donc point à l'Irlande, et les récits qu'elle recueillit de la bouche de ses propres pèlerins ressemblèrent peu aux renseignements topographiques, aux descriptions froides, aux notes stériles des deux raisonnables voyageurs et parlèrent aux imaginations mieux que ne parlaient aux yeux les figures dont le vénérable Beda avait illustré son texte.

La poésie s'empara des récits de voyages. On connaît maintenant assez l'esprit irlandais pour présumer qu'elle avait saisi les voyageurs eux-mêmes. Il est regrettable sans doute que dans ce grand nombre de moines et d'évêques qui visitèrent à cette époque reculée et curieuse toutes les provinces de l'Orient et

de l'Occident, quelques hommes graves et érudits n'aient pas retracé, dans des livres simples et fidèles, l'image des peuples, des villes, des monuments, des personnages humains et des événements naturels au milieu desquels ils avaient passé. L'histoire aurait eu ses voyages comme la légende a les siens, et nous serions tout à la fois instruits et édifiés. Mais pendant tous ces premiers siècles, l'Irlande a eu des écrivains légendaires et des poëtes, elle n'a point eu d'historiens. Quand elle savait poétiser si vite ou si aisément ce qu'elle avait vu ou voyait encore de ses yeux, comment n'aurait-elle pas transformé ce qui était plus loin d'elle?

CHAPITRE XXII.

LES PÈLERINS. RÉCITS IRLANDAIS.

Les yeux de l'homme n'embrassent qu'un étroit espace, et au delà de son horizon, l'inconnu commence; le reste du monde appartient à l'imagination : elle peut l'ouvrir ou le fermer, y mettre le vide et le néant ou le peupler de ses œuvres et de ses rêves. De là cette curiosité si vive, cette crédulité instinctive qui accueille les récits des voyageurs, cette fantaisie créatrice qui les prévient, les développe et les transforme, ou quelquefois les remplace. Mais si tous les voyages éveillent l'imagination humaine, les voyages au delà la mer la sollicitent et l'émeuvent peut-être plus encore. Si tous les horizons semblent interroger notre esprit, les horizons de la mer le troublent et l'ébranlent. Un sol mouvant, des sillons qui marchent et se surmontent sans cesse, des plaines qui bercent le voyageur, semblent voyager avec lui, et le dévorent, des profondeurs agitées et transparentes qu'on dirait animées, et qui semblent tour à tour caressantes ou furieuses; des lignes perdues, des couleurs changeantes, de vagues lointains où l'on croit voir le ciel descendre dans la mer ou la mer monter dans le ciel; et dans les abîmes ondoyants,

des êtres à la figure étrange, des colosses puissants qui laissent à peine entrevoir leurs formes, des phénomènes terribles où le ciel et la mer semblent essayer de s'unir, et où font explosion des forces irrésistibles et destructives : ce sont là des spectacles qui saisissent fortement les races naturellement poétiques. Quand elles se représentent les espaces qui sont derrière ces espaces, les îles ou les continents où l'on n'arrive qu'après avoir franchi ces barrières ou plutôt ces gouffres, elles rêvent aisément des terres fantastiques, une nature différente, des créatures nouvelles, tout un monde extraordinaire et prodigieux. Lorsque la foi populaire assigne aux morts une vie nouvelle de compensation ou d'expiation, elle ne traverse pas les nuages, elle ne cherche pas dans les étoiles, elle passe la mer, et les déserts de l'Océan lui paraissent assez larges, assez impénétrables pour envelopper et recéler les séjours qu'elle assigne aux souffrances et aux félicités futures.

La mer est donc un merveilleux théâtre pour les scènes et les créations enfantées par l'imagination des peuples. Pour les voyageurs des traditions populaires, ses espaces seront toujours infinis et pleins d'inconnu, ses archipels seront toujours inépuisables, et les odyssées seront toujours des histoires de navigateurs. « Le Seigneur, dit le Cambrien Girald au sujet des récits irlandais [1], a fait ce qu'il a voulu au ciel, sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes;

[1] *Topog. Hibern.*

il est admirable en ses saints et grand en toutes ses œuvres; mais c'est aux lointaines extrémités du monde que la nature affranchie se joue dans les plus étonnants prodiges. »

Les deux personnages qui ouvrent dans la légende irlandaise le cycle de ces poëmes maritimes et de ces merveilleuses aventures, sont saint Abban et saint Patrice.

Un jour, saint Ybar [1], saint Patrice et saint Abban, montés sur le même navire, se trouvaient dans Loch-Carman, lorsqu'un monstre inconnu s'éleva de la mer; il avait cent têtes, toutes de formes différentes; il voyait par deux cents yeux, entendait par autant d'oreilles; sa tête la plus haute s'élevait jusqu'au ciel, et sa gueule vomissait l'eau par torrents parmi les nuages de l'air; les flots soulevés s'agitaient, le navire était près de sombrer. Ybar et Patrice se mirent en prière : mais une voix d'en haut leur dit : « Ce n'est pas vous qui devez prier, mais Abban; c'est sa prière qui éloignera de vous cette apparition de l'enfer, et c'est sa vertu qu'on devra désormais invoquer sur la mer. » Abban fut donc le patron des navigateurs, et il veilla sur eux parmi les dangers redoutables des mondes inexplorés et des océans mystérieux. On ne voit pas d'ailleurs qu'il ait conquis par des travaux sur mer cette glorieuse prérogative.

Patrice voyagea au contraire : on l'a dit déjà; mais nous n'avons pas raconté ce que la tradi-

[1] *Vit. Abban.* (Colgan).

tion a conservé de l'histoire merveilleuse de ses voyages.

L'ange Victor dit à l'esclave de Milch de passer la mer[1]. Il posa donc son pied sur un rocher, où la sainte empreinte est restée, et franchit le détroit; plus tard, avec la permission et la bénédiction de saint Germain son maître, il quitta la Gaule[2], et pendant de longues années il parcourut les îles de la Méditerranée. Ce fut dans une de ces îles qu'il rencontra trois autres Patrice, menant dans une caverne la vie cénobitique. Pour se joindre à cette société évangélique, il fallait subir une épreuve. Patrice en sortit triomphant, vainquit la bête monstrueuse qui gardait la fontaine, et demeura là sept ans. Ailleurs l'attendait une plus extraordinaire et plus glorieuse aventure.

C'était encore dans une île[3]. Là vivaient, dans une maison de neuve apparence, deux époux dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, avec une femme si vieille, si cassée, qu'elle s'était courbée jusqu'à terre; elle ne marchait plus; elle rampait plutôt péniblement, en s'appuyant sur ses mains. Le bon Patrice s'émerveilla et s'apitoya en même temps sur cette grande et triste vieillesse. Bien surpris fut-il, quand son jeune hôte lui apprit que cette vieille était sa petite-fille, et qu'elle avait encore sa mère; et sa mère, ajouta-t-il, est plus vieille et décrépite. Alors

1 *Hymn. Fiech.*
2 *Vit. Patric.*, auct. Ewin.
3 *Vit. Patric.*, auct. Ewin.

il raconta son histoire. « Nous vivions, dit-il, paisiblement, appliqués aux œuvres de miséricorde. Notre maison et notre table étaient ouvertes aux voyageurs; et selon notre pouvoir, nous donnions à ceux qui nous demandaient au nom du Christ. Un jour Jésus-Christ vint sous la forme d'un pèlerin; nous le reçûmes de notre mieux, pratiquant ce que nous inspirait la charité. Mais avant de partir, il se révéla à nous, et bénit notre demeure; et c'est sa bénédiction qui nous conserve dans la fleur de notre jeunesse. Notre fille n'était point née en ce temps-là, elle est soumise à la loi commune de la chair; à mesure que les années s'amassent, elles pèsent lourdement sur sa tête; et sa fille vieillit comme elle. Jésus-Christ, ajouta-t-il, nous a laissé en partant son bâton, disant de le garder pour un pèlerin qui passerait bien des années après lui, et que celui-là convertirait l'Irlande. » Une voix intérieure l'avertissait que Patrice était ce pèlerin prédestiné. Le saint en rejeta bien loin la pensée : mais Jésus-Christ lui apparut. Le bâton du divin voyageur ne quitta plus la main de Patrice, et on voit dans toute la légende les prodigieuses merveilles qu'il accomplit parmi les Irlandais.

Au sein même de la Méditerranée, au sein même de ce golfe provençal si bien éclairé et apparemment si bien connu, entre Marseille et Rome, il y avait donc place encore pour les découvertes et les merveilles. Il y avait des îles où des saints d'Irlande, comme Patrice, et bien d'autres avant lui, bien

d'autres après, étaient amenés par des anges, et trouvaient un asile silencieux et doux; et à voir ce qui s'y passe, on serait tenté de croire que ces terres mystiques, inconnues et invisibles aux vaisseaux profanes, demeuraient enveloppées dans quelque brume bleuâtre, impénétrable et transparente, comme le voile dont les dieux d'Homère se couvrent au milieu des hommes.

Mais c'était plutôt vers le Nord, là où l'inconnu commençait si vite, dans ces mers si souvent orageuses et presque toujours voilées, où l'on pressent les limites du monde, où l'on peut croire qu'après les zones humaines s'ouvre une zone réservée et mystérieuse, c'était là surtout qu'ils dirigeaient leurs barques hardies, ou que l'orage les emportait; là, qu'ils cherchaient des retraites inaccessibles et ignorées.

Deux fois Corbmach avait essayé vainement de trouver une île, un de ces rochers hauts et âpres où les saints aimaient à vivre seuls et debout, comme les oiseaux de l'Océan, entre la mer et le ciel [1]. A sa troisième tentative, il fut assailli de périls mortels. Pendant quatorze jours et quatorze nuits, à pleines voiles, sous le souffle violent du midi [2], sa barque, en droite ligne, avait couru sur le nord. Il dépassait le terme des navigations humaines, et il semblait qu'il n'y eût plus pour lui de retour. Aussi, le quatorzième jour, commen-

[1] Egress. Brendan.
[2] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

cèrent à surgir de toutes parts les terreurs sans nom d'un monde monstrueux et formidable. La mer pullulait de bêtes hideuses ; elles en couvraient la surface, et se heurtant par milliers aux flancs de cuir du bateau, arrêtant et chargeant les avirons, il semblait à chaque instant qu'elles allaient envahir et inonder les voyageurs menacés de sombrer dans ces flots horribles et vivants. Ce ne fut là qu'un de ses dangers : qui pourrait raconter les autres?

Il n'était pas nécessaire d'ailleurs qu'ils allassent bien loin pour trouver des monstres. On les sentait passer dans les eaux mêmes de l'Irlande : quelquefois même ne les voyait-on pas surgir? « Mon fils, disait Columkill à Berach [1], si tu vas aujourd'hui à Éthica, prends un détour, et ne te risques pas au large ; côtoie plutôt les petites îles, de peur que tu ne sois effrayé par des prodiges auxquels tu échapperais à grand'peine. » Berach partit avec la bénédiction et l'avis du saint ; mais il ne tint pas compte de l'avis. Et comme il était au large d'Éthica, une bête se leva de la mer, pareille au léviathan de l'Écriture ; Berach abattant sa voile, forçant de rames, put à peine se dérober à la gueule béante qui s'ouvrait comme le cratère de cette montagne animée, ou même aux vagues que son passage soulevait, pareil à un ouragan. Le même jour et dans les mêmes parages, navignait aussi Baithen : et à lui aussi Columkill avait dit que léviathan se montrerait. « Au milieu de la

[1] *Vit. Columk.*, auct. Adamn.

nuit dernière, lui avait-il dit, il est remonté du fond de la mer, et demain il paraîtra à la surface, entre Éthica et Iova. — Lui et moi, avait répondu Baithen, nous sommes en la puissance de Dieu. — Va donc, reprit alors le saint abbé, ta confiance te sauvera. » Quand le monstre se fit voir, Baithen, au milieu de ses compagnons terrifiés, se leva intrépide, étendit ses mains et bénit : la bête s'enfonça au plus profond de ses demeures, et les flots s'apaisèrent.

Ainsi partaient, en quête d'îles sauvages et perdues, les cénobites et les anachorètes qu'une longue et fervente pratique de l'ascétisme avait préparés à lutter contre les angoisses mortelles, à goûter les jouissances sublimes et dangereuses d'une solitude absolue : avant de partir ils avaient une dernière fois mesuré leurs forces, consulté leur conscience et Dieu, redoublant de jeûnes et de prières. S'ils étaient vraiment appelés, l'Océan tenait pour eux en réserve une de ses mystérieuses cellules; un jour leur barque la découvrait. Alors, ayant sous leurs pieds une roche étroite, autour d'eux la mer immense, sur leur tête le ciel infini, leur âme pouvait oublier la terre et flotter dans les régions spirituelles. Ils n'avaient qu'à livrer leurs pensées au vent qui battait éternellement leur asile et passait sur leur front brûlé; aux vagues sans repos, sans fin, sans nombre, qui roulaient à leurs pieds. D'où venaient ces vents et ces vagues? Où allaient-ils? Où étaient les hommes? Où était la terre? L'anachorète était perdu dans l'immensité.

C'était là une vraie solitude, mélancolique pour des âmes terrestres, navrante, redoutable même et sinistre. Mais ces âmes extatiques la supportaient sans fléchir ; ils demeuraient là sans faiblesse, sans regret, sans trouble, sans peur; ces cœurs forts, loin de se serrer et de se briser, se dilataient : l'infini n'était pas trop grand pour eux. L'esprit seul vivait en eux, et dans l'esprit vivaient seules les pensées divines.

Dans la légende, l'Irlande apparaît comme entourée d'un cercle d'îles, qui forme à la grande île des saints une auréole plus sainte, une sorte de gloire rayonnante où sont réunies toutes les splendeurs mystiques. Il semble qu'on entrevoit déjà dans cette splendeur quelques reflets lointains d'un monde où brille une lumière plus éclatante encore et plus épurée.

En effet, au delà de cet archipel indéfini, peuplé de saints vivants et mortels, un autre archipel commençait. A mesure qu'on s'éloigne des côtes de l'Irlande et des contrées abandonnées aux sociétés humaines, les cénobites sont plus parfaits, les anachorètes plus dégagés de l'humanité; la nature change son aspect et modifie ses lois; des êtres plus monstrueux apparaissent; on sent que la région des esprits est proche, qu'on touche à la frontière de l'autre monde; on rencontre même comme une avant-garde de ses peuples mystérieux. Comme toujours, les esprits mauvais sont en avant; mais si les démons et les damnés se montrent, les anges et les élus ne sont pas loin; si l'enfer est d'un côté, de l'autre est

lisme chrétien. Les scènes du voyage furent bientôt idéalisées. Les îles se multiplièrent, s'éloignèrent, prirent des aspects un peu étranges. Les hommes disparaissent, une hospitalité mystérieuse accueille les voyageurs. S'ils sont visibles, leur sainteté s'épure et se raffine : leur bouche ne prononce plus, leur oreille n'entend plus que les louanges du Seigneur ; c'est Dieu qui les nourrit par le ministère occulte de ses anges, et leurs esprits, malgré l'enveloppe corporelle dont ils sont revêtus encore, communiquent ainsi que des esprits purs. Ce sont des fleurs éternelles, des fruits inconnus et délicieux qui mûrissent pour les serviteurs de Dieu, des jours que la nuit ne vient jamais obscurcir, que des voiles transparents viennent à peine adoucir et tempérer pour reposer l'œil fatigué des saints. Et dans ces prairies fraîches et brillantes, sous ces arbres odorants et nourriciers, ce sont des chants sans fin, des processions sans repos, des fêtes et des cérémonies que rien ne vient interrompre. C'est, en un mot, l'idéal des vertus et des plaisirs de l'Église, le paradis terrestre des cloîtres.

Les moines d'Irlande rêvaient pourtant mieux encore. Au delà de ces îles, séjour de la perfection et de la félicité présente, ils rêvèrent pour leurs frères à venir une terre plus sainte encore et plus heureuse. On a vu déjà qu'ils n'osaient pas la décrire ; mais il fallait au moins qu'il leur fût donné de l'entrevoir, et d'en indiquer vaguement aux générations futures l'existence, les douceurs et les richesses : ils y con-

duisirent Brendan : nul, plus que lui, n'était digne d'un pareil honneur; et ce fut lui qui offrit à l'Église contemporaine les prémices des biens que devait posséder l'Église future. Cette contrée mystérieuse, qui servait d'intermédiaire entre la terre et le ciel, entre le siècle et l'éternité, entre le monde des corps et celui des esprits, devait confiner aussi aux zones ténébreuses et douloureuses de l'enfer; et Brendan, sous la main de Dieu qui l'égarait et le dirigeait en même temps, put apercevoir et décrire quelques îles avancées des régions infernales; leurs bruits effroyables et leurs émanations corrosives arrivèrent jusqu'à lui.

A ces conceptions, à ces récits exclusivement monastiques ou tout chrétiens, se joignirent des imaginations populaires. Des animaux monstrueux et bizarres passèrent auprès des voyageurs, les attaquèrent ou les défendirent. Sur des rochers lointains, ils trouvèrent des dangers qui semblaient témoigner qu'une puissance maligne résidait là et avait tendu là ses piéges. D'autres merveilles encore, des palais ou des églises de cristal et de marbre fondés sur la mer et plongeant dans ses profondeurs les colonnes de leurs gigantesques péristyles; dans l'Océan même, des splendeurs intérieures jaillissant de ses fonds incommensurables et changeant ses vagues en flots de lumière : voilà ce que raconta aussi la légende.

On pourrait remonter plus haut, suivre plus loin l'origine de ces fantaisies; on pourrait le faire au

moins pour quelques-unes d'entre elles. Cette terre occidentale, cette Atlantide irlandaise, était-ce l'Amérique entrevue à travers le prisme de la poésie? Cette architecture océanique de marbre et de cristal, les hardis pêchèurs de l'Irlande ne l'avaient-ils point rapportée de leurs courses vers les glaces polaires? Ces jours inextinguibles n'éclairaient-ils pas les régions boréales? Mais à quoi bon une pareille exégèse? La poésie ne doit aucun compte de ses emprunts; et si les grandes œuvres sont condamnées par leur grandeur à subir ces opérations anatomiques, on peut les épargner du moins aux humbles créations de la légende.

Dans ces conceptions et ces imaginations fantastiques et religieuses, il y avait la matière d'une épopée, où la poésie claustrale s'unirait à la poésie populaire. Cette épopée a-t-elle trouvé son Homère? A-t-on même jamais réuni dans une composition d'une juste étendue ces idées et ces traditions? Cette question s'adresse aux hommes d'Irlande qui aiment les temps anciens, les études et leur pays.

Voici d'après Capgrave, ou vraisemblablement d'après Jean de Tynemouth, dont il n'a fait, disent les savants, qu'éditer l'ouvrage, un récit abrégé du voyage de Brendan. Il n'est pas seulement insuffisant et trop court, il est évidemment tronqué et mutilé, et des fragments égarés et séparés de l'œuvre se rencontrent encore çà et là dans les légendes.

CHAPITRE XXIII.

VOYAGE DE SAINT BRENDAN.

Brendan était l'un des plus parfaits parmi les saints. Son enfance avait été formée par sainte Mida, sa jeunesse instruite par Ercus; et déjà il dirigeait de nombreux disciples, quand Dieu lui inspira de voyager. Il désirait que Dieu lui donnât une terre écartée au milieu de la mer et bien loin des hommes. Comme il était dans ces pensées, une voix d'en haut lui parla pendant son sommeil : « Brendan, serviteur de Dieu, lui dit-elle, sache que le Seigneur a exaucé ta prière. » Alors vint vers lui un saint du nom de Barnit, à qui le Seigneur avait révélé de grandes choses pendant ses navigations, et Brendan lui dit : « Raconte-nous la parole du Seigneur, et console notre âme par le récit des merveilles que tu as mérité, par tes vertus, de voir dans les eaux de l'Océan. » Et Barnit commença à lui parler en ces termes : « Mon fils Mernocat, qui était dans mon monastère procurateur des pauvres, se déroba un jour, et fuyant loin de mon visage, et voulant mener la vie solitaire, il trouva une île dans la mer, et y habita. Bien longtemps après, on m'annonça qu'il avait autour de lui de nombreux disciples, et que le Seigneur avait ré-

vélé par lui de grandes merveilles. Je me rendis vers lui. Une nuit que nous veillions ensemble, et que nous parcourions son île, mon fils me conduisit au bord de la mer, du côté de l'occident. Il y avait là une barque, et il me dit : « Monte avec moi dans cette barque, mon père, et faisons voile vers l'occident : il y a là une île qui s'appelle Terre de la promesse, et c'est le séjour que Dieu a destiné à ceux qui viendront après nous dans les derniers temps. » Nous commençâmes à naviguer. Bientôt des nuées épaisses nous couvrirent ; à peine pouvais-je voir la proue de notre bateau. Mais au bout d'une heure environ, une lumière immense brilla autour de nous, et une terre parut. Elle était grande, remplie d'herbes et de fruits. Nous y marchâmes quinze jours sans en trouver la fin. Toutes les plantes étaient chargées de fleurs, tous les arbres étaient féconds ; les pierres mêmes y étaient précieuses. Le quinzième jour, nous rencontrâmes un fleuve qui coulait de l'orient à l'occident. Nous ne savions ce qu'il fallait faire : nous désirions passer à l'autre rive : et cependant nous attendions la volonté du ciel, quand tout à coup se montra devant nous un être de forme humaine, mais tout resplendissant, qui nous salua par notre nom et nous dit : « Courage, excellents frères ! le Seigneur vous a révélé la terre qu'il doit donner à ses saints. Le fleuve que vous voyez la partage par la moitié ; mais vous ne pouvez toucher l'autre bord : retournez maintenant d'où vous êtes venus. » Quand il eut

parlé, nous lui demandâmes son nom, et d'où il était. Il nous dit alors : « Pourquoi me demander mon nom et d'où je suis, et ne pas me questionner sur cette île? Telle vous la voyez, telle elle est demeurée depuis le commencement du monde. Sentez-vous le besoin de boire, de manger, ou de vous vêtir? Voilà un an que vous êtes en ce pays, et vous n'avez point senti les besoins du corps; le sommeil n'a point pesé sur vous, la nuit ne s'est point abattue autour de vous. Ici luit un jour éternel; les ténèbres aveugles y sont inconnues, car Jésus-Christ est notre lumière. » Alors nous nous mîmes en chemin pour revenir, et lui nous quitta pour rentrer dans cette île de délices. »

Ce récit fit rêver Brendan. Puis prenant sa résolution, parmi ses trois mille disciples il en choisit quatorze, à qui il confia son projet d'aller à son tour chercher la terre des saints, et qu'il prit pour compagnons. Pendant six semaines ils jeûnèrent, ne rompant le jeûne que de trois en trois jours. Le quarantième jour ils se rendirent au haut d'une montagne, et y construisirent le navire qui devait les porter. Il fut très-léger, mais solide, avec un pont soutenu par des colonnes : ils le revêtirent de peaux de bœufs bien tannées, et enduisirent soigneusement les coutures. Deux garnitures pareilles furent mises en réserve, et on prit pour quarante jours de vivres. Ensuite ils dressèrent et fixèrent le mât solidement, et firent la voile et tout le reste du gréement.

Alors saint Brendan ordonna à ses frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de monter à bord. Comme il était demeuré seul sur le rivage, et qu'il bénissait le lieu du départ, survinrent trois frères du monastère, qui tombèrent à ses pieds en disant : « Mon père, permets-nous de te suivre aux lieux où tu vas : autrement nous sommes résolus de mourir ici de faim et de soif. » Voyant qu'ils le pressaient ainsi et qu'ils lui faisaient cette violence, le saint leur commanda d'entrer dans le navire, en leur disant : « Mes frères, votre volonté soit faite. » Et il ajouta : « Celui-ci a pris une résolution heureuse, car Dieu lui a préparé un lieu qui conviendra à son âme ; mais il prépare aux deux autres un terrible jugement. » Quand il se fut embarqué à son tour, on tendit la voile ; ils commencèrent à naviguer en se dirigeant vers le solstice d'été. Le vent leur était favorable, et ils n'avaient qu'à tenir la voile.

Après quinze jours, le vent tomba, et ils prirent les avirons, tant que leurs forces étaient épuisées. Brendan les fortifia en disant : « Ne craignez point, car Dieu veille sur nous et il conduit notre navire ; dressez seulement la voile et laissez-la flotter : Dieu fera ce qu'il voudra de ses serviteurs et de son navire. » Ils ignoraient vers quelle partie du monde le navire les portait. Chaque soir ils prenaient de la nourriture ; quarante jours s'étaient écoulés ; les vivres étaient épuisés, quand une île leur apparut, pleine de rochers et haute. Du milieu de cette île, divers

ruisseaux descendaient à la mer. Les frères, exténués de faim et de soif, voulaient, avant même qu'ils eussent trouvé où aborder, puiser de l'eau dans des vases : mais Brendan leur dit : « Gardez-vous-en, mes frères, ce que vous voulez faire est insensé. Dieu n'a pas encore voulu vous montrer le port, et vous voulez dérober? Le Seigneur Jésus-Christ, dans trois jours, nous indiquera le lieu où nous pourrons aborder, et où ceux qui sont fatigués répareront leurs forces. » Pendant trois jours ils tournèrent autour de l'île, et le troisième, vers la neuvième heure, ils trouvèrent un port où il n'y avait place que pour un navire.

Comme ils étaient descendus à terre et qu'ils marchaient sur le rivage, un chien, arrivant le long d'un sentier, vint aux pieds de saint Brendan. Le prenant pour guide, ils le suivirent et entrèrent dans une ville où ils trouvèrent une grande salle, avec des lits et des siéges, et de l'eau pour laver leurs pieds. Et pendant qu'ils s'y reposaient, l'homme de Dieu donna un avis à ses frères, leur disant : « Prenez garde que Satan ne vous induise en tentation, car je vois en ce moment qu'il inspire à l'un des trois venus après nous du monastère de commettre un larcin honteux. Priez pour son âme, car déjà sa chair a été livrée à la puissance de Satan. » Or la maison où ils se trouvaient était pleine de vases suspendus aux murs : il y en avait de toutes sortes en métaux différents; il y avait aussi des freins et des cornes garnis d'argent.

Et Brendan ajouta : « Mangeons des mets que notre Seigneur nous a préparés. » Ils s'assirent donc, et rien ne manquait sur la table. Se levant ensuite, ils allèrent sur les lits, qui étaient tout dressés, se reposer de leurs grandes fatigues. Mais pendant qu'ils dormaient, Brendan vit un enfant noir comme un Éthiopien, qui tenait un frein, et, jouant devant le malheureux frère, le faisait briller à ses yeux. Le saint se leva, et passa la nuit en prières jusqu'au jour.

Deux jours, par la volonté divine, ils se reposèrent dans cette île. Puis ils regagnèrent le navire, Brendan prit encore la parole : « Voyez, mes frères, quelqu'un d'entre vous n'emporte-t-il rien d'ici? — A Dieu ne plaise, répondirent-ils, qu'un larcin déshonore notre voyage! » Alors saint Brendan : « Voilà notre frère que j'avertissais hier, et maintenant il a dans sa robe un frein d'argent que cette nuit le démon lui a donné. » Le frère à l'instant jeta le frein à terre, et tomba aux pieds de l'homme de Dieu en criant : « J'ai péché, mon père; pardon! Priez pour le salut de mon âme! » Et tous au même instant se prosternèrent en priant pour le salut de son âme. En se relevant, ils virent le misérable Éthiopien qui s'échappait du sein du coupable, hurlant et criant : « Pourquoi, homme de Dieu, me chasser de ma demeure? » Brendan aussitôt se retourna vers le frère et lui dit : « Reçois promptement le corps et le sang du Christ, car ton âme va sortir de ton corps, et c'est ici le lieu de ta sépulture. » Il communia et mourut.

Ils remontaient sur leur navire, lorsqu'un jeune homme vint avec une corbeille pleine de pains et une amphore pleine d'eau. « Recevez, dit-il, cette offrande de votre serviteur. Il vous reste un long chemin; les pains et l'eau ne vous manqueront point jusqu'à la Pâque. » Ils partirent ainsi et naviguèrent, faisant un repas tous les deux jours; puis se trouvant près d'une île, ils y abordèrent.

En descendant à terre, ils virent des eaux qui, sortant de différentes sources, formaient un large courant plein de poissons; et en parcourant l'île, ils rencontrèrent des troupeaux de brebis qui toutes étaient blanches, si nombreuses que bien loin on ne voyait pas la terre. Brendan commanda d'en prendre une pour célébrer la fête, car on était au temps de Pâques, et celle qui fut prise suivit comme un animal familier. On l'amena au saint, et par son ordre, on prit aussi un agneau sans tache. Au même moment parut un homme tenant une corbeille pleine de pains cuits sous la cendre, avec ce qui était nécessaire pour faire la Pâque, et il déposa tout aux pieds de l'homme de Dieu en disant: « Mon père, ici vous allez célébrer aujourd'hui le sabbat; mais demain vous irez dans cette île que vous voyez : c'est là que le Seigneur veut que vous fêtiez le jour de sa résurrection. Je vous donne de quoi subvenir à vos besoins jusqu'à la Pentecôte. Après le jour de la résurrection du Seigneur, vous naviguerez vers une autre île qui est du côté de l'occident : on l'appelle le Paradis des

oiseaux. Vous y resterez jusqu'aux octaves de la Pentecôte. »

Après la Pentecôte, ils voguèrent donc pendant trois mois, ne voyant rien que le ciel et la mer, mangeant tous les deux ou trois jours; puis ils aperçurent une île; mais pendant quarante jours ils tournèrent autour sans pouvoir y trouver un port. Il se découvrit enfin, et il était fort étroit. Il y avait là deux fontaines : l'une était trouble, l'autre limpide et claire. Et comme les frères se pressaient pour puiser de l'eau, le saint les arrêta en leur disant : « Vous ne le pouvez sans la permission des pères qui habitent ce pays. Est-ce qu'ils ne vous donneront pas cette eau que vous voulez maintenant dérober? » Alors s'avançait vers eux un vieillard d'un aspect vénérable. Ses cheveux étaient blancs comme la neige et son visage rayonnait. Il se prosterna trois fois à terre devant Brendan; Brendan le releva; ils s'embrassèrent. Le vieillard prit Brendan par la main, et marcha avec ui l'espace d'un stade, jusqu'au monastère. Quand ils furent à la porte, Brendan interrogea son guide : « Quel est ce monastère? Qui le dirige? D'où sont les saints qui l'habitent? » Le vieillard ne parla point; mais sa pensée répondait et pénétrait miraculeusement dans l'esprit de Brendan. Lui, voyant cela, dit à ses frères : « Tenez votre langue dans le silence, de peur que nos frères ne soient souillés par notre dissipation. »

Onze frères bientôt se présentèrent, vêtus de chapes,

portant la croix et chantant : « O saints, levez-vous de vos demeures, allez au-devant de la vérité; sanctifiez le lieu; bénissez le peuple, et daignez tenir en paix vos serviteurs. » Au moment où le verset finit, le père du monastère embrassa Brendan, et après lui ses compagnons; et les frères s'embrassèrent aussi les uns les autres. Quand ils se furent ainsi donné la paix, on introduisit les voyageurs dans le monastère; après la prière, on lava leurs pieds en chantant l'antienne : « Je vous donne une loi nouvelle. » On lava ensuite les mains; tous s'assirent, et la table fut préparée. On servit des pains d'une merveilleuse blancheur et des racines d'une saveur exquise. Chacun des voyageurs était placé entre deux de ses hôtes, et entre deux convives on avait mis un pain entier.

Après le repas, l'abbé du monastère dit aux étrangers : « Mes frères, vous vouliez ce matin dérober l'eau à la fontaine dont vous avez vu les eaux limpides; mais vous pouvez maintenant y puiser à votre plaisir, vous réjouissant dans la crainte du Seigneur. L'autre fontaine, dont les eaux sont troubles, sert à nos ablutions de tous les jours, car elle est tiède toute l'année. Quant à ces pains, nous ne savons où ils se préparent ni comment ils sont apportés. C'est une aumône que Dieu nous envoie par une des créatures qui lui obéissent. Nous sommes ici vingt-quatre frères, et chaque jour nous avons douze pains. Aujourd'hui, pour votre arrivée, le nombre s'est

trouvé double. Voilà les présents que le Christ nous continue depuis les temps de saint Patrice et de saint Ailbeus. Quatre-vingts ans se sont passés, et cependant notre corps n'a point vieilli depuis ce temps-là. Nous n'avons point ici besoin des choses que le feu sert à préparer. Nous ne souffrons ni du froid ni de la chaleur. Quand vient l'heure des messes ou des offices, les luminaires que nous avons apportés de notre pays s'allument dans l'église, et par une disposition divine, ils brûlent sans jamais diminuer. »

Se levant alors, Brendan et l'abbé du monastère, et les frères avec eux, entrèrent dans l'église. Elle était carrée en longueur et en largeur; les autels étaient de cristal, ainsi que tous les vases. On n'entendait pas dans tout le monastère une voix ou un murmure. Si un frère avait une demande à faire, il allait devant l'abbé, fléchissait le genou, lui parlant en son cœur; l'abbé le comprenait par une révélation d'en haut, et écrivait sa réponse. Quand les complies furent achevées, l'abbé dit à saint Brendan : « Je l'atteste en présence du Christ : depuis quatre-vingts ans que nous sommes dans cette île, nous n'avons entendu la voix humaine que dans le chant des louanges que nous adressons au Seigneur. Nul parmi nous n'a senti les misères de la chair ou l'approche de l'esprit mauvais qui rôde autour du genre humain. » Il dit aussi : « Des deux frères que vous savez, l'un demeurera dans l'île des anachorètes, l'autre, par une mort honteuse et lamentable, sera

précipité dans l'enfer. » Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi dans l'église, une flèche de feu vint du ciel, et toutes les lumières placées devant les autels brillèrent : « Vous voyez, dit l'abbé, ces cierges qui brûlent, ils ne se consument ni ne décroissent, et le feu ne laisse ni restes ni traces, car il est tout immatériel. »

Brendan et le frère remontèrent enfin sur leur navire, et au bout de quelques semaines, ils virent une île où ils trouvèrent une fontaine dont les eaux transparentes étaient pleines de poissons et d'herbes diverses. Brendan en goûta, et prévint ses frères : « Buvez avec précaution, car cette eau est dangereuse. » Mais ils n'observèrent point sa parole, et ils furent saisis d'un sommeil qui dura trois jours et trois nuits. Lui cependant priait sans relâche, demandant grâce pour leur ignorance, qui les avait fait tomber en ce péril. A la fin du troisième jour, Dieu les réveilla.

Ils reprirent leur course, et se trouvèrent auprès de l'île où ils avaient fait la veille de la Pâque, et celui qu'ils avaient déjà vu vint à leur rencontre en disant : « Le Dieu d'Israël est admirable en ces saints ; il prêtera à son peuple force et courage, béni soit-il ! » Il leur donna des vêtements nouveaux, chargea de provisions leur navire, et leur annonça qu'ils trouveraient la terre de la promesse la septième année de leur navigation, et qu'alors Dieu les ramènerait au lieu de leur naissance.

Un jour, comme ils continuaient leur voyage, ils

virent paraître une bête monstrueuse, immense, aux narines écumantes; elle précipitait sa course rapide comme pour venir les dévorer. Les frères, saisis d'épouvante, criaient vers le Seigneur : « Délivrez-nous, Seigneur, de peur que cette bête ne nous dévore ! » Brendan les fortifiait : « Ne craignez pas, hommes de peu de foi ; Dieu est toujours notre défenseur, il nous délivrera de la gueule du monstre, et de tous les autres dangers. » Le monstre approchait, et devant lui marchaient des vagues d'une hauteur prodigieuse, qui arrivaient déjà jusqu'au navire. Brendan, voyant la terreur croître dans l'âme de ses frères, leva les mains au ciel et s'écria : « Seigneur, sauve tes serviteurs comme tu as sauvé David des mains de Goliath, et Jonas du ventre de la baleine ! » Au même instant, une autre bête, venant de l'occident, passa près d'eux et fondit sur le monstre de la mer en vomissant la flamme, et la bête qui poursuivait les serviteurs de Dieu demeura morte, déchirée en trois parties. Par l'ordre de Brendan, les frères en prirent une, et elle servit à leur nourriture.

Quand ils arrivèrent en vue d'une certaine île : « Il y a ici, dit Brendan, comme trois peuples : l'un d'enfants, l'autre de jeunes gens, le troisième de vieillards, et c'est ici que doit s'établir un des frères qui se sont joints à nous au moment de notre départ. » Cette île était une plaine merveilleusement unie comme la mer ; on n'y voyait pas un arbre, rien que le vent pût agiter. Elle était vaste et couverte de

scaltas pourpres et blanches. Ils virent là trois troupes, et chacune était séparée des deux autres d'un jet de fronde à peu près. Elles marchaient toujours, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. L'une s'arrêtait et chantait : « Les saints iront de vertus en vertus, et verront dans Sion le Dieu des dieux. » Quand elle avait fini, une autre s'arrêtait et chantait, et la troisième à son tour, et ainsi sans cesse. La première, celle des enfants, portait des vêtements d'une blancheur éclatante; la seconde avait des robes couleur d'hyacinthe; la troisième était en dalmatiques rouges. A sexte, ils chantèrent : « Dieu nous prenne en pitié, » jusqu'à la fin avec d'autres psaumes; et d'autres ensuite à none; et à l'heure des vêpres, ils chantèrent encore. Les chants terminés, une nuée enveloppa l'île : elle était éclatante; cependant l'île était voilée, et on entendait seulement le chant des hymnes, qui continua jusqu'au matin à l'heure de vigiles, où des psaumes nouveaux commencèrent. A l'arrivée de l'aurore, ils changèrent encore; puis ils immolèrent l'agneau sans tache, et tous vinrent à la communion. Alors deux jeunes gens s'approchèrent avec une corbeille pleine de scaltas, et la posèrent sur le navire en disant : « Voilà des fruits de l'île des forts; prenez-les, et rendez-nous notre frère; puis allez en paix. » Brendan, appelant celui-là, lui dit : « Embrasse tes frères, et va avec ceux qui te réclament. Heureux fut le moment où ta mère te conçut, puisque tu as mérité de vivre dans cette compagnie. Souviens-

toi des biens dont le Seigneur t'a comblé. Va donc, et prie pour nous. »

Quand il se fut éloigné avec ses nouveaux compagnons, les frères se remirent en chemin, et à l'heure du repas, Brendan prit une scalta; elle était d'une grosseur merveilleuse et remplie d'un suc abondant. Il la partagea entre les frères, et son goût était celui d'un miel délicieux. Et après cela, ils jeûnèrent trois jours. Mais alors voilà qu'un oiseau d'une grandeur prodigieuse, portant une branche d'un arbre inconnu, vint à eux. La branche tomba sur les genoux de Brendan; elle portait une grappe énorme, d'une couleur vive et pourprée; les grains étaient comme des pommes, et les frères en furent nourris. Après un autre jeûne de trois jours, ils aperçurent une île toute couverte d'arbres touffus; ils avaient des fruits pareils à celui que l'oiseau avait apporté et tous de la même couleur. Leurs branches en étaient chargées, et se courbaient jusqu'à terre. Il n'y avait point d'autres arbres dans l'île, et le pays tout entier était parfumé comme une salle qui serait remplie d'oranges. Ils s'arrêtèrent là quarante jours.

Puis ils reprirent la mer, et ils virent tout à coup un griffon qui dirigeait sur eux son vol. Déjà il étendait ses ongles pour saisir les serviteurs de Dieu; mais voilà que l'oiseau qui avait apporté la branche fondit sur lui et le tua. Son corps tomba dans les flots sous les yeux des frères.

Une autre fois, ils virent toute la mer s'éclairer;

elle était si transparente qu'on pouvait sonder ses abîmes et distinguer ce qui était au fond des eaux. Ils virent aussi une tour qui montait de la mer jusqu'au-dessus des nuages; elle était environnée d'un pavillon à jours, et dont les jours étaient si larges que le vaisseau pouvait passer au travers. Le pavillon avait la blancheur luisante de l'argent et la dureté du marbre; la tour était du plus brillant cristal, et quand ils furent entrés sous le pavillon, il leur semblait que la mer même fût de cristal, tant elle était claire et transparente jusque dans ses abîmes. Ils firent le tour du merveilleux monument, la tour avait quatorze cents coudées sur chacun de ces côtés; et le quatrième jour, ils trouvèrent sur le bord d'une de ses ouvertures un calice de même matière que le pavillon et une patène de même matière que la tour. L'homme de Dieu les prit en disant : « Ce sont les présents du Christ, qui nous a montré ces merveilles. »

Ils voguèrent huit jours encore, et ils virent une île toute de rochers: pas un arbre, pas une herbe, et de tous côtés s'élevaient des forges de forgerons. « Frères, dit Brendan, mon âme est en peine pour cette île, car je ne voudrais pas y toucher ni en approcher; et le vent nous y pousse en droite ligne. » Bientôt, en effet, ils entendirent le souffle puissant des soufflets; leurs aspirations faisaient un bruit pareil au tonnerre, et aussi les coups formidables des marteaux sur les enclumes au fond des ateliers retentissants. Un des travailleurs sortit alors par hasard:

il était velu et comme mêlé de feu et de ténèbres. A la vue des serviteurs de Dieu, il retourna vers les siens, et Brendan s'écria : « Gagnez au large, mes frères, et fuyons cette île. » Déjà celui qu'ils avaient vu revenait portant dans ses tenailles énormes une masse de fer ardente, incandescente, immense, et il la lança avec force. Elle ne fit point de mal aux saints, car elle passa sur leurs têtes et alla tomber au delà, à plus d'un stade, et où elle tomba, la mer se mit à bouillir comme si une montagne de feu fût entrée dans son sein; la fumée sortait comme d'un four. Tous les habitants de l'île accouraient alors au rivage, armés de masses semblables, et ils les lancèrent tous, les uns après les autres, contre les serviteurs du Christ. Puis ils rentrèrent dans leurs demeures, et leurs demeures s'embrasèrent à la fois, et l'île entière parut comme une île de flammes. La mer, autour des navires et au loin, échauffée, travaillée, bouillait à gros bouillons, comme l'eau d'un vase sur un foyer ardent. Jusqu'aux frères arrivaient les hurlements de l'île et ses odeurs fétides. Brendan disait : « Soldats du Christ, assurons-nous sur la force de notre foi et sur les armes spirituelles; veillez et soyez des hommes, car nous sommes sur les confins de l'enfer. »

Le lendemain, ils entrevirent comme dans une brume transparente une haute montagne qui s'élevait de l'Océan, et dont la cime était perdue dans une fumée épaisse. Un vent rapide les y entraîna. Alors

celui qui restait des trois frères se jeta hors du navire, et marcha jusqu'au rivage, et il criait : « Malheur sur moi ! je suis perdu, mon père ! je ne puis retourner vers vous ! »

Déjà une multitude de démons l'avaient saisi et l'entraînaient. Il était en proie aux supplices et les flammes le dévoraient. Brendan s'écria : « Malheur sur toi ! la fin de ta vie est une mort éternelle. » La cime se dégagea en ce moment ; elle écumait et bouillonnait, aspirant et respirant le feu et la flamme, qu'on voyait tour à tour monter dans les hauteurs du ciel et redescendre dans les entrailles de la montagne. Toute la montagne, jusqu'à ses racines, jusqu'à la mer, était comme un bûcher flamboyant.

Ils naviguèrent encore, et ils approchaient d'une île. Brendan leur dit : « Vous allez voir Paul l'anachorète, qui vit là sans qu'aucun aliment matériel entretienne en lui la vie corporelle. Nous ne pouvons entrer dans son île sans la permission de l'homme de Dieu ; attendez mon retour. » Il descendit seul, le vieillard vint à sa rencontre en disant : « Qu'il est bon et doux d'habiter avec ses frères ! » Tous les frères quittèrent alors le navire ; Paul les embrassait et les saluait par leurs noms. Ses cheveux, sa barbe et le poil de son corps le couvraient jusqu'aux pieds ; par l'extrême vieillesse, il était blanc comme la neige ; il n'avait point d'autre vêtement, et on ne voyait que ses yeux et une partie de son visage. En le considérant, Brendan s'attrista, car il disait en son cœur :

« Malheur sur moi ! je porte l'habit de moine ; beaucoup sont établis au-dessous de moi pour apprendre la vie monastique, et voici un homme qui dans les liens de la chair est pareil à un ange et n'est point atteint par les misères du corps. » Cependant l'homme de Dieu répondit à ses pensées : « Père vénérable, que de grandes merveilles Dieu t'a montrées qu'il n'a point révélées aux autres pères ! et tu dis dans ton cœur que tu n'es pas digne de porter l'habit de moine, quand tu es plus grand qu'un moine. Le moine se vêt et se nourrit du travail de ses mains, et Dieu, depuis sept années, te nourrit de ses bienfaits avec tous les tiens. Pour moi, je suis sur ce rocher, misérable et nu, comme l'oiseau qui n'a que son plumage. »

Brendan alors lui demanda comment il était arrivé là, d'où il était venu et depuis quel temps il menait cette vie. « J'ai été nourri, répondit Paul, pendant cinquante-cinq ans au monastère de saint Patrice, et je gardais le cimetière de la communauté. Un jour, une vision brillante m'apparut et me dit : Tu iras demain au bord de la mer, tu y trouveras un vaisseau où tu monteras, et il te conduira en un lieu où tu attendras le jour de ta mort. Je partis, et le septième jour j'arrivai dans cette île où tu me vois. Vers la neuvième heure, une loutre vint à moi avec un poisson et des sarments. Je tirai du feu d'un caillou, et je préparai mon repas. Tous les trois jours, mon serviteur sortait ainsi de la mer, et voilà com-

ment j'ai vécu trente ans. Je n'éprouvais point la soif; le jour du Seigneur, un rocher me donnait un peu d'eau pour l'ablution. Au bout de trente années, je découvris deux grottes et une source vive, et depuis j'ai vécu soixante ans sans autre aliment que l'eau de la fontaine. Ma vie a déjà duré cent cinquante années, et suivant la promesse de Dieu, j'attends ici le jour où il me jugera dans cette chair mortelle. »

Ils naviguèrent après cela quarante jours, et comme ils approchaient d'une île, un brouillard les couvrit, si épais qu'ils se voyaient à peine les uns les autres. Une heure se passa ainsi, et tout à coup ils se trouvèrent dans une grande lumière. Ils avaient devant eux une terre spacieuse, pleine d'arbres qui étaient chargés de fruits comme en automne. Pendant quarante jours ils la parcoururent, et ils ne virent point de nuit; ils ne voyaient point non plus la fin de ce pays. Puis ils rencontrèrent un grand fleuve qui traversait l'île, et un jeune homme vint à eux, les embrassant avec une grande joie, les saluant par leurs noms et disant : « Heureux ceux qui habitent votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans les siècles des siècles. » Et il dit à Brendan : « Voici l'île que tu cherches depuis si longtemps. Tu ne l'as point trouvée aussitôt, parce que Dieu voulait te découvrir les merveilles qu'il a cachées dans l'immense Océan. Retourne au pays de ta naissance, et emporte avec toi, car cela t'est permis, de ces fruits exquis et

de ces pierres précieuses autant qu'en pourra contenir ton vaisseau. Dans un temps qui est encore bien éloigné, quand pour les chrétiens sera venue la persécution, cette terre sera montrée à vos successeurs. » Il ajoutait qu'elle était toujours ainsi riche et pleine de fruits, et qu'elle n'avait point de nuit, parce que le Christ était sa lumière.

Brendan chargea donc son navire des fruits délicieux et des pierres brillantes de cette contrée heureuse, et une navigation favorable le ramena vers son monastère.

CHAPITRE XXIV.

LES ÉTRANGERS EN IRLANDE.

Avant saint Patrice, bien des Irlandais avaient passé la mer, étaient venus dans les grands pays chrétiens demander ou donner des leçons. Parmi les plus illustres, nous avons compté Sédulius et Catald, car nous ne parlons pas ici de ceux qui, après avoir étudié en Gaule ou à Rome, revenaient travailler à la propagation de la foi dans leur patrie. Au temps même de Patrice, l'Église irlandaise mena de front la propagande intérieure et la propagande extérieure.

Au dehors elle fit une triple propagande : celle de la foi, celle de la discipline, celle des études. Elle la porta surtout dans les îles du Nord, en Gaule, et dans les vastes contrées slaves ou germaniques qui s'étendent de la mer du Nord et de la Baltique au Danube et aux Alpes. L'Espagne, et surtout l'Italie, ne se dérobèrent point à son action; mais elle y fut moins considérable et moins prolongée.

Entre les Irlandais et les Bretons de la Cambrie, il y eut échange perpétuel de maîtres, de leçons, de livres et d'élèves. Ensemble ils évangélisèrent la Bretagne armorique; on peut dire qu'ils créèrent et constituèrent son Église. Mais quand il s'agit des Saxons

et des Angles, les Irlandais furent abandonnés par leurs alliés : les Bretons ne voulurent point ouvrir les portes du ciel à ceux qui les avaient chassés de leur patrie; les Irlandais furent seuls maîtres, seuls apôtres de l'Angleterre. Il en est de même des Pictes : les Bretons, perpétuellement et cruellement tourmentés par leurs sauvages voisins du Nord, avaient fait peu d'efforts pour leur communiquer les biens de l'Évangile; là encore, les églises et les écoles furent, à peu d'exceptions près, fondées par des mains irlandaises, et ce furent aussi les Irlandais qui catéchisèrent les peuplades des Hébrides, des Orcades et de l'Islande. En France, ils eurent sur la discipline et les études une influence qui s'étendit de là sur l'Italie. Enfin, dans les pays qui forment le centre et pour ainsi dire le noyau de l'Europe, ils portèrent en même temps la foi, la discipline et les études. Tel est l'ensemble des travaux de l'Église irlandaise au dehors.

L'histoire des relations de l'Irlande avec les Bretons des deux Bretagnes, les Anglo-Saxons et les Pictes, est à elle seule une intéressante et longue histoire; elle formerait au moins deux ou trois chapitres importants dans l'histoire de l'Église irlandaise, ou même dans sa légende : nous la réservons tout entière; il n'en sera point question en ce livre, on la mentionne ici, à peine et pour mémoire. Comment les Bretons fournirent à Patrice quelques-uns de ses coopérateurs; comment, un peu plus tard, ils envoyè-

rent Gildas au secours de saint Olcan et de sainte Brigide; comment les maîtres de la Bretagne, David, Nennio, Doccus, Cadoc, formèrent les saints qui élevèrent si haut ensuite la renommée de l'Église irlandaise; comment, d'un autre côté, Moel, Mello, Rioch, Carantoc, Samson, et bien d'autres, quittèrent la Bretagne pour venir étudier en Irlande; comment des maîtres irlandais enseignèrent dans les grandes écoles de la Cambrie, à Menevia, à Saint-David, dans la vallée de Roses, à Banchor; comment, enfin, une double migration de saints, partis à la fois de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, colonisa pour ainsi dire la Bretagne armoricaine, et y répandit la connaissance de l'Évangile et les institutions monastiques : ces multiples et longs récits peuvent trouver mieux leur place dans une histoire de la légende bretonne où ils se développeront à l'aise.

La mission irlandaise chez les Anglo-Saxons, le rôle du monastère d'Iova, l'histoire du siége de Liudisfarne et la succession de ses évêques, Aidan, Finnian, Colman, Tuda, Cuthbert; les Irlandais, après une courte lutte, se retirant devant les missionnaires romains et Wilfrid; les fondations et l'enseignement de Furseus et de Maildulf, les relations fréquentes et ininterrompues entre les deux Églises; tout ce que racontent enfin les chroniqueurs et les légendaires anglo-saxons, tout cela ne saurait tenir dans un étroit chapitre, et appartient aux annales anglo-saxonnes aussi bien qu'aux archives

irlandaises. On pourra retrouver ailleurs toute cette histoire.

Une grande partie de ce champ si vaste où s'exerça l'activité irlandaise demeure ainsi réservée; restent encore les îles secondaires du nord, la France et l'Italie, l'Europe centrale. Mais, dans les îles du nord et dans presque toute l'Europe centrale, il s'agissait de païens à convertir; la mission fut toute chrétienne et apostolique; ce fut la propagande de la foi par la prédication et le martyre. En France, en Italie, dans quelques régions rhénanes, la mission eut un autre objet et un autre caractère : ce fut la réforme de la discipline, la propagande de la science, par l'exemple et l'enseignement.

La légende n'a pas exactement pris note et gardé mémoire des longues et nombreuses relations des écoles et des maîtres de l'Irlande avec les pays étrangers; mais elle fournit çà et là des indications intéressantes. Il serait difficile, en réunissant même tous les traits épars, de composer un ensemble, de tracer un tableau : bien des figures manqueraient, bien des lignes seraient brisées. Quelques noms et quelques faits suffiront d'ailleurs à établir la continuité, la tradition de l'enseignement irlandais au dehors, et à faire pressentir l'importance qu'à certains moments il put avoir.

L'Irlande, province lointaine de la chrétienté, située aux confins du monde et presque en dehors de l'Europe, pouvait bien former dans son sein et ré-

pandre sur l'Europe ses nombreux missionnaires; mais il ne semble pas qu'elle ait pu appeler à ses écoles beaucoup d'étrangers. On y vint pourtant, non-seulement de Bretagne et d'Angleterre, mais des Gaules et d'Italie.

Les grandes lumières qui avaient éclairé l'Église des Gaules pendant la seconde moitié du cinquième siècle s'étaient éteintes. Sidoine, Claudien-Mamert, Faust, Gennade, Avit, Hilaire, ces héritiers et ces continuateurs du grand siècle, n'avaient laissé que de rares successeurs; Césaire, Fortunat, Félix et Grégoire ne suffisaient pas à les remplacer. Aussi aux premières lueurs que les moines de la Gaule virent briller de l'autre côté de la mer de Bretagne, ils s'embarquèrent, et dès le sixième siècle on les trouve mêlés à la foule croissante qui peuplait les monastères irlandais [1]. Agilbert, qui fut au siècle suivant évêque de Paris et un des plus grands prélats de la France, était un élève des Irlandais, et avait passé de longues années à étudier près d'eux les saintes Écritures [2]. Un roi franc, Daeghberth, vint passer au milieu d'eux les années de son exil [3]. Ce ne fut pas la seule fois d'ailleurs que les écoles d'Irlande accueillirent de royales infortunes, et des princes d'Angleterre y trouvèrent, comme Daeghberth, une hospitalité profitable.

[1] *Vit. Kieran.* (Colgan).
[2] Bed., *Hist. eccles.*
[3] *Vit. Wilfrid.*, auct. Hedd.

Les Italiens eux-mêmes, si vains de leur science et si dédaigneux, avaient appris le chemin de l'Irlande. Ils avaient vu passer au milieu d'eux ces troupes de pèlerins venant de si loin pour s'enfermer silencieusement, pendant quinze et vingt années, dans l'obscurité de la retraite et la profondeur des études. D'abord ils les avaient méprisés peut-être, au moins n'avait-on pas cru à Rome qu'on dût leur confier l'apostolat de l'Irlande. Rome espéra mieux de ses propres prêtres. Mais quand Palladius, Salonius et Silvester, choisis et envoyés par elle, eurent échoué ; quand, un peu après, on apprit les merveilles que Patrice et sa mission irlandaise accomplissaient avec une puissance si prompte et si merveilleuse, on voulut voir de plus près ces ouvriers à l'œuvre, et de nombreux voyageurs quittèrent l'Italie pour visiter l'Église nouvelle ; ils y trouvèrent des leçons qui les arrêtèrent, et des précepteurs qui leur firent oublier l'Italie.

Pendant que saint Sénan était dans l'île d'Inis-Cara, où il construisait un monastère, arriva, dit un auteur de sa vie [1], un navire chargé de pèlerins. C'étaient cinquante moines de Rome. Ils se partageaient en cinq troupes, car une vocation diverse leur faisait chercher des maîtres différents : la première était venue pour saint Tinnian, la seconde pour saint Sénan, la troisième pour saint Brendan, la quatrième pour saint Barreus, la cinquième pour saint Kiéran. Ils s'étaient partagé de même les travaux de la route,

[1] Colgan, 8 mars.

et chaque troupe avait pris à son tour la direction et la manœuvre du navire, se mettant sous la protection spéciale du saint dont la renommée lui avait fait entreprendre le voyage.

Les femmes ne craignaient point les dangers et les fatigues de ces lointains pèlerinages, et il semble même que l'exemple ait été donné, le chemin frayé par elles : « En ce temps-là, dit une légende [1], les filles du roi des Lombards, laissant pour l'amour de Dieu leur pays et leur famille, vinrent en Irlande en pèlerinage. Elles étaient neuf, et une fille d'un roi de Bretagne était avec elles. Patrice les établit dans des lieux où elles purent vivre saintement, et elles y demeurèrent jusqu'à leur mort. »

Si dès le sixième siècle, et dès le temps même de Patrice, l'Irlande désormais chrétienne et ouverte aux pèlerins de la science et de la piété, voyait aborder à ses rivages les vaisseaux de la Gaule et de l'Italie, elle reçut un peu plus tard sans doute des visites encore plus nombreuses. On y vint de plus loin encore et du fond même de l'Égypte [2]. Les nations étrangères semèrent leurs os sur cette terre sacrée : mais l'Irlande les recueillit pieusement, et jusqu'à la fin hospitalière, elle inscrivait le souvenir et les mérites de ses hôtes dans ses prières comme dans sa mémoire. A en croire certaines traditions, ce n'étaient pas des voyageurs isolés, ce n'était pas un navire, c'étaient

[1] *Vit. Patric.*, auct. Eleran.

[2] *Æng. litan.* Colgan.

des flottes entières qui débarquaient sur les côtes irlandaises des armées parties de France ou d'Italie, comme pour une conquête ou une invasion. « Saints pèlerins de Rome (dit la litanie d'Ængus), qui vîntes sur cent cinquante navires à la suite de Natalis, Élias, Neman et Corcnutan, priez pour nous.... Saints étrangers, qui vîntes cinq cent vingt sous la conduite de l'évêque Boëthe de l'autre côté de la mer, etc. » Quand ces expéditions arrivaient en vue de l'Irlande, elles pouvaient bien y jeter l'alarme.

Sans prendre à la lettre des évaluations grossies par l'orgueil ou l'imagination populaire, sans croire à ces vastes armements que la légende fait partir des ports de la Méditerranée, de la Manche ou de l'Océan, on pourrait du moins en conclure, à défaut même d'autres témoignages, qu'un mouvement considérable s'établit entre le continent et l'île, et qu'un double courant porta en même temps les étrangers chez les Irlandais, les Irlandais chez les étrangers. Ces témoignages abondent dans les actes : à ceux qui sont déjà rapportés, on pourrait en ajouter bien d'autres, sans beaucoup d'intérêt d'ailleurs, et avec peu d'utilité.

CHAPITRE XXV.

LES MAITRES IRLANDAIS A L'ÉTRANGER.

Les Irlandais en effet n'attendaient pas qu'on vînt les trouver dans leur île. Si les disciples allèrent chercher les maîtres, les maîtres aussi vinrent chercher les disciples. Du cinquième siècle au douzième, des hommes saints et savants, formés dans les écoles insulaires, apportèrent sur le continent leur zèle et leurs lumières; et de Fridolinus à Marianus, des noms plus ou moins illustres dans la science et dans l'Église perpétuèrent à l'étranger la tradition des études et de là discipline irlandaise.

Car tous ces maîtres furent en même temps des saints. Dans cet âge de vrai christianisme et de vrai spiritualisme, la science donnait la sainteté, et la sainteté donnait la science : l'une au moins préparait à l'autre. On étudiait pour perfectionner son âme. On n'avait point encore scindé l'homme, pour mettre d'un côté la conscience, la vertu, les aspirations divines; de l'autre la raison, la connaissance, les prétentions humaines; l'âme d'un côté, de l'autre l'esprit. L'esprit s'améliorait par les progrès de l'âme, l'âme profitait du travail de l'esprit : c'étaient deux forces unies, dirigées vers un objet unique par un

être qui n'avait point la guerre en lui-même et arrivait en même temps au bien et à la science, c'est-à-dire au salut, à Dieu. La science était pour eux obscure et limitée : qu'importe? Ils la désiraient, la cherchaient, l'aimaient, non pour elle-même, car par elle-même elle n'est rien, mais parce qu'elle est à la fois le chemin de la vérité, du bien et de Dieu. Ils n'avaient donc pas la science, mais ils avaient l'esprit de la science, ce qui est meilleur. Encore bien moins songeaient-ils à faire de la science un moyen de jouissances mondaines et matérielles, de l'esprit un vil serviteur du corps. Qui eût songé, dans ces écoles vraiment religieuses, à profaner ainsi l'instrument le plus pur et le plus divin qu'ait l'homme pour faire le salut de son âme? L'histoire de leur vie tout entière ne suggérerait pas une pareille pensée; et il semble même qu'introduire au milieu de ces pages cette idée et cette question, soit un anachronisme étrange et une disparate blessante. Tels étaient les instituteurs qu'envoyait l'Irlande; et si parmi ceux dont les noms seront cités, un seul paraît faire exception, il sera soigneusement signalé.

L'histoire d'un tel enseignement serait d'un grand intérêt, à coup sûr, et contiendrait en elle-même de hauts et salutaires enseignements. Suivre ces hommes dans toute leur vie; écouter les pensées de leurs méditations et la parole de leurs leçons; les voir se former eux-mêmes et former les autres; apprendre comment ils savaient unir si indissolublement ensemble

l'instruction des esprits et l'éducation des âmes; comment ils enseignaient et pratiquaient la science du salut, qui était pour eux la science des sciences, non parce qu'elle est la plus grande, mais parce qu'elle est la fin de toutes et comme la synthèse divine qui les contient et les achève : ce serait là une étude morale qui vaudrait bien peut-être beaucoup de chapitres de l'histoire littéraire. Un pareil livre, écrit par un des maîtres du spiritualisme chrétien, serait un supplément à l'Imitation de Jésus-Christ.

Il y aurait aussi quelque intérêt à recomposer la partie purement scientifique de leur doctrine, et à dresser pour ainsi dire l'état exact de la science irlandaise. On a dit peu de chose, quand on a défini la science du moyen âge par la formule des sept arts libéraux. Ce n'était là qu'un programme. Chaque siècle, chaque école, chaque maître, le comprenait, l'expliquait, le développait à sa manière, et dans la mesure de son esprit et de ses connaissances. Si les différences n'étaient pas aussi grandes, les progrès aussi prompts, aussi réguliers qu'on pourrait le désirer, encore sont-ils appréciables; les fluctuations mêmes sont intéressantes.

La légende toutefois ne saurait satisfaire à tant de curiosité : elle n'est pas si profonde et si savante : elle s'est contentée de nous léguer les noms de quelques-uns de ceux qui portèrent à l'étranger les leçons qu'ils avaient reçues chez eux : elle n'a point livré les secrets de leur conscience, analysé leurs leçons; elle

n'a point non plus compté leurs pas, ni toujours même les œuvres créées par leurs mains.

Dès le cinquième siècle, Fridolinus vint commencer en Gaule la réputation des nouveaux maîtres. Au siècle suivant, saint Gall, au cœur des montagnes helvétiques, fonda la grande école qui porta son nom, pendant que Columban remplissait de sa renommée toute la Gaule et l'Italie. Au septième, Chrauding et Dicuil élevaient leurs monastères en Belgique et en Bourgogne; fatigué de voyages et d'extases, Furseus se reposait à Lagny, et y créait, avant de mourir, une maison florissante. Livin, au huitième, s'établissait dans la Frise, et plus tard Joannes, Albinus, Clemens, éclairaient de leurs lumières la fin du siècle et le commencement du siècle suivant; avec eux il faut compter Dungal, non moins érudit, non moins célèbre. Puis vint un autre Jean, le fameux Érigène qui tint près de Charles le Chauve le rang qu'Alcuin avait tenu près de Charlemagne : puis Probus, qui dirigea les études de Saint-Alban à Mayence, et dont les travaux excitaient l'intérêt de toute l'Église savante. Au dixième, Kaddroë, d'abord moine à Fleury, fut abbé de Wasor, et ensuite de Saint-Clément à Metz; à Wasor, Forannan l'avait précédé. Au onzième siècle enfin, Marianus avec ses compagnons illustrait successivement de sa sainteté et de sa science Cologne, Fulde, Ratisbonne et Mayence.

Ce ne sont là que les plus illustres : qui pourrait compter les disciples qui les suivaient, ou venaient

les chercher, du fond de l'Irlande, et qui leur succédaient dans la direction des monastères? Qui compterait les maisons conduites, fondées, peuplées par les Irlandais? Luxeuil, Saint-Gall, Bobbio, furent en France, en Suisse et en Italie les plus célèbres de ces colonies et les plus florissantes : mais combien d'autres, dans les Alpes, en France, aux Pays-Bas, en Allemagne, naquirent et prospérèrent? Ouvrez le Sanctiloge, et cherchez ceux qui sont venus jeter sur le sol étranger la semence de leurs vertus et de leur doctrine : ce sont des noms à pleine page. Et pour un nom conservé, combien de perdus! que d'études ignorées, de mérites inconnus, de saintetés moins parfaites ou mieux cachées! Sous ces noms qui surnagent et qui sont restés à la surface, il y a des flots de noms noyés et perdus.

Quand Albinus et Clemens arrivèrent en France, c'était en sept cent quatre-vingt-onze, Charlemagne essayait déjà de ranimer les études languissantes : il y songeait du moins. « Alors, dit un auteur [1], deux Scots d'Irlande débarquèrent en France avec des marchands de la Grande-Bretagne. C'étaient des hommes d'une érudition incomparable dans les lettres sacrées et profanes. Ils ne mettaient rien en vente, n'étalaient point de marchandises; mais ils criaient à la foule qui se pressait là pour acheter : « Si quelqu'un veut de la sagesse, qu'il vienne et s'adresse à nous; car c'est nous qui la vendons. » Ils disaient cela, ajoute naïve-

[1] Notker Balb.

ment Notker, parce qu'ils voyaient les gens ne prendre que ce qu'on leur vendait, et ils engageaient ainsi à prendre de la sagesse avec toutes les autres choses; ou bien encore ils voulaient surprendre et frapper les esprits. Ils crièrent longtemps de la sorte; on s'émerveillait, on les prenait pour des insensés : tant que le bruit en alla jusqu'aux oreilles du roi Charles. Lui, qui était amateur et très-avide de sagesse, les fit venir en toute hâte, et leur demanda s'il était vrai, comme le disait la voix publique, qu'ils eussent avec eux la sagesse. « Nous l'avons, dirent-ils, et au nom du Seigneur nous sommes prêts à la communiquer à ceux qui la cherchent dignement. » Il s'enquit alors de ce qu'ils demandaient en échange. « Qu'on nous donne, répliquèrent-ils, des lieux où nous puissions nous établir, des disciples d'un bon entendement, et puis ce qu'il faut à des étrangers, c'est-à-dire des aliments et des habits. » Le cœur de Charles fut rempli de joie; d'abord il les garda auprès de lui. Plus tard, étant harcelé par toutes sortes de guerres, il décida que Clemens resterait en France; il lui confia un certain nombre d'enfants de toutes conditions; il les établit dans des lieux convenables, et pourvut à leur subsistance. Quant à Albinus, il l'envoya en Italie, et lui donna le monastère de Saint-Augustin près de Pavie, pour y recevoir tous ceux qui voudraient étudier sous lui. Ce fut alors qu'Alcuin, de la Grande-Bretagne, voyant que Charles accueillait ainsi les hommes savants, vint en France. » Vincent de Beauvais, qui

reproduit ce récit dans son Miroir historial, ajoute qu'un autre Irlandais, du nom de Joannes, fut avec Claudius, Clemens, Alcuin et Raban, un des fondateurs de l'école de Paris.

Dungal était en même temps qu'eux en France [1], et nous avons encore la lettre qu'Alcuin lui avait demandée au sujet d'une éclipse. Car il semble que les Irlandais fissent autorité en matière surtout d'astronomie; les grandes querelles de la Pâque les avaient amenés sans doute à étudier profondément tout ce qui se rapporte à la connaissance du temps. Ils se trouvèrent sur certains points devancer les opinions généralement reçues dans l'Église. Virgile était venu en France au temps de Pépin [2]. Le roi franc, charmé de son savoir, le retint près de lui deux années, et le laissa ensuite rejoindre, sur le Rhin, la mission de Winfred. Là étaient aussi Dubdan, Clemens, Sidonius, travaillant sous les ordres du grand archevêque de Mayence. C'était une mission vaillante et active; on élevait des églises, et aussi des écoles; on évangélisait, mais on écrivait, on discutait, en attendant la confession ou le martyre. Une discussion s'engagea entre Virgile et Boniface (Winfred) au sujet des antipodes. Virgile les admettait, Boniface les condamnait comme hérétiques : le pape Zacharie fut pris pour juge. Il jugea contre la science pour la foi, que

[1] Spicil. Dacher.

[2] *Vit. Virgil.* (Messingh.). Waræus, *De script. hib.* (Canis.) *Antiq. lect.*

la question ne touchait guère ; les Saxons et les Romains triomphèrent; mais l'Irlande condamnée avait raison. Les Saxons auraient dû rester à l'école de leurs anciens maîtres; et Rome même aurait trouvé quelque chose à y apprendre.

On a vu l'admiration que la science de Kaddroë inspirait au moine belge qui a écrit sa vie. Le biographe de Chrauding rend un témoignage semblable : « Chrauding, dit-il, était versé dans l'astronomie, très-répandue parmi les Irlandais. Il avait été d'abord abbé à Tholey; puis, laissant son neveu Chroduin à la tête de ce monastère, il vint dans la forêt de l'Argonne, à Wasor, où il fonda un monastère avec un privilége qu'il avait été chercher lui-même à Rome. Là il fut pris de l'amour de la solitude, et se bâtit une cellule à quelque distance de Wasor. Les jours de fête, il venait visiter ses moines. D'autres fois aussi, il arrivait dans le silence de la nuit, parcourait le monastère, examinant tout pour corriger tout ce qui avait pu blesser ses yeux vigilants et sévères. Vers le chant du coq, se guidant sur Arcturus, Lucifer ou quelque autre des étoiles qui annoncent le jour, il s'éloignait sans que personne l'eût aperçu, et rentrait dans son désert. » Il y passait sa vie en psaumes, en hymnes, en cantiques spirituels; il y contemplait à l'aise ce ciel dont il connaissait si bien les brillants mystères. Il allait au delà, dit le légendaire, et tandis qu'il demeurait malgré lui parmi les hommes, il vivait déjà avec les anges. Après le travail, le repos; après

l'action, la rêverie; après la vie laborieuse et pratique, la vie contemplative : c'est le génie de l'Irlande; elle le portait partout avec elle.

Cette sainteté irlandaise, ascétique et studieuse, laborieuse et extatique, mêlée aussi d'austérité et de tendresse, avait je ne sais quoi de sympathique et gagnait promptement les cœurs. Elle se naturalisait aisément, et les Églises anciennes ou nouvelles l'adoptaient sans peine. On honora bien vite les maîtres et les apôtres venus d'Irlande; leurs disciples gardaient avec vénération leur mémoire, et bien souvent ils n'ont point laissé à d'autres le soin de la perpétuer. On recueillait leur histoire, on les célébrait dans des hymnes. « Je vous envoie, dit Balther à Notker, des vers que j'ai composés avec la musique en l'honneur de saint Fridolin [1]. » En même temps, il écrivait sa vie, qui avait été déjà écrite plus d'une fois. Il l'avait pris pour patron, et l'associait dans son culte au grand saint Hilaire.

Comment n'eût-on pas aimé, par exemple, la grâce touchante et souriante à la fois qu'ils gardaient au fond des pays barbares, au milieu des travaux et des périls de l'apostolat. Livin, perdu dans les marais de l'Escaut, à la merci des païens, et prévoyant une mort prochaine, échangeait encore avec les monastères les plus voisins des vers aimables où un badinage élégant se mêle dans une douce mélancolie au pressentiment du martyre.

[1] *Vit. Fridol.*, auct. Balth.

« Ici s'agitent tumultueusement les Brachantes[1]. Que t'ai-je fait, race cruelle? C'est la paix que je t'apporte : pourquoi me fais-tu la guerre? Mais à ta férocité je devrai mon triomphe, je lui devrai la palme du martyre! »

Puis s'adressant à Florbert, l'abbé de Saint-Bavon : « Pendant que je t'écris ainsi, dit-il, l'âne, hâté par son conducteur, arrive chargé et fatigué, avec les présents ordinaires. Ce sont les friandises de la campagne : le lait et le beurre, les œufs, des fromages pressés à pleines corbeilles. Allons, notre hôtesse! il ne faut pas demeurer là. Vous étiez pauvre tout à l'heure; maintenant vous voilà riche : allez recueillir vos richesses. — La petite marmite va bouillir; les légumes s'apprêtent, un peu maigres hier, et un peu durs, aujourd'hui comme ils seront bons et gras! Holtham, terre ingrate, quand sauras-tu porter des fruits? On te cultive si bien! pourquoi ne veux-tu donner que des orties et des bardanes? J'ai, pour me consoler, les présents de ma pauvre hôtesse et les biens que m'envoie Ganda. Avec ses dons précieux, le père vénéré m'adresse encore de douces paroles; par d'aimables prières il me sollicite au travail. Il veut une inscription qui illustre le grand Bavon, et des distiques légers pour orner sa tombe. Il ne songe pas que ma flûte fêlée n'a plus que des sons enroués et faux. Une pauvre source trouve à grand'peine dans son mince filet d'eau de quoi désaltérer un

[1] *Hibern. epist. syllog.*

voyageur. Oui, au beau temps de mes études, quand elles étaient dans leur fleur, on eût dit que j'étais poëte. Maintenant, où est le coursier poétique? Hélas! maintenant, je vais à pied! Autrefois, les cordes de ma lyre, trempées aux eaux de Castalie, avaient des accords dignes du Parnasse, on le disait; à présent, les Muses me dédaignent; elles me soufflent à peine des mots sans suite, et mon vers entrecoupé, brisé, n'a plus de mouvement ni de vie. Mon âme est triste et n'est plus faite pour des accents heureux. Je ne suis plus ce que j'étais, toujours prêt à m'épanouir aux joies et aux chants des fêtes. Comment le serais-je? Des armes et du sang, voilà ce que j'ai sous les yeux!»

Livin ne se trompait pas : il reçut bientôt sa couronne. Jamais, sans doute, terre païenne ne s'enivra du sang d'un plus doux martyr.

On trouvait chez les Irlandais, plus souvent que chez les autres, peut-être, en même temps que la science ecclésiastique et la sainteté évangélique, l'élégance de l'esprit, la grâce de l'imagination, la tendresse du cœur, et cette suavité vraiment chrétienne, cette douceur spiritualiste, qui donnent un charme si attrayant, si pénétrant et si sympathique à certaines figures de la légende. Cet attrait affectueux et poétique est un des caractères de la sainteté irlandaise. L'impétuosité passionnée que nous avons signalée en même temps, reparaissait quelquefois sans doute, et s'échappait comme par saillies. Dans l'histoire des missions, comme dans l'histoire intérieure

de l'Église, on en trouverait des exemples. Hélias dirigeait à Cologne le monastère de Saint-Martin et Saint-Pantaléon, quand on vint lui annoncer que Pérégrin, l'archevêque, trompé apparemment par les faux rapports de l'envie, venait pour chasser de la ville les Irlandais et leur abbé. L'âme d'Hélias se révolta : « Nous sommes étrangers, s'écria-t-il; mais le Christ est en nous, aussi vrai que Pérégrin n'entrera jamais vivant à Cologne! » Et Dieu accomplit cette véhémente prophétie. Mais ces coups violents, que l'Église irlandaise avait si souvent frappés au temps de saint Patrice, étaient devenus bien rares; et ce ne fut point par ces moyens qu'elle réforma la Gaule et convertit la Germanie, mais par l'onction, le zèle et la charité.

Il faut d'ailleurs le reconnaître : partout, chez les Anglo-Saxons, chez les hommes mêmes de la Gaule, qui ne fut jamais un pays de sainteté comme l'Angleterre et l'Irlande, les études ecclésiastiques amollissaient la dureté des âmes, polissaient leur rudesse, et donnaient aux esprits une aménité qui contraste singulièrement avec les mœurs et le langage de la barbarie contemporaine. Entre les hommes cultivés à la fois par la religion et la science, s'établissaient des amitiés pieuses et douces; de loin même, ils s'attiraient et s'aimaient. Alors, c'était un commerce de lettres en vers et en prose, de livres et de prières, de sentiments et d'avertissements fraternels : on s'instruisait, on discutait par correspondance, on échan-

geait des volumes, on se dédiait des ouvrages; les plus riches, quelquefois aussi, adressaient des secours aux plus pauvres. Commerce aimable et bienfaisant, dont on retrouve les traces dans leurs préfaces et dans leurs lettres.

« Ce sont des vers qu'il faut envoyer aux poëtes, écrivait Walafrid à Probus; à chaque marchand sa marchandise, et à chacun ce qu'il aime. A vous donc, père vénérable, j'envoie ma pauvre poésie. » Puis viennent d'innocents badinages et des expressions de tendresse, et la recommandation ordinaire de lire, transcrire, et renvoyer bien vite le précieux Fortunat, qu'on veut bien exposer pour lui à tous les dangers du voyage et de l'absence. Probus était le nom latin de l'Irlandais qui enseignait à Mayence. C'était un homme savant, et zélé pour le salut éternel des beaux génies de l'antiquité : « Vous ne dites point, écrivait Loup de Ferrières à Atwin [1], ce que fait Probus, et j'ai envie de m'en fâcher. Est-il au fond de quelque forêt germanique, passant en revue méthodiquement les sept arts, ou bien n'achève-t-il point plutôt sa satire? Il sera beau de voir comment il fait entrer dans la compagnie des élus Virgile et Cicéron; car ils sont pour lui des hommes de vertu parfaite; il ne veut point, je crois, que le Christ ait donné sa vie en vain, ou qu'il soit descendu pour rien aux enfers. Et vraiment, le prophète n'a-t-il pas dit : O mort, je serai ta mort, etc. »

[1] Epist. 20.

Au fond même de l'Irlande, une lettre venait parfois apporter à un maître enfermé dans son école les nouvelles du monde, les témoignages du souvenir et de la sollicitude de ceux qui l'avaient connu ou qui l'aimaient sans le connaître. Telle est la lettre d'Alcuin au sage Colga [1]; il lui apprend qu'il y a de grands troubles parmi les peuples de la terre, que Charlemagne fait la guerre ici et là; il lui parle de sa santé, de celle de Joseph, un compatriote ou un serviteur. Et il ajoute : « Je vous envoie, bon père, un peu d'huile, car maintenant on n'en trouve guère en vos pays. » Il lui envoie aussi des aumônes en argent de sa part et de la part de Charlemagne : « Tant de la part de moi Alcuin, dit-il, et tant de la part du roi notre seigneur. » Les deux parts sont soigneusement indiquées; et celle d'Alcuin est assez grosse. « Je ne sais quels péchés, ajoute-t-il, m'ont mérité de ne plus voir depuis bien longtemps les douces lettres de Votre Paternité. Je crois pourtant sentir tous les jours qu'elles me sont fort nécessaires. » Et il lui demande de prier pour lui.

On ne trouve pas toujours, dans ces temps reculés où l'Église était à demi étouffée sous la barbarie des peuples, et même, si l'on veut, on ne trouve jamais l'élégance et la beauté du langage; le style laisse beaucoup à désirer; le goût peut s'égarer souvent. Les Irlandais étaient affectés et obscurs : ce dernier défaut surtout était chez eux presque caractéristique;

[1] *Vet. ep. Hibern. syllog.* (Usser.).

il y a telle page ou telle lettre dont il faut renoncer à traduire et quelquefois à débrouiller les enchevêtrements inextricables. Tel n'est point le style de Columban, de Patrice, d'Adamnan, ni des maîtres. Ce qui manque à leur langage, manque à celui de leurs contemporains dans tous les pays. Mais à défaut de la pureté savante et de l'atticisme des mots, ils ont l'atticisme des sentiments, la délicatesse des intentions, souvent aussi la grâce des pensées et l'élégance des idées; et au travers de la langue altérée qu'ils emploient, passe encore quelque chose de leur doux et ingénieux esprit.

Il ne faudrait pas calomnier Érigène : il est une des gloires du moyen âge; mais il faut le distinguer de ces maîtres saints. Érigène n'est point un saint; ce n'est pas là un caractère légendaire, ni une figure de sanctiloge. Pendant presque tout le neuvième siècle, l'Irlande fut en proie aux Danois : ils ne cessèrent de la ravager que lorsqu'ils y eurent fait quelques établissements pacifiques et définitifs. Beaucoup de saints, de maîtres, d'évêques périrent, comme Meilcob et Mochteus : d'autres purent se dérober, et de ce nombre fut Érigène. Il vint en France et y passa de longues années. Puis, si l'on en croyait Guillaume de Malmesbury et l'anonyme continuateur de Bède, il serait venu mourir dans les écoles du roi Alfred, assassiné par ses écoliers. Mais les deux auteurs se trompent; l'histoire d'Érigène n'est pas si tragique. Il vécut et probablement mourut en France, où sa

vie était fort douce[1]. C'était un des commensaux préférés de Charles le Chauve, prince débonnaire et d'humeur joyeuse; et de gais propos s'échangeaient librement par-dessus la table, si l'on en croit certaines traditions, entre l'empereur et le Rabelais du neuvième siècle. Faudrait-il prendre à la lettre cette dernière comparaison? Peut-être. Rabelais n'aurait voulu écrire ni sur le corps et le sang du Christ, ni sur la prédestination, ni même sur la nature des choses. Il n'eût point traduit l'Aréopagite, ni cherché la manière dont on voit Dieu. Au moins, Érigène était savant, il riait volontiers à table, il y faisait mieux, dit-on. Il prenait le nom de Macarius; et le choix du pseudonyme pourrait indiquer un homme sensible aux jouissances de ce monde : mais Ratram prétendait que *Macarius* n'en disait pas assez encore, et que *Baccharius* eût été plus juste : car l'Irlandais, assurait-il, était ivre quand il avait fait tous ses rêves. Car il était peu orthodoxe, notons bien ceci. Aussi, quand parut sa version de Denys l'Aréopagite, le pape tint à la voir : « Il aurait dû nous l'envoyer, disait-il, et la soumettre à notre approbation. C'est un savant homme, et on parle beaucoup de lui; mais je me souviens qu'autrefois, au sujet de certains articles, sa doctrine n'était pas pure. » Grand faiseur d'arguments, d'ailleurs, et dialecticien redouté; habile à tendre les piéges, et se réjouissant fort quand l'adversaire était pris. Quand Bérenger reprit plus tard

[1] A. SS. O. S. B. *sæc.* IV, p. II, *præf.*

les opinions d'Érigène, il fut poursuivi, combattu sans trêve, frappé de condamnations redoublées : la retraite, les expiations, la sainteté de sa vieillesse, obtinrent grâce à grand'peine : il fut moins heureux qu'Érigène; plus passionné sans doute, plus croyant peut-être, il avait contre lui Lanfranc, et il n'avait pas pour lui Charles le Chauve.

Érigène est un des personnages assurément les plus intéressants du siècle. Mais il semble, à vrai dire, qu'il n'en soit pas, et sa figure est étrange au milieu des saints qui l'entourent. Il fallait donc l'en bien séparer. Il ressemble à certains hommes de la renaissance bien plus qu'aux saints irlandais de son temps. On dirait un éclaireur jeté en avant par l'esprit qui devait présider plus tard aux études, aux débats, aux hérésies, aux innovations et aux découvertes de la science laïque. Érigène, on le sait, n'était ni prêtre ni moine.

Ce chapitre ne contient pas l'histoire de la science de l'Irlande et de son enseignement ou de ses maîtres à l'étranger. Il ne suffit même pas à en donner une idée. C'est là pourtant à peu près ce que la légende nous apprend sur eux. On aimerait à en savoir davantage. Plus les temps sont obscurs, plus la nuit est épaisse, plus rares et plus pâles sont les lueurs qui s'y aperçoivent encore, plus aussi les regards s'attachent à ces lueurs qui sont les gages et les germes des lumières de l'avenir et du grand jour qui doit renaître. On suit avec une sollicitude inquiète ces hommes

qui gardent et se transmettent les derniers flambeaux qui brillent encore, toujours vacillants, toujours près de s'éteindre. On compte en effet dans l'histoire combien de fois les lumières s'éteignirent, combien de fois elles se rallumèrent. A vrai dire, il n'y a pas eu depuis les barbares une renaissance, ni deux ou trois; mais plutôt, pendant dix siècles, pendant huit siècles surtout, du sixième au quatorzième, on vit les restes de lumière s'éteindre sans cesse et se rallumer toujours, disparaître ici, reparaître là; défaillir et puis renaître. Les plus humbles ou les plus oubliés parmi les maîtres du moyen âge, ont gardé et transmis pour leur part et à leur tour quelques étincelles du feu céleste : ils ont quelques droits à notre reconnaissance, et par conséquent peut-être à notre intérêt.

CHAPITRE XXVI.

SAINT COLUMBAN.

Depuis Honorat et les abbés de Lérins, depuis saint Martin et saint Hilaire, depuis les Institutions de Cassien et ses Conférences, la vie spirituelle et monastique avait toujours été, dans l'Église des Gaules, enseignée par des maîtres habiles et pratiquée par de nombreux disciples[1]. Au commencement du sixième siècle, la règle de saint Benoît, établie à Glanfeuil presque aussitôt qu'au mont Cassin même, vint accélérer le développement de ces institutions saintes. Les règles de saint Césaire, de saint Aurélien, de saint Ferréol, firent surgir des associations nouvelles.

Dès le cinquième siècle, les Irlandais s'étaient mêlés à ce grand mouvement. Mais ce fut au commencement du septième siècle que l'immigration devint plus nombreuse, l'action plus distincte, l'influence plus forte. Les établissements irlandais furent assez multipliés, assez prospères, ils eurent assez d'éclat et de renommée, pour que la règle de Columban semblât disputer à la règle de Benoît l'Église et surtout la France; elles l'auraient peut-être partagée entre elles, si les

[1] Fleury, *Hist. ecclés.*

Irlandais n'avaient pas eu Rome contre eux, à cause des querelles sur la Pâque et la tonsure.

Si nous faisions l'histoire de l'Église d'Irlande, nous aurions essayé peut-être de compter tous les établissements créés par elle en Irlande même; nous essayerions de compter ceux qu'elle créa dans les pays du Nord, dans les Gaules, en Italie, dans les provinces centrales de l'Europe. Il faudrait raconter longuement (car ce serait un important chapitre) les monastères construits par Columban; les disciples formés par lui et les maisons qu'ils fondèrent à leur tour; ses difficultés avec les évêques, ses négociations avec les synodes, ses observations adressées aux papes; ses luttes contre les princes; les causes, les prétextes, et les douleurs de sa proscription. Il faudrait examiner sa règle, la comparer avec celle de saint Benoît, chercher si l'une fut substituée à l'autre ou si elles se fondirent naturellement, insensiblement ensemble, et à quelle époque le nom du législateur irlandais s'effaça des codes qui régissaient le monachisme continental. Ce que nous avons à dire est moins long et moins difficile. Nous ne consultons que la légende, et les emprunts que nous pourrons lui faire suffiront peut-être à donner une idée des travaux de Columban, et de l'esprit que l'Irlande portait dans la mission qu'elle accomplissait parmi les peuples chrétiens et au sein même de l'Église.

Le génie de l'Irlande était multiple et divers. Si elle avait le sentiment de la prière, le goût des récits

poétiques, l'enthousiasme du mysticisme et l'esprit de vision, elle avait aussi le sens de la règle, et cette fermeté de conception et de conduite qui crée, organise et conserve. Elle ne produisait pas seulement des ascètes, des poëtes et des visionnaires, mais aussi des fondateurs. Les premiers la représentaient dans les régions idéales ou merveilleuses de la légende; ce sont les derniers, et, par-dessus tous les autres, saint Columban, qui la représentent dans l'histoire.

A prendre le mot de légende au sens mystique et poétique, Columban n'est pas un personnage légendaire. Son nom sans doute est un emblème; c'est celui du saint d'Iova; mais Columban lui-même a beau rappeler ce doux symbole, il n'était pas la colombe des cloîtres. Il était trop véhément pour être si tendre, trop agité pour être si recueilli, trop éprouvé pour être si radieux. Pour une autre mission, il avait un autre génie. Peut-être, s'il fût resté en Irlande, nous le verrions aujourd'hui encore dans l'atmosphère flottante, la lumière dorée et à demi transparente où l'Irlande légendaire s'enveloppe avec ses saints; les ravissements d'esprit ou les œuvres miraculeuses auraient rempli sa vie ou les récits de son biographe. Mais la Gaule, dès ce temps-là, ne ressemblait point à l'Irlande; elle était le centre du mouvement et de la vie des nouveaux peuples. On était là au cœur de l'Europe, on y vivait au grand jour, on y appartenait à l'histoire; et déjà l'histoire y rédigeait des annales

qui n'étaient point des légendes, et des ouvrages qui étaient plus que des annales. Brunehild, les rois francs, les leudes austrasiens et neustriens, sont des figures dramatiques peut-être, mais à coup sûr peu légendaires. Columban est donc avant tout, par ses œuvres, par le récit même de son biographe, comme par son caractère et son génie, un personnage historique.

Ce fut en Lagénie qu'il naquit et passa sa jeunesse, mais il quitta son pays de bonne heure. Un vieillard vénérable, Selen, fut son premier maître; de là il passa sous la discipline de Comgall, à Banchor. Il y resta de longues années, et quand il voulut partir, la séparation fut pénible : il était dur au vénérable Comgall, dit Jonas, de renoncer à une telle compagnie, de se priver d'une si grande consolation.

Il s'en alla avec douze compagnons, débarqua en Armorique, et de là pénétra en Gaule[1]. A cause de la fréquence des guerres, dit Jonas, du passage continuel des ennemis, ou peut-être aussi par la négligence des évêques, la religion semblait y avoir perdu toute sa force et sa vertu. Une vaste carrière s'ouvrait devant lui : il pouvait se choisir et marquer son œuvre. Il pouvait, comme plus tard Clemens, Albinus, Dungall, travailler à répandre la science; il pouvait enseigner les lois de la vie monastique telle qu'on savait la pratiquer en Irlande; il pouvait enfin, passant le Rhin et suivant les traces de saint Rupert, aller

[1] *Vit. Columb.*, auct. Jon.

porter l'Évangile au milieu des nations païennes. Au lieu de choisir une de ces trois missions, il les entreprit toutes les trois : il fut à la fois docteur, réformateur et fondateur, apôtre; il enseigna toute l'Église par sa parole et ses écrits, réforma les cloîtres en promulguant et établissant sa règle ; enfin il évangélisa les Suèves, et si Dieu ne l'eût rappelé, il eût poursuivi son apostolat jusque chez les Slaves.

Il traversa les pays des Gaules de l'ouest à l'est, marchant toujours, portant sur son épaule le livre des saintes Écritures, méditant en lui-même ou parlant à ses disciples. Il s'arrêta au milieu des Vosges. Là s'étendaient au loin des solitudes habitées par des loups, traversées par des voleurs; la caverne d'un ours y fut son premier abri : avant de fonder son édifice, il l'élaborait encore une fois dans sa pensée. Puis tout à coup du milieu de ce désert sauvage, parmi ces bêtes et ces hommes féroces, on vit surgir l'œuvre de Columban, une cité sainte, régie par une législation nouvelle.

Le législateur était sévère, il commandait des choses difficiles, et il voulait être obéi. « L'obéissance est le commencement et la fin du moine[1]. Le disciple du Christ qui est vraiment obéissant ne refuse rien, si durs, si pénibles que soient les ordres qu'on lui donne. Il obéit avec ardeur, avec joie. Et jusqu'où enfin va l'obéissance? Jusqu'à la mort : car le Christ a obéi à son Père jusqu'à la mort. »

[1] Columb., *Reg. monast.*

« Le moine vit sous la discipline de son Père [1], et il n'a qu'un Père. Mais il a des compagnons, afin qu'il apprenne de celui-ci l'humilité, de celui-là la patience, de l'un le silence, de l'autre la mansuétude. C'est un échange de leçons et d'exemples, une école mutuelle où tous s'enseignent toutes les vertus pour que chacun puisse arriver à la perfection. »

« Le moine ne fait pas ce qu'il veut [2], mais ce qu'on lui commande, reçoit ce qu'on lui donne, accomplit sa tâche, est soumis à qui il ne voudrait pas l'être. Il est brisé avant de gagner sa couche, il dort en marchant, il n'achève point son sommeil, on le réveille, et il faut qu'il se lève. On le maltraite, et il se tait. Il craint le supérieur comme un maître, il l'aime comme un père : il croit que tout ce qu'on lui commande tend à son salut, et il ne juge point les avis de ceux qui sont plus que lui : car son devoir est d'obéir; Moïse n'a-t-il pas dit : Écoute, Israël, et tais-toi. »

Le moine n'avait donc rien à lui, n'ayant à lui ni son jugement ni son vouloir. Il était tout entier au monastère et à son chef; il leur appartenait même après la mort : « Le moine, disaient les synodes d'Irlande [3], sous les ordres de l'abbé n'a point de liberté pendant sa vie : à plus forte raison dans la mort. » Son corps même était la propriété du monastère.

[1] Columb., *Reg. monast.*
[2] Columb., *Reg. monast.*
[3] *Capit. select.* (Spicil. Dacher).

Et si la loi était exigeânte, la pénalité n'était pas moins rigoureuse.

Les récitations indéfinies de prières et de psaumes[1], les réprimandes publiques, les amendes honorables à l'Église, le pain et l'eau, la séquestration, la discipline ou les verges, le redoublement de jeûnes, les fers : voilà quels étaient les moyens nombreux, énergiques, en usage à Luxeuil et ailleurs. Les plus durs ne sont pas les moins employés : pour n'avoir pas dit Amen avec les autres à la bénédiction de la table, six coups. Pour s'être excusé, avec simplicité toutefois, et n'avoir pas dit tout de suite, C'est ma faute, je me repens, cinquante coups. Pour opposer, avec simplicité toutefois, son avis à un avis, cinquante coups. Pour avoir, jusqu'à l'office, oublié de faire l'offrande, cent coups. Pour être sorti sans permission de l'enclos du monastère, le redoublement de jeûne et les fers. Un pareil régime ne peut convenir qu'à des saints.

L'ordre matériel était maintenu aussi exactement que l'ordre spirituel et moral. Si par oubli, négligence, ou quelque autre cause[2], quelque partie des provisions, liquides ou solides, étaient perdues ou gâtées, le coupable, pendant douze psaumes, prosterné à l'église, sans mouvement, sans remuer un membre, dit la règle, s'humiliait et faisait pénitence. Ce n'était pas seulement une leçon d'économie : c'é-

[1] Columb., *Reg. cœnob.*

[2] Columb., *Reg. cœnob.*

tait surtout une leçon de pauvreté : la pauvreté est avare, elle n'est prodigue que pour l'aumône.

Il faut bien se le dire aussi : les cloîtres n'étaient pas seulement l'école des moines : ils étaient l'école des peuples. On y pratiquait l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, l'austérité; le spectacle de ces vertus devait être étrange pour les barbares à peine sortis de la Germanie, et qui avaient toutes les passions de leur ancienne vie, toutes les concupiscences de leur vie nouvelle, la passion de la liberté et de l'orgueil, la concupiscence des plaisirs et des richesses. Mais le spectacle des vertus monastiques, étrange d'abord, après les avoir frappés, les instruisit; il les prépara aux idées d'ordre, de modération, de police et de gouvernement. Les leçons et les rigueurs de la règle, profitables directement à la sanctification de quelques-uns, profitaient indirectement à la société tout entière.

C'était là le code du cloître, la loi intérieure; c'étaient là les vertus des moines. Ni cette loi ni ces vertus ne suffisaient à leurs chefs. Chargés de conduire ces hommes qui se donnaient à eux, corps et âme, ils avaient tous les soins de l'administration matérielle et du gouvernement spirituel. Mais les monastères étaient de petits États, de petites sociétés au milieu des peuples et des grandes sociétés politiques; elles avaient à défendre et à maintenir leur existence, à protéger leurs intérêts; elles rencontraient des ennemis, et il leur fallait des alliés; il fal-

lait déjouer la ruse, lutter contre la force : c'était toute une administration, toute une politique extérieure, qui incombait encore aux chefs des monastères. Le monastère enfin n'était pas seulement une retraite où des hommes venaient s'enfermer pour travailler solitairement à sauver leur âme; s'il était un cloître, il était aussi une église : il ne suffisait pas qu'il s'en exhalât un parfum de vertu, il fallait que des voix en sortissent qui enseignassent la justice et la charité. Les moines étaient une armée; les monastères étaient comme des camps fortifiés, où le christianisme établissait ses légions, comme autrefois Rome ses vétérans, pour occuper plus fortement ses provinces. Chaque monastère agissait dans le cercle dont il était le centre, et travaillait à étendre, à consolider, ou à maintenir l'influence de l'Évangile et de l'Église; car l'Église, dans ces premiers siècles, faisait à la fois une guerre de conquête au dehors, une œuvre de civilisation au dedans; elle travaillait en même temps à convertir le paganisme barbare et à policer la barbarie chrétienne. Or, c'était encore aux abbés qu'appartenait l'emploi des forces et la direction des mouvements.

Columban mieux qu'un autre pouvait comprendre et dire ce qu'il fallait de moyens et de ressources, de qualités et de vertus pour mener à fin une pareille tâche, et il l'a dit dans ce langage concis, ferme et tranchant que parlait quelquefois Patrice, et que nous avons déjà retrouvé aussi dans les canons des

synodes irlandais[1] : « Que celui-là, dit-il en parlant de ce chef monastique dont nous venons d'exposer la difficile mission, que celui-là soit dévoué dans l'état d'humilité, indulgent dans l'état d'autorité; simple dans la foi, profond dans les mœurs; tenace pour les intérêts d'autrui, facile pour les siens propres; candide dans l'amitié, pénétrant dans les embûches; dur contre la mollesse, tendre contre la dureté; changeant dans les choses nécessaires, mais invariable dans la vérité; sévère dans les douceurs, doux dans les amertumes; fort dans les tribulations, faible dans les disputes; lent à s'irriter, prompt à s'instruire; lent à parler, prompt à écouter; actif au bienfait, inerte au châtiment; prudent dans les paroles, prompt dans les œuvres; aimable aux bons, âpre aux méchants; clément pour les faibles, impitoyable pour les pervers; haut devant qui s'abaisse; audacieux dans la cause de la vérité. » Dans cette formule antithétique, si certains termes semblaient d'une clarté ou d'une correction douteuse, qu'on se dise que la traduction est littérale, et que, d'un autre côté, la concision et l'antithèse peuvent être quelquefois dangereuses. De pareilles formules ont besoin d'ailleurs d'être commentées ou méditées. Mais il suffit de les lire pour y reconnaître la science d'un maître de la vie spirituelle, le génie d'un législateur monastique et le caractère de l'homme qui lutta sans plier contre Theuderic et Brunehilde.

[1] Columb., serm. XIV.

Columban s'était établi dans les Vosges; il était là sur la limite des pays francs et des pays burgundes, à portée de la Suisse idolâtre, près des princes d'Austrasie. Anegray, Luxeuil, Fontaines s'étaient rapidement bâtis et peuplés. Là s'observaient strictement la règle du rigide fondateur et les traditions irlandaises. On y célébrait la Pâque suivant saint Jérôme; on y gardait une étroite clôture : pas un laïque, leude, prince ou roi, ne franchissait l'enceinte pieuse; et hors de la vue des profanes, à l'abri de leur contact, les compagnons de Columban pouvaient se croire en Irlande. « Nous sommes ici en Irlande, écrivait fièrement le saint au pape Boniface; nous n'empruntons rien aux règles de ces Gaulois[1]. Tranquilles dans notre désert, nous ne troublons personne, et nous demeurons avec les règles de nos maîtres. » Il était difficile pourtant que cette petite Irlande s'établît en pleine France et y vécût, isolée au milieu même de ses déserts comme une île au milieu de l'Océan; et Columban ne songeait pas à se laisser oublier. Il troubla bientôt l'Église des Gaules : il troubla surtout Theuderic et Brunehilde.

Quand ils ne vivaient pas dans les licences de la polygamie, les Mérovingiens vivaient dans les désordres du concubinage. Brunehilde, cette autre Jézabel, comme l'appelle Jonas, fomentait les débauches de son petit-fils et les encourageait[2]. Columban éleva la voix, repoussa les enfants nés de l'adultère

[1] Columb., ep. I.

[2] Fredeg. *Chronic. Vit. Columb.*, auct. Jona.

qu'on présentait à sa bénédiction, et déclara que jamais on ne verrait monter au trône cette race sortie de mauvais lieux. Les enfants se retirèrent, mais Brunehilde se vengea : défense fut faite aux alentours de communiquer avec le monastère; défense de laisser passer tout ce qui pourrait en sortir : Luxeuil fut enfermé dans un cercle où il devait bientôt étouffer. Columban sortit pourtant, qui eût osé l'arrêter? et quand il approcha de la demeure royale, Theuderic lui-même eut peur : « Il vaut mieux, dit-il, honorer l'homme de Dieu que de provoquer sa colère et celle du Seigneur. » Et comme le saint ne voulait pas abriter sa tête sous le toit du prince, il lui fit dresser au dehors une table comme pour lui-même. Columban maudit ces présents : « Le Très-Haut, s'écria-t-il indigné, rejette les dons des méchants. » Sa malédiction renversa la table du prince, les vases éclatèrent, le vin et les mets se répandirent sur le sol. Les serviteurs de Theuderic s'enfuirent épouvantés. Theuderic lui-même et Brunehilde vinrent s'humilier, demander pardon, faire des promesses.

Elles furent bientôt oubliées, et bientôt aussi vinrent de Luxeuil des lettres *dont les mots étaient comme des verges*. Mais cette fois Brunehilde, trop blessée, ne céda pas : à son tour elle chercha de nouvelles armes; et des évêques, des évêques de cour, comme dit Jonas, lui en donnèrent. Le roi vint en personne à Luxeuil se plaindre de ce qu'on n'y suivait pas les coutumes du pays, de ce que la maison était

fermée aux chrétiens, et déclarer que Columban devait ouvrir comme les autres son monastère ou renoncer à la protection royale. Et en même temps il entrait violemment, et déjà il était dans le réfectoire des moines : « Tu es donc venu, lui dit Columban, pour anéantir les cloîtres saints et souiller la discipline régulière? Eh bien, ton royaume, sache-le, sera ruiné de fond en comble, et tu périras, toi et toute ta lignée. » Theuderic recula : « Tu espères, répondit-il à la fin au saint qui le poursuivait de ses paroles véhémentes, que je te donnerai la couronne du martyre? Je ne suis pas si insensé; je ne me chargerai pas d'un si grand crime. Mais, entends-le bien, celui qui est venu ici pour rompre avec toutes les coutumes peut songer à retourner d'où il est venu. »

Ce ne fut pourtant qu'un bannissement provisoire : Baudulf fut chargé de le conduire à son lieu d'exil; c'était vers le midi, dans les montagnes. Mais ses gardiens ne le gardaient pas; ils voyaient la vertu de Dieu qui éclatait en lui, et ils auraient craint de participer au crime de ses persécuteurs. Un jour Columban monta sur le haut de la montagne, attendit pour voir si personne ne l'arrêterait dans son chemin, et à midi il descendit vers le Doubs, traversa la ville avec ses compagnons et rentra dans son monastère.

L'audace parut grande : Baudulf et Berther reçurent ordre de prendre l'Irlandais et de le conduire non pas à Besançon cette fois, mais au bord de la mer, et de l'embarquer pour l'Irlande. Quand ils ar-

rivèrent, Columban était à l'église au milieu de tous les frères, psalmodiant, priant. « Je ne crois pas, répondit-il simplement aux ordres qu'on lui intimait, que Dieu ait pour agréable que je retourne au lieu de ma naissance, après l'avoir une fois quitté pour l'amour du Christ. » Il fallait donc employer la force. Baudulf et Berther n'en eurent pas le courage; ils s'en allèrent, le laissant aux mains de quelques-uns de leurs hommes les plus résolus.

A ceux-là aussi le cœur manqua, lorsqu'ils furent demeurés seuls et que fut arrivé le moment d'agir. Ils se lamentaient sur les ordres qu'ils étaient condamnés à accomplir, demandaient pardon au saint et le suppliaient d'obéir, puisqu'il y allait de leur vie. Lui répétait qu'il ne céderait qu'à la violence. Enfin, disent Jonas et Frédegaire, sentant des deux côtés égal danger, égale terreur, les uns touchent le bord de son vêtement, les autres se jettent à ses pieds; et le saint, alors, voyant les maux que son inflexibilité pouvait produire, sortit de son monastère. Il le laissa plein de larmes, de sanglots et de cris de désespoir. Tous auraient voulu le suivre : on lui permit d'emmener seulement ceux qui étaient de Bretagne ou d'Irlande : « Restez ici en paix, dit-il aux autres, le Seigneur bientôt vengera vos douleurs. »

Ce fut un triste voyage[1], rempli d'amertumes. Près d'Avallon un homme de Theuderic voulut le tuer. A Nevers, Lua fut frappé brutalement : « Dieu te pu-

[1] *Vit. Columb.*, auct. Jon.

nira, dit Columban, toi qui frappes les membres du Christ déjà blessés. » A Orléans ils n'avaient pas de pain : deux des frères parcoururent toute la ville, et ils revenaient les mains vides, tant on craignait le courroux du roi, quand une femme, comme eux étrangère, les pria d'entrer dans sa maison et leur donna ce qui leur était nécessaire. Elle était d'un pays lointain, de la Syrie; son mari était aveugle, et depuis bien des années, dit-elle, elle le menait de contrées en contrées. La prière de Columban lui ouvrit les yeux. Lorsqu'on traversa Tours, c'était une grande peine pour les exilés de passer ainsi devant saint Martin sans pouvoir prier à sa tombe. Theuderic avait interdit pour eux l'entrée des églises. Mais Dieu voulut donner à ses serviteurs une consolation si douce : malgré les bateliers, malgré les soldats, le bateau alla droit au port et s'y arrêta.

On était arrivé à Nantes. Ragmund fit chercher un navire; on trouva des marchands irlandais qui s'en retournaient dans leur pays : ils prirent à leur bord les bagages de Columban, et il fut convenu qu'il les rejoindrait lui-même à la sortie du fleuve. Si Dieu voulait que le saint demeurât en France, il était temps qu'il se déclarât.

Columban souffrait cruellement.

Sous cette volonté si ferme il y avait un cœur tendre, et pour peu que l'épreuve se prolongeât, la volonté devait rester inflexible, mais le cœur allait se briser. Son premier sentiment avait été l'indignation

et la colère; il les exprimait avec une véhémence qui effrayait ceux qui l'entendaient : « C'est ce chien de Theuderic[1], disait-il, qui me chasse du milieu de mes frères. — Il vaut mieux, lui répondit Chagnoald à voix basse, boire le lait que l'absinthe. » Ce Chagnoald servait Theuderic, et sa femme était parente du roi Theudebert : il voulait rester l'ami de tous les deux. « Puisque tu es l'ami de Theuderic, lui répliqua le saint, tu peux aller de ma part lui porter une nouvelle qui lui donnera de la joie : c'est qu'avant trois ans, lui et ses fils seront extirpés de la terre. » En même temps il prédisait à Ragmund que ce roi Clother, qu'ils méprisaient maintenant, avant trois ans serait leur maître. Mais à mesure qu'on approchait du terme du voyage, l'intérieur de son âme se troublait, et de Nantes il écrivit à ses frères une lettre toute pleine d'une douleur combattue et de larmes refoulées. « J'ai souhaité[2], dit-il, de visiter les peuples et de leur porter l'Évangile : mais en échange ils m'ont abreuvé de fiel, et mon âme en a été presque anéantie... Je voulais t'écrire (c'est à Attala qu'il parle) une lettre où j'aurais mis toutes mes larmes : mais comme je connais ton cœur, j'ai pris un autre langage, je n'ai dit que les choses nécessaires; elles étaient assez tristes encore : je ne voulais pas provoquer les larmes, mais les refouler. Aussi la surface est douce, mais l'intérieur est amer. Et maintenant même voilà que mes pleurs s'échap-

[1] *Vit. Columb.*, auct. Jon.
[2] Columb., ep. III.

pent. Il vaut pourtant mieux les comprimer dans leur source : à la guerre, un soldat ne pleure pas. »

Il écrivait encore lorsqu'on vint lui annoncer que le vaisseau était prêt. « Priez pour moi, crie-t-il à ses frères[1], priez pour moi, mes entrailles ! » C'était en effet ses entrailles qu'on lui arrachait, et le déchirement fut douloureux. Pour rentrer dans Luxeuil il aurait traversé les abîmes; il se souvenait du prophète hébreu dont il portait le nom : « Si l'on me jette à la mer, priez pour que moi aussi je sois ramené à travers les flots et rendu à votre terre bien-aimée. » Il leur donnait en même temps ses dernières instructions. « Si mon absence se prolonge plus que la première fois, si Attala ne suffit pas à vous gouverner, vous savez que vous avez des frères établis dans ces contrées, dans le voisinage des Bretons. (Son disciple Potemtin avait fondé un monastère près de Coutances). Réunissez-vous ensemble dans le lieu qui vous semblera le meilleur, et que celui-là vous dirige que vous aurez tous choisi. Si le lieu vous plaît et que la main de Dieu y bâtisse avec vous, puissiez-vous y croître, y multiplier par milliers, et par milliers de milliers ! »

A ce moment pourtant il ne désespérait pas encore, l'espérance au contraire lui revenait. Ce n'était jamais sans une inquiétude secrète, sans une terreur religieuse, qu'on touchait aux oints du Christ, aux hommes surtout qui semblaient porter sur eux la marque éclatante d'une consécration divine. Tant

[1] Columb., ep. III.

qu'ils avaient traversé les pays de la domination de leur roi, tant qu'ils s'étaient vus en pleine France et sous les yeux des leudes et des comtes, les serviteurs de Theuderic avaient fait leur devoir : ils l'avaient fait brutalement quelquefois, comme cela leur était naturel. Mais quand ils furent à Nantes, près des Bretons, en face de la mer, au bout du monde, ils regardèrent autour d'eux : personne pour ainsi dire ne les voyait plus : ils laissèrent aller la chaîne[1], restèrent en arrière, s'éloignèrent insensiblement de leurs prisonniers, espérèrent qu'ils sauraient bien s'échapper. Dieu, d'un autre côté, manifesta son vouloir : trois fois le vaisseau voulut partir, qui devait emmener Columban; trois fois la mer le ramena au rivage. Le comte Theudoald craignit de s'obstiner contre Dieu : Columban s'aperçut bientôt qu'il était libre.

Non-seulement il était libre, mais tout le monde était à ses pieds[2] : à l'éclat et à l'autorité de la sainteté s'était ajoutée la gloire de la confession. Luxeuil et les États de Theuderic lui demeuraient toujours fermés; mais le reste de la France lui était ouvert. Il alla d'abord trouver Clother, le roi des Austrasiens du Nord. Clother avait appris ses malheurs, il y avait compati, et il fut heureux de le recevoir. Entre eux il y avait déjà alliance, cette alliance fut scellée ; elle profita à tous les deux. Columban fut honoré, protégé, recommandé; en retour, il travailla au salut du

[1] Columb., ep. III fin.

[2] *Vit. Columb.*, auct. Jon.

prince : car il est bien difficile, comme Jonas le reconnaît avec une naïve indulgence, qu'on ne trouve pas quelque chose à reprendre dans les cours des rois. De plus, il dirigea sa politique. Theuderic et Theudebert se faisaient la guerre et se disputaient des provinces; et chacun réclamait Clother à son aide : « Laisse-les se déchirer, lui dit Columban : avant trois ans leur royaume sera à toi. » Sa prédiction s'accomplit. Columban, retiré au désert, lisait l'Écriture, assis sur le tronc renversé d'un chêne, quand les deux rois se rencontrèrent à Tolbiac; il vit en esprit la bataille, et comme Chagnoald lui disait de prier pour que Theudebert vainquît Theuderic : « Ce n'est pas là, répondit-il, le précepte du Christ, qui nous recommande de prier pour nos ennemis. Quant aux deux rois, le Juge équitable prononce en ce moment leur arrêt. » Theuderic l'avait persécuté, Theudebert ne l'avait pas défendu : tous les deux furent durement punis. Le saint se montra reconnaissant et vindicatif à la manière irlandaise.

Et pourtant ce n'étaient pas Theuderic et Brunehilde, ni les scènes de Luxeuil, ni les outrages et les hontes d'une captivité traînée à travers toute la France, ni les préparatifs navrants et les adieux déchirants du départ, ce n'était pas enfin la colère brutale des princes qui avaient blessé le plus profondément son cœur[1] : mais bien plus encore la trahison, l'hostilité, l'indifférence ou la lâcheté des évêques. Des évêques

[1] Fredeg. *Chronic. Vit. Columb.*, auct. Jon.

de cour l'avaient livré : pas un, parmi tous ceux qui tenaient les siéges de France, ne se leva pour protester contre cette iniquité violente. L'évêque de Langres lui arracha Eustase, un de ses disciples les plus aimés; Sophronius, de Nantes, semble avoir montré, pour exécuter les ordres du roi, autant de zèle que le comte Theudoald. Leupar, de Tours, l'admit à sa table et fournit aux besoins de son voyage : tiède charité, zèle timide! On reconnaît bien là ces évêques mérovingiens, dont on lit dans Grégoire de Tours la triste et souvent scandaleuse histoire. C'était déjà cette église du septième siècle, dont Fleury avoue « qu'elle se relâcha beaucoup, que pendant quatre-vingts ans il n'y eut presque point de conciles, et que les archevêques maintinrent faiblement la discipline. » Qu'eût dit l'Église irlandaise? Qu'eût-on dit en Irlande, là où l'épiscopat était si fort, l'habit monastique si inviolable et la sainteté si sacrée!

Ce silence, cet abandon universel, avaient néanmoins d'autres causes que la faiblesse ou l'indignité des évêques. Columban venait d'Irlande, il sortait des écoles irlandaises, il apportait leurs règles et leurs traditions; il n'entendait y faire ni suppression ni changement. Il semblait qu'il portât avec lui l'Irlande, et partout où il s'arrêtait, partout où il traçait une enceinte et consacrait une église, il prétendait que cette enceinte devînt une Irlande, cette église une église irlandaise. Dans cette fière prétention il y avait aussi quelque chose de touchant. Mais il était mal-

aisé qu'elle fût admise, et qu'elle ne blessât pas les églises étrangères qui, en lui donnant l'hospitalité, voulaient qu'il se considérât comme chez elles, et qu'il se conformât à leur coutume. Leur susceptibilité pouvait être naturelle et légitime. Mais si l'on écartait la question d'amour-propre, restait une question plus grave, une question d'unité.

Il faut de l'unité dans un pays et dans une Église; il n'était pas vraisemblable ni bon que la France consentît à se laisser traiter comme une terre vague, où le premier occupant viendrait s'établir en maître, où des nationalités et des disciplines étrangères fonderaient librement çà et là des colonies indépendantes. L'ordre et la nationalité de l'Église eussent disparu sous ces républiques anarchiques et bigarrées. Or la discipline irlandaise se séparait de la discipline française par des différences considérables, essentielles. Il fallait donc, pour sauver au moins l'unité, que la France se fît irlandaise, si l'Irlande ne se francisait pas.

La division se manifestait sur trois points principaux : la clôture des moines, la tonsure, l'époque de la célébration de la Pâque. Sur la première question, Columban n'eut à lutter que contre les Gaulois. Sa clôture était trop sévère, lui disait-on : querelle misérable, étrange même et honteuse pour l'Église qui osait la susciter. Elle aurait dû imiter et se taire. La seconde question devait être fort grave, si l'on considère les débats dont elle remplit l'Irlande, l'Angleterre, et à cause d'elles toute la chrétienté : il s'agis-

sait, d'après le saxon Céolfrid, de choisir entre l'usage de Job, de Joseph et de saint Pierre [1], et l'usage de Simon le Magicien. En ces termes, la solution n'était pas douteuse. Il semble d'ailleurs, bien que les faits soient peu clairs et les textes contradictoires, que Patrice et après lui les synodes [2] eussent proscrit la tonsure d'une oreille à l'autre, et qu'en Irlande même ceux-là fussent des dissidents qui ne la portaient pas en couronne. On ne voit pas enfin, dans la vie de Columban, qu'il ait sur ce point provoqué ou soutenu le moindre débat. Pour l'honneur de l'Église gallo-franque, il faut donc écarter le premier point; le second n'a pas ici laissé de traces : sur le troisième, la lutte était grave pour toute l'Église, et pour Columban elle fut laborieuse et pénible.

Sans prétendre apprécier toute l'importance du débat, on peut reconnaître qu'il convient à une religion de fixer d'une manière assurée la date de ses grandes fêtes, et de vouloir que la même date soit observée dans tout son empire. Ces fêtes sont les manifestations solennelles d'une croyance : il convient qu'il y ait ensemble dans la manifestation, comme il y a unité dans la croyance. Or, on s'était prononcé à Rome, ou plutôt la tradition latine y avait naturellement prévalu sur la grecque, et depuis saint Polycarpe, et surtout le concile de Nicée, le saint-siége n'avait autorisé ni toléré aucune dissidence. Colum-

[1] *Epist. ad Naitan.* (Bed.).
[2] *Catal. SS. Hib.* (Usser.). *Capit. select.* (Spicil. Dacher).

ban n'avait donc pas seulement à combattre les évêques des Gaules, il avait à convaincre et à ramener Rome elle-même. Tâche difficile, et que pourtant il essaya d'abord. Il conféra dans les Gaules avec un prêtre de Rome, Candide, puis, dans une lettre adressée à Grégoire le Grand, il l'engagea à établir l'unité en recevant les calculs irlandais[1]. A Victorius et à ces Gallicans qui ont fouillé et embrouillé la Pâque, il oppose la tradition venue d'Orient et la science des maîtres irlandais; il s'appuie sur Anatolius, saint Jérôme, Eusèbe de Césarée. Son plaidoyer même est d'une grande liberté et d'une vivacité singulière : « Vous, s'écrie-t-il, dont le génie et les lumières remplissent le monde, comment pouvez-vous célébrer cette Pâque ténébreuse? Comment n'avez-vous pas depuis longtemps déblayé cette erreur dont les Gaulois ont embarrassé l'Église? Craignez-vous d'être accusé d'innovation? de revenir sur ce qu'a fait Léon? Un saint vivant peut corriger ce qu'un autre saint même plus grand n'aurait pas corrigé avant lui. Ayez égard aux faibles, ne montrez pas le scandale de la diversité. Pour moi, je vous avoue avec simplicité que celui qui ira contre l'autorité de saint Jérôme sera rejeté comme hérétique par les Églises d'Occident. » On dirait qu'il menace ou que du moins il lui fait redouter un schisme. Cette lettre, dit-on, on ne sait par quel accident, ne parvint pas à saint Grégoire.

[1] Columb., ep. V.

Mais Columban sentit promptement qu'il n'aurait pas la force d'entraîner Rome et l'Église. Dans les lettres qu'il adressa plus tard au pape, aux synodes, aux évêques, il discute encore, mais c'est pour se défendre, pour s'excuser; il paraît avoir renoncé à convaincre. Ce n'est plus l'argumentation qui domine, c'est la prière. Il ne veut plus réformer les Églises étrangères : il se retranche dans son monastère, il déclare que là il est en Irlande, et demande que là on lui permette de suivre la coutume de son pays, la règle de ses pères et de ses maîtres. Sa requête était humble et touchante[1] : « Je ne suis point l'auteur de cette diversité, disait-il, et puisque je suis venu en ce pays pour le Christ, notre Seigneur et Sauveur commun, je vous en prie et vous conjure en son nom qu'il nous soit permis de vivre en paix avec vous et en charité, au fond de ces forêts, d'achever notre vie en silence près des ossements de nos dix-sept frères qui sont morts ici, ainsi que nous la menons déjà depuis douze ans, afin que nous puissions encore prier pour vous, comme nous le devons et comme nous l'avons fait toujours. Demeurons ensemble dans la Gaule, puisque nous demeurerons ensemble dans le ciel. Voyez, ajoutait-il, ce que vous avez à faire pour des hommes pauvres, étrangers, vieillis dans le service de Dieu; il me semble qu'il sera meilleur à vous de les réconforter plutôt que de les troubler. » Sa requête fut rejetée. Il la porta de-

[1] Columb., ep. II.

vant le pape Boniface[1]; et peu après éclata contre lui la colère de Theuderic et de Brunehilde.

Le rôle du clergé français, son attitude dans les périls que courut Columban et les épreuves auxquelles il fut soumis ne sont pas justifiés assurément; ils sont expliqués peut-être.

On s'explique aussi comment Columban, lorsqu'il fut libre, ne resta pourtant pas en France. On s'explique comment, lorsque Theuderic eut misérablement péri, lorsque Brunehilde eut fait cette fin cruelle et honteuse, lorsque leurs enfants eurent disparu de la terre, lorsque Columban pouvait revoir ses chères maisons d'Anagrate, Luxeuil et Fontaines, il ne voulut cependant pas revenir en France. Clother, maître de tous les royaumes francs, arrivé à cette puissance et à cette fortune que Columban lui avait prédite et préparée[2], envoya Eustase à la recherche de son maître, lui recommandant de suivre toutes ses traces et de le trouver où il pourrait être. Eustase le rencontra en Italie, dans son monastère de Bobbio, et il s'acquitta du message du prince, suppliant le saint de revenir consoler ses frères de Bourgogne. Mais Columban s'y refusa : il demeura dans son monastère d'Italie, recommandant Luxeuil au roi Clother. Il avait adopté la France; il l'avait aimée; il avait travaillé à son salut. En retour, comme il le disait à Nantes, elle l'avait abreuvé de fiel; quand il la quitta,

[1] Columb., ep. I.
[2] *Vit. Columb.*, auct. Jon.

il avait résolu de ne plus la voir, et ce fut dès lors un adieu éternel, que son âme trop douloureusement froissée lui adressa.

Il s'en alla donc avec saint Gall et quelques autres[1], entra dans les Alpes, évangélisa leurs peuples encore païens, déposa au milieu d'eux le germe de la science et de la sainteté monastique, dans le grand monastère qui porta le nom de son disciple ; puis, comme il marchait vers les pays slaves, il fut détourné par le Seigneur, se dirigea vers le Midi et descendit en Lombardie. C'était en ce moment d'ailleurs que la victoire de Tolbiac mettait pour un instant les États de Theudebert aux mains de Theuderic, et Columban devait s'éloigner.

Le roi lombard Agilulf le reçut avec une grande joie. Entre la Trebbia et le Bobbio, au pied des montagnes, étaient un village abandonné et une vieille église autrefois dédiée à saint Pierre. Ce fut là que Columban s'arrêta, là qu'il se construisit un monastère; et de là il prit bientôt à ce qui se passait dans l'Église de ces contrées une part active et importante. Car si la France avait brisé son cœur, elle n'avait pas brisé la force de son esprit ferme et actif. Les ariens troublaient les pays lombards, et inquiétaient la foi des peuples : Columban les combattit, et il écrivit contre eux un livre[2]. Des querelles nestoriennes s'étaient ranimées; il y avait schisme au sujet

[1] *Vit. Columb.*, auct. Jon.

[2] *Cont. arian. lib.*

des Trois Chapitres; on soupçonnait d'hérésie le pape Boniface, on l'en accusait même; et Columban se chargea de lui écrire. On ne s'attend pas que nous entrions dans cette histoire. Il importait seulement de signaler le haut rang que le saint irlandais tint dès son arrivée, et la grande figure qu'il faisait au milieu des Églises ultramontaines, et en face même de Rome. Il y vécut d'ailleurs peu d'années. Bobbio, qui avait recueilli et rafraîchi, dans le repos de sa solitude hospitalière, sa vie errante et son âme ulcérée, garda aussi ses cendres et les honora pieusement. Legs précieux dont la France avait mérité d'être déshéritée. Le monastère grandit et prospéra sous l'immortelle bénédiction de son fondateur. Au dernier siècle, il vivait encore. On voudrait savoir qu'il vit toujours.

A cette France qui s'était montrée si dure, il laissait pourtant aussi des gages : il lui laissait ses disciples, œuvres vivantes de sa science et de son zèle [1]. Eustase de Luxeuil, Agil, Babolen, Faron de Melun, Audemer de Boulogne, Filbert de Jumièges, Chagnoald de Laon, Achar de Tournay, Ragnacaire de Bâle, sortirent de son école. Adon et saint Ouen avaient été bénis par lui; bien d'autres évêques ou abbés durent à ses leçons et à ses exemples leurs vertus et leurs lumières. Par sa règle, ses fondations, ses disciples, il exerça donc une grande et salutaire influence; il eut une large part et un rôle décisif dans le mouve-

[1] *Vit. Columb.*, auct. Jon.; Order. Vital., *Hist.* VIII; *Vit. Eustas.*, auct. Jon. *Chron.* Sigeb. Gemblac.

ment monastique du septième siècle; et l'Église tout entière profita de cette discipline sévère pour laquelle le maître avait dû souffrir une si rude persécution.

Tel fut saint Columban; telle fut sa vie; voilà quels furent les travaux et les fruits de sa mission. Jonas n'a raconté que l'histoire d'un homme; mais dans cette histoire d'un seul, on peut voir ou entrevoir celle de plusieurs. Nombreux étaient les maîtres que l'Irlande envoya propager dans les pays du continent, sinon les traditions contestables de son Église, la sainteté du moins de sa discipline et l'ardeur de son esprit. Columban ne fut parmi eux que le plus grand et le plus éprouvé.

CHAPITRE XXVII.

LES MISSIONNAIRES IRLANDAIS.

Lorsque la religion chrétienne, par la voix de saint Patrice, appela l'Irlande, l'Irlande, comme si elle eût senti que son tour était venu et que l'œuvre était pressée, s'éveilla brusquement et se mit avec ardeur au travail. En un instant elle fut chrétienne; il sembla qu'elle le fût d'avance, qu'elle portât la foi en elle et qu'il ne fallût qu'un rayon de lumière pour lui révéler ce qui était déjà dans son âme. Patrice n'eut qu'à ouvrir devant ses yeux l'Évangile, elle le devina; il n'eut qu'à étendre la main vers les contrées étrangères, et l'instinct de la propagande se manifesta énergiquement en elle. Car ce n'était pas seulement pour elle-même, avons-nous dit dès le commencement, que l'Irlande devait se convertir, c'était surtout pour les autres. Elle envoya donc des pèlerins dont la foi et le zèle ranimaient la foi et le zèle sur leur passage, des voyageurs studieux dont l'exemple exhortait aux saintes études, des maîtres savants dont les lumières contribuaient à entretenir ou à raviver les lumières pâles ou défaillantes, des réformateurs qui épuraient les mœurs de l'Église et contenaient le débordement des mœurs barbares. Ce

n'était pas tout encore. Ce qu'on demandait à l'Irlande, c'étaient des apôtres pour évangéliser les nations païennes.

Patrice à deux reprises convoqua son peuple dans de solennelles assemblées. On y débattait les graves questions, on y réglait les intérêts généraux de l'Église; on eût dit les champs de mai de l'Irlande chrétienne, une sorte de conciles populaires. C'était là surtout que Patrice aimait à s'ouvrir à son peuple et lui communiquait ses pensées. Quelles paroles y fit-il entendre? On ne sait: mais l'Irlande s'ébranla, comme s'il eût prêché une croisade, et que l'assemblée tout entière se fût écriée : Dieu le veut! Les esprits aventureux, les caractères ardents, les cœurs fermes, les saintetés éprouvées, tous les hommes forts, les femmes les plus fortes se rallièrent, s'associèrent; des groupes se réunirent, des rassemblements se formèrent, des armées se concentrèrent sur divers points de la côte : il semblait qu'on allât conquérir ou coloniser un monde. A la suite de la seconde assemblée, dit la chronique de Saint-Pierre de Ratisbonne, trente mille hommes éprouvés dans la sainteté et la justice quittèrent ensemble leur pays. Avec la permission et la bénédiction du bienheureux Patrice, ils laissèrent leur patrie, leurs connaissances, leurs amis, leurs proches, leurs biens, leurs châteaux, leurs villes, tout ce qu'ils possédaient; et embrasés de l'amour divin, ils suivirent le Christ, vêtus de peaux de chèvres, dans une pauvreté volontaire. Ainsi cette

multitude de saints traversa heureusement les dangers de la mer; et alors ils se divisèrent en trois troupes, qui se dirigèrent vers les trois parties du monde, l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

Voilà ce que racontait plus tard la légende germanique; tant les nations étrangères avaient été frappées de cette fécondité expansive et inépuisable qui versait chez elles incessamment des essaims innombrables de missionnaires.

Si l'on considère avec Colgan l'ensemble des missions que l'Irlande envoya du cinquième au onzième siècle, on en trouve douze principales, en comptant pour la première celle que Patrice lui-même amena en Irlande et qui évangélisa l'île des Saints. Les chefs de ces missions furent Rioch, Rupert, Finnian, Columkill, Barreus, Maidoc, Colman, Columban, Éloch, Switbert ou plutôt Willbrord, Forannan. Chacun de ces douze menait avec lui douze compagnons : nombre sacré, nombre béni que l'Irlande, par une pieuse imitation, avait emprunté de Jésus-Christ et de ses apôtres. La liste n'est pas complète : il faut y ajouter au moins ceux qui portèrent l'Évangile à l'Islande et les apôtres de l'Allemagne du Nord. Aux missions organisées et régulières, il faudrait ajouter surtout la foule inconnue des explorateurs isolés, des voyageurs indépendants, des missionnaires libres qui s'en allaient de tous côtés chez les chrétiens ou chez les idolâtres, et tous ceux qui venaient se rallier et se dévouer obscurément à l'œuvre entreprise par les

maîtres. Çà et là leurs traces, quelquefois même leurs noms se rencontrent accidentellement dans les actes. Qui voudrait et pourrait les compter ?

Tous les néophytes sont apôtres; l'âme ne peut être saisie fortement par une vérité nouvelle, sans chercher à la répandre; et le zèle le plus ardent est assurément celui que la religion allume dans le cœur de l'homme. Il était donc naturel que l'esprit de propagande, amorti chez d'anciens chrétiens, fermentât au sein du jeune christianisme de l'Irlande. Mais tous les hommes, tous les peuples ne sont pas également prédestinés et prédisposés à une œuvre toujours si ardue. Une foi forte, une charité vive, et la plus ferme espérance peut-être n'y suffisent pas : ce ne sont là que les qualités religieuses et pour ainsi dire les parties divines de l'apôtre; il faut y joindre autre chose. Dans l'esprit de mission, il n'y a pas seulement le sentiment de la charité, mais souvent aussi l'instinct de l'aventure; si la foi fait les missionnaires, l'imagination les fait aussi; et pour mener à bien une propagande, certaines qualités tout humaines de l'esprit et du caractère peuvent être les indispensables auxiliaires des trois grandes vertus chrétiennes. Ces conditions si diverses, les hommes d'Irlande les réunissaient; et ils durent être de merveilleux missionnaires. Nouveaux dans la foi, c'est-à-dire ardents et enthousiastes, ils entreprenaient la conversion du monde entier, des chrétiens dégénérés aussi bien que des gentils; aventureux et romanesques, ils partaient

pour des contrées presque inaccessibles et encore inexplorées, ils allaient voir des pays dont ils ne connaissaient que par ouï dire et vaguement l'histoire ou les merveilles. Arrivés chez les peuples qu'ils devaient initier ou réformer, ils déployaient à l'aise cette activité impétueuse et passionnée ou cette grâce douce et séduisante, cette force rigide et inflexible ou cette tendresse indulgente et sympathique qui caractérisent si diversement les saints de la légende irlandaise. Ils trouvaient enfin dans leur vive intelligence et les qualités naturelles de leur parole prompte, oratoire et poétique, des ressources précieuses et des moyens puissants pour captiver ou dominer les esprits barbares.

Aussi l'œuvre de l'apostolat irlandais fut active, prolongée, soutenue et profitable.

Ils entrèrent dans tous les pays où ils pouvaient atteindre, et partout leur travail fut efficace et fécond, partout ils fondèrent ou relevèrent la foi et les églises, la discipline et les monastères, la science et les écoles. Ainsi chez les Bretons de Galles, de Cornouailles et d'Armorique; ainsi chez les Anglo-Saxons et les Pictes et en Islande; ainsi en France même; ainsi chez les peuples germaniques et slaves de l'Europe centrale. Du reste, ils ne procédèrent point par ordre, comme bien l'on pense, catéchisant d'abord un pays, puis un autre, ou commençant par le sud ou le nord pour redescendre ou remonter vers le nord ou vers le sud; ou bien circonscrivant autour d'eux un cercle

étroit d'abord et progressivement élargi. Dès le premier jour, ils s'en allèrent dans tous les sens, se dirigeant vers tous les horizons, s'arrêtant où chacun était appelé ou retenu par sa vocation particulière, se laissant entraîner où les emportaient les hasards de la course ou la curiosité de leur zèle. Des bandes aventureuses prenaient leur chemin vers Rome et Jérusalem, et Fridolin visitait les bords du Rhin dans le même temps que Fingar avec sept cent soixante-dix compagnons et sept évêques, débarquait dans la Cornouaille, et que les vingt-deux disciples d'Albeus abordaient en Islande.

C'était un étrange pays que cette Islande hyperboréenne [1], perdue dans la mer Saturnienne, et tantôt noyée dans les brumes, tantôt prise dans des flots glacés, fumant et flamboyant comme un bûcher à demi éteint sous les eaux et sous la neige, visible pendant six mois et pendant six mois disparue : car depuis Pythéas, tout cela était connu des anciens. Ses peuples n'étaient pas moins étranges; il semble d'ailleurs que tous les peuples de cette latitude eussent des mœurs particulières, qu'il y eût une société, une civilisation boréale, et que le climat, suivant la loi de Montesquieu, y eût produit toute une constitution civile et politique, qui se développait et se complétait à mesure qu'on approchait du pôle. Aux Æbudes, dit Solinus [2], les hommes ne connaissent

[1] Plin. maj. *pass.*

[2] Solin., 25.

point les fruits de la terre ; ils vivent de poissons et de lait. Ils n'ont qu'un roi, parce que leurs îles ne sont séparées que par des passes étroites, et ce roi n'a rien à lui : tout ce qu'il possède est au public ; des lois bien établies le contiennent dans la justice. On a craint que la cupidité ne le détournât du droit chemin : la pauvreté, au contraire, ne lui inspire que l'équité. La démocratie insulaire était aussi prévoyante qu'ombrageuse. Il n'a point de femme à lui, ajoute le même auteur, et on a supprimé ainsi en son esprit l'espérance ou même le désir et l'idée de se créer un héritier et de commencer une dynastie. Il était convenu en revanche qu'aucune ne lui appartenant en propre, chacune pouvait lui appartenir, mais à titre provisoire.

A Thulé [1], on retrouvait le même système, pratiqué d'une manière plus générale et plus complète. Là, tous étaient rois ; c'est-à-dire que la communauté, dont on faisait aux Æbudes le régime du chef, était la loi universelle de la nation : il n'y avait point de mariages. Leur religion était cruelle et versait le sang humain dans ses fêtes. Doux et sociables d'ailleurs, ils entretenaient avec les étrangers un commerce d'échanges, et les Bretons, à plus forte raison les Scots, faisaient assidûment, avec leurs bateaux cousus, la pêche et le négoce dans ces parages [2]. Ernulf, au cinquième siècle, y porta l'Évangile. Mais il ne paraît

[1] Solin., 25.

[2] Plin. maj., IV, 30.

pas que ce premier germe ait pu prendre racine dans la terre islandaise, car au neuvième siècle Buo y trouva encore debout les temples et les coutumes de la vieille superstition. Ce fut lui qui fonda ou prépara la société chrétienne théocratique qui remplaça le communisme des sauvages platoniciens de Thulé. Alors on vit fleurir sous le ciel rigoureux du pôle un état heureux, où l'homme faisait respecter ses droits comme il respectait ses devoirs, un état libre et chrétien : « Les Irlandais parlent rarement et disent toujours vrai; ils ne font point usage du serment, parce qu'ils ne connaissent point le mensonge. Leur roi est leur prêtre, leur évêque est en même temps leur prince. » Voilà ce que Girald écrivait encore. L'œuvre commencée par l'Irlande au temps de Helgo Biola dura plus de quatre siècles; elle ne périt qu'au milieu du treizième, sous le despotisme du roi Hakon de Norwége. Dans cet intervalle, l'Islande à son tour avait propagé l'Évangile; elle l'avait porté sur les terres du Groenland, sur les côtes et dans les détroits de l'Amérique du Nord. Ces Églises périrent, perdues et oubliées, pareilles à des vaisseaux emprisonnés dans les glaces, et plus tard on a retrouvé leurs débris.

Les Æbudes aussi avaient été sanctifiées; Columkill vint s'y établir et fonder à Iova, l'une des îles de cet archipel reculé, le plus puissant établissement qu'ait eu l'Irlande chrétienne. Les Orcades eurent leur apôtre, et s'il fallait en croire les traditions re-

cueillies par Jean de Tynemouth et un autre légendaire, elles auraient été singulièrement favorisées : « Ce fut Servan, disent-elles, qui fut le premier évêque de ces îles; il arrivait de bien loin, car il était fils d'un roi d'Arabie; il avait été d'abord évêque des Chananéens, puis il vint évangéliser les Orcades, et quand il parut en Italie, sa sainteté et sa gloire étaient si grandes que l'Église de Rome le fit pape [1]. » Encore ces merveilleuses aventures n'étaient-elles que les moindres de son histoire.

A Iova, Columkill se trouvait en face des Scots Albaniens et des Pictes. Au cinquième siècle, l'évêque breton Ninnia était entré chez les Pictes méridionaux; mais l'œuvre des Bretons s'était arrêtée là. Columkill la reprit [2]. Il descendit lui-même chez les barbares, combattit et vainquit leurs mages, et, accomplissant des prodiges, écartant les fléaux, prodiguant avec les bienfaits la parole sainte, il eut fait bientôt surgir une nouvelle Église. Après lui ses disciples, sortant tour à tour d'Iova, pénétrèrent dans les vallées profondes, s'enfoncèrent dans les gorges, traversèrent les lacs et les bruyères; les temples se multiplièrent, et dans les parties les plus reculées de leur pays sauvage, les Pictes et les Scots virent naître des monastères dont Iova fut et resta longtemps la métropole.

Bientôt Aidan vit s'ouvrir devant lui [3], grâce au roi

[1] *Brit. eccles. antiquit.* (Usser.).
[2] 565.
[3] 630.

Oswald, les contrées païennes de la Northumbrie. A peu près vers le même temps [1], Furseus était accueilli par le roi des Saxons orientaux; Lindisfarne et Cnobbhersburgh s'élevèrent en même temps. L'Angleterre était attaquée à la fois au nord-ouest et au sud-est. Un peu après, Maidulf fondait [2], sous la protection du roi Ethelstan, la célèbre école de Malmesbury. Aidan et Finan furent véritablement les apôtres de l'Angleterre septentrionale; ils engendrèrent à la foi, tinrent sur les fonts du baptême les rois et les peuples; là encore ils étaient arrivés les premiers, ils étaient seuls. Il n'en fut pas de même au Midi : en même temps que les Irlandais d'Iova descendaient du Nord, les missionnaires envoyés par Rome entraient de leur côté en Angleterre, et s'établissaient à Kent, sur la rive méridionale de la Tamise. Cnobbhersburgh était sur l'autre rive : les Romains et les Scots se rencontrèrent.

Malheureusement il n'y eut point d'alliance : la lutte que Columban avait soutenue en France se renouvela en Angleterre. Il y avait même en Angleterre trois Églises en présence : Rome, la Bretagne et l'Irlande. Les Romains parlèrent haut et s'établirent juges : il fallait que les Bretons se soumissent au siége de Cantorbéry et s'unissent aux Romains pour évangéliser les Anglo-Saxons : ils refusèrent. Il fallait que les Irlandais suivissent la coutume romaine pour la

[1] 637.
[2] 676.

célébration de la Pâque : ils aimèrent mieux se retirer. Les Romains demeurèrent seuls. On voit dans l'histoire comment ils se vengèrent du clergé breton.

Lorsque les Irlandais eurent quitté l'Angleterre et abandonné Lindisfarne, l'Angleterre cependant ne les oublia pas. Les Romains ne suffisaient point à la lourde tâche qui venait de retomber sur eux ; on alla chercher au delà la mer les maîtres exilés ; et les Anglo-Saxons remplirent les écoles d'Iova et d'Ardmagh, Ross-Ailithry, Lismhor, Cluain-Aird. L'Irlande n'acheva pas d'évangéliser l'Angleterre païenne : mais l'Angleterre chrétienne rechercha et reçut encore les leçons de la science irlandaise. L'alliance ne fut point rompue entre les deux peuples ; et ils se trouvèrent unis par avance, quand il s'agit de la grande entreprise où ils allaient se jeter ensemble, et où ils avaient besoin de ramasser toutes leurs forces.

Il semble en effet que jusqu'ici l'Irlande n'eût fait que préluder et se préparer à sa grande œuvre apostolique, la conversion de l'Allemagne. Commençant par le nord, et comme si elle n'eût pas voulu laisser d'ennemis derrière elle, elle avait évangélisé l'Islande, les archipels secondaires des Hébrides et des Orcades, puis l'Écosse. De là elle était entrée en Angleterre, et s'y était préparée dans les disciples formés par elle de vaillants et puissants alliés, qui devaient même devenir un jour ses chefs. En même temps elle reconnaissait la frontière allemande, s'établissait sur le Rhin et dans les Alpes : ce fut l'œuvre de Fri-

dolin, Maccallen, Columban, Gall et Magnoald. Dès lors il fut temps de pénétrer dans le cœur de l'Allemagne.

Là erraient ou s'agitaient encore frémissantes et menaçantes, comme des bêtes sauvages cernées dans leurs forts ou arrêtées par des barrières, les tribus venues de trop loin ou trop tard pour passer avec les grandes invasions le Rhin ou le Danube, et se faire une place dans les provinces de l'empire. Au nord, les Saxons et les nations de leur race; au sud les Avares et les hordes de même sang. Un moment au moins on put craindre qu'un second déluge n'abîmât l'Occident, et que ses nations déjà chrétiennes et à demi civilisées ne disparussent sous le paganisme et la barbarie d'une invasion nouvelle. L'irruption fut arrêtée et refoulée : ce fut la tâche des premiers Carolingiens, et leur gloire. Mais tant que ces peuples demeuraient païens et barbares, le danger subsistait : ils pouvaient renouveler leurs assauts; et ils n'auraient pas toujours trouvé devant eux Karl, Pepin ou Charlemagne, debout sur la frontière chrétienne. Il fallait les convertir; et les Carolingiens, Charlemagne surtout, sentant cette nécessité suprême, y travaillèrent énergiquement et avec une activité fiévreuse. De là ces missions multipliées, pressées, protégées par le bouclier et secondées par le glaive; ces sommations impérieuses du César mêlées aux exhortations des évêques, ces expéditions concertées avec les missions, ces châtiments sanglants suppléant à

l'inefficacité des pénitences canoniques contre les apostats et les obstinés. Charlemagne était le dernier de sa race; il fallait qu'il laissât l'œuvre faite : il y allait du salut du monde.

L'Irlande l'aida puissamment. Prenant avec elle les Anglo-Saxons, qu'elle avait préparés à l'apostolat, elle descendit sur les côtes de la Frise, et rejoignant sur le Rhin les renforts que lui envoyait la France, elle forma cette armée ecclésiastique qui marcha avec les troupes de Charlemagne, pénétra souvent plus loin qu'elles, facilita, acheva, consolida les triomphes des guerriers francs, le salut du christianisme et de la société occidentale.

Disibod avait, dès le sixième siècle[1], trouvé le chemin de l'Allemagne. Fuyant les troubles de l'Église irlandaise, il vint se réfugier sur une montagne qui dominait le cours de la Glann. Quelques disciples l'accompagnaient; et l'Allemagne entendit alors pour la première fois le son mystique de la cloche irlandaise. Elle annonçait la prochaine arrivée des apôtres.

Rupert, avant tous les autres, entra dans la vallée du Danube[2]. Là surtout le christianisme avait souffert et perdu du terrain; il avait été pour ainsi dire broyé sous les pieds d'Attila et des barbares qui, après lui, avaient marché par ces provinces pour arriver en Italie. Il s'établit à Saltzbourg, et quand il mourut, la Bavière, la Bohême, le Norique, la Styrie, d'au-

[1] *Vit. Disib.* (Surius).
[2] *Vit. Rupert.* (Colgan).

tres pays encore avaient déjà entendu la parole de l'Évangile, et les églises se relevaient. Ses travaux furent continués par Virgile. Kilian [1], bientôt après, prêchait en Franconie, et ses compagnons versaient avec lui leur sang dans le pays de Wirtzbourg. Plus au nord, sur les bords de l'Escaut, Livin sacrifiait aussi sa vie pour le salut des peuples de la Frise. Ce fut la première période de cette lutte sanglante et prolongée du christianisme occidental contre le paganisme des peuples orientaux, période tout irlandaise, et aussi tout apostolique; car on ne voit pas qu'un seul de ces apôtres ait appelé à son secours la puissance ou les armes des princes francs.

Alors s'organisa la mission de Willibrord. Egberth, archevêque d'York, choisit douze moines, qu'il mit sous la direction de Willibrord : c'étaient Swithberth, Wigberth, Herenfrid; on ne sait pas le nom des autres. Tous ces noms sont anglo-saxons, et la mission partait d'Angleterre. Pourtant elle était encore irlandaise; car Willibrord [2], Wigberth, comme Egberth lui-même étaient des élèves de l'Irlande. Ils se dirigèrent sur la Frise, s'avançant de là jusque dans le Danemark; les premiers efforts ne furent pas heureux; mais bientôt les Francs domptèrent les Frisons, Willibrord s'établit à Trèves, et les travaux de la mission recommencèrent avec des succès meilleurs.

Winfred, c'était le nom saxon de Boniface, sur-

[1] *Vit. Kilian. Ant. Lect.* (Can.).

[2] Bed., *Hist. eccles.; Vit. Willibr.*, auct. Alcuin.

vint alors avec une nouvelle légion : Burchardt, Lull, Willibald et Wunibald, Witta, Grégoire. Ceux-là ne sortaient pas des écoles irlandaises. Bien d'autres, sans doute, partaient avec Winfred, et parmi eux se trouvaient des Irlandais; d'autres encore peut-être vinrent d'Irlande le rejoindre en Germanie; mais déjà l'Angleterre semblait se détacher; elle faisait son œuvre à part, et si elle s'associait encore à l'Irlande, c'était pour la dominer. Boniface s'établit à Mayence. C'était marquer déjà que l'œuvre avait marché. Avec quelle ardeur et quelle habileté il y travailla à son tour, et comment s'accomplit par lui et après lui cette conversion des Saxons, pressés à la fois par les guerriers francs et par les missionnaires anglais, on le sait. Les Anglais d'ailleurs se lassèrent assez vite. Il semble que dès ce temps, et avant même que le sang normand se fût mêlé dans leurs veines, les œuvres évangéliques, les sacrifices héroïques de la charité, convinssent mal à leur génie. Depuis Boniface, ils ont fait bien des établissements, bien des conquêtes; ils ont organisé même bien des missions : mais les vrais missionnaires ne s'organisent pas; ils n'ont point conquis pour l'Évangile; leurs établissements n'ont point été faits pour gagner des âmes.

Les Irlandais, pendant que les Anglais restaient sur le Rhin[1], allaient en avant. Patton, de son évêché de Saxe, descendait jusqu'à la Baltique; Albuin

[1] *A. SS. Hibern. pass.*

méritait par ses travaux le titre d'apôtre des Thuringiens. Deux siècles s'étaient écoulés déjà, et ils poursuivaient héroïquement leur œuvre inachevée chez ces peuples durs et rebelles : au neuvième siècle, Tancho, Isenger, Ernulf, étaient les victimes de la colère des païens; au onzième, et dans les mêmes contrées, Jean trouvait encore le martyre. On cite ceux-là, parce qu'ils sont inscrits au martyrologe, parce qu'ils ont laissé sur le sol une trace sanglante; et pourtant beaucoup d'autres ont travaillé avec eux, comme eux donné leurs forces et leur vie. Adam de Brême et tous les écrivains ecclésiastiques de l'Allemagne ont raconté leur histoire ou transmis au moins leur souvenir. Les premières pages, aux archives des évêchés et des monastères de l'Allemagne, sont pleines de noms irlandais; car les Églises nées du sang des premiers apôtres furent longtemps instruites et édifiées par leurs successeurs.

Voilà ce que firent les missionnaires irlandais. Par eux, la lumière de l'Évangile éclaira les peuples perdus dans le nord de l'Océan européen, et se refléta jusque sur les glaces des régions polaires; par eux, les Pictes, les Scots, les Anglo-Saxons, furent initiés à la doctrine et à la science chrétienne; par eux enfin, les tribus sauvages et féroces du continent septentrional et central, prêchées, baptisées, rassemblées autour des églises, s'attachèrent plus fortement à leur sol, et furent préparées à la civilisation. Elles cessèrent de menacer ou d'inquiéter les peuples

catholiques déjà policés de l'Occident; et alors aussi put se construire au milieu d'eux un empire chrétien. On pourrait dire avec justice que les apôtres irlandais ont été en grande partie les vrais fondateurs de l'empire d'Allemagne et les précurseurs pacifiques de la maison de Babenberg. Si l'on veut apprécier quel immense service ils rendirent à la chrétienté et au christianisme, il suffit de songer à ce que fit l'Europe au onzième et au douzième siècle, et de se demander ce qu'elle aurait pu faire si l'Église n'avait pas auparavant travaillé pendant trois siècles à rassembler dans la foi tous ces peuples barbares, dont huit siècles de durée, de diplomatie et de guerre, de convulsions et de révolutions, n'ont pu encore depuis ce temps-là unir ou démêler les nationalités, fondre ou séparer les langues, organiser la constitution, régulariser la confusion et fixer la condition politique.

Dans cette multiple et longue histoire des missions irlandaises, il y aurait à recueillir plus d'un épisode touchant, plus d'une scène dramatique; à raconter plus d'une vie intéressante. Rupert[1], ses courses sans repos, ses prédications fructueuses, ses fondations, sa vieillesse heureuse et toujours infatigable, s'éteignant doucement dans les travaux de l'apostolat; Érentrude, sa sœur ou sa nièce, son inséparable compagne, venue avec lui de son pays, le suivant partout, sur le Danube et dans les Alpes, et à Rome, le priant de ne pas mourir avant elle, lui demandant

[1] *Vit. Rupert.* (Surius); *Vit. Rupert.* (Colgan).

avec larmes de ne pas la laisser du moins longtemps après lui dans ce monde; Théodon, le bon duc de Bavière, si facilement converti, si zélé pour la foi, si tendrement dévoué à son apôtre, et le recommandant avant de mourir à son héritier, avec de pieuses et affectueuses instances : ces figures sereines et ces vies si bien employées forment dans la légende des tableaux dont on aimerait à reproduire les couleurs douces, le charme grave et le caractère évangélique. Si l'on contestait à l'Irlande Rupert et Érentrude, on pourrait aisément mettre à leur place des saints dont la nationalité fût moins douteuse.

Ailleurs, où l'on n'avait pas seulement à réveiller le christianisme enseveli et endormi sous des ruines, parmi ces dures populations du Rhin, du Weser et de l'Elbe, on assisterait à des travaux plus rudes et à des scènes sanglantes. On verrait Kilian [1] et ses compagnons se préparer longuement dans un monastère d'Irlande à leur difficile mission; puis, passant par Rome, fortifiés par la bénédiction du successeur des apôtres, entrer dans la Franconie, et y faire entendre, dans un langage éloquent, la doctrine nouvelle; Gosbert se convertir et bientôt s'étonner qu'on lui révèle et qu'on lui impose peu à peu des obligations plus rigoureuses; une femme alors, Geilana, menacée dans son ambition et son amour, armer contre les saints sa puissance et ses ruses; les saints pressentir leur mort, s'y préparer doucement par la

[1] *Vit. Kilian.*, auct. Egilw.

prière. Une nuit donc, ils disparurent. Ils sont partis apparemment, dit Geilana; et le malheureux duc les oublia, retomba dans son amour coupable et l'idolâtrie. Les corps des martyrs étaient cachés cependant sous un sol immonde; une pieuse femme avait seule vu égorger les victimes et honorait leur mémoire. L'oubli et la profanation ne cessèrent que lorsque fut venu pour Geilana et ses complices le jour de la révélation et du châtiment.

Nous craindrions, en nous engageant dans l'un de ces récits, d'ajouter encore des pages à des pages dejà trop nombreuses. Ils appartiennent d'ailleurs à l'histoire; et par les auteurs qui les racontent, comme par les lieux où ils se passent, ils sont allemands. Aucun de ces apôtres, enfin, n'est assez grand dans la légende irlandaise pour qu'on soit obligé de lui donner une place distincte. Ils forment un groupe glorieux, et il serait peu utile de diviser cétte gloire collective, de détacher un nom, pour l'élever au-dessus des autres et lui faire une gloire à part.

CHAPITRE XXVIII.

LA LÉGENDE IRLANDAISE A L'ÉTRANGER.

L'histoire et la légende peuvent quelquefois s'allier ensemble; elles peuvent être contemporaines et vivre dans le même pays, s'emparer et s'inspirer des mêmes faits et des mêmes personnages; pendant que l'une découvre et expose, l'autre transforme ou imagine. Mais il n'en est pas toujours ainsi; et le plus souvent, c'est dans le silence de l'histoire que la légende se fait entendre; elle se tait quand l'histoire parle. Si les rapports véridiques de l'histoire font parfois regretter les récits douteux de la légende, il arrive aussi que les scènes et les figures toutes réelles, tout humaines, ont en elles une émotion si dramatique ou un intérêt si grave, qu'on regretterait peut-être de voir l'imagination toucher à ces nobles peintures. La sainteté et l'héroïsme, quand le merveilleux les enveloppe, s'élèvent à nos regards, mais en même temps ils s'éloignent : notre surprise redouble, mais notre créance diminue; chez le plus grand nombre au moins, la foi hésite. Or pour estimer, pour admirer, pour aimer, il faut croire à la réalité de ce qu'on aime. Dans la satisfaction que notre âme éprouve à lire le récit des grandes actions et des grandes vertus,

il y a autre chose que les émotions superficielles de l'attendrissement ou de l'admiration : c'est le contentement intime, la consolation secrète que nous donne le spectacle de la puissance et de la beauté morale où peut atteindre cette humanité, à laquelle nous appartenons nous-mêmes, et que notre petitesse ravale au contraire si bas. Si donc l'histoire a des saints et des héros dont la légende n'ait pas exalté la hauteur ou idéalisé la perfection, tant mieux : les moins croyants pourront y croire, et par conséquent les admirer, peut-être même songer à imiter de loin leurs vertus les plus faciles.

Ne cherchons donc pas, dans la vie des apôtres et des martyrs irlandais, d'autre poésie que celle du labeur évangélique et des sacrifices sanglants de la charité qui se dévoue. Leur vie et leur mort, heureusement, sont de l'histoire; leurs actes et leur passion ne sont que le prologue simple et vrai, bien que dramatique et touchant,. de l'histoire allemande. Mais n'y a-t-il pas d'autres saints que l'imagination irlandaise a pu suivre dans leurs voyages? Parmi ceux qui sont allés vivre et mourir au loin, ne s'en trouve-t-il pas qu'elle ait curieusement accompagnés dans leurs courses, et dont elle ait recueilli et orné les aventures? Il semblerait naturel que la légende irlandaise, au milieu de ce mouvement qui entraînait toute l'Église, et parmi ce peuple nomade, eût émigré aussi et se fût mise du voyage, pour raconter au retour ce qu'avaient fait, ce qu'avaient vu ceux

qui ne revenaient pas; et il serait intéressant de suivre cette poétique voyageuse.

Il n'en fut rien pourtant. La légende irlandaise ne quitta point l'Irlande. L'Irlande oublia ceux dont elle ne voyait plus le visage, ou dont elle ne possédait pas les cendres. Elle laissa du moins à l'étranger le soin de leur mémoire, et la vie des saints morts sur le continent fut écrite par les peuples dont ils avaient adopté la patrie. Leur légende n'appartient donc plus à vrai dire à l'Irlande : les saints sont Irlandais; leur légende est allemande, bretonne ou française.

Le saint, en effet, n'est pas l'auteur de sa légende, il n'en est que le héros. Il y travaille sans doute, et par son esprit, ses œuvres, sa vie, son caractère, il en donne la première matière; l'Église et le peuple l'achèvent : ils y mettent leur amour, leur imagination, leur foi; ils y mettent leurs idées, leurs mœurs et leur génie. Les peuples ne font rien qui ne porte une marque nationale; si tout ce qui est national est populaire, aussi tout ce qui est populaire est national. Aucune œuvre littéraire, poétique, religieuse ne pouvait, plus que la légende, s'empreindre profondément de l'esprit des peuples. Aussi, dans ces premiers siècles du moyen âge, partout où il y a déjà une nationalité, là en même temps il y a une légende dont les traits sont distincts, et l'existence d'une pareille légende doit être un des symptômes les plus sûrs qui puissent attester dans un pays l'existence d'une nationalité; car si la légende n'a pas les mé-

diocres avantages qu'on peut vouloir attribuer à ce qu'on appelle peut-être à cette époque de l'histoire du nom privilégié de littérature, elle a celui de refléter plus directement, plus fidèlement, plus heureusement l'esprit, le caractère et l'état des peuples.

Nous ne songeons point à essayer ici une comparaison des légendes entre elles. Il faudrait pour cela vouloir et pouvoir faire de l'érudition et de la critique. L'occasion d'ailleurs serait mal choisie. Il s'agit seulement, pour ne pas laisser une lacune, qui ne serait pourtant pas très-considérable, de dire quelque chose de la manière dont en France et en Allemagne on a raconté la vie des saints venus d'Irlande, et signaler dans ces actes d'origines diverses quelques-uns des traits qui appartiennent à ce qu'on peut appeler la poésie ou le merveilleux et le pittoresque légendaire.

« L'illustre Lebwin (Livin), dit Radbod, serviteur de l'Église de Trèves, passe la mer : les vertus sont ses rames, et le Christ est son rameur..... Bientôt la terre païenne le vit, étonnée, livrer à un feu divin les fruits mauvais qu'elle avait produits jusqu'alors, et partager ses champs, assignant à ceux-ci les vignes allégoriques, à ceux-là le pur froment, à d'autres les arbres de la foi... Il fallut voir alors les herbes auparavant stériles se parer de fleurs brillantes, etc..... Aimons-le donc dévotement, et chantons-le avec de doux accords. Chantons en latin son nom breton... » Si l'on devait recueillir ce qu'on écrivit avant les

croisades au sujet et en l'honneur des saints d'Irlande, il faudrait grossir ce volume. A ne point sortir de la légende, à se borner surtout aux actes allemands et français, le champ est étroit, la moisson peu riche, la récolte bientôt faite.

Columban, avons-nous dit, n'est point un personnage légendaire. Cependant quand on écrivit son histoire, Bobbio était encore une maison tout irlandaise; Attala, le disciple du saint, la gouvernait; Jonas, qui fut chargé de ce travail, était probablement Irlandais, il était au moins un élève de l'Irlande, et imprégné de son esprit : d'ailleurs on résistait mal au besoin de mêler aux récits les plus graves les circonstances pittoresques, poétiques ou merveilleuses dont la volonté divine ou l'imagination des peuples avait semé la tradition. C'était même un devoir auquel on se fût peut-être difficilement dérobé; c'était enfin, pour l'écrivain, la portion préférée sans doute de son travail, celle où il s'arrêtait avec le plus de plaisir, où il se reposait avec délices. Il y a donc encore dans la vie de Columban une partie légendaire. Nous l'avons soigneusement écartée dans le récit historique de sa mission, et pourtant les traits ajoutés par la légende adoucissent heureusement cette physionomie impérieuse et sévère, active et passionnée. On ne le voit plus, athlète indomptable[1], se mesurer avec les princes, ou bien, gardien vigilant de l'Église, interroger les papes et sonder hardiment

[1] *Vit. Columb.*, auct. Jon.

leur âme. Dans le calme de la retraite, il se repose du combat; sous les arbres silencieux des forêts, il marche doucement; son visage s'est rasséréné, il s'éclaire d'une lumière plus tranquille; du fond de son âme émane la mansuétude heureuse et sympathique où nous voyons s'épanouir toujours Keiwin et Columkill; et les bêtes innocentes et timides viennent à son appel bienveillant, se réjouissent à son bon sourire. Jonas a conté naïvement une autre scène : Columban un jour, dans une solitude écartée, seul avec ses pensées, méditait; il songeait à Theuderic assurément, à Brunehild, car il se demandait s'il vaudrait mieux pour lui être exposé aux violences des hommes ou abandonné à la férocité des animaux. Alors, couvrant son front de signes de croix, redoublant de prières, il se disait en lui-même qu'il valait mieux souffrir la férocité des bêtes sans qu'aucune âme fût souillée, plutôt que de supporter de la part des hommes des iniquités qui perdaient leur âme. Au même instant, des loups se montrèrent. Ils étaient douze; à droite, à gauche, de tous côtés; ils l'entourèrent. Le saint s'arrêta, et immobile, il répétait tout bas : « Mon Dieu, venez à mon secours; Seigneur, hâtez-vous de me délivrer! » Les loups approchèrent encore; leur gueule s'allongeait vers lui; ils touchaient ses vêtements. Le saint demeura droit et ferme. Après un peu de temps, les loups s'éloignèrent, car, ainsi que le croit Jonas, le saint n'avait pas eu peur. D'ailleurs, étaient-ce de vrais loups? n'étaient-ce

point des fantômes créés par le diable ? Columban ne le sut pas trop lui-même, et Jonas apparemment ne le sachant pas non plus, la chose est restée douteuse.

Saint Gall[1], qui vécut et mourut en Helvétie et y jeta tant d'éclat, eut bientôt sa légende, et Walafrid nous l'a transmise. Lorsque Columban vint s'établir à Brigante, où il demeura trois ans, Gall fut chargé de la pêche ; il se fit donc des filets, et si merveilleux étaient les nœuds de son filet, que le poisson jamais ne manqua au monastère ; si abondante enfin était sa pêche, qu'elle suffisait encore au peuple et aux pèlerins. Il pêchait la nuit ; une fois donc que, par une nuit noire et muette, il était aux bords du lac et disposait ses filets, voilà que du haut de la montagne retentit une voix forte et stridente ; elle appelait, et du fond des eaux sortit bientôt une autre voix qui répondait : c'étaient les esprits du lac et de la montagne. « Allons, disait le montagnard, lève-toi et viens à mon aide, pour qu'ensemble nous chassions d'ici ces étrangers.—Hélas ! répondait la voix du lac : n'ai-je pas moi-même à souffrir ? L'un d'eux ne vient-il pas me poursuivre jusqu'au fond de mes eaux ? Je ne puis même ronger ses filets ou échapper à ses prises. Ce sont des ennemis redoutables, toujours en éveil, toujours le nom de Dieu sur les lèvres. Nous ne parviendrons jamais à les vaincre. » L'homme de Dieu les entendait ; et après s'être fortifié par le signe de la croix, il dit à voix haute : « Au nom de Notre-

[1] *Vit. Gall.*, auct. Walaf. Strab.

Seigneur Jésus-Christ, je vous commande de quitter ces lieux, et vous défends de faire ici du mal à personne. » Il revint alors; bientôt la cloche appela les frères à l'église, et avant même qu'ils eussent commencé les psaumes, on entendit les cris effrayés et terribles des mauvais esprits qui fuyaient par-dessus le sommet des montagnes.

La légende de Magnoald[1] et celle de Gall ont une singulière ressemblance; on peut dire qu'elles n'en font qu'une; et l'on comprend d'ailleurs aisément que le maître et le disciple, après une vie commune, n'aient point une histoire à part. Les récits de Walafrid reproduisent donc à peu près les récits plus anciens de Théodore, différant seulement par les détails, quelquefois par le caractère. Dans Théodore aussi, les démons parlent; mais la scène n'a pas l'empreinte germanique qui se marque deux cents ans plus tard dans la narration de Walafrid. Car il faut le remarquer, ce ne fut pas en France que Walafrid recueillit et rédigea ces traditions : il écrivit à Fulde, et sous la dictée de l'Allemagne. Théodore écrivait en Suisse, peu après la mort des deux saints dont il était l'élève; et il semble que le génie allemand n'eût pas eu le temps d'apprendre leur histoire pour la raconter ensuite à sa manière; ou bien encore on pourrait croire que la Suisse, demi-française dès lors et demi-allemande, eût l'esprit neutre et le goût hybride des peuples mitoyens et des littératures intermédiaires.

[1] *Vit. Magn.*, auct. Theod. (Messingh.).

Cette légende helvétique est à elle seule, en effet, toutes les légendes; il semble au moins qu'on ait voulu y reproduire ensemble la plupart des formes que prennent le plus souvent les récits légendaires. Les démons, les animaux, les monstres, tous y ont leur rôle. Les démons sont gais, ils jouent sur les mots, et se consolent ou se vengent de Gall et de Magnoald par des lazzis et des calembours : le nom de Gall signifie en latin Gaulois ou coq : « Que faire ici, s'écrie l'un d'eux? Voici maintenant un nouveau coq, et il est pire que le premier. Il chante trop haut, il nous forcera de partir. » Les oiseaux se laissent manger, — ce n'est pas là qu'est le miracle; — ils s'arrêtent pour qu'on les prenne, et la bande emplumée ne prend congé de s'envoler qu'après que le saint a fait son choix parmi elle. Les ours y font un grand personnage, ce qui est naturel en Suisse; ce fut l'un d'eux qui révéla à Magnoald les mines de fer du Suiling. Voici comment est racontée l'histoire.

Magnoald était à la forêt, où il abattait des arbres. Survint un ours. Ils étaient là plus nombreux que les loups dans les Vosges; le saint en avait rencontré déjà, et ils avaient partagé en paix les fruits dont il vivait comme eux. Ces puissants animaux étaient devenus même les serviteurs des saints solitaires; ils les aidaient à construire le monastère, portant les plus grosses pierres et abattant les arbres. Celui-ci donc vint à Magnoald, et avec une grande douceur, dit Théodore, et des signes d'intelligence, grattant

la terre au pied d'un pin, lui faisait comprendre que sous l'arbre il y avait du fer en abondance. Quand il eut gratté longtemps, l'arbre tomba, le fer parut sous ses racines. Le saint, avec l'ours, alors s'en alla chercher Liuto, lui dit de prendre sa hache et tous ses outils, et le confia au nouveau guide : « Tu vas le conduire, dit-il à l'ours, au lieu que le Seigneur nous a montré ; mais prends bien garde qu'il lui arrive aucun mal par les autres animaux. » L'ours marcha devant, frayant la voie, et il le ramena ensuite avec la même fidélité.

Pendant que les peuples germaniques du haut Rhin écoutaient ces premiers récits monastiques, où les traditions particulières aux montagnes et le fantastique allemand se mêlaient déjà aux idées venues d'ailleurs, l'histoire d'un autre Irlandais se popularisait un peu plus bas, dans le pays du Rhin et de la Moselle ; et le signe irrécusable de cette popularité est ici encore le sceau national dont la légende est marquée. Ce que nous racontons s'était passé à Seckingen. C'était là que Fridolin, après avoir longtemps vécu et enseigné à Poitiers, près du tombeau de saint Hilaire, vint s'établir et mourir. Parmi ceux dont la piété avait contribué à la fondation, à la dotation de son monastère, étaient deux frères, Ursus et Landolf. Ursus mourut, et Landolf, demeuré seul, retira au monastère sa propre donation, nia même celle que son frère avait faite, déclara qu'il reprenait tout[1].

[1] *Vit. Fridol.*, auct. Balther.

Fridolin se plaignit au landgrave, et les deux parties furent citées à son tribunal de Ganwilre. Alors, dit la légende, le saint alla au tombeau d'Ursus, l'appela, et Ursus se leva à son appel. Le saint le prit par la main, et tous deux marchèrent ensemble l'espace de six milles jusqu'à Ganwilre, où était déjà Landolf et avec lui beaucoup d'ennemis du saint irlandais. Mais, quand Fridolin parut aux pieds du juge avec son redoutable témoin, les assistants frissonnèrent. Ursus s'adressant à Landolf: « Pourquoi, mon frère, as-tu dépouillé mon âme en dérobant un bien qui était à moi? — O mon bon frère! répondit Landolf, voilà que je te rends ta part, et la mienne même, je la donne tout entière au monastère de Seckingen. » Fridolin ramena alors à sa demeure le cadavre à qui il avait pour un moment rendu la vie, et quand la tombe fut refermée on y grava quatre vers qui attestaient aux générations futures cette saisissante et menaçante histoire.

La France aussi faisait sur les saints d'Irlande des récits merveilleux, moins sombres pourtant et moins sinistres. Furseus avait fondé Lagny; mais le bon duc Haymon lui avait promis de fonder encore un autre monastère [1], et il n'avait point accompli sa promesse. Furseus cependant venait de mourir, et le duc l'ignorait encore. Mais comme il allait se mettre à table, il vit tout à coup le bienheureux Furseus qui venait, et derrière lui ses deux diacres. Tous les trois portaient

[1] *Furs. mirac.* (Mabill.)

des cierges allumés; ils les posèrent silencieusement sur la table et disparurent. Haymon, saisi d'un grand trouble, s'écria, parlant à ceux qui étaient avec lui : « Et vous donc, ne voyez-vous pas la gloire que je vois? » Mais elle ne s'était point révélée à leurs yeux. Et le duc reprit tristement : « Je sais maintenant que le saint a quitté ce monde : allons l'ensevelir. »

Il y avait, dit Grégoire de Tours[1], sur la limite du pays, un tertre couvert de buissons, de lierres et de vignes sauvages, tant que personne ne pouvait et n'osait y pénétrer. Car on rapportait qu'autrefois deux vierges saintes y avaient vécu. Aux véilles des fêtes, on y voyait briller une lumière divine, un cierge d'une blancheur merveilleuse, et dont la flamme éclairait au loin. Un jour les vierges se montrèrent à un habitant du lieu : elles se plaignaient de l'oubli où on les laissait, de la pluie, du vent, de toutes les intempéries qui assaillaient et profanaient leur tombe découverte. Euphronius gouvernait alors l'Église de Tours. On écouta les plaintes de ces étrangères si abandonnées et si douces. Car c'étaient des étrangères venues d'Irlande. Elles apparurent aussi à Euphronius, le pressant avec des paroles touchantes de protéger ce qui restait encore de leur dépouille mortelle; et le saint évêque avait conservé de leurs visites un aimable et pieux souvenir : elles s'appelaient Maura et Britta, noms gracieux; l'une était

[1] *De glor. confess.*

plus grande que l'autre, suivant ce qu'il rapportait, quoiqu'elles fussent égales en mérite; mais toutes les deux étaient plus blanches que la neige. Elles méritaient une hospitalité meilleure, un abri plus sûr et moins sauvage qu'un toit de feuilles et d'épines. Le lierre et la vigne, qui trop longtemps les avaient seuls protégées, firent place à un oratoire; les vierges ne vinrent plus brûler sur leur propre tombe la cire divine et parfumée du flambeau miraculeux; mais l'Église y alluma ses cierges, y exhala son encens, et y répandit son eau sainte et ses prières.

Ces histoires sont plus douces; elles sont nées du riant génie et sous le ciel tempéré des provinces qu'on appelle ordinairement le jardin de la France.

Il faut ajouter ces récits aux témoignages que nous avons rapportés ailleurs : ils se réunissent pour montrer quel souvenir les pays étrangers gardaient de leurs hôtes irlandais. Mais la vie pure, le caractère sympathique et bienveillant, l'âme évangélique de ces hommes saints, ne laissaient pas seulement aux peuples qui les avaient accueillis des inspirations poétiques et merveilleuses : eux-mêmes apportaient de leur île leurs traditions nationales. Ils apprenaient à leurs disciples allemands ou français la légende de leur Église, et aussi ce que racontaient les filéas sur les origines reculées et les premiers âges de l'antique race des Hébères. Chose curieuse! c'est dans la vie d'un saint irlandais, écrite

à Metz au dixième siècle ou dans le commencement du onzième, qu'on retrouve ces traditions. Nous les avons rencontrées, on s'en souvient, dans le livre du Breton Nennius, mais on en chercherait en vain les traces dans les actes irlandais. Suivant Mabillon, Ousmann ou Reimann serait l'auteur de cette vie de Kaddroé; il aurait été disciple du saint, et il aurait entendu de sa bouche le récit dont il fit plus tard comme son prologue. D'après Colgan, la vie dont il s'agit serait d'un anonyme qui n'aurait pas vu Kaddroé, mais seulement ses disciples. Dans cette dernière hypothèse, la présence, la persistance des traditions nationales de l'Irlande chez des moines allemands de la Lorraine serait un fait plus intéressant encore et plus remarquable.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre un récit qui nous ramène aux premières pages de ce livre, aux préambules de notre histoire. L'itinéraire des Scoto-Milésiens d'ailleurs et leurs voyages, tels qu'ils sont tracés et racontés par le moine de Lorraine [1], ne seraient ni fort agréables ni très-instructifs. C'est une pérégrination qui commence aux bords du Pactole, se poursuit à travers la mer Égée, la mer Ionienne et le golfe Adratique, pour venir ensuite s'égarer dans la mer Ionienne et le golfe du Lion; puis, s'échappant par le détroit de Gadès, les émigrants entrent dans l'Atlantique, dépassent un moment leur but et sont emportés jusqu'aux bords de Thulé, d'où ils reviennent

[1] *Vit. Kaddr.* (Colgan).

toucher enfin aux côtes d'Ierné ou d'Irlande. En ce temps-là, suivant le même historien, Jules César achevait de conquérir les Gaules, et Pompée le Grand gouvernait à Rome. On voit que sur ce point l'auteur n'est pas d'accord avec les traditions véritables [1], ou que, plus vraisemblablement, il avait oublié les dates.

Ces traits suffisent à indiquer les vestiges que les Irlandais ont laissés dans les légendes étrangères. En songeant au nombre considérable de ceux qui vinrent pendant cinq siècles se mêler aux Églises et aux peuples du continent, si l'on s'étonne que leurs traces ne soient pas plus nombreuses, il faut se souvenir que nous avons mis à l'écart les annales de l'histoire, et que c'est à l'histoire qu'appartiennent presque entièrement les hommes qui laissèrent l'Irlande pour enseigner les Églises ou évangéliser les peuples. Chaque nation, d'un autre côté, en vertu de l'esprit national qu'elle porte instinctivement en toutes choses, a pour ses propres saints une admiration plus facile, un culte plus prompt, une imagination plus féconde, une mémoire plus fidèle. Le moindre monastère a, s'il le peut, ses saints et ses légendes : leurs vertus et leurs reliques font sa gloire et quelquefois sa richesse; et les fidèles, avec une piété mêlé d'orgueil et de sympathie, adoptent, exaltent et transmettent en les embellissant la sainteté et les miracles de celui qui a honoré la contrée. On garde avec moins d'a-

[1] Mac-Geogh., *Hist. de l'Irlande.*

mour le souvenir d'un étranger, si cordiale et si respectueuse qu'ait pu être l'hospitalité qu'il a reçue. Quelques-uns à peine demeurent vivants : les plus illustres, ou ceux dont quelques circonstances heureuses ont maintenu ou relevé la renommée.

CHAPITRE XXIX.

OBSERVATION SUR LA LÉGENDE IRLANDAISE.

On sait maintenant comment la légende a raconté l'histoire des premiers siècles de l'Irlande chrétienne. On peut juger l'Irlande, on peut juger surtout la légende elle-même; et si ce livre est une image réduite, mais nette et fidèle de toute la légende, le jugement est facile.

Toute légende est poétique ou veut l'être; toute légende aime et cherche le merveilleux; toute légende, dans ses conceptions, si simples, naïves ou imparfaites qu'elles soient, atteint ou poursuit un type idéal : comment, dans les vies des saints irlandais, se retrouvent ces aspirations et ces instincts, on a pu le voir; ce que le génie populaire et monastique de l'Irlande a su mettre de grâce, d'imagination, de poésie mystique et de sainteté dans ses récits, on peut l'apprécier.

Nous avons dit quelque part que la légende irlandaise était profondément nationale. Elle l'est par le caractère de ses saints, par leurs sentiments, par leurs actes, par leur esprit, par leur discipline; elle l'est par le caractère de ses récits, par leur forme et leur style, par les merveilles qu'ils préfèrent, par les

tendances qui s'y révèlent. Cette originalité est manifeste pour qui juge sans comparer. Pour peu que l'on connaisse d'autres légendes, elle est plus frappante encore.

Quand on lit la légende, quand on parcourt ces longues galeries où les moines ont rangé les portraits de ceux que l'Église honore, toutes ces figures transformées par la sainteté, au premier abord, semblent devoir être pareilles. Chacune d'elles représentant l'idéal chrétien, il semble que partout les mêmes traits doivent se reproduire, et que la pureté, la bénignité, la quiétude, l'austérité, la force et l'ascétisme, mêlés dans des proportions à peu près constantes, soient le caractère immuable de ces physionomies évangéliques. On a quelque peine à varier, même par imagination, les visages des anges. On se demanderait volontiers comment les individualités humaines, si facilement distinguées dans l'inépuisable diversité de l'imperfection présente, pourront se discerner un jour dans l'unité de la perfection idéale que doit leur conférer apparemment le bienfait de la résurrection. Les personnages de la légende ont pourtant chacun leur caractère propre et leur physionomie à part. Patrice, Columkill, Mochœdoc, Keiwin, Columban, etc., sont des figures qui se ressemblent, mais qui diffèrent. Dans la légende irlandaise en particulier, la diversité est donc visible, et les traits des saints sont aussi différents que les récits dont se forme leur histoire.

Les femmes, en se mêlant aux rangs des trois ordres, en mêlant surtout leur vie à la vie générale de l'Église et à celle des saints, ajoutent à cette variété déjà si multiple. On se souvient de Brigide; qu'on se rappelle encore Mida, Rethna, Lassara, Fanchéa, les élèves, les amies, les institutrices de Brendan, Colman, Kiéran, Enda; qu'on se rappelle ces maternités sévères et caressantes, ces amitiés humbles ou protectrices, cette grâce toujours pure, mais presque toujours tendre, cette sainteté douce et charmante enfin qui séduisait et rassurait en même temps les âmes les plus austères. Nous en avons retrouvé la trace et pour ainsi dire le parfum dans quelques pages de la légende, où les filles de l'Irlande semblent avoir laissé, avec leurs aimables vertus et leur sensibilité profonde, quelque chose de leur imagination poétique et de leur riante fantaisie. Elles figurent dans les trois ordres; elles ont aussi leur place dans la triade thaumaturge, dans cette trinité glorieuse qui domine le sanctiloge irlandais. Patrice y représente la puissance active, l'esprit extérieur, les vertus apostoliques de l'Église; Columkill, la béatitude intérieure, la vie mystique et le recueillement illuminé des cloîtres; Brigide, les perfections gracieuses, la tendresse touchante et pure, le charme pénétrant et sympathique de la femme idéalisée par la sainteté.

Il suffit d'indiquer ainsi quelques-uns des caractères de la légende irlandaise, le lecteur achèvera sans peine.

Il est une observation seulement à laquelle nous voulons nous arrêter.

La triade dont nous parlions ne domine pas seulement le sanctiloge irlandais, elle le résume, elle en est le brillant symbole. La triade est toute monastique; le sanctiloge est tout monastique aussi, au moins tout ecclésiastique. Lisez ces longues listes : tous les noms appartiennent au monastère ou à l'Église : la sainteté laïque, où est-elle? Ou elle fait défaut ou elle est exclue; mais évidemment elle fait défaut.

L'Église institue les saints que les peuples honorent avec elle : quand elle serait portée à prendre près d'elle, à choisir dans son propre sein ceux qui sont dignes entre tous de ces honneurs si hauts, elle ne ferait qu'obéir à un mouvement assez naturel. L'Église enseigne la sainteté, sa mission est d'en donner à la fois des leçons et des modèles : qu'elle trouve en elle-même des leçons plus éclatantes et des modèles plus parfaits, il n'y a rien là que de vraisemblable; et si elle les propose de préférence à l'imitation des fidèles, elle se conforme à leurs intérêts et à son strict devoir.

Il n'en était pas ainsi dans les premiers siècles du christianisme; mais cela tenait aux circonstances. C'était le temps des persécutions, des confesseurs et des martyrs : le martyre béatifiait, la confession sanctifiait; tous, ecclésiastiques ou laïques, pouvaient pour leur foi souffrir ou mourir. La couronne était le prix du combat et le signe de la victoire. Les mar-

tyrs l'emportaient au ciel ; les confesseurs la portaient dès ce monde. Lutte difficile assurément, triomphe glorieux, palme vaillamment conquise ! moins méritoire pourtant peut-être que la longue épreuve de la vie. Heureux celui dont le corps avait été vaincu par les bourreaux et dont l'âme s'était envolée au ciel ! il était sûr de sa sainteté comme de sa gloire. Combien, parmi ceux qui survivaient, gardaient intacte leur couronne? L'Église l'a consigné douloureusement dans ses annales : elle fut plus d'une fois affligée, troublée, scandalisée quelquefois par ceux dont l'héroïsme avait fait sa consolation et son orgueil, et l'histoire des confesseurs est un des livres où l'on peut apprendre à connaître le secret et la mesure de la force et de la faiblesse humaines.

Quand l'Église fut en paix, le ciel ne s'emporta plus d'assaut, on ne fut plus déclaré saint pour une preuve de courage et une action d'éclat. Il fallut une vie entière pleine de vertus sans tache. Cette perfection persévérante, difficile partout, l'était moins dans l'Église et au fond des cloîtres : ceux qui la rêvaient y allèrent ; plusieurs peut-être, qui n'avaient pas été la chercher, l'y trouvèrent. Quand vinrent en effet les barbares, les désordres, les violences, le chaos effroyable enfin, où, avant de s'organiser, fermenta la société nouvelle, on courut aux lieux d'asile. Là, c'est-à-dire dans les lieux sacrés, se réunirent à peu près toutes les âmes effarouchées, les âmes timides ou tendres, éprises du bien ou amoureuses de la paix,

propres aux vertus évangéliques. La sainteté se trouva donc dans les églises ou dans les cloîtres, rarement ailleurs, plus souvent encore dans les cloîtres que dans les églises, parce que les moines, plus que les prêtres, étaient loin de la société laïque, violente et mauvaise. Que les saints du moyen âge aient porté la robe du moine ou du prêtre, que la religion n'ait guère honoré que ceux qui s'étaient voués à elle, faut-il beaucoup s'en étonner?

Le fait est général, il se reproduit dans tous les martyrologes; mais dans celui de l'Irlande, il est plus éclatant encore : les exceptions disparaissent, l'exclusion est absolue. Et ce n'est pas seulement le festiloge qui se tait sur les vertus laïques, c'est la légende tout entière. Depuis le bon roi Connall, ni avant Guarius ni après, point de ces princes qui portent sous l'habit de guerrier un cœur de moine; on ne voit point en Irlande, comme ailleurs, de ces pieux seigneurs qui se font les protecteurs, les amis, les compagnons quelquefois des saints, et dont la physionomie loyale et religieuse fait si bien dans la légende; point de ces femmes chrétiennes qui se font les servantes dévouées, les humbles bienfaitrices des hommes de Dieu. Nulle part enfin le fidèle à côté du prêtre, l'imitation près du modèle, la vertu laïque avec la sainteté ecclésiastique.

Cette lacune est fâcheuse. La sainteté de l'Église et du cloître est une sainteté idéale, mystique; elle a son caractère propre, ses lois particulières, par cela

même que la profession ecclésiastique est une profession à part. Les devoirs, les conditions, les qualités de la sainteté dans le monde sont toujours un peu différentes. Il est bon que les âmes engagées dans les sentiments, les intérêts, les travaux de la famille, de la société, du siècle, aient sous les yeux des modèles qu'elles puissent imiter de plus près, plus facilement et peut-être avec une préférence secrète. L'Église romaine devinait cette préférence quand elle inscrivait dans son martyrologe tant d'hommes pris dans le siècle; quand, avec un soin si attentif, et qu'on aurait tort de juger puéril, elle trouvait pour toutes les classes, pour tous les rangs, pour tous les métiers, des patrons qui leur convenaient et leur appartenaient par leur origine, elle ne donnait pas seulement satisfaction à un sentiment de vanité humaine, elle ménageait surtout certaines convenances naturelles et facilitait le salut des âmes. Pour être saint, faut-il être moine? La sainteté, pour qui ne l'est pas, est-elle donc alors surérogatoire ou peu nécessaire? Ou si l'on veut sauver son âme, faut-il se sauver du siècle? Rien de tout cela sans doute. Pas plus que les autres, l'Église irlandaise ne l'a cru et ne pouvait le croire.

Pourquoi donc cette exclusion? Pourquoi dans cette longue histoire où se trouve ce qu'en six siècles un pays a pu voir et pratiquer de vertus chrétiennes, pas une vertu laïque n'est révélée et honorée, pas un homme, pas une femme, de toute cette grande

multitude, ne sort et n'est signalé au respect et à la sympathie des fidèles? Ou plutôt, le peuple irlandais lui-même, où est-il? On dirait que l'Église est seule.

Quand on admettrait qu'en Irlande, où les institutions et surtout les sentiments monastiques se développèrent avec tant d'énergie, l'esprit de l'Église en général fut aussi plus absolu et plus exclusif, on n'aurait là qu'une explication insuffisante et d'ailleurs tout hypothétique. Il faut en chercher une autre.

Les Églises, aux premiers siècles du moyen âge, étaient seules dépositaires des principes moraux d'où devait naître la société moderne. Elles devaient agir sur les peuples, les arracher à la barbarie, les préparer à la civilisation. Nulle part où s'est exercée cette influence, elle n'est demeurée impuissante; partout elle a été féconde. Nulle part aussi elle n'a été remplacée par une autre : c'est au clergé qu'appartenait exclusivement et tout entière cette mission sacrée de conservation et d'initiation. Nulle part, enfin, ce semble, l'action de l'Église n'a pu être plus libre, plus facile, plus efficace, plus souveraine qu'au milieu de ces populations de l'Irlande, promptes à la foi, fidèles à la doctrine, fermes dans l'obéissance, respectueuses pour la religion, et enfin si fécondes en vertus monastiques et sacerdotales, en œuvres apostoliques, en dévouements chrétiens.

Mais pour agir sur les sociétés, il ne faut pas se séparer d'elles. Former un homme est chose difficile,

qu'est-ce donc que former un peuple! Pour changer en nations policées les troupeaux de barbares que la Providence confiait aux soins des Églises, que de peines, que de temps, quelle assiduité, quel zèle! Il fallait intervenir toujours, partout, en tout, dans la vie politique, publique, privée, dans les lois, dans les mœurs, dans les consciences. Il fallait, pour ainsi dire, que le maître ne perdît pas de vue son disciple, qu'il mêlât sa vie à la sienne, et qu'il se rendît présent à ses actions, à ses paroles, à ses pensées. Ainsi, et avec l'aide des siècles, s'est avancée péniblement l'éducation des peuples modernes. Leur éducation a marché d'autant plus vite que leurs précepteurs ont été plus vigilants, plus actifs et plus assidus; les progrès des uns ont été en raison directe du zèle des autres.

Voilà pourquoi aussi l'histoire des Églises au moyen âge est en général si intimement unie à l'histoire des peuples. Voilà pourquoi on trouve ordinairement, jusque dans la légende, cette histoire anecdotique et merveilleuse des saints, les traces de leur action sur les hommes et les événements de leur pays; pourquoi, dans les récits de la solitude et du cloître, il y a encore une part pour la vie séculière, une place pour les vertus laïques.

Ces signes expressifs du commerce et de la solidarité qui unissent chaque Église avec son peuple et les saints avec les profanes, on les rencontre dans les premiers récits de la légende irlandaise; pourquoi,

dans les suivants, ne les voit-on plus reparaître? L'Église irlandaise s'est-elle donc séparée de son peuple? Après l'avoir évangélisé et baptisé, l'a-t-elle donc abandonné à lui-même? On le croirait, à voir les listes du sanctiloge, à lire les récits de la légende. On s'expliquerait ainsi pourquoi le peuple est absent, pourquoi l'Église est seule. Si les deux sociétés vivaient à part, comment dans les catalogues ou l'histoire de l'une retrouverait-on les noms et les actes qui ont appartenu à l'autre?

Mais un pareil divorce suppose des dissemblances profondes, ou plutôt, infailliblement il les produit. Pour vivre si voisins et si séparés, il faut n'avoir rien de commun. Mais si la société laïque n'avait rien de commun avec l'Église, qu'était donc cette société laïque?

En d'autres termes, quelle a été l'influence définitive exercée par l'Église sur la nation irlandaise? Ainsi reparaît, à la fin de cette histoire, la question que dès le commencement nous avons posée ou pressentie. Le moment est venu de l'examiner et d'y répondre.

L'examen sera rapide, la réponse sommaire.

S'il se trouve que l'Église irlandaise a faiblement agi sur le peuple qui l'entourait, que le peuple irlandais est demeuré grossier, presque tout barbare dans son esprit, dans ses mœurs, dans ses institutions et dans ses lois, il sera par cela même établi qu'il y eut véritablement entre lui et son Église une sépara-

tion malheureuse. On comprendra en même temps comment, dans la légende irlandaise, les hommes qui appartiennent au siècle paraissent si rarement et ne prennent pas la place étroite ou secondaire qu'ils occupent dans les autres légendes. On s'expliquera enfin comment le peuple irlandais a pu profiter si peu du travail actif, incessant, fécond qui se faisait dans son Église.

Une dernière réflexion alors se présentera naturellement à l'esprit : comment faut-il expliquer cette séparation persistante et si funeste pour le peuple? L'Église est-elle coupable? est-elle excusable? Doit-on faire peser sur elle la responsabilité tout entière? Répondre à ces questions serait refaire toute l'histoire d'Irlande : nous les poserons sans les résoudre. Pour les décider ou les agiter, nous n'aurions point d'ailleurs l'autorité nécessaire.

CHAPITRE XXX.

INFLUENCE DÉFINITIVE DE L'ÉGLISE SUR LES MOEURS ET L'ÉTAT GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ IRLANDAISE.

On a vu les effets que produisit en Irlande l'apparition du christianisme, descendant avec Patrice au milieu des populations encore toutes païennes. On a vu les peuples accourir, les églises s'élever, les écoles s'ouvrir. On a vu les disciples et les premiers successeurs de Patrice hériter de sa tâche et de son zèle, et poursuivre l'œuvre avec une activité généreuse; on les a vus faire une étroite alliance avec le peuple, protéger les faibles, résister aux forts, intervenir avec leur puissance bienfaisante dans tous les désordres, dans tous les malheurs, dans tous les dangers. Dès lors, on s'en souvient [1], l'Irlande offrait aux yeux un merveilleux spectacle, et en admirant la fécondité du sol, le nombre et l'ardeur des ouvriers, l'abondance et la précocité des moissons naissantes, on se demandait quelle ne serait pas, dans un avenir prochain, la prospérité de cette île privilégiée.

Tel avait été le printemps du christianisme, brillant, riche de fleurs, plein d'espérances et de promesses. L'automne a-t-il tenu ces promesses,

[1] Ch. XI.

accompli ces espérances? Le clergé d'Irlande a-t-il achevé ou continué ce qu'il avait si bien commencé? Si productive au dehors, son œuvre a-t-elle été au dedans également heureuse et féconde? Si avancée déjà aux sixième ou septième siècles, au douzième où en était-elle arrivée?

Combien l'Église irlandaise fut florissante, combien elle fit surgir de basiliques, de monastères, de miracles et de vertus, combien elle enfanta de saints, apôtres, évêques, moines, anachorètes, les longues pages de ses festiloges suffiraient à nous l'apprendre. Quel labeur elle a dépensé dans ses chaires, dans ses livres, à l'ombre dans ses écoles, en plein air dans ses missions, de trop courts chapitres nous l'ont fait au moins pressentir. Elle n'a pas seulement pour elle son propre témoignage. Au dehors, chez tous les peuples, elle a recueilli les plus sincères, les plus honorables hommages; et l'on ne saurait parcourir les annales religieuses de l'Angleterre, de la France, des Flandres, de l'Allemagne, des royaumes scandinaves, de l'Italie même et de l'Espagne, sans trouver partout les traces de son activité merveilleuse, de son inépuisable fécondité, de sa sainteté éclatante.

Mais l'Église irlandaise n'est pas l'Irlande. Si nombreux que soit le peuple des monastères, il ne forme jamais au milieu d'une nation qu'un groupe restreint, composé d'hommes choisis. Il peut y avoir des différences profondes, des inégalités fort grandes entre le peuple et l'Église; juger l'une n'est point connaître

l'autre. L'Église pourrait être intérieurement éclairée d'une brillante lumière, tandis qu'autour d'elle régneraient toujours d'épaisses et impénétrables ténèbres. Phénomène bizarre, qui semble pourtant s'être produit en Irlande; spectacle étrange, et que pourtant l'Irlande présente, si du moins on s'en rapporte à plus d'un historien et à de graves témoignages.

Au cinquième siècle, les néophytes irlandais construisaient leurs églises avec des arbres équarris; au douzième, quand Malachie voulut bâtir en pierre un oratoire à Banchor [1], on lui demandait pourquoi il introduisait cette nouveauté : « Nous sommes en Irlande, lui disait-on, et non en Gaule. »

« Ils ont, dit Stanihurst en parlant des Irlandais au seizième siècle [2]; des espèces de légistes qui s'appliquent dès leur première jeunesse au droit civil et ecclésiastique; ils n'étudient point le latin dans les grammaires, et ne se soucient guère des lois du langage : ce sont là pour eux de niaises puérilités. Leurs médecins n'exercent point en vertu de leur science, mais par droit de naissance, car la médecine est héréditaire. « La vie est courte et la science longue. » Quand ils peuvent citer par cœur cet aphorisme d'Hippocrate, ils se trouvent assez savants. Il y a trop de livres, disent-ils, et on serait mort avant d'y avoir appris comment il faut soigner les malades. Ceux qui savent lire ont de vieux parchemins tout

[1] *Vit. Malach.*, auct. Bernard.

[2] *De reb. in Hib. gest.*

enfumés, écrits en irlandais et pleins d'interlignes et de ratures, et dont ils parlent sans cesse et avec amour. Mais quand ils savent fouetter des œufs, extraire le suc des herbes en les pressant entre leurs doigts et faire tant bien que mal une ligature, ils se croient des Hippocrates et des Asclépiades. »

L'Irlande, sous l'influence chrétienne, n'avait point secoué sa paresse sauvage : le suprême bonheur était toujours de ne rien faire, la suprême jouissance de savourer l'oisiveté d'une liberté stérile. Elle était demeurée, comme dit Girald [1], barbare et vraiment barbare. Le temps s'écoulait, rien ne changeait; il semblait qu'il n'y eût pas de temps pour l'Irlande, et qu'elle se dérobât par un privilége fatal à la puissance tout à la fois destructive et créatrice des siècles.

Les sciences n'avaient donc pas fait plus de progrès que les arts. On pourrait de là, sans autre preuve, présumer que les mœurs ne s'étaient guère améliorées. Mais les preuves ne manquent pas, et pour en trouver, il suffira de puiser encore à nos sources ordinaires.

Il y a, dit Girald [2], rapportant une tradition populaire, il y a en Ultonie un lac d'une grandeur merveilleuse, long de trente milles, large de quinze. C'est de là que sortent les belles eaux de la Banna. Là vécut jadis un peuple nombreux, mais livré au crime;

[1] *Topog. Hibern.*
[2] *Topog. Hibern.*

la débauche y surpassait ce qu'on voyait dans le reste de l'Irlande, et c'était là surtout qu'on voyait l'homme se souiller dans un immonde commerce avec la bête. Ce peuple pourtant savait bien que l'œil de Dieu était ouvert, et que sa vengeance était toute préparée : il espérait follement s'y dérober. Si un jour, disait-on, la fontaine qui leur donnait ses eaux restait ouverte, ses eaux déborderaient, monteraient comme une grande mer, et engloutiraient le pays et ses habitants. La fontaine était fermée et marquée d'un signe. Mais un jour une femme y était; comme elle emplissait son vase, elle entendit pleurer son enfant, et courut à lui, oubliant de fermer la fontaine. Elle revint aussitôt; mais déjà la fontaine était déchaînée; elle s'élançait avec une violence terrible; et dévorant sur son chemin l'enfant et la mère, en une heure elle eut enseveli sous les eaux qui montaient de ses mystérieux abîmes le peuple et la contrée tout entière. Au temps du comte Jean, les pêcheurs voyaient encore, par les journées sereines, les églises et les monastères dessiner vaguement le profil arrondi de leurs tours élancées sous la tombe transparente et profonde.

En 1074 [1], Lanfranc se plaignait au roi Terdelvac du désordre qui régnait dans les mariages, de la facilité scandaleuse des divorces, du nombre des unions illégitimes. Girald va plus loin; à l'entendre [2],

[1] *Epist. Lanfranc.* (*Hib. epist. syll.*, Usserius).

[2] *Topog. Hib.*, *Dist.* III, 26.

le concubinage et l'inceste n'auraient pas été l'exception parmi les Irlandais, mais la règle. Ce qui est certain, c'est que Henri II, pour se faire accorder la souveraineté d'Irlande, représenta au pape Adrien la nécessité urgente et le besoin pressant pour l'Église de réformer l'Irlande. En admettant que les bulles d'Adrien IV et d'Alexandre III soient apocryphes, on lit dans la lettre même adressée par O'Neill au pape Jean XXII [1] que les Anglais en entrant en Irlande s'étaient engagés à y corriger les mœurs, à y déraciner les vices. Ici, comme partout, l'histoire ne fait donc qu'expliquer et commenter la légende.

Avant saint Patrice, l'Irlande avait des esclaves, et l'esclavage était dur. Saint Patrice rencontra dans l'Ultonie des hommes qui lui montrèrent en gémissant leurs mains ensanglantées [2] : Trian, leur maître, défendait qu'on aiguisât leurs instruments de travail, pour que leur tâche fût plus pénible. Les historiens savent ce qu'il faut penser de ce jubilé judaïque dont parle un auteur [3], de ces sept années au bout desquelles l'esclave était libre s'il ne rentrait pas volontairement lui-même dans ses liens. L'esclavage était partout, dans la famille même : Dubtach ne chercha-t-il pas à vendre sa fille? Au douzième siècle, l'Irlande avait toujours des esclaves [4], et c'était l'une

[1] Mac-Geogheg., III.
[2] *Vit. Patric.*, auct. Eleran.
[3] *Vit. Patric.*, auct. Patric. jun.
[4] *Vit. Wlstan.* (Mabill.).

des branches les plus importantes de son commerce avec Brichston.

Le *golsipred,* le *fostering,* le *gavelkind* subsistaient toujours; en d'autres termes, on faisait toujours des alliances de *compaternité;* les pères nourriciers et les frères de lait gardaient toujours le même dévouement aveugle et passionné; les fils naturels et légitimes se partageaient toujours de la même façon l'héritage paternel. Mais au douzième siècle, ces institutions produisaient les mêmes effets qu'au cinquième: « Malheur aux frères, dit Girald, malheur aux parents! » L'institution humaine avait effacé celle de la nature; on n'avait pas, comme on aurait pu le croire, deux familles : les droits de l'adoption remplaçaient ceux de la naissance, l'instinct et le sentiment de la famille passaient du sang de la mère dans le lait de la nourrice; on se faisait tuer pour son frère de lait, on assassinait celui dont on était frère par le sang. C'était d'ailleurs la seule alliance qui fût sûre, et les serments sur l'autel et les reliques, les messes entendues en commun, le sang même que l'on échangeait et qu'on buvait dans les coupes pour sceller l'amitié ou la négociation ne garantissaient pas toujours la sincérité du traité[1]. En revanche, ils attestaient que la religion irlandaise était encore une barbarie qui se fait chrétienne ou un christianisme qui reste barbare.

Il ne faut pas compter les témoignages de Ranulfe

[1] *Topog. Hibern.*

Higdenus, qui copie Solinus et Girald. Mais ceux qui précèdent n'ont-ils pas une certaine gravité?

On les conteste sans doute, on les récuse. Girald, bien qu'il fût de Cambrie, était tout Anglo-Normand, tout dévoué aux envahisseurs de l'Irlande. Stanihurst fut livré dès sa jeunesse à des ennemis de sa nation; plus tard il se repentit, et il allait se rétracter quand il fut prévenu par la mort. Lanfranc lui-même était un étranger peu disposé, comme on sait, en faveur de tous les insulaires. Quant aux rois anglais et aux bulles qu'ils obtinrent ou fabriquèrent, il serait par trop étrange de les croire.

Mais l'histoire même, les faits? Qu'on les cherche dans les livres les plus irlandais, on y trouvera toujours de quoi justifier assez les accusations et les plaintes. Est-ce que les annales de l'Irlande ne sont pas le triste et monotone récit des querelles, des guerres, des crimes sanglants, des désordres scandaleux qui désolaient et déshonoraient chaque province, chaque canton, chaque famille?

Aux reproches du clergé anglais[1], les Irlandais, dans le concile de Dublin, répondirent par des récriminations terribles : ce n'était pas tout à fait répondre, et, à la rigueur, les accusations de part et d'autre pouvaient être également fondées. Mac Geoghegan, à toutes les imputations, oppose les noms respectés, saints, illustres, qui faisaient encore dans le onzième et le douzième siècle la gloire de l'Église irlandaise.

[1] Girald. *De reb. a se gest.*

Girald lui-même eût rendu justice à leurs mérites : « Il s'en trouve, dit-il, qui sont parfaits[1]; car ce peuple est extrême en tout : les mauvais sont détestables, et pires qu'ailleurs; les bons sont excellents, et nulle part on n'en trouverait de meilleurs. » Mais nous n'accusons pas l'Église dans ses membres; au contraire, nous admettons qu'elle fut jusqu'à la fin recommandable entre toutes par les vertus et la doctrine. Nous demandons comment on a pu voir ensemble tant de science et de sainteté dans l'Église, tant de barbarie dans les peuples; comment l'ignorance et la barbarie des uns n'ont pas été corrigées par la science et la sainteté des autres.

Lisons la légende et l'histoire ecclésiastiques : le sol est couvert d'ermitages, d'abbayes et d'églises; ce sont les mailles serrées d'un réseau où le mal ne saurait apparemment passer. Et quel ascétisme dans les solitaires! quelle discipline chez les religieux! quelle sainteté dans les évêques! En tous, quels dons merveilleux, quelle puissance surnaturelle! Partout enfin les ressources de la science, l'édification des exemples, l'autorité du miracle! Lisons l'histoire du peuple irlandais, de la société laïque : et du cinquième siècle au douzième, avec saint Malachie comme avec saint Patrice, nous trouvons la barbarie dans les lois, dans les mœurs et dans les âmes; le nom et la religion du Christ n'ont pas même pénétré, dit-on[2], dans l'Irlande tout entière.

[1] *Topog. Hib.*, III, 26.

[2] *Topog. Hibern.*

Comment cette lumière qui brille n'éclaire-t-elle pas la nuit qui l'entoure? Comment ces voix qui parlent ne se font-elles pas entendre? Comment ces exemples ne se font-ils pas imiter? Comment ces lois ne se font-elles pas obéir? Comment, en un mot, l'Irlande peut-elle être à la fois l'île des saints et l'île des barbares?

L'Irlande, évangélisée par saint Patrice, est devenue pour une grande partie de l'Europe un séminaire de missionnaires et d'évêques : les Irlandais vont catéchiser les Saxons, les Frisons, les Bohêmes, les Hongrois; ils vont fonder ou relever les monastères et les siéges épiscopaux en Armorique, en Franconie, en Bavière, en Carniole; l'Irlande est pleine d'écoles où se garde et se transmet la science, de cloîtres où s'apprend la vertu, d'églises où se prépare l'apostolat : comment, après six siècles, l'ignorance est-elle à la porte de ces écoles, le désordre à la porte de ces cloîtres, l'idolâtrie à la porte de ces églises?

Une Église ne se doit-elle pas tout d'abord à son peuple? Quand la foi languit autour d'elle, quand elle meurt ou ne porte pas les fruits qu'elle doit produire, une Église, avant de se jeter dans les héroïques aventures d'un apostolat lointain, ne doit-elle pas opérer, assurer le salut des âmes dont elle a la garde spéciale, du pays qui la nourrit et la forme pour ainsi dire de ce qu'il y a de plus sain, de plus pur et de meilleur dans son sang et dans sa substance?

L'Église d'Irlande a-t-elle fait pour le peuple irlan-

dais tout ce qu'elle pouvait faire? A-t-elle été, a-t-elle du moins été toujours en Irlande aussi active, aussi zélée qu'elle l'a été ailleurs? Ses primats, ses synodes, ses évêques et tous ses clercs se sont-ils montrés aussi ardents, aussi laborieux que ses missionnaires?

Cette Église, ce foyer puissant de chaleur et de lumière, a-t-elle été par la main de Dieu élevée dans son île comme un phare qui ne devait pas verser à ses pieds et autour de lui ses rayons à mesure qu'ils jaillissaient? Sa chaleur et sa lumière devaient-elles aller, franchissant la Manche et les mers du Nord, franchissant le Rhin, le Danube, les Alpes et les Krapacks, échauffer et éclairer les horizons éloignés, et des peuples perdus dans des ténèbres étrangères?

Ou bien l'Église en Irlande a-t-elle rencontré dans les mœurs, dans les institutions, dans les accidents de l'histoire, des obstacles qui ont arrêté, limité, paralysé son action, empêché ou détruit son œuvre? Et ne faut-il pas reconnaître qu'en Irlande le christianisme, impuissant à vaincre seul les résistances de la barbarie, n'a pas trouvé les secours qui lui étaient nécessaires, les auxiliaires dont il avait besoin?

Enfin, si l'Église irlandaise, fatiguée, épuisée par tout ce qu'elle faisait ou avait fait pour les nations étrangères, n'a plus trouvé en elle la force et l'énergie dont elle aurait eu besoin pour agir efficacement, en même temps ou plus tard, sur elle-même et sur le peuple dont elle était chargée, a-t-elle trouvé dans les autres Églises, à Rome surtout, la mère et la tu-

trice de toutes les Églises, les secours qui lui étaient nécessaires, et qu'elle avait si bien mérité de recevoir à son tour? Ne l'a-t-on pas oubliée? la chrétienté n'a-t-elle pas été envers l'Irlande coupable de négligence et d'ingratitude?

Ces questions, la légende suffit à les suggérer : elle ne suffit pas à les résoudre, et ce livre ne saurait dépasser la légende sous peine de n'être plus ce qu'il veut être.

Il ne faudrait pas, en tout cas, se montrer trop rigoureux et trop sévère. L'Irlande, qui a tant fait pour les étrangers, a fait peut-être moins pour les siens; elle n'a donc pas accompli tout entière la tâche qui lui semblait assignée. Mais c'est une petite Église, et parmi les plus grandes, en est-il beaucoup qui aient fait davantage? Quelle Église a poursuivi son œuvre sans se lasser, sans s'arrêter, et l'avait achevée au douzième siècle? Car jusqu'au douzième siècle seulement l'Église irlandaise est responsable, et à partir de cette époque, c'est l'Angleterre qui aurait à répondre. Quelle Église enfin, aujourd'hui même, a fini son travail, a réalisé son idéal ou en a même approché? Faire le bien, tout le bien n'est en la puissance ni des hommes ni de leurs institutions, soient-elles de divine origine; l'homme aussi est imparfait, et il est pourtant lui-même d'institution divine. Faire du bien, tout le bien possible, voilà le devoir : l'Église irlandaise a fait du bien, elle en a fait beaucoup, elle l'a fait avec ardeur, héroïsme, persévérance; et si elle s'était oubliée elle-même ou épuisée pour les

autres, ceux pour qui elle a prodigué sa force n'auraient peut-être ni le droit ni le courage de lui reprocher sa faiblesse.

On peut donc le reconnaître, au temps de saint Patrice et de ses premiers successeurs, l'Irlande fut évangélisée avec ardeur et rapidement convertie; puis le zèle se porta au dehors; du fond même de ses monastères et de ses écoles, l'Église irlandaise eut les yeux tournés et fixés sur les pays étrangers; son œuvre en Irlande fut suspendue, et demeura inachevée. Le peuple resta chrétien; mais des biens de la religion, il ne recueillit que la foi. Par là sans doute il fut meilleur, mais par là seulement.

Les évêques ne continuèrent point contre les princes cette lutte apostolique où les saints du premier ordre, c'est-à-dire du premier siècle, s'étaient si courageusement engagés. Ils ne firent donc rien pour améliorer les lois, pour réformer les institutions qui causaient au pays tant de troubles et de malheurs, et qui devaient à la fin le livrer à la servitude étrangère. Le peuple eut la foi pour se consoler; par là peut-être il fut moins malheureux, mais par là seulement.

Avec la foi, pour se consoler, son imagination lui restait encore. Il garda le souvenir des saints, de ceux surtout du premier âge : ceux-là, il les avait vus; ils étaient restés en Irlande; ils avaient songé à lui; il avait profité de leurs vertus, de leur zèle et de leurs miracles. Leur temps demeura dans ses récits et dans sa mémoire l'âge d'or de son histoire. Au milieu de

ses misères, il songeait à ce que l'ancienne Église aurait fait pour les soulager. De là cette intarissable légende toute remplie de la bienfaisance des uns, de la reconnaissance des autres, et ces histoires naïves, ces miracles simples et populaires qu'on répétait, qu'on multipliait sans se fatiguer, et que nous n'avons pu cependant répéter nous-mêmes, tant ils sont populaires, naïfs et simples.

De là aussi peut-être toute la poésie de la légende, si l'on veut bien toutefois reconnaître que cette légende irlandaise n'est pas sans quelque poésie. Quand les peuples sont heureux, ils ne rêvent point de bienfaiteurs surnaturels : c'est dans les âges de fer qu'on invente les contes d'or; et ces brillants récits, ces imaginations merveilleuses et ingénues, qui amusent les générations des temps meilleurs, sont nés de la misère des générations passées; ils ont allégé leurs souffrances et adouci quelquefois au moins l'amertume de leurs pensées. Sous l'histoire poétique des saints, il y a bien souvent l'histoire douloureuse des peuples; et quand, par l'imagination, on se transporte en Irlande, dans les cabanes où se racontait la légende, ses miracles les plus bienfaisants, ses récits les plus consolants, ses conceptions les plus riantes, prennent je ne sais quoi de touchant et de mélancolique; on les écoute avec plus de sympathie et peut-être plus d'indulgence.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.



En vente à la même Librairie :

MÉMOIRES DE M. DUPIN, 4 vol. in-8°. — Les deux premiers sont en vente. . . . . Prix : 12 fr.
Les deux autres volumes paraîtront à la fin de 1856.

L'ALGÉRIE FRANÇAISE, son passé, son avenir, par C. DE FEUILLIDE, 1 vol. in-8°. . . . . Prix : 5 fr.

LES MÉMOIRES DE MADAME DE MOTTEVILLE, édition nouvelle adaptée à l'usage de la jeunesse et précédée d'une notice historique et littéraire sur l'auteur, par M. l'abbé COGNAT, licencié ès lettres, professeur au petit séminaire de Paris. 2 vol. in-8°. . Prix : 6 fr.

MÉMOIRES DE MARMONTEL, nouvelle édition adaptée à l'usage de la jeunesse, avec introduction et éclaircissements historiques, par M. l'abbé J. A. FOULON, licencié ès lettres, professeur au petit séminaire de Paris. 1 volume in-8°. . . . . Prix : 3 fr.

LES VIES DES GRANDS HOMMES DE PLUTARQUE, édition nouvelle adaptée à l'usage de la jeunesse, par M. l'abbé LEVÊQUE, directeur de l'institution de M. l'abbé Poiloup. — L'ouvrage complet forme 4 volumes (3 fr. le volume). . . . . Prix : 12 fr.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE, par ROBERTSON, édition nouvelle adaptée à l'usage de la jeunesse, par M. l'abbé MILLAULT, chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire de Paris. Prix : 3 fr.

OEUVRES CHOISIES DE REGNIER, MALHERBE, RACAN ET MAYNARD, édition nouvelle, accompagnée de notices et jugements littéraires, par M. l'abbé CRUICE, chanoine honoraire, directeur de l'école normale ecclésiastique, docteur ès lettres. 1 vol. in-8°. Prix : 3 fr.

TRAITÉ DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE, du révérend père Alphonse RODRIGUEZ, de la compagnie de Jésus, traduction de Régnier-Desmarais, membre de l'Académie française; édition revue et adaptée à l'usage des personnes du monde, par M. l'abbé CRUICE. 2 volumes in-8°. . . . . Prix : 6 fr.

TABLEAU DE L'EMPIRE ROMAIN, depuis les Antonins jusqu'à Constantin (extrait de l'Histoire de la décadence de l'Empire romain, par GIBBON); édition nouvelle adaptée à l'usage de la jeunesse, par M. l'abbé CRUICE, chanoine honoraire, docteur ès lettres. 1 vol. in-8°. Prix : 3 fr.

HISTOIRE DE HENRI IV, par PÉRÉFIXE; édition nouvelle adaptée à l'usage de la jeunesse, par M. l'abbé VAILLANT, licencié ès lettres, professeur à l'école des Carmes. 1 volume in-8°. . . Prix : 3 fr.

HISTOIRE DE SAINT LOUIS, par JOINVILLE, édition nouvelle adaptée à l'usage de la jeunesse, par l'abbé MILLAULT, chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire. 1 vol. in-8°. . . . . . Prix : 3 fr.

Paris. Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur, rue Garancière, 8.

LIBRARY USE

RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

THIS BOOK IS DUE BEFORE CLOSING TIME
ON LAST DATE STAMPED BELOW

